REVUE

DES

DEUX MONDES

XXVe ANNÉE. — SECONDE PÉRIODE

TOME VI. — 1er NOVEMBRE 1856.

PARIS. — IMPRIMERIE DE J. CLAYE
RUE SAINT-BENOIT, 7.

REVUE

DES

DEUX MONDES

XXVI[e] ANNÉE. — SECONDE PÉRIODE

TOME SIXIÈME

PARIS
BUREAU DE LA REVUE DES DEUX MONDES
RUE SAINT-BENOÎT, 20

1856

MME DE STAËL

AMBASSADRICE DE SUÈDE

Il y a quelques années, la presse française annonça qu'on venait de faire dans la vieille capitale scientifique et littéraire du Nord scandinave, à Upsal, une précieuse découverte. Au fond d'un obscur souterrain, on avait trouvé, disait-on, plus de cent caisses remplies de lettres et de documens historiques laissés par Gustave III. Un lecteur un peu exercé pouvait aisément reconnaître dans cette mystérieuse annonce la fantastique imagination que déploient trop souvent nos feuilles quotidiennes, quand il s'agit de quelque pays lointain et particulièrement du Nord. On voulait parler sans doute des *deux* caisses contenant les papiers légués en 1788 par Gustave III à l'université d'Upsal, lesquelles devaient être ouvertes cinquante ans après sa mort. Gustave III étant mort en 1792, les caisses avaient été ouvertes en 1842, le 5 avril, en présence d'une commission nommée par le gouvernement; les papiers avaient été classés, catalogués, reliés soigneusement, et la collection, composée de soixante-quatre volumes in-folio et de cinquante-cinq in-quarto, allait être livrée au public. Il n'y avait là rien d'inattendu, rien d'obscur ni de suspect pour qui connaît le zèle consciencieux et les soins érudits qui signalent à l'estime de l'Europe savante les bibliothécaires et les archivistes du Nord.

Réduite à ses véritables proportions, la nouvelle n'en méritait pas moins d'être remarquée en France. Gustave III, soit par les entreprises hardies de sa politique, soit par sa vive sympathie pour notre brillante civilisation, avait été intimement mêlé à notre his-

toire pendant ces dernières années du XVIII[e] siècle où respire un si puissant et si triste intérêt. On pouvait donc rencontrer parmi ces documens quelques lumières nouvelles sur la société des dernières années de l'ancien régime. Le célèbre historien suédois Geijer, chargé par son gouvernement d'examiner cette collection, avait publié, il est vrai, un compte-rendu de son examen; mais son livre, s'occupant avant tout de l'histoire intérieure de la Suède, rendait seulement plus désirable l'étude particulière qu'en pourrait faire un Français.

Envoyé moi-même en mission pendant l'été de 1854 avec le but spécial de rechercher en Suède les documens manuscrits intéressant l'histoire ou la littérature de la France, j'arrivai au commencement d'août à Upsal, émerveillé des richesses que j'avais déjà rencontrées à Stockholm, ainsi qu'à Skokloster, dans le magnifique château de M[me] la comtesse de Brahé. Dès le premier examen, j'avisai, parmi l'immense collection de ces *Papiers de Gustave III*, un volume in-quarto qui portait ce titre séduisant : *Lettres de dames étrangères.* De même qu'à Skokloster j'avais eu d'émouvantes surprises, trouvant dans ces liasses couvertes de poussière là soixante-douze lettres de Turenne, ailleurs quinze lettres de Duquesne, sans compter celles de nos rois, — de même ici, et plus facilement encore, le volume ouvert, je reconnus des lettres écrites à Gustave III par quelques unes des plus spirituelles parmi les grandes dames du XVIII[e] siècle, et, pendant une centaine de pages environ, l'écriture de M[me] de Staël.

Il est assurément peu de noms plus populaires pour notre génération que celui de la femme éminente dont la puissante et généreuse inspiration, s'élevant entre les dernières années du XVIII[e] siècle, si orageuses, et les premières du XIX[e], toutes captivées par la gloire militaire, a guidé au milieu de tant d'agitations diverses l'esprit français, et l'a su conduire de l'extase imparfaite et malsaine de Jean-Jacques Rousseau au spiritualisme chrétien de M. de Chateaubriand. Pourtant combien les biographies de M[me] de Staël ne sont-elles pas incomplètes! Depuis le moment où elle quitte la maison de son père jusqu'au commencement de son exil environ, tout au moins jusqu'au milieu de la révolution, de sa vingtième à sa vingt-cinquième année, c'est-à-dire pendant la période où le spectacle du dernier éclat de l'ancien régime et des premières convulsions du temps nouveau a dû tremper et fortifier son talent, que savons-nous d'elle? M. de Staël, l'ambassadeur de Suède, son premier mari, ne paraît pas, il est vrai, avoir exercé personnellement sur son esprit une influence visible, mais l'importante position que cette alliance lui a faite mérite qu'on en tienne compte : il n'est pas indifférent de savoir quelle part eut son cœur dans ce principal événement de sa vie intime

pendant sa première jeunesse; il se trouve enfin que ce mariage est tout un bizarre épisode, et jusqu'à présent, si nous ne nous trompons, entièrement inconnu. D'ailleurs entre Mme de Staël devenue ambassadrice de Suède et Gustave III épris de la France, de fréquens rapports ne tardèrent pas à s'établir. Laissant à son mari la correspondance officielle, Mme de Staël se chargea d'une correspondance particulière, où Gustave devait trouver le tableau de cette cour et de ces salons qu'il aimait. Pendant les deux années qui suivent son mariage, 1786 et 1787, les lettres de Mme de Staël ne sont que la peinture de cette joyeuse et brillante société qui jouissait bien étourdiment du calme profond, précurseur de l'orage : ce ne sont (elle les nomme ainsi) que des *bulletins de nouvelles;* mais dès les premiers troubles dont les assemblées de notables ont donné le signal, on la voit inquiète pour son père, qu'elle aimait, comme on sait, jusqu'à l'adoration, et qui, suivant son expression toujours animée, prenait le gouvernail quand déjà soufflait la tempête. Ses dernières lettres enfin, toutes différentes des premières, n'aspirent qu'à défendre aux yeux de Gustave III, ennemi de la révolution, les maximes libérales; elles sont une apologie de la conduite de M. Necker, de celle de M. de Staël et de la sienne propre.

Voilà donc ce que nous révèle la collection des papiers de Gustave III : en premier lieu, l'histoire du mariage de Mme de Staël, que des renseignemens épars, tous inédits, nous aideront à reconstruire; en second lieu, toute une correspondance, absolument inédite, que Mme de Staël, devenue ambassadrice, adressait au roi Gustave III.

Refaire avec cette correspondance ou bien à ce propos un tableau des dernières années de l'ancien régime ou une appréciation nouvelle du talent de Mme de Staël dépasserait nos prétentions. Ces *bulletins* ne sont ni une peinture complète d'une époque fort mêlée ni une œuvre littéraire que l'auteur ait destinée à l'impression. Ce ne sont pas même, on peut le dire au moins des deux tiers, ce ne sont pas des lettres où l'on mettrait à la fois son esprit et son cœur. Ce sont des récits, négligemment, mais vivement écrits, qui nous permettront d'observer l'auteur de *Corinne* à une époque bien peu connue, quoique importante, de sa vie, dans lesquels on aimera sans doute à voir courir sans gêne ni apprêt, spirituelle, gracieuse, enjouée, la plume devenue ensuite si éloquente et si passionnée, et qui nous offriront enfin l'occasion de faire connaître M. de Staël en même temps que son illustre femme.

I. — M. DE STAEL. — DIPLOMATIE ET MARIAGE.

La famille des Staël von Holstein paraît pour la première fois dans l'histoire de la Suède au milieu du XVIIe siècle. D'origine westphalienne, elle se distingue d'abord en même temps dans le commerce et les armes, et se répand par toute l'Allemagne du nord jusqu'en Livonie, en Esthonie et en Courlande. Elle pénètre dans les provinces suédoises du sud de la Baltique, puis en Suède même, où elle est enfin naturalisée et acquiert des titres de noblesse. Otto Wilhelm Staël, officier dans l'armée suédoise, est élevé, en 1719, à la baronie et prend le nom de von Holstein. Son père avait été tué en duel. Un duel aussi rend célèbre son frère Jacques, qui se bat contre le fameux amiral danois Tordenskiold et le tue. Voici à la suite de quelle aventure : Staël avait hérité du fameux Kœnigsmark un serpent à sept têtes (1), un de ces nombreux et bizarres trophées qu'avaient valus aux capitaines suédois la guerre de trente ans, le pillage de la Bohême et celui de Prague en particulier. Un soir, à Hanovre, deux personnes se présentent chez Staël, un docteur et un jeune Danois qui accompagnait en Allemagne l'illustre amiral Tordenskiold; elles demandent à voir le serpent à sept têtes. En attendant l'exhibition, qui se fait attendre, on se met au jeu. Staël a sans cesse la veine heureuse; le docteur et son compagnon perdent de grosses sommes; un des joueurs n'a pas de quoi payer sur l'heure, demande jusqu'au lendemain et ne reparaît pas. Sur ce texte, on bâtit dans la ville une histoire : Staël a trompé au jeu, dit-on, et le protégé de l'amiral a été volé de 27,000 écus. Tordenskiold le croit. Peu de temps après, le 9 novembre 1720, il rencontre Staël dans un salon, s'approche du groupe où celui-ci s'est placé, prend part à la conversation, et tout à coup, se tournant vers lui, « je connais quelqu'un, dit-il, qui vient de payer 27,000 écus la vue d'un serpent à sept têtes; ne trouvez-vous pas cela bien cher, messieurs?... — A qui en avez-vous? demande Staël, qui se sent blessé. — Aux fourbes de profession, répond l'impétueux Danois, à ceux qui soutirent l'argent des pauvres joueurs et qu'on devrait mettre à la porte de chez soi! » Les deux adversaires sortent à l'instant; quelques nouvelles paroles amènent des coups de canne; une rencontre a lieu: Tordenskiold est tué aux premiers coups; Staël prend la fuite, poursuivi par les paysans à coups de bâtons et à coups de pierres. On a dit que le duel n'avait pas été loyal, et le poète danois OEhlenschlæger a suivi cette tradition dans sa tragédie de *Tordenskiold;* mais la

(1) Probablement quelque monstre empaillé.

trahison n'est pas plus avérée pour cette rencontre qu'elle ne l'est pour la partie de cartes. Ce qui est sûr, c'est que la victime était illustre. Tordenskiold, *le tonnerre* et *le bouclier*, tué de la sorte à trente ans, avait déjà, par son incroyable courage et son habileté militaire, assuré la victoire au Danemark dans ses guerres contre la Suède, et mérité de devenir, dans les souvenirs et les chants patriotiques des peuples du Nord, un de leurs plus populaires héros.

Ce n'était pas, comme on voit, faute d'avoir fait parler d'elle sur l'une et l'autre rive de la Baltique que la famille des Staël n'avait pas encore conquis ou fixé la fortune. En recommençant la lutte, M. de Staël, le futur époux de Mlle Necker, avait résolu d'être heureux. — Né en 1749, dans la province d'Ostrogothie, au centre de la Suède méridionale, il s'engagea comme volontaire à treize ans ; il était enseigne à dix-huit et lieutenant, puis capitaine à vingt-trois. Le titre de chambellan de la reine, en 1776, vint offrir à son ambition une favorable ouverture. Toutefois c'était à Versailles, et non pas à Stockholm, qu'un Suédois, sous Gustave III, pouvait espérer de mériter la faveur de son maître. A Versailles et à Paris, Gustave était toujours présent, soit par le souvenir et les regrets qu'il y avait laissés, soit par les intérêts mêmes de sa couronne. Une active coopération politique et militaire et l'ascendant de notre littérature pendant le XVIIe siècle, au XVIIIe l'alliance continuée par nos subsides et l'attrait devenu plus irrésistible encore de l'esprit français, telles étaient les causes qui avaient multiplié les relations entre les Suédois et nous. Louis XV, dans ses dernières années, avait accueilli les projets conçus par le jeune prince de Suède pour restituer au pouvoir royal une autorité que les états avaient usurpée. La cour de France avait secondé de tous ses efforts la révolution de 1772, et c'était encore sur elle que comptait Gustave, devenu roi, contre la Prusse et la Russie, jalouses de la sécurité rendue au pays dont elles convoitaient la conquête. Mêlant d'ailleurs aux affaires les plus nobles plaisirs, Gustave, d'un esprit ouvert et facile, s'était laissé promptement séduire à l'attrait de notre civilisation. Devant la royauté, alors toute puissante, de nos philosophes, la sienne s'inclinait, et l'hommage des salons parisiens, celui des gens de lettres et des femmes d'esprit qui y présidaient, étaient à ses yeux la plus désirable récompense et peut-être la véritable gloire.

Il est intéressant de parcourir, dans la collection des papiers de Gustave III conservés à Upsal, à côté des lettres de Louis XVI, de Marie-Antoinette, du comte de Provence et du comte d'Artois, les épîtres innombrables de Mme d'Egmont, de Mme de La Mark et de Mme de Boufflers. Ce sont les vraies confidentes et aussi les conseillères de Gustave III. La première, d'une âme généreuse et d'un grand

caractère, disciple ardente des idées nouvelles, bien qu'elle se défende d'être républicaine ou philosophe, a voué au jeune roi de Suède un culte passionné, et veut qu'il soit le héros de ses doctrines. Son affection est à ce prix. Amie sincère et dévouée, elle lui dit la vérité, l'éloigne du despotisme, l'encourage sévèrement dans le chemin de l'honneur, et refuse de lui accorder son portrait, s'il reçoit celui de Mme Dubarry. Gustave III répond d'abord à son sentiment exalté par une passion égale. Le jour même de son couronnement, il lui écrit une lettre de douze pages, le lendemain il porte ses couleurs, lilas et blanc; mais il paraît se fatiguer ensuite de son libre langage, et la correspondance finit tristement. Mme de La Mark pense fortement aussi, et peint avec éloquence les abus et les vices du temps. Mme de Boufflers enfin, avec un esprit moins élevé que Mme d'Egmont, avec une plume moins habile que Mme de La Mark, professe le même zèle pour le roi de Suède, et le seconde avec ardeur de l'influence considérable qu'elle exerce à la cour.

Forcé de vivre loin de Paris, où il laissait des amies si chères, loin de Trianon et de Versailles, où il s'était vu tant fêté, Gustave III avait du moins comme ambassadeur auprès de la cour de France un homme élégant et spirituel, à qui les délicatesses de l'esprit français étaient familières, un littérateur, un poète, le comte de Creutz. Les salons de l'ambassade suédoise réunissaient tous les beaux-esprits, et servaient de lien entre la France et le royal exilé. On y voyait la plus illustre compagnie, les plus riches ou les plus jolies femmes de Paris, Mmes de La Mark, de Boufflers, de Luxembourg, de Lauzun, de Luynes, de Fitz-James, de Brancas. « Toutes ces dames, écrit sans façon le spirituel baron de Taube à Gustave III, ne vont point chez d'autres ambassadeurs, parce qu'elles n'aiment à vivre, disent-elles, qu'avec des gens aimables... Mme de Boufflers nous demanda l'autre jour si votre majesté choisissait les Suédois qu'elle laissait venir en France. »

Une première et maladroite inspiration avait, au commencement de 1776, suggéré à M. de Staël l'idée de s'engager dans les troupes anglaises pour aller faire la guerre en Amérique; il voulait alors se distinguer, acquérir de la gloire. Il réfléchit et s'aperçut facilement que c'était là le chemin le plus long et le plus périlleux, et que le plus sûr était de demeurer sous les yeux du roi, à Paris ou à Versailles, là où était son cœur, de l'y servir suivant ses goûts, et de s'élever en s'attachant à ce service.

Deux mois après le congé inutilement demandé par M. de Staël pour aller en Amérique, on le voit, dans la correspondance du comte de Creutz et dans celle de Gustave III, demander la place du baron Malte-Ramel, secrétaire d'ambassade à Paris. Il l'obtient. Le voilà

un pied dans la diplomatie suédoise, c'est-à-dire dans les salons des Tuileries et dans les hautes sociétés parisiennes, dont il recueillera les confidences et les hommages pour les transmettre à son roi. « M. de Staël réussit admirablement, écrit le comte de Creutz dans sa correspondance particulière. La comtesse Jules de Polignac a pour lui la plus tendre amitié; il est extrêmement bien avec toutes les femmes à la mode, comme Mme de Châlons, la comtesse Diane et Mme de Gontaud. Mme de Boufflers l'aime comme son fils, ainsi que Mme de La Mark. » Gustave, qui l'avait connu et goûté à Stockholm, le charge de mainte commission. Il achète pour le roi des livres, des gravures, des diamans, des parures brillantes; il engage pour la scène suédoise, si brillante alors, « le sieur Marcadet, un des premiers *sauteurs* de l'Opéra. » Tout cela le mène à écrire directement au roi, dans la confiance et l'amitié duquel il fait de rapides progrès, et en même temps cela lui ouvre Versailles et l'introduit chez Marie-Antoinette. « J'ai remis vos cadeaux, sire, à Mmes de Boufflers et de La Mark... J'ai envoyé à votre majesté les dessins du Petit-Trianon que la reine m'a remis pour elle... » Il est bien vrai que l'ambassadeur de Suède mande à la même époque (avril 1779) que « le pauvre Staël est dans une situation qui fait pitié, à bout de toute ressource, et sans un sou vaillant; » mais c'est de la faiblesse que de désespérer de l'avenir. Les grandes dames avec lesquelles il communique familièrement aideront *le petit Staël*, comme elles l'appellent, auprès de son maître; Marie-Antoinette va devenir sa protectrice, et, fort de toutes ces espérances, pendant l'année même où nous avons vu ses amis s'inquiéter de son lendemain, Staël aspire sans façon au plus opulent mariage et au poste le plus élevé de la diplomatie suédoise : il demande la main de la spirituelle et riche Mlle Necker et la survivance de l'ambassade suédoise à Paris!

Notre témoin pour tant d'audace, c'est lui-même. « Permettez, sire, écrit-il à Gustave le 27 juin 1779, que je réclame les bontés de votre majesté dans une affaire d'où dépend toute ma fortune. Votre majesté daignera se rappeler que j'ai eu l'honneur de lui dire que je comptais demander Mlle Necker en mariage, et que vous eûtes la bonté d'approuver ce projet (1). A mon retour dans ce pays-ci, j'en fis la confidence à Mme de Boufflers, qui voulut bien sonder sur cet objet Mme Necker. Cette dame répondit à la comtesse de Boufflers qu'elle n'avait rien contre ma personne, mais qu'elle ne pouvait se résoudre à se séparer de sa fille, ni à la donner à un homme sans existence dans ce pays-ci. Mme de Boufflers lui fit alors entendre

(1) Je ne retrouve malheureusement dans les papiers d'Upsal aucune trace de cette première idée, que M. de Staël communiqua peut-être au roi verbalement. Il eût été curieux de savoir quand fut conçu ce beau dessein.

qu'on pouvait espérer que dans la suite votre majesté me donnerait une place qui pourrait me fixer ici pour longtemps; mais comme cela parut assez incertain à Mme Necker, Mme de Boufflers m'a conseillé de supplier votre majesté de lui écrire une lettre qu'elle pourra montrer à M. et Mme Necker, dans laquelle votre majesté daigne assurer qu'elle s'intéressera un peu à moi, et qu'elle prie Mme de Boufflers de s'employer pour la réussite de cette affaire... Je supplie votre majesté d'en garder pour elle le secret, car si on venait à en être instruit, il y aurait trop de prétendans dangereux pour que je pusse espérer de réussir... » Et dans une lettre un peu postérieure, mais de la même année, M. de Staël ajoute : « Mme Necker ne me donnera pas sa fille à moins d'être assurée que votre majesté m'ait destiné à rester dans ce pays-ci. Elle m'a beaucoup questionné sur cet article, et je n'ai pas osé lui répondre que votre majesté m'avait donné quelque espoir. »

On voit que M. de Staël avait passé très vite du projet à l'action, si vite qu'il semble avoir déjà Gustave III pour complice de sa témérité. C'est que dès-lors en effet le roi de Suède trouvait quelque avantage à seconder la passion de M. de Staël. Il était de son intérêt d'avoir à la cour de France quelqu'un de ses sujets, riche et en crédit, qui lui fût intimement connu, et qu'il sût entièrement dévoué à sa personne. Plusieurs nobles suédois, appauvris après la période pendant laquelle leurs familles avaient lutté vainement contre le pouvoir royal, aspiraient cependant au rôle que M. de Staël voulait se réserver. Le plus redoutable de ces concurrens était sans contredit le célèbre et malheureux Axel Fersen, le cocher de Varennes, *le beau Fersen*, comme on l'appelait. Fersen était fort bien en cour, comme on sait. Il a couru sur son crédit auprès de Marie-Antoinette maint récit équivoque où la calomnie a cherché des armes; la vérité est qu'il avait reçu de Louis XVI, et particulièrement de la reine, un accueil plein de charme qui suffit à expliquer le dévouement qu'il montra plus tard envers la famille royale tombée dans d'épouvantables malheurs. En avril 1779, comme Fersen était résolu au voyage d'Amérique, on remarqua que Marie-Antoinette, les dernières fois qu'elle le vit, avait les yeux remplis de larmes. La duchesse de Fitz-James dit indiscrètement à Fersen : « Quoi, monsieur, vous abandonnez ainsi votre conquête! — Si j'en avais fait une, répondit-il, je ne l'abandonnerais pas. Je pars libre, et malheureusement sans laisser de regrets (1). » Soit à cause de ce voyage résolu, soit par amitié, soit par tout autre

(1) Je rappelle que toute cette étude s'appuie sur des renseignemens empruntés à des sources inédites, mais parfaitement authentiques, tantôt sur les correspondances officielles contenues dans les archives du royaume, à Stockholm, tantôt sur les correspondances particulières qui se trouvent manuscrites à Upsal.

motif, Fersen, au dire des biographes suédois, voulut bien céder à Staël des prétentions acquises sur la main de M[lle] Necker.

Quant à la survivance de l'ambassade à Paris, Staël n'en avait encore parlé qu'à mots couverts dans ses lettres à Gustave III. Il avait su du moins se préparer dans cette vue non-seulement l'appui de M[me] de Boufflers, mais encore celui du comte de Creutz, celui même de Marie-Antoinette et de Louis XVI. Il est curieux d'observer avec quel ingénieux ensemble il met en avant tous ses protecteurs à la fois, de telle sorte que les efforts, en convergeant, puissent emporter l'assentiment de Gustave III. Je trouve ainsi, aux dates du 15 avril et du 22 juillet 1782, une double lettre adressée par lui et par le comte de Creutz au roi Gustave, et la simultanéité de ces efforts n'a pas dû être l'effet du hasard. Sous la première de ces deux dates, M. de Staël mande lui-même «qu'il a beaucoup de probabilité de réussir dans son dessein d'épouser M[lle] Necker, si sa majesté veut faire *ce que proposent* l'ambassadeur et M[me] de Boufflers.» Il ajoute : «La reine (Marie-Antoinette) voulait demander pour moi à votre majesté la survivance de l'ambassade à Paris; mais le roi a dit qu'il ne fallait pas faire cela, par délicatesse.» Artifice de rhétorique bien connu, qu'on appelle la prétérition. M. de Staël pouvait l'employer à son aise; il savait bien que son vœu était présenté par le comte de Creutz dans une lettre datée précisément du 15 avril 1782, et qui se trouve à Upsal. « Si votre majesté, dit l'ambassadeur, daignait accorder à M. de Staël la survivance de l'ambassade après moi, on lui procurerait une fortune des plus considérables de l'Europe. Un des motifs qui pourraient déterminer votre majesté à lui accorder cette grâce serait l'avantage d'avoir parmi la noblesse de Suède une maison assez puissante pour tenir avec éclat un état dans la capitale et à la cour, car 500,000 livres de rente qu'aurait au moins M[lle] Necker équivaudraient en Suède à la fortune de M. de Soubise, le plus grand seigneur et le plus riche de la cour de France; la noblesse chez nous est trop pauvre.... Votre majesté pourrait envoyer sa promesse à M[me] de Boufflers, avec ordre de la renvoyer dans le cas où le mariage n'aurait pas lieu... Il serait nécessaire que votre majesté fût bientôt décidée, car M[lle] Necker a seize ans et demi, et ses parens ne tarderont pas à disposer d'elle.» Voilà qui est net et point ambigu. Il était impossible de souhaiter de plus clairs interprètes d'une secrète espérance, ou plutôt des plénipotentiaires mieux accrédités pour un traité qu'on proposait. C'était bien d'un traité en effet, d'une convention synallagmatique qu'il s'agissait. Les deux parties l'entendaient également de la sorte, et chacune y devait trouver son profit. — Pas de mariage, pas d'ambassade, pensait Gustave; pas d'ambassade, pas de mariage, se disait en lui-même M. de Staël.

Gustave semble avoir voulu d'abord prendre un biais en promettant seulement d'adjoindre un ministre plénipotentiaire à l'ambassadeur. « Madame la comtesse de Boufflers, écrit-il dans une lettre sans date, mais qui doit se rapporter à cette époque, vous ne vous trompez pas quand vous croyez que j'ai de l'amitié pour le baron de Staël, et vous pouvez hardiment assurer M. Necker que, si l'ambassade que j'entretiens à la cour de France vient à vaquer, mon intention est d'entretenir à Paris un ministre plénipotentiaire en même temps que l'ambassadeur, pour remplir toutes les fonctions de ce dernier aussi souvent qu'il serait obligé de se rendre en Suède pour exercer les charges qu'il y conserve; ce ministre plénipotentiaire lui serait associé en tout, et je suis déterminé à donner cette place au baron de Staël. » Et c'est sans aucun doute à cette déclaration explicite, renouvelée encore peu de temps après, que le comte de Creutz et M. de Staël lui-même répondent lorsqu'ils écrivent tous les deux, avec le même ensemble, le 22 juillet 1782, pour remercier Gustave. On peut d'ailleurs calculer les progrès qu'avaient faits les espérances du jeune diplomate au dépit qu'il éprouva en février 1783, quand il apprit que, le comte de Creutz étant appelé, en récompense de ses longs services, au ministère des affaires étrangères à Stockholm, un autre que lui allait être nommé à Paris. Il faut lire l'expression de son désespoir et remarquer comment il ouvre en même temps une porte au roi de Suède pour revenir sur sa prétendue résolution. « La lettre de votre majesté à son ambassadeur m'a plongé dans la plus profonde tristesse. Les espérances que j'avais, celles que votre majesté m'avait permis de former, se sont évanouies comme une fumée. L'état où je me trouve est affreux, et je ne puis être sauvé du précipice, si votre majesté ne daigne révoquer l'arrêt qui fait mon malheur... Toutes les espérances pour mon mariage doivent nécessairement s'évanouir, car M. Necker ne donnera certainement pas sa fille à un homme qui semble avoir perdu à la fois la bienveillance et la confiance de son maître. S'il pouvait me rester une espérance depuis que votre majesté a pu se résoudre à faire taire cette bonté paternelle dont elle a si souvent daigné me combler, ce serait en suivant la conduite que votre majesté elle-même m'a autorisé à tenir quand elle me promit que je succéderais à M. le comte de Creutz, si je pouvais obtenir que la cour de France me demandât. Je ferai mon possible pour qu'une démarche aussi importante en ma faveur soit faite; mais si, malgré cela, votre majesté persistait dans sa résolution, et que son cœur sensible, auquel j'en appelle encore, fût inflexible pour moi, alors je me retirerais dans quelque coin de la terre d'où elle n'entendrait plus ni mes prières ni mes plaintes importunes, et où je reprocherais au sort, en silence, de m'avoir

fait naître le seul de vos sujets dont vous ayez voulu, sire, faire le malheur! »

Justement à la même date, par suite de l'accord déjà signalé entre Staël et Creutz, je trouve non plus seulement dans la correspondance particulière, mais dans les dépêches même de Creutz, tant la chose est pressée, cette *apostille particulière très secrète* : « Je ne dois pas le cacher à votre majesté, quand cette cour apprendra une autre nomination que celle de M. de Staël pour me succéder, je crains qu'elle n'en prenne de l'humeur. Votre majesté ne peut pas imaginer à quel point le roi et la reine s'intéressent à lui. Le roi l'aime autant que la reine, et le traite avec une véritable affection. Il ne parle pour ainsi dire qu'à lui à son coucher. Aussitôt que la nomination de votre ambassadeur sera connue, le mariage de M. de Staël sera manqué. On le regardera comme un homme perdu. La pitié qu'il inspirera rendra peut-être la cour et la ville injustes envers votre majesté et surtout envers votre nouvel ambassadeur. M. de Staël obtiendrait, par l'affection qu'on lui porte, ce que l'humeur pourrait faire refuser à un autre. Il a, de l'aveu du roi lui-même, des audiences particulières de la reine, ce que, comme ambassadeur, je ne puis moi-même obtenir. Vous me faites la justice, sire, de croire que ce n'est pas mon amitié pour M. de Staël qui me fait parler en ce moment. C'est votre intérêt que j'ai en vue... »

Voilà Gustave III bien averti et bien empêché! Aura-t-il bien le cœur de nommer un autre ambassadeur en présence du désespoir de Staël, qui va se retirer dans des déserts affreux, malgré les gémissemens de la cour et de la ville? Ou bien commettra-t-il la faute de se priver d'un riche et puissant ambassadeur? Renoncera-t-il à dominer dans les salons par toutes ces grandes dames auprès desquelles Staël a si bien su s'affermir? Plus de brillante légation suédoise tenant par le luxe de ses salons et par l'éclat de ses fêtes le haut du pavé parmi le corps diplomatique parisien et parmi le monde lettré; plus d'intelligences à la cour et plus d'entrées particulières chez la reine; plus de ressorts cachés pour agir sur le cabinet de Versailles et sur la grande affaire des subsides. Pour Gustave, épris de la France, à qui il était si redevable et de qui il attendait encore les secours matériels et l'appui moral, c'était là, il faut le reconnaître, sacrifier une belle occasion. Staël n'avait pas encore rendu, il est vrai, de grands services à son pays; mais la manière avisée dont il avait préparé sa propre destinée, engagé à la fois son maître, le roi et la reine de France, le comte de Creutz, la comtesse de Boufflers, M. et Mme Necker dans cette seule affaire de son futur mariage, prouvait assez son intelligence et son habileté diplomatiques. Gustave III avait d'ailleurs pour lui, à ce qu'il semble, une véritable amitié. Il

renouvela donc en février 1783 la promesse qu'il avait paru près d'oublier : « Pour ce qui est de Staël, je tiendrai ma parole. S'il épouse M[lle] Necker, il sera mon ministre plénipotentiaire. »

Mais il s'agissait de savoir qui s'exécuterait le premier, de M. Necker ou du roi de Suède. Gustave entendait bien que son futur ambassadeur eût la dot. M. Necker, de son côté, ne voulait marier sa fille qu'à bon escient. Staël pensa qu'il ne perdrait rien, dans tous les cas, à presser la volonté royale, et, pour y parvenir le plus sûrement possible, il sut faire intervenir les deux puissans médiateurs qu'il avait réservés pour un dernier effort, Louis XVI et Marie-Antoinette. Au mois de mars 1783, le roi et la reine de France adressèrent au roi de Suède une demande commune et expresse pour que l'ambassade de Paris fût donnée à M. de Staël. Devant cette prière, Gustave ne résista plus, et la même année M. de Staël fut nommé successivement chargé d'affaires, ministre plénipotentiaire, enfin ambassadeur.

C'était à M. Necker à présent de couronner toutes les espérances; mais M. Necker n'était pas encore satisfait. « Mon mariage n'est pas encore décidé, écrit Staël (9 février 1784). J'ai beaucoup d'apparences pour moi, mais pas encore de certitude. Je supplie votre majesté de régler ma conduite. — 9 mai. Si votre majesté va à Genève (Gustave entreprenait alors un nouveau voyage sur le continent), M. Necker pourrait aller lui faire sa cour... Mon sort dépendra alors uniquement de votre majesté... » Quelles étaient donc les nouvelles faveurs que M. Necker demandait pour son futur gendre, ambassadeur à Paris à trente-quatre ans? — Une précieuse lettre de M[me] de Boufflers (21 mai 1784) nous en instruit. Voici les conditions imposées à la couronne de Suède, si elle veut avoir la future M[me] de Staël pour ambassadrice :

« 1° L'assurance de l'ambassade de Suède à Paris *pour toujours;*

« 2° Une pension de 25,000 francs en cas que, par des circonstances imprévues, M. de Staël perde son ambassade;

« 3° Le titre de comte, *afin que M[lle] Necker ne puisse être confondue avec une certaine baronne de Stal, assez mauvais sujet.*

« 4° L'ordre de l'Étoile polaire pour M. de Staël;

« 5° La certitude que jamais l'ambassadeur n'emmènera sa femme en Suède que passagèrement et de son consentement;

« 6° La reine Marie-Antoinette devra témoigner qu'elle désire ce mariage. »

Ainsi Gustave III, bien que ses idées en politique ne fussent pas du tout semblables à celles que l'influence de M. et M[lle] Necker ne manquerait sans doute pas d'inspirer à son ambassadeur, devait s'engager par les deux premiers articles à conserver celui-ci pour toujours, ou bien, s'il rompait sa parole, à payer un dédit. L'article 3 rappelle de trop près, à ce qu'il semble, cet évêque de *Gil Blas* qui

demande à devenir archevêque « pour changer d'air. » Le tout forme à coup sûr le plus bizarre préambule dont jamais contrat de mariage ait été accompagné.

Une nouvelle visite de Gustave à Paris n'apporta pas une conclusion immédiate à cette longue négociation, qui durait depuis le milieu de l'année 1779, c'est-à-dire depuis cinq ans. Staël fit d'énormes dépenses pour bien recevoir son roi, et comme s'il tenait déjà la fortune de Mlle Necker. « Si votre majesté ne lui accorde enfin l'assurance de l'ambassade pour toujours, écrit alors cette excellente Mme de Boufflers, toujours attentive à l'achèvement de son dessein, le mariage du baron de Staël sera manqué, et il n'aura tiré de cet espoir que l'avantage d'avoir brillé un moment, avec l'inconvénient fâcheux d'avoir fait 200,000 francs de dettes pour son établissement à Paris et le séjour de votre majesté dans cette ville (5 juillet 1785)... » Mais enfin Gustave accepta les conditions principales. Si nous n'avons pas ses lettres à ce sujet, nous recueillerons, chemin faisant, certains témoignages qui nous l'affirment. Désormais donc nul obstacle ne subsistait, car il faut penser que Mlle Necker, dont personne ne parle dans toute cette correspondance, bien qu'elle soit l'objet principal de la négociation, était depuis longtemps consentante. Son père et sa mère donnèrent leur assentiment dans les premiers jours d'octobre 1785, et Mme de Boufflers, en transmettant cette grande nouvelle à Gustave III, ajouta, comme elle en avait bien le droit : « J'avoue que cette affaire m'a longtemps occupée, souvent ennuyée. J'en ai fait les premières propositions il y a plus de cinq ans, et depuis trois ans je ne cesse de solliciter ou de parole ou par écrit... Enfin, dit-elle en achevant sa lettre, j'espère que ce riche mariage ne laissera pas d'être avantageux pour la Suède. »

L'union pour laquelle on avait tant travaillé fut célébrée en effet le 14 janvier 1786. Dix mois après, en novembre, Gustave III pouvait lire dans les dépêches mêmes de son ambassadeur marié des pages comme celle-ci : « J'ose supplier votre majesté de croire que jamais zèle plus ardent pour elle ne pourra animer aucun de ses sujets, que je consacre toutes mes facultés à m'acquitter de la place qu'elle a bien voulu me confier, que je n'aime, si j'ose le dire, en ce moment que ma femme et mon roi, et que le premier de ces deux sentimens ne nuit point au second, puisque je me rappelle sans cesse que c'est à votre majesté que je dois la jouissance de mon bonheur intérieur. »

Grâce à la nouvelle ambassadrice, les salons de la légation suédoise furent plus que jamais à Paris de beaucoup les plus brillans parmi les salons diplomatiques; l'ambassadeur suédois était mieux que tous les autres, par ses entrées particulières à la cour et les confi-

dences de M. Necker, instruit des nouvelles et en possession d'un profitable crédit. La négociation avait donc complétement réussi. M. de Staël était arrivé au comble de ses désirs; il se voyait maître d'une immense fortune et ambassadeur à vie. M. Necker avait sa fille sinon comtesse, du moins baronne et ambassadrice, et c'était de quoi permettre à la fille du ministre de porter tête haute à la cour. Enfin Gustave lui-même, outre les avantages que cette union promettait à sa politique, avait conquis une nouvelle et déjà célèbre admiratrice, de qui la correspondance allait s'ajouter dans ses portefeuilles, avec un éclat plus grand encore, à celles de M[mes] d'Egmont, de La Mark, de Boufflers et de tant d'autres.

II. — MADAME DE STAEL AMBASSADRICE. — BULLETINS DE NOUVELLES.

Nous savons quelles ont été les dispositions et la conduite de chacun des personnages qui sont intervenus dans la précédente négociation; il n'y en a qu'un, avons-nous dit, sur le compte duquel nos documens, y compris les lettres de M. de Staël, ne nous ont encore apporté absolument aucune lumière : c'est précisément la fiancée elle-même, la fiancée si ardemment et si longtemps désirée. Des sentimens de M. de Staël pour M[lle] Necker, nous ne saurions rien affirmer, sinon que sur ce point sa passion était tout au moins singulièrement discrète. Et quant à la plus active négociatrice du mariage, M[me] de Boufflers, il est certain qu'elle avait en vue le profit de Gustave III et de Staël bien plus que le bonheur conjugal des futurs époux. Elle écrivit en effet au roi de Suède, en lui apprenant la conclusion définitive de cette grande affaire, une lettre qui dévoile toute sa pensée : «... Je souhaite, dit-elle sans façon, que M. de Staël soit heureux, mais je ne l'espère pas... Sa femme est élevée dans des principes d'honnêteté et de vertu, il est vrai, mais elle est sans aucun usage du monde et des convenances, et si parfaitement gâtée sur l'opinion de son esprit, qu'il sera difficile de lui faire apercevoir tout ce qui lui manque. Elle est impérieuse et décidée à l'excès. Elle a une assurance que je n'ai jamais vue à son âge et dans aucune position. Elle raisonne sur tout à tort et à travers, et, quoiqu'elle ait de l'esprit, on compterait vingt-cinq choses déplacées pour une bonne dans tout ce qu'elle dit. L'ambassadeur n'ose l'avertir de peur de l'éloigner de lui dans les commencemens. Pour moi, je l'exhorte à employer d'abord la fermeté, sachant que c'est la manière dont on a commencé qui décide bien souvent du reste de la vie. Au reste, les partisans de son père la portent aux nues; ses ennemis lui donnent mille ridicules; les personnes neutres, tout en rendant justice à son intelligence, lui reprochent de parler trop et

de montrer plus d'esprit que de bon sens et de tact. Si elle était moins gâtée par l'encens qu'on lui prodigue, j'aurais essayé de lui donner quelques conseils... » La dédaigneuse et plaisante naïveté de ces dernières paroles nous aide bien à comprendre ce qu'il faut accepter ou laisser de l'appréciation de Mme de Boufflers. La grande dame du XVIIIe siècle, avec son entêtement et ses préjugés, n'était pas bonne appréciatrice des allures un peu étranges de celle qu'animait déjà l'esprit indépendant d'un temps nouveau.

M. de Staël trouva dans sa jeune femme une spirituelle collaboratrice. Pendant qu'il rédigeait lui-même pour son roi deux correspondances, dont l'une était exclusivement politique et pour les affaires courantes, l'autre toute privée, Mme de Staël prenait aussi la plume et acceptait, cédant aux désirs de Gustave III, exprimés par Mme de Boufflers, la tâche alors agréable et douce, mais bientôt périlleuse et pénible, de rendre un compte exact et régulier de ce qui se passait à la cour, parmi ce monde aimable et léger sur lequel Gustave III avait placé tant d'affections, et qu'une effroyable tempête allait bientôt dissiper. Rédigés de 1786 à 1791, ces *Bulletins de nouvelles*, comme les appelle Mme de Staël, portent l'empreinte visible des vicissitudes dont ce peu d'années a été le témoin. Les premières pages sont négligemment et légèrement écrites; on y voit le fidèle reflet d'une cour imprudente, aveugle, atteinte d'une incurable vanité de cœur et d'esprit; on y entend les rires et les jeux sur le bord de l'abîme. Puis tout à coup la scène change; au lieu des plaisanteries, des jeux de mots, des anecdotes de tout à l'heure, voici de sinistres présages, de tragiques nouvelles, et, mêlée à ces tristes récits, l'expression des grandes idées d'un autre temps qui commence. Au lieu de la spirituelle et un peu froide narratrice de cour, voici le témoin ému du naufrage où s'agitent les destinées suprêmes d'un père, celles d'une patrie, celles d'un siècle nouveau secrètement attendu, — voici la véritable Mme de Staël.

Laissons-lui désormais la parole, en retranchant seulement de ses premiers *Bulletins*, écrits au courant de la plume sur des sujets frivoles, quelques répétitions ou quelques négligences. Ces premières pages ne sont qu'une esquisse tracée à la hâte. Cherchons-y la finesse, le trait, quelquefois la satire. Oublions, nous qui savons ce qui suivra, la préoccupation de l'avenir, et prenons plaisir seulement à une correspondance spirituelle, amusante, qui nous montre pendant quelques années encore le calme avant de si grands tumultes, et, chez Mme de Staël elle-même, un agréable enjouement avant l'ardeur et l'entraînement de la passion.

Le dossier d'Upsal donne chaque *Bulletin de nouvelles* ordinairement précédé d'une lettre d'envoi. Mme de Staël indique bien dans

ces lettres d'envoi ce qu'elle a voulu faire, un simple *journal*, une *gazette des nouvelles de société.* Elle y laisse voir aussi l'expression d'un enthousiasme qui nous semble aujourd'hui un peu excessif. « J'ai conçu, — écrit-elle à Gustave III en mars 1786, — j'ai conçu pourquoi l'on attribuait à Louis XIV tout ce qui s'était fait sous son règne, et j'ai senti le désir de rendre suédois tout ce qui a de l'âme et du génie... » Bien que nous sachions par toute l'histoire de Mme de Staël que ses affections comme ses haines étaient vives, bien qu'elle ait par exemple adressé plus tard le même langage à Bernadotte devenu l'ennemi de Napoléon, nous devons surtout reconnaître dans l'enflure de son admiration la femme du XVIIIe siècle, habituée au langage des cours et au respect traditionnel de la royauté. Telle nous la verrons encore dans quatre de ses *Bulletins de nouvelles*, ceux qui précèdent la révolution, avec quelque mélange toutefois d'une indépendance soit personnelle soit empruntée à l'esprit public de son temps.

Premier Bulletin de nouvelles (mars 1786).

« Il a paru un mémoire de M. de Lacretelle pour la défense d'un comte de Sanois qui avait été enfermé à Charenton sur la demande de sa fille et de sa femme. Votre majesté recevra ce mémoire; il a eu un grand succès. L'intérêt qu'inspire ce malheureux homme y contribuait sans doute; mais cette cause est du nombre de celles qui font réfléchir chaque lecteur sur le danger qu'il court. Sur une simple demande de la famille, une lettre de cachet fait disparaître un homme, et le prive à jamais de toute communication avec des amis, ou du moins avec des juges. De telles institutions rendent trop dépendans de la vertu de ceux qui nous entourent, et l'on commence à se plaindre hautement de ce que M. de Breteuil ne rétablisse pas l'institution que M. de Malesherbes avait faite de ne jamais donner de lettres de cachet qu'après avoir pris l'avis d'un conseil composé de magistrats les plus distingués du royaume; mais les établissemens des ministres passent avec eux, les rois mêmes ne règnent qu'un temps. — Il en est toutefois qui posent le bien qu'ils font sur des fondemens si inébranlables, qu'il durera presque aussi longtemps que la gloire de leur nom. Ce pluriel-là est une véritable forme de rhétorique pour voiler par respect la pensée.

« J'ai eu le malheur de rencontrer la fille et le gendre de ce M. de Sanois; ils vivent dans la société; on est fâché d'avoir été dans la même chambre que de telles gens; cela rapproche trop. Ils préparent une réponse; ils disent que l'avocat a fort exagéré les mauvais traitemens que M. de Sanois a reçus à Charenton. Cela ne les justifiera pas, mais il faut convenir que c'est le défaut des Français de ne se jamais contenter de ce qui est vrai; il faut qu'ils ajoutent à tout, et, loin d'augmenter l'effet, il leur arrive souvent de détruire, par une légère circonstance inventée, la foi qu'on avait à tout ce qui ne l'est pas. Depuis que le mémoire a paru, on fait chaque jour de nouvelles histoires sur les prisonniers enfermés par lettres de cachet. La moitié est sans doute imaginée; mais cette idée suffit-elle pour tranquilliser l'humanité?

« Le maréchal de Duras, premier gentilhomme de la chambre et chargé du département de la Comédie-Française, reçut, il y a quelques jours, visite d'une demoiselle qui voulait débuter : « Eh bien! mademoiselle, lui dit-il, de quels rôles voulez-vous vous charger? — Monsieur, cela m'est égal; je sais déclamer des vers comiques, tragiques, tout comme on veut. — Et qui est-ce qui vous a appris à déclamer? — Ah! monsieur, c'est un abbé qui prenait intérêt à moi. Je puis dire qu'il y a mis un soin extrême, mais cependant ce n'est pas lui qui m'a été le plus utile. — Et qui donc, mademoiselle? — Un grand-vicaire, monsieur, avec qui j'ai passé quelque temps, et qui, je puis le dire, m'aimait véritablement, et a contribué beaucoup à former mon talent. — Parbleu! dit le maréchal, cela monte par grades. Est-ce tout, mademoiselle? — Ah! monsieur, répondit-elle, celui qui s'intéresse le plus sincèrement à moi et me donne encore des leçons, c'est un évêque, qui me recommandera, si vous le désirez. » Les noms de cette histoire, vraie à la lettre, sont l'abbé Delille, l'abbé d'Espagnac et le coadjuteur d'Orléans, M. de Jorente, frère de Mme de La Regnière. — Cela peut s'appeler, je crois, une histoire française...

« Les agiotages de l'abbé d'Espagnac et la fortune rapide qu'il y faisait faire à tous ses amis, au nombre desquels on comptait M. le duc d'Orléans, ont fort occupé le public. Il paraît que le roi a marqué du mécontentement de ce qu'un abbé se permettait un semblable métier. L'abbé a été tancé par son chapitre, et tout cela pour n'avoir pu résister au désir de publier son intelligence. S'il eût gardé le silence, sa gloire eût été moins grande et sa fortune plus considérable. A tout prendre, l'argent vaut mieux que ce genre de gloire. Le contrôleur-général sous le ministère duquel on peut faire une fortune immense de cette manière est apparemment du nombre de ceux qui ne se fâchent pas de ce qu'ils aperçoivent, mais de ce qu'ils sont forcés de voir.

« M. le premier président avait pris, il y a cinq ou six ans, 20,000 livres de rentes viagères dans un emprunt. Il avait fait un billet de 200,000 francs de capital, et depuis ce temps il croyait apparemment qu'un billet suffisait, et ne payait point la somme qu'il devait. Cela alla bien tant qu'il fit passer au parlement tous les édits des contrôleurs-généraux; mais, depuis qu'il s'est avisé d'être contraire à M. de Calonne, le billet a été retrouvé, et M. de Calonne l'a porté au roi. Le roi est entré dans une grande colère, et pendant un moment l'on a cru que M. le président perdrait sa place. Cependant le crédit de M. d'Ormesson la lui a fait conserver.

« M. Foulon reste toujours exilé pour un mémoire qu'il avait fourni au premier président sur l'affaire des monnaies. C'était de lui que le ministre de Créqui disait : « Prenez garde, messieurs, cet homme-là fait tout ce qu'il peut pour se faire passer pour un fripon; mais je vous en avertis, ce n'est qu'une bête. »

« Le cardinal de Rohan passe sa vie tristement dans son abbaye d'Auvergne. Le ministre de Créqui, faisant allusion aux prétentions de cette maison, a dit : « Les Rohan rentrent dans l'ordre de la noblesse, ils se déshonorent. » La belle Mme de Brionne, qui supporte toutes ces infortunes, devrait intéresser; mais elle a tellement dans la société des discours et des

gestes de théâtre, qu'on prend ses malheurs réels pour des événemens de tragédie.

« J'ai fait à Auteuil, il y a quelques jours, un dîner de bienfaisance. La femme d'un épicier, ayant trouvé dans la rue une lettre d'un prisonnier de Bicêtre qui l'a intéressée, a remué pendant trois ans entiers le ciel et la terre pour obtenir sa délivrance. Enfin le maréchal de Castries, ministre plein d'humanité, l'a emportée. Cette femme a eu l'année dernière le prix de vertu à l'Académie. Elle dînait, il y a huit jours, chez Mme de Luxembourg et Mme de Boufflers avec l'homme qu'elle a fait sortir de prison après trente-cinq ans de captivité pour une étourderie. Je ne puis dire combien cet homme m'a intéressée. Il nous a joué d'un instrument qu'il avait fait à la Bastille avec un bâton de sureau. Enfin le récit des misérables amusemens de cette affreuse solitude, des ressources inimaginables qu'il avait trouvées pour se sauver de ces lieux horribles, m'ont émue jusqu'aux larmes. Comme les plus petits des plaisirs deviennent essentiels lorsqu'on n'a plus que ceux-là! Comme les plus petites circonstances sont remarquées, lorsque tout peut servir et lorsque rien ne distrait! Ce que la puissance de l'attention fait découvrir semble incroyable à ceux à qui le tourbillon du monde n'a jamais laissé le temps de réfléchir.

« J'ai entendu deux actes d'une tragédie que personne ne connaît et qui m'ont fait la plus grande impression. C'est *Strafford et Charles Ier*, par M. de Lally, fils de celui qui a été décapité et qui défend la mémoire de son père avec tant de chaleur. L'analogie de l'histoire de son père avec celle de Strafford, du caractère de Louis XV avec celui de Charles Ier, ajoute à l'impression de ce bel ouvrage. Je n'ai jamais vu un homme plus voué à une seule pensée et à un seul sentiment. Il ne voit partout qu'un père à venger, qu'une injustice à réparer, un innocent à justifier. A son âge, à tout âge, c'est chose digne d'admiration. »

Nous n'avons pas voulu interrompre le récit de Mme de Staël dans ce premier bulletin, afin de lui conserver aux yeux du lecteur toute sa physionomie; mais il faut en noter tous les aspects. La funeste insouciance des dernières années de la société qui allait périr se peint, il est vrai, dans ce futile recueil d'anecdotes et de bons mots composé pour distraire un roi; mais sur cette trame, que la plume facile de l'écrivain a tissée légère et agréablement variée, n'a-t-on pas vu apparaître quelques sombres couleurs? n'a-t-on pas remarqué ces premières lignes sur les lettres de cachet, sur ces institutions qui « rendent trop dépendans de la vertu de ceux qui nous entourent, et dont on commence à se plaindre,... » cette haine des prisons d'état, le mot de M. de Créqui sur les Rohan, qui « rentrent bien dans la noblesse, puisqu'ils se déshonorent, » ces dîners de bienfaisance, ces marques de sympathie données à ceux qui souffrent des abus du pouvoir? Autant de témoignages qui montrent que la sécurité des dernières années du XVIIIe siècle était trompeuse, et que l'écrivain, bien jeune encore, avait le sentiment du péril de-

venu si prochain. La brillante et spirituelle ambassadrice nous laisse apercevoir la future Mme de Staël.

La lecture du second et du troisième *bulletins* confirmera cette remarque. Ils sont presque entièrement consacrés à des nouvelles de cour, et on y verra avec quel respectueux scrupule Mme de Staël évite de confondre le roi et la reine avec la société au milieu de laquelle la Providence les a placés. Était-ce pour plaire à Gustave III, qui n'aurait pas, il est vrai, accueilli un langage contraire? Non, assurément, puisqu'il s'agit ici de cette même courageuse Mme de Staël qui, au moment le plus périlleux de la révolution et après la mort de Gustave, a pris en main avec un généreux élan la cause de Marie-Antoinette. Son noble cœur n'avait pas attendu l'instant du suprême danger; elle semblait avoir deviné à l'avance quelles en seraient les victimes, afin de préluder envers elles au dévouement par le respect.

Second Bulletin de nouvelles (*août* 1786).

« Le voyage de Fontainebleau n'est pas fort animé; le maréchal de Ségur ne fait point de promotions; les ministres restent tous en place; les soupers et les dîners sont les seuls événemens de la journée. On soupe trois fois par semaine chez Mme de Polignac, trois fois chez Mme de Lamballe, et une fois dans les cabinets. La reine vient chez Mme de Polignac et chez Mme de Lamballe à onze heures et joue une partie de billard. Cet amusement est devenu fort à la mode, et les femmes y réussissent assez bien. Les maisons des ministres, du capitaine des gardes, des grandes charges de la couronne, sont assez remplies jusqu'à onze heures et demie; mais à ce moment tout le monde part pour aller dans la maison où l'on trouve la reine. A minuit, l'on sort pour aller passer la soirée ailleurs. Les jeux de hasard y ont été absolument interdits, mais l'on tâche de rendre chers les jeux de commerce. Le jeu est encore le seul secret qu'on ait trouvé pour amuser les hommes rassemblés ou plutôt pour les occuper. Le plus grand plaisir d'une maîtresse de maison est de se débarrasser de tous ceux qui sont chez elle en les enchaînant à des tables de *quinze* ou de trictrac.

« Il y avait une telle foule à Fontainebleau, qu'on ne pouvait parler qu'à deux ou trois personnes qui jouaient avec vous, et l'on ne retirait du plaisir d'être dans le monde que l'agrément d'être étouffé; mais c'était surtout autour de la reine que les flots de la foule se précipitaient. Il est, je crois, difficile de mettre plus de grâce et de bonté dans la politesse; elle a même un genre d'affabilité qui ne permet pas d'oublier qu'elle est reine et persuade toujours cependant qu'elle l'oublie. L'expression du visage de tous ceux qui attendaient un mot d'elle pouvait être assez piquante pour les observateurs. Les uns voulaient attirer l'attention par des ris extraordinaires sur ce que leur voisin leur disait, tandis que dans toute autre circonstance les mêmes propos ne les auraient pas fait sourire. D'autres prenaient un air dégagé, distrait, pour n'avoir pas l'air de penser à ce qui les occupait tout entiers; ils tournaient la tête du côté opposé, mais malgré eux leurs yeux prenaient une marche contraire et les attachaient à tous les pas de la reine.

D'autres, quand la reine leur demandait quel temps il faisait, ne croyaient pas devoir laisser échapper une semblable occasion de se faire connaître et répondaient bien au long à cette question; mais d'autres aussi montraient du respect sans crainte et de l'empressement sans avidité. — Sans doute ce tableau n'est pas nouveau pour un roi, toutes les cours se ressemblent; mais quand les hommages dus au trône sont mérités par le génie, quand on se courbe par devoir devant celui qu'on aurait honoré par choix, les plus grandes marques du plus profond respect et du plus vif désir de plaire rappellent plutôt le mérite de celui qui les reçoit que le rang qu'il occupe. — Le roi de France ne paraît point en société; l'on y rencontre toute la famille royale, mais l'on ne voit le roi qu'à son coucher, à son lever, et le dimanche lorsqu'on lui fait sa cour. Il ne va jamais au jeu de la reine, il chasse et lit; mais c'est assez plaisant d'entendre dire quand il ne chasse pas ou qu'il ne va pas au spectacle : « Le roi ne fait rien aujourd'hui, » c'est-à-dire qu'il travaille toute la soirée avec ses ministres.

« On a beaucoup dit que le baron de Breteuil proposerait à Fontainebleau un plan d'édit pour assurer les mariages et l'état des protestans; il est certain que c'est son intention. L'on se déshonore, il est vrai, lorsqu'on veut trouver dans la religion des contractans un moyen de cassation; mais enfin la loi subsiste, et les mœurs seules en diminuent l'horrible inconvénient.

« Le duc de Normandie a été assez malade à Fontainebleau. Mme de Polignac l'avait caché à la reine. Elle est entrée par hasard chez son fils dans le moment où l'on venait de lui mettre des sangsues. A l'aspect de cet enfant couvert de sang et en convulsion, la reine est tombée sans connaissance. C'est la meilleure mère possible.

« La reine n'admet plus à jouer avec elle M. de Chalabre ni M. de Frovanet, les deux plus gros joueurs de la cour. M. le comte d'Artois, le premier jour, a appelé M. de Frovanet pour faire la partie, et la reine lui en a fait des reproches. On dit aussi qu'elle a dit à Monsieur, qui voulait conserver un garde du corps qui avait refusé de se battre, que, si les autres gardes du corps pensaient comme elle, ils quitteraient tous le service de Monsieur. Le roi, pendant ce voyage, a donné des signes de mécontentement à des personnes d'une réputation suspecte. Enfin l'impression totale de ce voyage a ajouté à l'idée qu'on a du désir qu'ont le roi et la reine de conserver les principes de l'honneur et de la probité parmi ceux qui les entourent.

« Les appartemens que le roi et surtout la reine se sont fait faire à Fontainebleau sont d'une magnificence extraordinaire. Le cabinet de la reine est beau dans tous les détails au-delà de tout ce qu'on peut imaginer. Elle ne permet plus à tout le monde de le voir depuis qu'ayant permis à M. de Conflans d'y aller, elle le trouva rempli à son retour de tous les acteurs et de toutes les actrices qu'il y avait amenés.

« On dit, — et c'est sûr même, — que M. de Calonne causait, il y a quelque temps, à table sur les ministres du temps de Louis XIV. Un de ses amis lui disait qu'alors les fortunes que faisaient les ministres étaient immenses; il lui rappelait Mazarin, Louvois, et se plaignait de ce qu'on ne s'enrichissait plus à cet excès. « Pardonnez-moi, dit M. de Calonne, le métier n'est pas gâté. » Il vaudrait mieux dire ces mots-là dans son cabinet qu'à table. »

Troisième Bulletin de nouvelles (novembre 1786).

« ..... M. l'abbé Maury a fait une oraison funèbre de M. le duc d'Orléans. Il n'a pas donné un seul éloge direct à M. le duc d'Orléans actuel, et dans ce qui était indirect il était facile de découvrir des critiques. Le lendemain du jour qu'il a prêché son oraison, il s'est hâté d'aller faire des excuses à M. le duc d'Orléans de ce qu'il n'avait pas parlé de lui. Cette adroite réparation n'a pas touché M. le duc d'Orléans. Il avait appelé Mme de Montesson *l'épouse incomparable* du duc d'Orléans; ces deux noms lui sont si bien disputés, qu'on a défendu l'impression de l'oraison funèbre. Cet abbé Maury a passé sa vie à louer bassement tout le monde; il a manqué par gaucherie cette occasion de plaire au duc d'Orléans. L'imprudence d'un flatteur fait plaisir; on aime à le voir échouer dans son genre. Ce même abbé Maury allait, il y a quelques jours, chez Mme de Flahaut; elle commença par se plaindre de ce qu'il était resté si longtemps sans la venir voir. « Hélas! madame, lui répondit l'abbé Maury, j'ai un de mes amis, l'abbé de Boismond, attaqué d'une paralysie qui a occupé tous mes momens; il vient hier de récompenser mes soins d'une manière bien généreuse : il m'a résigné son bénéfice. — Ah! tant mieux! lui répondit Mme de Flahaut; maintenant que vous êtes libre, nous vous verrons plus souvent. » Les bons mots sont les événemens de Paris; ils font les sujets des conversations pendant plusieurs jours.

« Mme de Genlis vient d'hériter de 200,000 livres de rente à la mort de Mme la maréchale d'Estrées. Elle doit compte de ce qu'elle en fera, car elle a associé le public à toutes ses actions. On dit qu'elle va faire paraître un ouvrage qui réfutera toutes les opinions irréligieuses des philosophes.

« Il vient de paraître un mémoire de M. Dupaty, premier président au parlement de Bordeaux, pour plaider la cause de trois hommes innocens condamnés à la roue, dont tous les honnêtes gens sont enthousiastes. Mille morts sur un champ de bataille ne révoltent pas comme un supplice injuste. La jurisprudence criminelle en France induit souvent le juge en erreur, et il serait à souhaiter que le cri public forçât à des changemens. Les conversations des sociétés ne sont plus oiseuses, puisque c'est par elles que l'opinion publique se forme; les paroles sont devenues des actions, et tous les cœurs sensibles vantent avec transport un mémoire que l'humanité anime, et qui paraît plein de talent parce qu'il est plein d'âme. Il a pourtant été dénoncé au parlement hier. On prépare un réquisitoire, les juges sont offensés d'être accusés d'avoir condamné injustement; mais les malheureux, je l'espère, seront sauvés, et c'est tout ce que souhaite l'honnête homme qui s'est exposé pour eux. Les magistrats sont si indignés de sa témérité, qu'il faudrait se garder de l'admirer.

« La reine m'a reçue avec bonté, ainsi que le roi; elle m'a dit qu'il y avait longtemps qu'elle avait envie de faire ma connaissance, et de cette manière-là elle paraît distinguer tout ce qui porte le nom de Suédois. Le repas a été le plus magnifique qu'on ait donné à aucune ambassadrice. Huit jours après, j'ai été dîner chez M. de Vergennes avec l'ambassadrice d'Espagne; il nous a prises toutes les deux par la main pour nous faire passer ensemble.

Je fais cas de ce genre de politesse depuis que celles qu'on me fait n'ont plus de rapport à moi.

« Les bals de la reine ont été fort brillans cette année. La salle est arrangée comme un palais des fées; les jardins du Trianon y sont représentés, et des jets d'eau jaillissent sans cesse; les idées champêtres, les rêveries qu'inspire la campagne dans l'été se mêlent à l'éclat du plaisir et au luxe des cours. Dans une autre salle, on trouve des récréations peu pastorales, un jeu forcené. Un jeune M. de Castellane a quitté la maison paternelle pour avoir perdu toute sa fortune dans une soirée. Cependant la reine donne l'exemple de la modération, et ce n'est pas pour lui faire sa cour que l'on se ruine; mais les joueurs s'ennuient de toute autre occupation, ils trouvent tout insipide, ils ont pris l'habitude des grands mouvemens, ils ont besoin des dangers.

« Sedaine, par pitié, vient d'être nommé de l'Académie. Ces messieurs disent que c'est par considération pour son âge, on dirait qu'ils sont une société de bienfaisance et qu'ils donnent la préférence aux octogénaires; mais Sedaine a tant amusé le public sur les trois théâtres, qu'il méritait une récompense.

« Voilà un poème de M. de Florian : *Numa Pompilius*. De l'arlequinade à ce genre il y a un peu loin. Ses législateurs et ses guerriers sont des bergers en robe et en casque, mais on y trouve de l'agrément dans le style; c'est un livre innocent, et, comme disait Mme du Deffant, il n'y a point de mal à avoir fait cela... »

Ces derniers mots sont bien dits assurément, avec finesse, avec esprit. Tout ce qui concerne la reine, sa grâce sévère et son amour maternel, est discrètement touché, comme par une femme et par une mère. Nous trompons-nous en croyant que ces pages si naturelles et si sincères ne sont pas indifférentes à qui veut bien connaître Mme de Staël? C'est ici la source d'un talent qui va grandir et s'épandre, mais en s'agitant, en se troublant peut-être.

Le quatrième *bulletin* est de 1787. Il donne de plus que les précédens certains détails sur les querelles religieuses de ces années si inquiètes. Il y est question de l'édit pour l'état civil des protestans et de l'opposition qu'il rencontre. On y voit les intrigues de ce duc d'Orléans qui commençait à offrir autour de lui un point de ralliement aux mécontens de toute sorte et aux partisans des nouveautés. Il semble que Mme de Staël, à mesure qu'elle approche du moment fatal où tout l'édifice va crouler, rencontre involontairement sous sa plume, et sans que le caractère général de sa correspondance s'altère de propos délibéré, de plus graves sujets de récit ou d'anecdotes, et de funestes symptômes à la place des épisodes plaisans ou enjoués qu'elle citait tout à l'heure. Les premières lignes du nouveau *bulletin* annoncent suffisamment les préoccupations nouvelles.

Quatrième Bulletin de nouvelles (1787).

« Les affaires publiques ont tellement occupé depuis six mois tout Paris, que non-seulement elles ont été seules le sujet de l'intérêt général, mais que les événemens particuliers eux-mêmes, je crois, ont été plus rares, et que personne n'a voulu être extraordinaire dans un moment où l'on s'en serait si peu aperçu. Dans l'instant où j'ai su le départ du courrier de votre majesté, j'ai commencé à m'affliger de ce que mes amis et mes connaissances eussent été assez peu raisonnables et assez insipides depuis six mois pour ne me rien fournir à mander à votre majesté.

« M. le duc d'Orléans s'ennuie fort à Villers-Cotterets : il a écrit au roi pour obtenir la permission de revenir au Raincy, maison de campagne qu'il a à quatre lieues de Paris; mais on le lui a refusé. Il s'est fait du tort par cette demande, car, pour conserver tous les honneurs du courage, il ne faut pas se reconnaitre coupable, et c'est l'être que de demander d'être moins puni. On disait à l'archevêque de Toulouse qu'en exilant le duc d'Orléans il allait lui donner de la considération. « Je le connais, répondit-il; il ne la prendra pas. » L'on a été fort sévère pour toutes les demandes qui ont été faites d'aller à Villers-Cotterets. On ne conçoit pas cependant ce qui peut porter le gouvernement à ajouter de la rigueur à cet exil que l'opinion publique n'a pas approuvé.

« Mme de Genlis a parfaitement réussi dans son éducation des fils de M. le duc d'Orléans, et tout le ridicule de sa nomination est effacé par le succès.

« C'est assez l'habitude de M. le duc d'Orléans de ne pas choisir pour les places dont il dispose ceux qui y semblent destinés. Par exemple M. Ducrest ayant donné sa démission de la place de chancelier, il a fait venir un capitaine de vaisseau et lui a proposé cette place. M. de La Touche a cru qu'on se moquait de lui; il est retourné chez le duc d'Orléans en habit d'uniforme : « Monseigneur, lui a-t-il dit, j'ai mis cet habit afin de vous rappeler, si par hasard vous l'avez oublié, que je suis marin, que je ne sais pas seulement faire une addition, et que je suis incapable de la place que vous m'offrez. — C'est bien cela que je veux, lui a répondu le duc d'Orléans. » M. de La Touche, après avoir bien constaté son incapacité, s'est soumis à recevoir 100,000 livres de rente, puisque telle était la volonté de M. le duc d'Orléans. Il a tant de gaieté dans l'esprit que je crois quelquefois qu'un des motifs de ses actions, c'est de prendre le parti qui fera le plus rire les autres et lui. Il ne renoncerait pas pour rien au monde à se moquer de ce qu'il fait.

« Mme la maréchale de Noailles est de toutes les dévotes catholiques la plus folle et la plus superstitieuse. Sans cesse en correspondance avec le pape, elle soutient la foi et prêche l'intolérance comme un père du désert dans le XIVe siècle. Dès qu'elle a su que le roi avait envoyé au parlement le projet de l'édit pour l'état civil des protestans, elle est entrée dans un accès de rage et de désespoir qui la conduira au tombeau, si, comme il est probable, l'édit passe. Elle a fait écrire un ouvrage que votre majesté recevra par son courrier, qui rassemble tous les événemens de l'histoire dans lesquels les

protestans ont eu des torts, et s'efforce de faire trembler sur les suites funestes de la tolérance. Le but une fois supposé, l'ouvrage n'est pas mauvais, et, si l'on pouvait oublier qu'il est absurde, on le trouverait assez bien raisonné; mais ce qui m'a véritablement étonnée, c'est qu'il y a quelques personnes sur l'esprit desquelles il a fait impression. On croit tout son siècle éclairé quand la société qui nous entoure n'a plus de préjugés, mais la moitié de la France est peut-être encore dans les ténèbres de la superstition. Les progrès de ceux qui ne lisent pas ne sont pas même l'ouvrage des siècles; le peuple change ses opinions, mais ne les modère jamais. Je joins à ce pieux mémoire, commandé par la maréchale, et qu'elle a porté chez tous les magistrats du parlement en leur laissant un petit billet conçu dans ces termes : *Madame la maréchale de Noailles est venue chez M. le conseiller pour lui recommander la religion et les lois dont le parlement est dépositaire;* j'y joins, dis-je, l'excellent mémoire de M. de Malesherbes, aussi savant que raisonnable : c'est un des hommes les plus éclairés de France et très propre sans doute à être ministre sans département, mais il convient lui-même qu'il lui manque le caractère qu'il faudrait à son esprit. Ce qu'il dit, il faut qu'un autre le fasse. »

Voilà ces quatre premiers *Bulletins*, série d'anecdotes, d'aventures, d'épigrammes et de jeux de mots; mais ce n'était pas à ce mince profit, disions-nous, que se bornait, pour l'esprit sérieux et clairvoyant de Mme de Staël, l'observation des dernières années du XVIIIe siècle. Ce n'est plus assez en effet de quelques symptômes d'un temps plus troublé qui se font jour çà et là dans les derniers morceaux que nous venons de citer. Nous sommes en 1787. M. Necker a été appelé aux affaires, les notables ont été convoqués. Il est clair que l'orage qui menace est désormais aperçu par bien des yeux. Mme de Staël n'y reste pas aveugle. Les premiers périls de son père l'instruisent, et elle a déjà eu à le défendre auprès de Gustave III contre ses revers.

« Je suis étonnée, a-t-elle écrit de Moret le 29 mai 1787, qu'il ait pu s'élever des disputes sur des démonstrations arithmétiques, je concevrais plus aisément celles dont les idées métaphysiques ont été l'objet; mais heureusement mon père a trouvé le moyen de confondre les fausses assertions qu'un homme maintenant perdu avait osé faire contre lui. J'avouerai que je ne serais pas consolée si des vérités intéressant son honneur n'étaient pas susceptibles d'une démonstration plus claire encore que celles des meilleurs défenseurs des mystères saints. Mon père a été exilé pour s'être cru le droit de se défendre publiquement contre un homme à qui il avait été permis de l'attaquer de même. Les mots peuvent quelquefois changer de sens suivant leur application, et l'exil est un honneur quand c'est ainsi qu'on l'a mérité... »

Et lorsque M. Necker a été rappelé au ministère, Mme de Staël adresse au roi de Suède, le 4 septembre, ces paroles prophétiques : « Dans d'autres circonstances, sire, j'aurais appris avec plaisir à

votre majesté la nomination de mon père; mais on lui remet le vaisseau si près du naufrage, que toute mon admiration suffit à peine pour m'inspirer de la confiance... »

A ce moment, en effet, la scène change presque tout à coup. Des événemens d'une grandeur imprévue, puis des malheurs et des crimes épouvantables dissipent le monde oisif et élégant du XVIIIe siècle, et substituent aux vaines jouissances qu'on goûtait en commun des idées, des regrets, des espérances et des craintes absolument diverses. On se divise, on se combat, jusqu'à ce que la mort ou l'exil vienne faire raison de tous les dissentimens.

III. — DISSENTIMENS AVEC GUSTAVE III. — FIN DE L'AMBASSADE.

On nous permettra bien, à l'occasion de Mme de Staël, de nous intéresser à son mari; il nous serait d'ailleurs impossible, sans quelques détails sur la conduite politique de l'ambassadeur, de comprendre nettement les nouveaux rapports dans lesquels Mme de Staël s'allait trouver placée à l'égard de Gustave III.

Si complétement heureux de son vivant par le succès de tous ses vœux et par son éclatante fortune, M. de Staël a moins bien réussi après sa mort auprès de la postérité. Le nom de Staël n'est connu aux Français et n'est devenu célèbre pour eux que par le souvenir de sa femme, leur spirituelle et généreuse compatriote. Aux yeux des Suédois, le baron diplomate souffre du souvenir qu'a laissé son prédécesseur, le comte de Creutz, poète aimable et homme de beaucoup d'esprit.

Ce n'est pas que M. de Staël manque d'une intelligence vive et pratique. On l'a vu, prudent et avisé dans le choix et la préparation de sa fortune, engager peu à peu Gustave III et l'envelopper de liens indissolubles. Ses dépêches et sa correspondance particulière avec le roi montrent un esprit actif et ardent. Non content d'exécuter avec soin les ordres de son maître auprès de la cour et des ministres ou des personnages les plus influens de l'état, il imagine sans cesse quelque projet nouveau pour la plus grande gloire ou le plus grand profit de la Suède. En même temps qu'il conclut au milieu de circonstances très difficiles d'utiles traités de subsides, il veut faire nommer Gustave III roi de Pologne (janvier 1791); il entretient des émissaires auprès de M. Pitt, afin d'obtenir pour la Suède l'alliance anglaise contre l'impératrice de Russie; il surveille les négociations du cabinet de Saint-Pétersbourg avec les chevaliers de Malte, qui peuvent introduire la marine russe dans la Méditerranée; il soupçonne ses intrigues pour profiter des troubles de la Corse; il s'efforce, parmi les troubles de la France, d'attirer en

Suède nos émigrés; il se multiplie enfin pour les intérêts de son pays et de son maître. Seulement son activité va d'ordinaire jusqu'à l'inquiétude et souvent jusqu'au zèle intempérant ou même indiscret. Pour ce qui est de l'appréciation, si difficile assurément, des terribles nouveautés dont il fut appelé à être le témoin, il ne manque pas de perspicacité, et ses dépêches ne semblent pas inférieures sous ce rapport à celles du comte de Creutz, qui toutefois s'entend beaucoup mieux à manier notre langue. Quelques extraits, résumant pour le lecteur l'impression que nous a laissée la lecture de ces liasses énormes (deux ou trois dépêches par jour) conservées aujourd'hui aux archives de Stockholm ou dans la bibliothèque d'Upsal, seront peut-être ici d'autant plus acceptables qu'ils permettront de comparer sur les mêmes sujets le langage de l'ambassadeur et celui de l'ambassadrice (1).

Dès 1786, la conformité des sentimens exprimés par M. et Mme de Staël est remarquable, et nous retrouvons sans aucun doute dans les écrits de l'un et de l'autre un écho du salon, des opinions et du propre langage de M. Necker.

« J'ai l'honneur, écrit M. de Staël le 10 novembre 1786 dans une missive particulière au roi (2), d'envoyer à votre majesté une lettre du roi et une autre de la reine de France, et je profite du départ de M. d'Asp pour mettre sous les yeux de votre majesté le tableau de la cour de France. Le roi n'est ni gouverné ni maître. M. de Vergennes est de tous les ministres celui qui paraît le plus aimé; son air de simplicité et sa mine patriarcale plaisent. Le crédit de la reine est toujours grand, mais c'est plutôt, si je puis dire, un crédit de sentiment que l'effet de son caractère. Le roi lui cède plutôt qu'il ne la consulte. Elle n'a pas pris d'empire et n'est malheureusement pas assez occupée des affaires, je dis malheureusement, car sa bonté et son élévation d'âme feraient désirer qu'elle influât sur les choix que fait le roi et sur toutes ses actions. Le reste de la famille royale n'a que le crédit nécessaire pour faire donner de l'argent et des places à ses créatures. On dit que M. le baron de Breteuil va s'occuper de présenter au conseil un plan d'édit sur l'état des protestans en France. Il serait bien temps que ce reste de barbarie disparût. Quant à M. de Calonne, si M. de Vergennes l'abandonnait, il tomberait. La reine croit avec raison qu'il met les affaires de finance dans un désordre terrible. On ne sait pas ce qu'il va devenir. Il a promis aux receveurs-généraux de ne pas faire d'emprunt de l'année. On dit qu'il cherche des ressources dans l'agiotage, mais de quel front osera-t-il présenter un emprunt en pleine

(1) La partie purement officielle de la correspondance est écrite en français, suivant l'usage; les dépêches destinées spécialement à être mises sous les yeux du roi sont en langue suédoise, et donnent, dans les temps les plus troublés, un récit détaillé des épisodes quotidiens. La correspondance privée de M. de Staël, différente de ces deux sortes de dépêches, est écrite en français.

(2) Papiers de Gustave III à Upsal, tome XLIV in-4°, lettres en français.

paix sans donner de gage pour cet emprunt? Ce moment-là sera critique pour lui... »

Ici comme dans les bulletins de Mme de Staël, en présence des troubles précurseurs de la révolution, les sinistres augures viennent se placer d'eux-mêmes, bien qu'un peu voilés, sous la plume de l'ambassadeur. De même que Mme de Staël, il se montre ému des questions religieuses, des atteintes à la liberté personnelle, des lettres de cachet, des prisons d'état, des abus depuis si longtemps accumulés, et de l'anxiété que de communs pressentimens ont répandue dans les esprits.

« On croit savoir, écrit-il en janvier 1788, que l'esprit de la reine s'est tourné depuis peu vers l'extrême dévotion. La cause en est, suivant les uns, dans les chagrins dont on l'a abreuvée pendant l'année dernière, dans les calomnies dont toute sa conduite a été l'objet, dans les vives appréhensions que l'agitation des basses classes a fait concevoir... Suivant les autres, ce serait un moyen pour regagner l'amour de la nation qu'on a perdu (1)... »

« Les fanatiques se donnent tout le mouvement imaginable pour empêcher l'enregistrement de l'édit du roi qui attribue les droits de citoyens aux non-catholiques. L'évêque de Dol, portant la parole pour les députés de Bretagne, osa sur ce sujet tenir vendredi dernier au roi un discours qui finit par ces mots : « Vous répondrez, sire, devant Dieu et devant les hommes des malheurs qu'entraînera le rétablissement des protestans. Madame Louise, du haut des cieux où ses vertus l'ont placée, voit votre conduite et la désapprouve. » Le prélat a reçu l'ordre, très mérité, de se rendre immédiatement dans son diocèse. Ces tracasseries, l'état des finances, la désolation des manufactures ruinées par l'importation des denrées anglaises, tout cela rend la conjoncture actuelle obscure et pénible. »

« Les intendans, écrit-il encore en avril 1788, ont reçu ordre de se rendre dans leurs provinces. On travaille à l'imprimerie royale avec une grande activité, et toutes les avenues sont gardées afin d'empêcher que rien ne transpire dans le public... Il y a tout lieu de croire qu'on verra d'ici à quelque temps des changemens considérables. On dit que les parlemens s'occupent de faire leur testament entre les mains de la nation. »

Voilà assurément bien saisie et vivement décrite cette incroyable confusion des années qui précédèrent immédiatement la révolution. La disette, mais surtout le désordre épouvantable des finances, la ruine de toute autorité à la suite des excès du pouvoir absolu, la haine réciproque des différentes classes de la nation les unes contre les autres, ce sont bien les causes prochaines d'où la révolution est sortie, et la résistance des parlemens contre les dernières velléités de la royauté arbitraire a bien été la secrète ouverture par où ces causes ont produit leurs premiers effets. Il est vrai que M. de Staël et ses

(1) Apostille à la dépêche du 14 janvier 1788, en suédois.

contemporains avec lui croyaient seulement à une révolte des parlemens, mais il faut reconnaître qu'il exprime ou rapporte un sentiment bien vif du danger quand il parle du terrible héritage que ces anciennes cours s'apprêtent à léguer. Il ajoute le nom du légataire : la nation! A-t-il prévu, et qui prévoyait alors que cette héritière de l'ancien régime, loin d'admettre qu'on lui fît sa part, exigerait la succession tout entière, et que, pour la mettre en possession, il faudrait une lutte sanglante?

Déjà cependant la révolution a commencé d'éclater, et M. de Staël ne croit pas encore au danger que court la royauté; il est d'avis qu'il n'y a de menacé que la noblesse, et il se laisse aller à l'enthousiasme que lui inspire 89. « C'est une bien grande époque, remarque-t-il le 29 janvier 1789. Ceux qui ont suivi les progrès de cette révolution en jetant un coup d'œil en-deçà et en se souvenant des trois dernières années seulement ne peuvent concevoir le cours des événemens ni le prompt changement des esprits. » Et deux ans plus tard, 22 septembre 1791, il écrit : « On ne saurait trop le répéter, cette révolution est contre la noblesse, non contre le trône; le roi a été outragé comme protecteur de la noblesse et non comme souverain. »

Et pourtant il raconte les insultes prodiguées au roi et à la reine, et ces retours passagers de respects et d'hommages plus humilians encore et d'un plus triste augure. Comment ne prévoit-il pas les excès qui vont suivre? « Le roi est venu hier prêter son serment à l'assemblée, dit-il, et cette cérémonie a donné lieu à un incident remarquable. Le président, M. Thouret, avait eu l'impertinence et la sottise de faire décréter par l'assemblée qu'elle resterait assise pendant que le roi parlerait. Le roi ne s'y attendait pas. Il resta debout pour prêter son serment, mais, s'apercevant que l'assemblée s'asseyait, il en ressentit un mouvement très vif d'indignation et ne le dissimula pas. — Il s'est conduit avec tant de dignité que l'assemblée l'a finalement applaudi avec transport. »

N'était-ce pas assez de ces tristes symptômes pour aider à prévoir la ruine complète et prochaine de l'antique royauté, et qu'est-ce qu'une puissance dont le respect est à ce point perdu?

Qu'il attendît ou non l'impétueux essor des idées révolutionnaires, M. de Staël les accueillit sans étonnement et sans répugnance. Tout en condamnant, dans sa correspondance avec Gustave III, les excès de la révolution et le langage des démagogues, il y parle sans cesse en faveur des nouveaux principes, des droits des peuples, du glorieux avenir réservé à la France et à l'humanité. La ligne de conduite qu'il conseille au roi son maître, c'est de ne point s'opposer à ces généreuses idées qui doivent féconder l'avenir, mais d'en seconder plutôt la marche puissante. Malheur, suivant lui, à qui voudra

combattre le flot! Gendre de M. Necker, il a partagé l'enthousiasme de sa femme pour cet homme d'état; il s'est rangé au nombre de ses plus ardens défenseurs; il a adopté tout son libéralisme. On peut suivre dans ses dépêches, où ils se trouvent racontés en détail, les différens épisodes de la carrière politique de M. Necker. Lorsqu'il triomphe, la France est sauvée; lorsqu'il tombe, c'est son bon génie qui l'abandonne.

Gustave III était loin de partager les nouvelles opinions de son ambassadeur. Disciple du XVIIIe siècle et de l'ancien régime, il voulait en être le chevalier. Nous avons dit quels liens étroits avaient uni Gustave III et la cour de France dès les dernières années du règne de Louis XV. L'affection sincère que le vieux roi lui avait témoignée, Gustave la voulait rendre à Louis XVI. La cour de Versailles et toute la société polie de la fin du XVIIIe siècle avaient été pour lui, grâce à des hommages flatteurs, comme un second royaume, comme une seconde patrie. Les maximes libérales que les esprits élevés du XVIIIe siècle et de la fin même du siècle précédent avaient professées sur les devoirs de la royauté et sur les égards dus aux sujets, Gustave les avait adoptées, il est vrai: comme tant d'autres, il s'était volontairement attelé au char de Voltaire, mais il ne prétendait pas pour cela faire bon marché de la puissance souveraine, qu'il avait au contraire relevée en Suède et affranchie de la tutelle des nobles. Quand les principes révolutionnaires se montrèrent au grand jour, loin d'y vouloir reconnaître les conséquences de ces maximes, il se constitua l'ennemi déclaré de la révolution et le défenseur de la famille royale de France (1).

Sans aucun doute, M. de Staël exécutait fidèlement les ordres du roi son maître; il communiquait avec Louis XVI et Marie-Antoinette, en janvier 1791, par l'entremise de M. de Lessart, celui des ministres ou commis de l'assemblée que le roi, dit-il dans ses dépêches, semblait préférer, et avec mesdames, tantes du roi, par M. de Narbonne, leur chevalier d'honneur; mais il est évident, par la seule

(1) Il est intéressant de suivre dans la correspondance officielle les progrès du dissentiment qui allait diviser si profondément le roi de Suède et son principal ambassadeur. On fait aisément cet examen en feuilletant les dépêches de M. de Staël conservées aux archives de Stockholm. Gustave III, sous la première impression de la lecture, y a ajouté des notes, quelquefois au crayon, pour indiquer aux bureaux des affaires étrangères les réponses, les avis, les directions à adresser à la légation de Paris. C'est ainsi qu'on voit d'abord, dès le milieu de 1789, Gustave III ne point s'associer à l'admiration qu'on lui exprime pour M. Necker. A la dépêche du 9 juillet de cette année, il ajoute en marge, de sa main : « Il faut demander au baron de Staël quel est le véritable plan de M. Necker, car je n'en vois pas d'autre encore que de briller en paraissant le modérateur du royaume, et cela aux dépens du roi et de la France. » — Quelque temps après, l'envoyé de France à Stockholm va être changé. Gustave III, avec son

lecture de ses dépêches, que Gustave III ne le prenait plus pour confident de tous ses projets, qu'il le laissait sans instructions, qu'il choisissait enfin d'autres instrumens pour exécuter les mesures qu'il avait méditées, témoin la fuite de Varennes, confiée aux soins de Fersen, et dont M. de Staël n'eut pas le secret.

Bien plus, M. de Staël était réduit à se défendre auprès du roi contre beaucoup d'accusations diverses. « Si j'ai mis du ménagement dans l'expression de mon indignation et de mon mépris à l'égard des tyrans d'un nouveau genre qui renversent le trône de France, c'est que je croyais utile aux intérêts de votre majesté d'attendre les événemens. (14 janvier 1791.) — Je ne mérite pas plus les accusations des pamphlets patriotiques que les reproches contraires qui m'ont été adressés par les différens partis. » On le voit enfin formellement réprimandé en certaines circonstances par Gustave III, notamment en juillet 1791, pour avoir, par une réclamation auprès de M. de Montmorin, reconnu implicitement cette personne comme ministre des affaires étrangères.

M. de Staël était-il donc menacé de perdre, après en avoir joui quatre ou cinq ans à peine, la brillante ambassade qu'il n'avait conquise qu'au prix de tant d'efforts et après une si longue négociation? Il ne le croyait pas. On se souvient qu'il avait pris ses mesures longtemps à l'avance pour garantir à Mme de Staël et à lui-même une tranquille possession, et il est amusant de le voir, dans ses dépêches, s'inquiéter après tout fort médiocrement pour lui-même au milieu de tant de ruines, rassuré qu'il est par le souvenir des engagemens qu'a consentis Gustave III, et qu'il ne se fait pas faute de lui rappeler expressément. Dès le mois de juillet 1789, quand Fersen paraît bien l'avoir déjà remplacé dans la confiance et de Gustave III et de la cour de France, il écrit intrépidement : « La reine voudrait sans doute obtenir de votre majesté que M. de Fersen fût nommé ambassadeur de Suède à Paris, mais j'ai pour moi les assurances de votre majesté. » Autre part, dans une dépêche du 12 avril 1790, il identifie naïvement le sort de la France à celui de son ambassade.

peu de goût pour le nouveau gouvernement, écrit en marge de la dépêche du 27 août 1789 : « Il faut recommander au baron de Staël que le successeur du marquis de Pons soit un homme tranquille et d'un certain âge, et surtout que ce ne soit ni un philosophe ni un élégant. » La défiance du roi ne tarde pas à s'étendre jusqu'à M. de Staël lui-même : « Le baron de Staël, écrit-il, est gendre de M. Necker et n'est peut-être pas impartial. Il faut mander au secrétaire de la légation qu'il rende compte chaque jour de ce qui se passe. » Cela n'empêchait pas Gustave III d'ajouter : « Vous chargerez le baron de Staël de faire mes excuses à sa femme si je n'ai pas encore répondu à sa lettre intéressante. » Il s'agit là d'une lettre écrite par Mme de Staël le 16 août 1789, fort intéressante en effet, inédite bien entendu comme les *bulletins* précédens, mais qui se retrouve heureusement dans la collection d'Upsal, et qu'on lira tout à l'heure.

« ... J'oserai répondre avec vérité, sire, à l'article de la lettre de votre majesté qui concerne mon existence personnelle. Comme elle se trouve liée, d'après les propres paroles de votre majesté, à la destinée de la France, il est naturel que j'en exprime mon opinion à votre majesté. Certainement la constitution qu'on a donnée à ce royaume est ruineuse à beaucoup d'égards, mais l'enthousiasme qui la défend est invincible... L'anarchie, qui pourrait rendre contraire à la dignité de votre majesté d'avoir un ambassadeur en France, n'est pas probable; aucune puissance n'a retiré ses représentans, et votre majesté donnerait de la sorte à toutes les cours de l'Europe un signal qui ne plairait point au roi. D'ailleurs j'oserai rappeler à votre majesté la promesse qu'elle a daigné me faire, promesse qui a décidé mon mariage, et sur laquelle ma femme a dû compter... »

Au moment même où M. de Staël comptait ainsi sur les promesses, mais sans doute aussi sur les bontés du roi son maître, il avait le tort d'accepter des liaisons bien faites pour déplaire à Gustave III. Ce prince avait suscité contre lui en Suède un grand nombre d'inimitiés en reprenant d'une main vigoureuse à l'aristocratie ce qu'elle avait elle-même usurpé pendant les règnes précédens sur l'autorité royale. A tort ou à raison, le duc de Sudermanie (plus tard Charles XIII), frère du roi, était compté au nombre de ceux que ces entreprises avaient le plus irrités; assurément du moins il accueillait dans sa plus intime faveur un hardi courtisan, Reuterholm, qui s'était déclaré l'ennemi juré du roi. Le duc Charles était d'une extrême faiblesse de caractère et d'esprit; Reuterholm au contraire, brillant, aimable, habile à séduire, exerçait sur ce prince un empire absolu. Il s'était servi pour le fasciner de ce bizarre mysticisme dont la franc-maçonnerie, pendant cette époque si profondément troublée, s'était revêtue. Tous les deux étaient devenus d'ardens visionnaires, et paraissaient ne pas douter qu'ils n'eussent été élus d'en haut pour communiquer aux hommes la suprême vérité et pour la faire triompher sur la terre. Ils s'affilièrent à une secte d'illuminés dont les chefs résidaient en France. Reuterholm fit un voyage en 89 et 90 pour se mettre en communication avec ce qu'il appelait *les frères* d'Avignon; il se rendit exprès dans cette ville pour s'y faire initier (1) et pour assister ensuite aux réunions des sectaires, à leurs

(1) M. Bergman a publié dans ses curieux *Souvenirs* des lettres de Reuterholm au duc Charles où l'illuminé cite parmi les *frères* d'Avignon un comte Grabiancka, M. de La Richardière, l'abbé Pernetty, et parmi les *sœurs* Mmes Picot, Nicolas, du Fymel, Mlles de Bordes et de La Brousse, etc... Le 1er décembre 1789, raconte-t-il, après une messe dite par l'abbé Pernetty, il commença, au nom du Seigneur, sa conversion. Accompagné de deux *frères*, il se rendit après midi hors de la ville pour accomplir ce saint acte. Sortis par la porte Saint-Michel, ils suivirent le Rhône pendant quelque temps, puis entrèrent dans un bois situé à gauche du fleuve, sur une hauteur. « Là,

opérations magnétiques, à leurs prédications. Les objets ordinaires des prophéties dont ces illuminés se faisaient les interprètes, c'étaient les terribles nouveautés qu'on pouvait si facilement prédire à la France, ou bien, pendant la visite de Reuterholm, les changemens qu'on pouvait désirer dans les affaires de Suède. Des expressions mystérieuses et vagues tendant à glorifier le duc de Sudermanie, dévoué partisan de la secte, et à flétrir Gustave III, roi sacrilége et rejeté du Seigneur, puis des allusions transparentes à des complots et à des violences imaginaires, de dangereuses suggestions, de perfides réticences, parfois enfin l'annonce d'un coup subit devant anéantir Gustave III et transporter sa couronne sur la tête de son frère, tels étaient les termes ordinaires de prédictions qui, dépouillées de leur mystique attirail, ressemblaient fort à des excitations coupables et factieuses.

C'était avec de tels hommes que l'ambassadeur de Suède à Paris avait eu le tort de se lier intimement. Il entretenait avec Reuterholm les relations les plus étroites; il lui offrait à Paris une constante hospitalité, il était son correspondant et son intermédiaire assidu; il était enfin, lui aussi, un des initiés de l'illuminisme maçonnique (1).

dit Reuterholm, était élevé mon autel, l'autel qui, à la dernière heure du monde, me restera consacré. De là monta vers les cieux la fumée de mes prières; là je m'unis avec le Très-Haut par le plus saint de tous les nœuds... Que Dieu me fasse la grâce de ne jamais oublier mes promesses!..... La main de la Providence m'a donc amené des extrémités du Nord ici, au pied des Alpes et de ce grand fleuve, pour contracter le dernier pacte avec la Divinité, pour rencontrer un coin de cette terre pour moi préparé, pour moi consacré dans le temps et dans l'éternité... »

(1) Rien de plus bizarre que les lettres du diplomate devenu sectaire :

« Mon tendre ami, écrit-il de Paris, 12 janvier 1790, à Reuterholm lui-même, que Dieu vous donne autant de biens que je vous en désire, avec la force nécessaire pour accomplir en toute chose la volonté du Très-Haut. Je remercie Dieu de toutes les lumières que vous avez reçues, de la force et de la tendresse d'âme, de l'abnégation complète, de toutes les vertus enfin que Dieu seul vous a données, et qu'il accroît chaque jour dans votre cœur. Soyez humble, ô mon tendre ami, et priez sans cesse pour rester humble, puisque par nous-mêmes nous ne le saurions être. Depuis votre départ, j'ai bien souffert. Si je savais porter ma croix en ce monde, si le vieil homme ne renaissait toujours en moi, si je me livrais tout entier entre les mains de Dieu, dont la puissance et la bonté sont infinies, mon sort deviendrait plus supportable. Quand je songe à tout le mal que j'ai fait, à tout le bien que j'ai négligé, je sens que j'ai mérité mille maux encore outre les miens; mais quand d'autre part je pense à ma faiblesse, je m'effraie et je m'aperçois qu'il ne me reste qu'à prier et qu'à attendre l'accomplissement de ce qui est écrit... »

Quant aux mystérieuses et coupables prédictions des sectaires suédois, je lis dans une lettre de Reuterholm au duc Charles :

« Bien qu'on puisse être tenté de révoquer en doute l'accomplissement de ce qui a été annoncé concernant celui qui doit se garder du mois de septembre, cependant il est sûr que son temps est passé; mais ce qui reste à accomplir est horrible et pire que tout ce que nous avons vu. »

Gustave n'ignorait pas ces ténébreuses menées. Il avait reproché à Reuterholm ses amitiés suspectes, il l'avait éloigné de sa personne, il lui avait retiré même la pension dont il jouissait. Il était tout entier d'ailleurs à la pensée d'organiser en Europe la contre-révolution. A ses premières offres de secours, la famille royale avait répondu par l'expression d'une sincère reconnaissance; Marie-Antoinette lui avait adressé une épée richement ornée, avec cette devise : « pour la défense des opprimés, » et elle lui avait écrit pour lui témoigner sa gratitude. Ces lettres, écrites au moment du danger par une reine dont le nom seul est pour la France un repentir et un remords, ont été conservées dans les archives suédoises. Nous en avons déjà cité une dans une publication spéciale concernant ces curieuses archives. En voici une autre (1) qui mérite d'être connue :

« Monsieur mon frère, j'ai été bien touchée de l'amitié et de l'intérêt particulier que votre majesté veut bien me témoigner dans sa lettre du 22 décembre. Les malheurs inévitables du plus beau royaume possible aggravent nos peines chaque jour. Il faut espérer que le temps et surtout la conviction ramèneront l'esprit et le cœur des Français à sentir qu'ils ne peuvent être heureux qu'en se ralliant sous les ordres et le gouvernement d'un roi juste et bon. Et quel autre trouveront-ils jamais, j'ose le dire, qui sache plus sacrifier ses intérêts personnels pour la tranquillité et pour le bonheur de son peuple?

« Mes enfans sont bien reconnaissans du souvenir de votre majesté, et, pour moi, je vous prie de ne jamais douter que je ne partage bien sincèrement tous les sentimens que le roi vous témoigne dans sa lettre. Vous connaissez depuis longtemps ceux que je vous ai voués et la haute considération avec laquelle je suis, monsieur mon frère, de votre majesté, la bonne sœur, MARIE-ANTOINETTE. — Ce 1er février 1790. »

Nous n'avons point à nous étendre ici sur les efforts dévoués de Gustave III en faveur de la famille royale. La collection d'Upsal offre en grand nombre les documens relatifs à cette tentative, les plans de descente maritime, les correspondances avec la noblesse de certaines provinces de France comme avec les émigrés, les preuves de la répugnance qu'inspirait à une partie des Suédois cette politique anti-révolutionnaire, tous les épisodes enfin du drame que vint terminer brusquement l'assassinat de Gustave III le 29 mars 1792. Il nous suffit d'avoir montré qu'un grave dissentiment le séparait dorénavant du serviteur auquel il avait témoigné naguère tant de confiance. Quelques éclaircissemens étaient sans doute nécessaires pour aider le lecteur à comprendre que les relations tout à l'heure si faciles entre Mme de Staël et Gustave III avaient dû se modifier profondément.

(1) Elle se trouve dans le tome XVI des *Papiers de Gustave III*, sous le numéro 44.

Sans partager les visions auxquelles son mari avait eu le tort de s'associer, Mme de Staël n'avait pas voulu se séparer politiquement de son mari ni de son père, et sa plume ardente avait traduit les sentimens qui agitaient son cœur. Aussi les deux lettres qui achèvent sa correspondance avec Gustave III ne sont-elles plus des *bulletins de nouvelles*. Il ne s'agit plus pour elle d'enregistrer les plaisirs de la cour, les anecdotes et les bons mots. Il faut courir à la défense des grands principes où le salut du pays, où l'avenir du monde lui-même est engagé. Il faut les protéger contre leurs ennemis déclarés, et aussi contre les amis faux ou aveugles qui veulent en tirer d'effroyables conséquences. D'ailleurs c'est un père, un père adoré que Mme de Staël voit en péril, et le souverain sur qui elle peut espérer qu'elle aura de l'ascendant est précisément celui qui peut susciter le plus grand danger. Apologie de la conduite de M. Necker, apologie de celle de M. de Staël, de la sienne propre, et indirectement par là apologie des principes généraux, non pas des excès de la révolution, voilà le sujet des deux dernières lettres écrites par Mme de Staël ambassadrice.

« Sire,

« Votre majesté daignera-t-elle reconnaître les hommages d'une personne que tant d'événemens malheureux, glorieux, incroyables, ont agitée depuis si longtemps? Je me demande si mille ans se sont écoulés depuis un an, depuis un mois, depuis quinze jours, et, si je ne retrouvais pas et Gustave et sa gloire, je croirais vivre dans un autre monde. Votre majesté aura été instruite de tous les événemens, mais je doute encore du jugement qu'elle en aura porté. Je l'adopterais, je m'y soumettrais, si elle en avait été le témoin; mais qui peut apercevoir de loin les petites causes et les grands effets? Que n'est pas tenté d'expliquer par des raisons imposantes des événemens si terribles? Cependant moi qui les ai tous suivis, moi qui voyais ce que j'ai de plus cher au monde au gouvernail pendant la tempête, il m'est démontré qu'une intrigue de cour, soutenant les prétentions exagérées de la noblesse, qui voyait tout le royaume dans Versailles et pensait qu'on détruisait la force du peuple en renversant dans M. Necker son plus fidèle défenseur, une intrigue, dis-je, menée par M. le comte d'Artois, a tout fait. On a lié dans l'esprit du roi sa cause avec celle de la noblesse. Vainement l'exemple récent de la Suède, où votre majesté n'avait trouvé d'obstacles que dans ce premier ordre de son royaume, vainement la raison disait qu'il fallait fonder la puissance du roi sur sa popularité; vainement mon père dans le conseil ne cessait de répéter que derrière les six cents représentans des communes l'on devait voir des milliers d'hommes prêts à s'armer : l'on traitait avec hauteur ce qu'il fallait considérer avec sagesse, et le départ de mon père, le rassemblement des troupes, la nomination d'un ministère odieux, donnèrent u signal terrible d'un bout du royaume à l'autre. Je ne crois pas à cette conuration dont on nous entretient sans cesse, à ce bombardement de Paris,

cet emprisonnement de tous les députés, à ces desseins aussi absurdes qu'atroces, mais je crois bien qu'on s'est flatté de disperser les états-généraux, de rendre au roi toute son autorité, et qu'on a cru que mon père, en répétant sans cesse que le roi n'en avait pas la puissance dans ce moment, se trompait sur sa véritable force. Dès que l'exil de mon père a été su, tout le royaume s'est armé. Alors, je le crois, alors des étrangers, peut-être même des Français exilés, par des projets coupables, ont profité de ces troubles, les ont fomentés, les perpétuent; mais sans les fautes du gouvernement, sans le renvoi de mon père, jamais ils n'y auraient réussi. On fait naître une cabale, une insurrection partielle avec des mensonges et de l'argent, mais jamais un royaume entier ne se soulève sans de véritables raisons, sans des raisons frappantes pour tout le monde. En quinze jours de temps, l'aspect entier des affaires a été changé; mon père, qui s'était sauvé de France, qui avait fui la gloire comme l'on fuit la honte, mon père, qui est revenu se dévouer à la France en victime du bien public, non en ambitieux de la puissance, a trouvé tous les pouvoirs anéantis ou confondus, le gouvernement de la force comme à l'origine des sociétés, une vieille nation retombée dans l'enfance plutôt que revenue à la jeunesse, un peuple corrompu qui veut adopter les institutions de l'Amérique, la liberté obtenue avant que l'esprit public soit formé, enfin une incohérence dans les idées, un contraste entre les caractères et les circonstances qui fait frémir. Il faut attendre d'un long temps les remèdes aux malheurs d'un seul jour. Il faut que tous les soins de mon père tendent à relever l'autorité du roi. Si le pouvoir exécutif ne lui appartient pas en entier, si les troupes ne lui obéissent pas, ce pays-ci est perdu. Quand un gouvernement subsiste depuis si longtemps, il y a apparence qu'il est nécessaire. C'est comme les règles de l'arithmétique, dont on trouve la preuve en les renversant. Jamais mon père n'a formé le projet d'en détruire les bases. Il désirait sans doute de grandes améliorations, des améliorations devenues aussi indispensables qu'utiles en elles-mêmes; mais, en s'y refusant lorsqu'il n'était plus temps, le roi et la noblesse ont bouleversé le royaume. Mon père a constamment supplié le roi d'accorder ce qu'il serait obligé de céder. C'est au système contraire qu'il faut attribuer l'arrogance du peuple et l'inconsidération du monarque et des grands, qu'on a vus de même tout refuser à la raison, tout abandonner à la violence. Si cet état durait, la France serait détruite, et sa dissolution serait terrible; mais j'espère encore, j'espère que mon père la sauvera. Il fera tous les jours quelque chose de bien, il empêchera tous les jours quelque chose de mal. Si cette attente doit être trompée, il faut fuir à jamais la France. Constantinople serait un asile plus sûr qu'un pays abandonné à la liberté sans frein, c'est-à-dire au despotisme de tous. Votre majesté me pardonnera-t-elle d'avoir eu le besoin de soumettre à ses lumières des événemens dont la gloire de mon père dépend? Me pardonnera-t-elle de mettre un prix inestimable à une occasion de me rappeler à son souvenir? Si le tableau terrible et philosophique que j'ai sans cesse devant les yeux rend moins sensible aux grandeurs de la vie, il ajoute au respect dont on est pénétré pour le génie. On a besoin de la gloire, on est passionné pour les succès, et quand tour à tour le despotisme et l'anarchie égalisent tous les hommes, on désire pour l'honneur de son siècle que le roi

qui sait gouverner son peuple sans l'asservir, qui le contient par son pouvoir et l'anime par son exemple, ne perde rien de son éclat, et, faisant aimer encore une constitution légalement monarchique, conserve dans l'Europe une forme de gouvernement qui depuis si longtemps maintient la paix dans les grands empires.

« Il me reste à rendre compte à votre majesté de ma conduite personnelle. J'ai obtenu, j'ai exigé de M. de Staël qu'il fût absent pendant dix jours pour accompagner mon père dans un moment où sa vie, sa liberté du moins pouvait être exposée, car la rage de ses successeurs croissait en proportion des regrets que la France lui témoignait. J'ai osé être sûre que votre majesté m'approuverait. C'est avec respect, mais non avec inquiétude que je lui soumets la conduite de M. de Staël. Je supplie votre majesté de continuer à le traiter avec bonté; notre sort à tous les deux dépend d'elle; personne n'aura plus de zèle que M. de Staël pour ses intérêts, personne dans ce moment-ci n'a autant de moyens pour exécuter ses ordres, personne dans tous les temps n'en éprouvera plus le désir. Je serais heureuse si votre majesté daignait avoir un sentiment particulier de bienveillance pour moi. Quelquefois je me le persuade, sans avoir d'autres raisons, d'autres droits pour l'espérer que l'attachement profond et l'admiration vraie dont je suis pénétrée pour elle. Je suis avec respect, etc.

« NECKER, baronne de STAEL.

« Le 16 août 1789. »

La dernière lettre fait mesurer plus clairement encore la distance qui séparait dorénavant Mme de Staël elle-même de Gustave III, et qui rendait la correspondance toujours plus réservée et plus rare :

« Sire,

« C'est avec un profond sentiment de timidité que j'ose vous écrire. Le respect et l'admiration que votre majesté m'inspire ont dû toujours me faire éprouver ce mouvement; mais il est causé pour la première fois par une crainte pénible. J'ai passé depuis un an huit mois en Suisse, et cependant j'apprends à mon retour que pendant le séjour de votre majesté à Aix-la-Chapelle on a cherché à l'occuper de toutes les misérables calomnies, fruits des loisirs de l'esprit de parti. Sans doute le nom de mon père devait attirer sur moi l'attention de la haine, mais j'espérais aussi que ce nom en éloignerait le soupçon d'approuver les injustices et les atrocités dont on est témoin en France depuis quelque temps, et de voir sans l'émotion la plus vive et l'intérêt le plus actif la situation du roi et de la reine, dont le malheur, tout-puissant sur les âmes généreuses, reçoit un nouvel effet par le contraste de leur première destinée. Il est vrai que j'ai partagé l'espérance de mon père à l'ouverture des états-généraux. L'on devait peut-être se flatter à cette époque qu'il résulterait de leurs lumières et des excellentes intentions du roi une constitution libre et heureuse. L'ivresse fanatique de la nation a éloigné ce terme; mais pourquoi le parti des opprimés ne pardonne-t-il pas à ceux qui ont espéré? Pourquoi veut-il avoir tout prévu, parce qu'il a tout craint. Pourquoi fait-il un crime d'une confiance qui devait naître alors de tous les bons sentimens de l'âme? Témoin des persécutions que mon père a

éprouvées de ceux qu'on l'accusait d'avoir trop servis, la noblesse n'a pu s'élever dans cette circonstance à la justice la plus facile, celle qu'on exerce envers l'adversité. Unie par ma tendresse et mon admiration à la destinée de mon père, il est vrai que je ne pense que par lui; mais, en lisant son dernier ouvrage, votre majesté a-t-elle trouvé que de telles opinions fussent coupables et compromissent les devoirs d'une personne attachée au roi de Suède par sa position et sa reconnaissance? Mon âge du moins et le titre de femme devaient empêcher qu'on y mît la plus légère importance. Cependant on a voulu envelopper M. de Staël dans la disgrâce où l'on cherchait à me jeter auprès de votre majesté, quoiqu'il soit impossible d'être plus étranger aux torts qu'on veut me trouver. J'avais pour amis avant la révolution MM. de Périgord, de Castellane et de Montmorency. Ils se sont trouvés parmi les députés nobles et ecclésiastiques qui ont marqué, non assurément contre l'autorité royale, mais contre les priviléges dont ils jouissaient plus que personne par l'illustration de leurs noms. Je suis restée liée avec eux, parce que les sentimens n'appartiennent pas aux opinions, et que les devoirs de l'amitié s'augmentent par les dangers mêmes auxquels ils s'exposent. Au milieu d'une société assez nombreuse, je ne vois qu'eux dont l'opinion, quoique extrêmement modifiée, aristocrate relativement aux clubs dominateurs de la France, puisse s'appeler populaire. C'est sur le prétexte de l'amitié que je leur conserve que se fondent les compositions de quelques libellistes. Il est si léger, ce prétexte, que l'invention totale ne leur coûterait pas davantage. Ce tort néanmoins, je le répète, m'est entièrement personnel, M. de Staël n'ayant pour amis que des hommes étrangers aux affaires de France.

« Je ne me défends point d'une inquiétude très vive quand je sais votre majesté entourée de personnes malveillantes pour moi. Je n'en éprouverais plus si je pouvais lui exprimer l'exacte vérité; le courage et la fidélité dans l'amitié sont les qualités qui peuvent déplaire aux rois qui n'attendent rien que de l'obéissance passive; mais celui que l'enthousiasme élèverait sur le trône, si le sort ne l'y avait pas placé, doit aimer l'indépendance d'opinion et de caractère. Elle donne aux hommages qu'elle rend un sceau de liberté, traite avec la puissance comme avec la gloire, et, ne se soumettant que parce qu'elle admire, prépare à votre majesté un triomphe de plus.

« Je suis avec respect, etc.

« NECKER, baronne de STAEL de HOLSTEIN.

« Paris, ce 11 novembre 1791. »

Il est clair que l'auteur de ces deux dernières lettres n'apporte plus à la correspondance dont elle s'était chargée ni cet enjouement ni cette liberté d'esprit qui caractérisait ses *Bulletins de nouvelles*. On voit facilement que de graves événemens sont intervenus, dont l'impression et la préoccupation profondes ont effacé tous les autres souvenirs; on s'aperçoit que les rapports sont changés, que l'accueil ne sera plus le même pour les missives naguères si bien reçues; elles deviennent moins fréquentes, puisque plus de deux années séparent l'une de l'autre les deux dernières; elles sont moins con-

fiantes, plus réservées, et supposent même la contradiction. Mme de Staël semble maintenant vouloir fléchir un juge, tandis que naguères c'était le roi bel-esprit qui sollicitait presque ces conversations spirituelles dont sa mémoire tire honneur encore aujourd'hui aux yeux de l'histoire et des lettres. La correspondance eût bientôt pris fin d'elle-même sans aucun doute, même sans la mort de Gustave III au commencement de 1792, quatre mois après l'interruption complète de nos documens inédits.

La mort de Gustave, loin de mettre un terme aux fonctions de M. de Staël, l'affermit au contraire dans le poste élevé qu'il occupait à Paris. Pendant la minorité du jeune Gustave IV, dont le règne devait être si funeste à la Suède, ce fut précisément le duc Charles ou plutôt Reuterholm qui eut en mains la puissance, et qui en usa dans un sens tout opposé aux idées de Gustave III. D'hostile qu'il était à l'esprit de la révolution française, le gouvernement suédois y devint favorable, et le baron de Staël, loin d'avoir désormais à se défendre de ses tendances libérales, fut au contraire chargé de se rapprocher des révolutionnaires et de traiter avec eux. Il resta ambassadeur de Suède à Paris jusqu'à l'élévation de Robespierre, et son gouvernement paraît avoir acquis une grande influence dans les conseils de la république, s'il est vrai, comme l'affirment les historiens suédois, que l'intime ami de M. de Staël, Reuterholm, eut le sort de Marie-Antoinette entre ses mains. Le cabinet de Stockholm en effet, ayant de bonne heure reconnu la république, mais s'étant effrayé cependant de la mort de Louis XVI, s'était interposé pour sauver la reine : Robespierre lui-même avait prêté l'oreille à une négociation et stipulé une somme considérable; mais Reuterholm laissa tomber cette proposition sans avoir même informé la cour de Vienne de l'offre qui lui avait été faite.

Pendant la dictature de Robespierre, M. de Staël avait quitté la France; il était retourné en Suède avec Mme de Staël. Après avoir été pendant quelque temps ministre à Copenhague, il revint comme ambassadeur à Paris en avril 1795. On dit que Mme de Staël était encore sa collaboratrice pour les discours qu'il prononça dans ces différentes occasions. Il était devenu fort célèbre dans Paris républicain. On l'avait vu assister seul dans la tribune diplomatique aux séances les plus orageuses de la convention, recevant tour à tour des hommages ou d'insultantes apostrophes, et le peuple des faubourgs parlait souvent avec respect de *M. l'ambassadeur de Suède*. Rappelé encore en 1797, M. de Staël donna alors sa démission, vécut en particulier à Paris jusqu'en 1802, et, dans cette année même, ayant entrepris un voyage en Suède avec sa femme et ses enfans, mourut sur la frontière de France. Suivant quelques auteurs, il mourut à Paris même,

suivant d'autres, en 1798, et non pas en 1802, tant les circonstances de sa biographie sont restées incertaines, Mme de Staël ayant désormais attiré sur elle seule tout l'éclat qui devait, aux yeux de la postérité, illustrer ce nom.

Pour elle, une période toute nouvelle avait commencé. Personne n'ignore avec quelle ardeur elle s'était jetée au milieu des passions soulevées autour d'elle, afin d'épargner à ses compatriotes, si elle l'eût pu, de grandes infortunes, de terribles fautes, des crimes même. Ce beau temps de sa vie est bien connu. Nous en avons vu aujourd'hui le prélude, qui était ignoré. Il n'était pas sans intérêt de restituer un des aspects qu'offrent la vie et le talent d'une femme dont l'influence intellectuelle et morale a été considérable, et qui représente fidèlement plusieurs faces du temps prodigieux où elle a vécu. Nous avons contemplé en elle le témoin spirituel et enjoué de la société du XVIIIe siècle, et nous avons vu poindre le témoin éloquent, parce qu'il est ému, de la plus tragique époque dont les annales humaines aient conservé le souvenir. C'était pour nous un sujet d'étude littéraire et morale en même temps que d'étude historique.

Après ces deux périodes de la vie de Mme de Staël, correspondant l'une aux dernières années de l'ancien régime, l'autre à la durée du gouvernement républicain, il y en a bien une autre qu'il serait fort curieux d'examiner de près avec les documens inédits qui s'y rapportent : c'est celle pendant laquelle, fuyant la France qui avait accepté un maître, elle répand dans les pays étrangers son génie ardent, à la fois sympathique et inspirateur, se mêlant à la vie politique et littéraire de ses hôtes étonnés, leur apportant ses nobles instincts et son charme étrange, et s'assimilant de leurs idées ou de leurs impressions ce qui convenait à son esprit tout français, ce qui devait en nourrir la sève déjà puissante. Soit que l'on fouillât les archives des pays où elle a résidé, soit qu'on y interrogeât des traditions ou même des souvenirs vivans encore, les renseignemens nouveaux ne manqueraient pas pour retracer, à la suite d'une étude sur *Mme de Staël ambasssadrice,* le rôle intéressant et multiple de *Mme de Staël en exil.*

A. GEFFROY.

PEINTURE MURALE

SAINT-SÉVERIN, SAINT-EUSTACHE, SAINT-PHILIPPE DU ROULE.

La décoration des églises telle que la conçoit aujourd'hui la municipalité de Paris présente à la fois un immense avantage et un inconvénient très positif. Avant d'examiner les peintures de Saint-Séverin, de Saint-Eustache et de Saint-Philippe-du-Roule, je crois utile d'appeler l'attention sur ces deux points. Autrement les jugemens que j'aurai à porter pourraient sembler trop sévères. L'avantage dont je parle, c'est la substitution à peu près permanente de la peinture murale à la peinture sur toile. Le choix de ce parti assure à toutes les compositions un effet déterminé, prévu, calculé à loisir. Or chacun sait que très souvent une composition heureusement conçue, qui plaît dans l'atelier, perd la moitié de sa valeur dès qu'elle est placée dans une chapelle. La cause de cette mésaventure n'est pas difficile à découvrir : le jour n'est plus le même, et telle figure qui dans l'atelier recevait une lumière abondante ne reçoit plus qu'une lumière pâle, si bien que l'intention de l'auteur est à peine comprise. La peinture murale prévient ce danger. Comme toutes les figures sont exécutées sur place, il n'y a pas à craindre qu'elles changent d'aspect, qu'elles perdent une partie de leur importance et ne gardent pas le rôle qui leur est assigné. C'est là pour l'homme laborieux qui veut conquérir une solide renommée une excellente condition. Si son œuvre ne réussit pas, si elle n'obtient pas le suffrage des connaisseurs, il ne doit s'en prendre qu'à lui-même. La lumière qui éclaire les personnages est celle qui les éclairait dès le premier jour. Il n'y a pour

lui aucun mécompte. Ce qu'il a voulu se révèle à tous les regards. Une composition peinte sur toile, loin de la place qu'elle doit occuper, est soumise à des chances très diverses. Elle peut s'agrandir, elle peut s'amoindrir en arrivant sous le jour qu'elle doit garder. Les toiles marouflées, commencées dans l'atelier, achevées sur place, sont un moyen terme que l'administration municipale fera bien d'abandonner. Je pourrais citer à l'appui de mon opinion des exemples nombreux. Ceux qui ont visité les églises de Rome et de Florence savent à quel point la peinture murale est propice aux pensées les plus modestes. Telle main qui sur la toile, sur un panneau de chêne, ne se révèle pas comme très habile, obtient des effets très heureux, et fait songer aux maîtres de l'art, lorsqu'elle dispose d'un espace limité, d'un jour qui n'est modifié que par le cours des saisons. Il me suffit de citer la chapelle du Pinturicchio dans l'église d'Ara-Cœli. Ce condisciple de Raphaël n'était pas un homme de premier ordre, et pourtant dans cette chapelle, grâce à la distribution de la lumière qu'il connaissait d'avance, il a montré une finesse, une précision qu'on chercherait vainement dans les œuvres de son pinceau exécutées loin de la place qu'elles occupent. Les compositions du même auteur à Sant' Onofrio, derrière le maître-autel, se recommandent à l'admiration parce qu'elles sont conçues et menées à fin dans les mêmes conditions.

Les compositions de Giotto, supérieur à Pinturicchio par la pensée, moins habile que lui dans le maniement du pinceau, donnent lieu aux mêmes réflexions. *Les Sept Sacremens*, qui décorent l'Incoronata de Naples au-dessus du buffet d'orgues, et surtout les épisodes bibliques de Sainte-Marie *all' Arena* de Padoue, démontrent victorieusement tous les avantages d'une lumière prévue. Le glorieux aïeul de Raphaël doit à la peinture murale la meilleure partie de sa renommée, et bien des hommes qui n'ont pas conquis dans l'histoire de l'art un rang aussi élevé seraient aujourd'hui presque oubliés, s'ils eussent confié au bois ou à la toile l'expression de leur pensée. Domenico Ghirlandajo, le maître de Michel-Ange, admiré dans l'église de la Trinité de Florence, dans la chapelle Sixtine, n'obtiendrait dans une galerie que de rares suffrages. N'est-ce pas assez pour prouver l'excellence du parti choisi par la municipalité de Paris? Notre climat, il est vrai, pluvieux et inconstant, amoindrit quelque peu les avantages que je viens de signaler. La plupart de nos églises sont d'ailleurs assez mal disposées pour la peinture. La lumière y est distribuée d'une main avare. C'est un obstacle sans doute dont il faut tenir compte, un obstacle sérieux, qui ne doit pourtant pas effrayer les peintres vraiment habiles. La fresque est peu cultivée chez nous, et les essais demandés à des mains inexpérimen-

tées ne pouvaient l'accréditer en France; mais la peinture à la cire, exécutée sur un mur piqué, puis revêtu d'une légère couche de stuc, exempte de reflets, s'accommode très bien à l'inconstance de notre climat. Ce procédé, sans valoir le procédé italien, sans permettre d'obtenir la même fraîcheur de tons, déjoue cependant tous les caprices de l'atmosphère. Que la lumière soit abondante ou non, que le ciel soit pur ou chargé de nuages, toutes les figures gardent l'importance qui leur est assignée, le rang qui leur convient. Les beaux travaux de M. Hippolyte Flandrin à Saint-Germain-des-Prés, à Saint-Vincent-de-Paul, exécutés à la cire, ne laissent rien à désirer sous le rapport de la clarté. Bien que l'église construite par M. Hittorf ne soit pas inondée de lumière comme Sainte-Marie-Majeure, qu'elle voudrait rappeler, bien que Saint-Germain-des-Prés soit encore plus mal partagé que Saint-Vincent-de-Paul, chacun peut suivre sans effort la pensée du peintre. Toutes ses intentions se révèlent avec évidence. Il est vrai que, parmi les artistes à qui la ville de Paris a confié la décoration de nos églises, il y en a bien peu qui réunissent au même degré les conditions exigées pour ce genre de travail. Si M. Flandrin ne possède pas une grande originalité d'invention, on peut dire qu'il écrit sa volonté dans une langue pure et précise. Il s'attache résolûment aux points importans, et sacrifie sans regret les détails que le regard n'atteindrait pas. S'il y a en Italie des peintures murales éclairées d'une lumière plus abondante, il n'y en a pas une que l'œil embrasse plus facilement.

Quant à l'inconvénient dont j'ai parlé plus haut, il n'a rien à démêler avec l'inconstance de notre climat. On pourrait le supprimer demain. Il suffirait de consulter le bon sens. Les sujets commandés par la ville sont proposés par les paroisses. Or le plus grand nombre de ces sujets n'offre au pinceau que de bien faibles ressources. Les trois quarts, je pourrais dire les neuf-dixièmes des chapelles, au lieu de retracer les épisodes gracieux ou pathétiques de l'Ancien et du Nouveau-Testament, nous présentent des légendes empruntées à la vie des saints. L'Italie à cet égard montre plus de clairvoyance. Sans négliger la biographie des saints, elle interroge plus souvent que la France le Pentateuque, le Livre des Rois, les prophètes et l'Évangile; elle a compris par réflexion ou par instinct, peu importe, que pour attirer les yeux de la foule il faut lui présenter des épisodes qui réveillent les souvenirs du premier âge, c'est-à-dire les origines de la religion chrétienne. Simplicité, candeur, austérité, tout se trouve réuni dans les sources que je viens d'indiquer, et ces mérites si précieux ne sont pas les seuls qui les recommandent. Que le peintre puise dans la Genèse ou dans l'Exode, dans Jérémie ou dans saint Jean, il est compris par le plus grand nombre des spectateurs.

Il n'a pas besoin d'expliquer sa pensée dans une page de commentaires. Les personnages sont connus d'avance. L'action où ils sont engagés est aussi claire pour les gens du monde que pour les érudits. L'intelligence, au lieu de chercher à deviner l'intention qui anime les acteurs, s'attache tout entière aux traits du visage, aux plis des draperies, aux ondulations de l'horizon, aux accidens du paysage. La vie des saints offre-t-elle cet avantage? La plupart des légendes connues dans une paroisse sont ignorées dans la paroisse voisine, et le plus grand nombre des spectateurs ne sait pas ce qu'il voit quand les sujets qui décorent une chapelle ne sont pas tirés de l'Ancien-Testament ou de l'Évangile. Je n'ai pas besoin d'ajouter que ce reproche ne s'adresse pas aux personnages qui ont joué un rôle important dans l'histoire de l'église. Quand Dominiquin nous retrace la vie de saint André ou de sainte Cécile, il n'a pas à redouter l'embarras des spectateurs; quand Michel-Ange figure *la conversion de saint Paul* sur le chemin de Damas, ou Titien *les miracles de saint Antoine de Padoue*, l'attention n'est pas remplacée par une curiosité inquiète.

Je sais les objections soulevées par les sujets de l'Écriture sainte. On dit que les maîtres les ont épuisés, et qu'il est imprudent de lutter avec eux : j'avoue que cet argument n'a pas à mes yeux une grande importance. On dit encore que les récits de Moïse et de saint Jean sont trop connus et n'offrent plus d'intérêt qu'aux âmes pieuses : le second argument ne me semble guère plus effrayant que le premier. Les maîtres n'ont épuisé ni les sujets bibliques, ni les sujets évangéliques, et d'ailleurs il suffit de consulter les grandes écoles de l'Italie, de la Flandre et de la Hollande, pour voir comment la même période, interprétée par Raphaël, par Léonard, par Rubens ou Rembrandt, s'est renouvelée, transformée, et combien chacune de ses métamorphoses offre d'attrait, d'originalité. *Le Christ en Croix* de Fra-Giovanni, qui appelle tant de visiteurs au couvent de Saint-Marc à Florence, n'amoindrit pas *le Christ en Croix* du chef de l'école hollandaise. Rubens a traité avec un rare bonheur presque toutes les scènes déjà retracées par le pinceau italien. Il serait sans doute imprudent de toucher à *la cène* après le Vinci, à *la transfiguration* après le Sanzio, au *jugement dernier* après le Buonarroti; mais toutes les autres pages de l'Écriture sainte peuvent être consultées sans témérité par les peintres de nos jours. Sans sortir d'Italie, on comprend toute la richesse des récits qu'elles nous présentent. Rome, Florence, Venise, Milan, Parme, Bologne, ont donné aux personnages de l'Ancien et du Nouveau-Testament des physionomies diverses sans blesser la tradition chrétienne. Pourquoi donc l'école française abandonnerait-elle comme un sol appauvri par des

moissons trop nombreuses la Genèse, les prophètes et l'Évangile? Si Bologne et Parme ont trouvé moyen d'intéresser après Rome et Florence en puisant aux mêmes sources, pourquoi la France n'aurait-elle pas le même bonheur?

Je n'insisterais pas sur ce point, si le choix des sujets proposés aux peintres de nos jours pour la décoration des églises de Paris n'expliquait le caractère inanimé d'un grand nombre de compositions. Il y a telle scène en effet qui, entre les mains du plus habile, doit demeurer sans attrait. Pour exciter, pour enflammer l'imagination, il faut des personnages dont la vie se rattache à de grands événemens, à des prodiges devenus populaires, gravés dans la mémoire de tous. Or les programmes discutés en conseil de fabrique avant d'être distribués par les bureaux de la préfecture ne satisfont que bien rarement à cette condition impérieuse. C'est pourquoi, en parlant de Saint-Séverin, de Saint-Eustache et de Saint-Philippe-du-Roule, nous serons forcé de traiter avec indulgence la conception, et de réserver la sévérité pour l'exécution des figures. C'est la seule manière d'arriver à la justice. En procédant autrement, nous serions à peu près sûr de nous égarer. Il y a dans le côté plastique des figures de quoi défrayer la discussion. L'école française est aujourd'hui livrée à l'anarchie. Les principes défendus avec tant d'énergie par l'auteur de l'*Apothéose d'Homère* n'ont rallié qu'un petit nombre de fidèles. Ni Delacroix ni Decamps ne sont appelés à l'enseignement. La nature de leur talent est tout individuelle; ils ont plus d'imagination que de savoir, et l'imagination ne se transmet pas. Ary Scheffer et Paul Delaroche ont trop souvent tâtonné pour imposer leur manière. Chacun dans l'école française veut aujourd'hui se frayer une route personnelle, et pour accomplir un tel projet, la force manque au plus grand nombre. Aussi, à côté de l'imitation servile de la nature, nous apercevons l'imitation obstinée des maîtres du XIVe siècle. En examinant les chapelles de Saint-Séverin, de Saint-Eustache et de Saint-Philippe, nous expliquerons la stérilité de cette double tentative.

L'indulgence en pareille occasion est d'autant plus nécessaire, que le choix des sujets n'est pas la seule considération dont nous ayons à tenir compte. La peinture murale exige des études spéciales, et ce n'est pas en France que ces études peuvent se faire. Pour connaître d'une manière précise les conditions imposées à ce genre de peinture, il est indispensable de visiter l'Italie. Rome et Florence sont les deux institutrices que doivent consulter les artistes chargés de la décoration de nos chapelles. Pour résoudre cette difficulté, la ville de Paris a choisi quelques pensionnaires de l'Académie de France à Rome, qui ont pu librement étudier les modèles du genre;

mais comme le nombre des candidats désignés par leurs antécédens n'était pas en rapport avec le nombre des travaux, elle a dû jeter les yeux sur des peintres qui n'avaient jamais quitté la France, et rien pour les intelligences ordinaires ne saurait remplacer la vue des modèles. La galerie du Louvre, il est vrai, dans la travée italienne, nous offre le génie de la peinture dans sa plus haute expression; la grande *Sainte-Famille* de Raphaël acquise par François I[er], la *Joconde* de Léonard, *la Déposition de croix* de Titien, *la Charité* d'André del Sarto, malgré les injures qu'elle a reçues de l'impéritie et de la témérité des restaurateurs, nous permettent de mesurer la puissance de l'art humain en lutte avec la nature; mais la vue de ces admirables ouvrages ne saurait remplacer la vue des peintures murales. Les chambres du Vatican n'offrent pas le même aspect que la grande *Sainte-Famille* de 1518. La *Vierge* de Sant'Onofrio est d'un style nouveau pour ceux mêmes qui connaissent la *Joconde*. Le *Saint Christophe* du palais ducal de Venise étonne même après *la Déposition de croix*, que je viens de rappeler. Quant à *la Charité* d'André del Sarto, dont les précieux débris ravissent tous les yeux, elle ne dispense pas les peintres studieux de contempler la *Vierge au Sac* et la *Vie de saint Philippe Benizzi* à l'Annunziata de Florence. Une composition exécutée pour un lieu déterminé n'est pas soumise aux mêmes conditions qu'un tableau. Si la peinture à l'huile offre plus de ressources que la peinture à fresque ou la peinture à la cire, si elle se prête mieux à l'expression de la forme, en revanche la peinture à fresque et la peinture à la cire se recommandent par une plus grande sérénité. Pour concevoir une juste idée de ces deux genres, la pénétration ne suffit pas; le témoignage des yeux doit s'ajouter au travail de l'intelligence. Les pensionnaires de l'Académie de France à Rome sont très favorablement placés pour connaître les conditions de la peinture murale. Malheureusement le programme des études académiques ne leur impose pas l'obligation de traiter pendant la dernière année de leur séjour en Italie des sujets d'une nature spéciale, qui conviennent à la décoration des chapelles plutôt qu'à la décoration des galeries. Ils copient, il est vrai, quelques fragmens de la Sixtine, des chambres du Vatican ou de la Farnésine; mais cela ne suffit pas pour les former à la peinture murale, et quand cette tâche leur est proposée, malgré les beaux modèles qu'ils ont eus devant les yeux, ils sont souvent tout aussi empêchés que les peintres condamnés à l'ignorance de l'Italie par la médiocrité de leur condition.

Sans doute les intelligences supérieures peuvent se passer des secours que j'indique. Eustache Lesueur n'avait jamais visité l'Italie, et cependant il a traité la *Vie de saint Bruno* de manière à contenter

ceux mêmes qui ont vécu à Rome et à Florence. Si au lieu de peindre sur toile il eût été forcé de peindre sur la muraille, eût-il obtenu le même succès? Je me permets d'en douter. Dans tous les cas, Eustache Lesueur ne saurait être invoqué comme un argument dans la discussion qui nous occupe, car s'il demeure au-dessous de Nicolas Poussin par l'étendue de son savoir, il se place à côté de lui par la sincérité, par la naïveté de l'inspiration, et l'enseignement de l'École des Beaux-Arts de Paris, fût-il réformé, complété d'après les conseils les plus sévères, ne pourrait nous promettre sans témérité ni des Lesueur ni des Poussin.

Parmi les peintres contemporains, il y en a trois qui représentent l'école française avec plus d'éclat et d'originalité que les autres : je n'ai pas besoin de nommer MM. Ingres, Eugène Delacroix et Decamps. M. Delacroix, malgré son évidente sympathie pour l'école vénitienne, n'a jamais visité l'Italie. M. Ingres la sait par cœur. M. Decamps l'a parcourue dans tous les sens, l'interrogeant plutôt en paysagiste qu'en peintre de figures. Chose singulière, l'auteur de l'*Apothéose d'Homère*, l'auteur de *la Bataille des Cimbres* n'ont jamais été chargés par la ville de Paris de la décoration d'une chapelle. Sous le règne de Louis-Philippe, le préfet de la Seine avait demandé des esquisses à M. Ingres pour la frise et l'abside de Saint-Vincent-de-Paul; comme ces esquisses devaient être soumises au contrôle des bureaux, cette demande ne pouvait être accueillie. Quant à M. Decamps, qui a tant de fois montré l'originalité de son talent dans l'interprétation de la Genèse, de l'Exode et de l'Évangile, je ne crois pas qu'il ait jamais eu à refuser aucune proposition de la ville. M. Delacroix décore en ce moment à Saint-Sulpice la chapelle des Saints-Anges. La municipalité agirait sagement en appelant MM. Ingres et Decamps à la décoration de nos églises. Je ne veux établir aucune comparaison entre ces deux talens, si profondément divers. Ils représentent deux aspects de l'imagination française : c'en est assez pour que je souhaite les voir en présence. Je sais d'avance que les amis de la réalité reprocheront à l'auteur de l'*Apothéose d'Homère* un trop grand respect pour les monumens du passé, à l'auteur de *la Bataille des Cimbres* un trop grand dédain pour la tradition. Peu m'importe, ce double reproche ne me touche pas. Avec MM. Ingres et Decamps, nous serions sûrs d'avoir des compositions d'un ordre élevé, et j'ai quelque raison de croire qu'ils seraient conduits par la nature de leurs études à préférer l'Ancien et le Nouveau-Testament à la biographie des saints.

Ce qui frappe d'abord dans la décoration des trois églises qui nous occupent, c'est la diversité des styles. Je conçois sans peine que la ville de Paris n'ait pas confié au pinceau d'un seul peintre toutes les

chapelles de Saint-Séverin ou de Saint-Eustache : elle a cru devoir diviser ce double travail et répartir ainsi les encouragemens. C'est une intention excellente dont il faut lui tenir compte. Cependant je ne crois pas que le parti adopté par la ville soit le plus sûr moyen de développer le goût de la peinture monumentale parmi ceux qui pratiquent l'art et parmi ceux qui en jouissent. Un seul homme, chargé de la décoration d'une église entière, entreprendrait avec joie des études nombreuses et difficiles. Une chapelle à décorer n'est pas une œuvre d'assez longue durée pour le détourner de ses travaux habituels. S'il avait à composer toutes les scènes qui orneront les murs de l'église, il se sentirait vivement excité et ne reculerait devant aucun effort. En réponse à la pensée que j'exprime, on pourra citer MM. Orsel et Périn, qui ont consacré de nombreuses années aux chapelles de la Vierge et de l'Eucharistie à Notre-Dame de Lorette. Le courage, la persévérance de MM. Orsel et Périn sont des exceptions glorieuses que nous enregistrons avec bonheur; mais la plupart des peintres contemporains, lors même qu'ils le voudraient, ne seraient pas en mesure de les imiter. Pour agir comme ils l'ont fait, il ne faut pas attendre le prix de son travail, et les peintres placés dans cette condition privilégiée ne sont que trop faciles à compter.

Saint-Germain-des-Prés et Saint-Vincent-de-Paul prouvent d'ailleurs tous les avantages d'une volonté unique dans la décoration des églises. A Saint-Germain-des-Prés, M. Hippolyte Flandrin n'avait à redouter aucune contradiction. A Saint-Vincent-de-Paul, il disposait librement de toute la frise, et l'abside peinte par M. Picot ne pouvait lui causer de bien vives inquiétudes. Dans l'église de la Madeleine, comme dans l'église de Saint-Merri, les dangers du morcellement des travaux se révèlent avec une pleine évidence. Il est donc permis dès à présent d'affirmer que, pour obtenir un effet harmonieux, il est nécessaire de confier à une seule intelligence, sinon à une seule main, l'ensemble de la décoration. Je n'ignore pas qu'en adoptant ce parti, la ville de Paris exciterait de nombreux mécontentemens; bien des intérêts, bien des amours-propres se trouveraient froissés, mais j'incline à penser qu'il ne serait pas difficile d'apaiser ces mécontentemens. En déterminant d'avance la durée du travail, la ville obligerait celui qui aurait conçu l'œuvre entière à employer plusieurs mains, et pour peu qu'il eût le sentiment de la justice, il n'hésiterait pas à nommer les auxiliaires qu'il aurait librement choisis. C'est ainsi qu'agissait le chef de l'école romaine, et personne sans doute ne contestera l'autorité d'un tel exemple. Le prix du travail serait partagé entre plusieurs mains, et nous verrions se dérouler sur les murs de nos églises une suite de pensées exprimées dans un seul et même style.

A Saint-Séverin comme à Saint-Eustache, il y a plus d'une œuvre digne d'éloge, mais la diversité des styles va souvent jusqu'à la contradiction. Le choix des lignes, le choix des couleurs sont tellement variés, que parfois une composition très heureusement conçue ne produit pas tout l'effet qu'elle pourrait produire, si elle était vue dans d'autres conditions. A côté d'une chapelle décorée dans le goût de l'école romaine, nous trouvons une chapelle décorée dans le goût de l'école vénitienne, et quoique chacune de ces deux écoles jouisse d'un crédit très légitime, le spectateur aimerait mieux ne pas les voir se disputer dans l'enceinte d'une seule église l'expression du sentiment religieux. Et non-seulement Rome et Venise, Florence et Anvers, servent tour à tour de guides et de conseils aux peintres contemporains de l'école française; mais, au lieu de choisir dans les grandes écoles la période la plus glorieuse, la période de maturité, quelques esprits mal inspirés, confondant l'érudition avec la science, font un retour violent vers les époques où l'art n'était pas encore parvenu à la virilité. Ils accusent les maîtres les plus habiles d'avoir ignoré le style qui convient aux idées chrétiennes, et pour atteindre à ce qu'ils appellent la vérité naïve, ils ne craignent pas de négliger la représentation de la forme humaine. Nous avons aujourd'hui toute une famille de peintres archéologues qui ne comprennent pas l'alliance de la beauté avec le sentiment religieux. Les lignes harmonieuses et sévères blessent leur goût. Ils parlent avec un dédain superbe des païens du XV[e] et du XVI[e] siècle. A les entendre, ils possèdent seuls la vraie manière d'interpréter par la couleur l'Ancien et le Nouveau-Testament. Il est facile de comprendre combien l'application de tels principes s'accorde peu avec les doctrines qui ont prévalu en Europe depuis les travaux entrepris et accomplis par les grandes écoles. Cette contradiction, facile à saisir dans une galerie, éclate encore avec plus d'évidence dans la décoration d'une église. Les peintres qui se composent laborieusement un style naïf, qui remontent jusqu'à l'enfance de l'art pour échapper aux dangers du goût païen, condamnés au voisinage d'une œuvre conçue d'après d'autres données, étonnent par la puérilité de leurs inventions, par la gaucherie volontaire de leur dessin, et provoquent le rire plus souvent qu'ils n'excitent la sympathie. Quand leurs compositions figurent dans une galerie, il est facile de les entourer de manière à dissimuler au moins en partie la singularité de leurs prétentions. Dans une église décorée de peintures murales, il n'y a pas moyen de les dérober au ridicule. Le sujet une fois accepté, chacun est maître dans la chapelle qui lui est confiée, personne ne s'inquiète du style de la chapelle voisine. Tant pis pour les archéologues qui se trouvent placés à côté des peintres dévoués aux doctrines du

xv[e] siècle, ils n'ont à espérer aucun changement dans l'opinion des spectateurs. Le jugement prononcé sur leur ouvrage sera difficilement réformé. L'imitation de la nature, qu'ils dédaignent résolûment, donne à la chapelle voisine un attrait qui manque à leurs compositions, et leur maladresse, bien que volontaire, devient un sujet de reproche, comme s'ils ne pouvaient pas mieux faire.

J'en ai dit assez pour établir nettement l'importance de l'unité dans la décoration des églises. La vérité du principe une fois reconnue, le plus sage ne serait-il pas de ne rien négliger pour en assurer le triomphe? Excellente dans l'industrie, la division du travail est toujours périlleuse lorsqu'il s'agit d'une œuvre d'imagination. Une seule pensée, une seule volonté choisissant librement leurs interprètes, c'est à cette condition que la peinture murale prendra chez nous le rang qui lui appartient. En persévérant dans la voie où elle est entrée, la ville de Paris s'expose à dépenser des sommes considérables sans profit bien évident pour l'école française. Les ouvrages recommandables qu'elle pourra obtenir en échange de ses sacrifices n'élèveront pas d'une manière bien marquée le goût public. Or les œuvres d'art exécutées aux frais de la foule doivent servir au développement intellectuel de la foule. Pour qu'elles répondent à leur destination légitime, il faut qu'elles suscitent des pensées supérieures aux pensées dont se compose la vie commune. Le plus sûr moyen de toucher le but, lorsqu'il s'agit de peinture murale, est de placer devant nos yeux une suite de scènes conçues par une seule intelligence, exprimant toutes des idées du même ordre, des sentimens de la même nature, ou du moins appartenant à la même famille. Si d'une part le choix des sujets est abandonné au clergé de chaque paroisse, si d'autre part les compositions, au lieu d'être conçues par une seule intelligence, sont livrées au caprice d'une légion de peintres, il est à peu près impossible que la décoration d'une église produise une impression durable et salutaire. Les efforts individuels compensent rarement l'absence d'une direction commune. Qu'une volonté souveraine vienne régir toutes ces intelligences, qu'elle les pousse vers un but unique, et l'œuvre accomplie par des mains obéissantes remuera profondément l'âme des spectateurs. Ce qui se passe aujourd'hui ne ressemble guère à l'avenir que je rêve pour la peinture monumentale. Le spectateur curieux et attentif, après avoir visité toutes les chapelles d'une église, n'emporte le plus souvent qu'une impression confuse. Il approuve ou désapprouve telle ou telle manière; la contradiction des styles ne se prête guère à l'émotion. Pour apprécier chaque scène, il ne s'agit pas seulement de connaître le sujet : c'est un nouveau choix de lignes et de couleurs auquel il faut habituer ses yeux; c'est

comme un livre dont tous les chapitres seraient écrits par un auteur étranger aux pages précédentes comme aux pages suivantes. Le lecteur soumis à ce régime aurait grand'peine à suivre ou même à pénétrer la pensée génératrice de l'œuvre placée dans ses mains. La peinture murale, privée d'une direction commune, n'inquiète pas l'esprit du spectateur d'une manière moins fâcheuse que ce livre écrit par tant de mains; elle excite la curiosité et réussit bien rarement à toucher le cœur. Les yeux se préoccupent du côté technique, ou se contentent de déchiffrer le sujet. L'esprit n'a pas le temps de s'acclimater dans la région qui s'ouvre devant lui, et trop souvent au bout du voyage il ne sait pas bien nettement ce qu'il a vu.

Tous ceux qui ont visité Rome se rappellent une petite église, San-Martino, qui, par son architecture, n'exciterait pas l'attention, mais qui doit aux paysages du Guaspre une légitime célébrité. Les figures de ces paysages sont de Nicolas Poussin. Il est impossible d'imaginer rien de plus frais, de plus souriant ou de plus austère que ces compositions. Les sujets sont empruntés tantôt à l'Ancien-Testament, tantôt à la Vie des Saints, et l'aspect de la nature prépare l'esprit du spectateur à l'intelligence de la scène représentée. Les tableaux du Guaspre qui décorent les galeries ne donnent pas une idée de ces délicieux poèmes, où les personnages ne peuvent pas plus se passer du paysage que le paysage ne peut se passer d'eux. Le souvenir de San-Martino m'amène à regretter que la ville de Paris, pour la décoration de nos églises, ne commande pas plus souvent des paysages bibliques. M. Paul Flandrin à Saint-Séverin, M. Aligny à Saint-Étienne-du-Mont, ont produit en ce genre des ouvrages vraiment dignes d'attention. C'est un premier pas dans la voie que j'indique; mais il faudrait multiplier ces essais pour donner la mesure de l'école française dans le paysage historique. Tous les quatre ans, on ouvre un concours à Paris pour ce genre de peinture, et l'élève couronné va étudier pendant quatre ans en Italie et compléter son éducation. Que devient le talent de ces lauréats quand ils sont de retour en France? Il serait assez difficile de le dire : ce talent, quel qu'il soit, trouve bien rarement son application. La décoration de nos églises serait une occasion toute naturelle de savoir à quoi s'en tenir sur ce point délicat. Puisque l'état encourage à grands frais le paysage historique, le public voudrait savoir quels fruits portent ces encouragemens. C'est une curiosité qui ne doit étonner personne, et jusqu'à présent nous en sommes réduits aux conjectures, car les lauréats, ne pouvant tirer parti de leurs études spéciales, sont presque tous obligés de changer de route. Tantôt ils abandonnent résolûment les enseignemens qu'ils ont reçus dans leur jeunesse et se mettent à copier la Normandie ou la Bre-

tagne pour les amateurs qui ne rêvent rien au-delà de l'imitation, tantôt, pour avoir placé quelques bergers dans une vallée célébrée par Virgile ou par Théocrite, ils s'imaginent un beau matin qu'ils savent peindre la figure, et Dieu sait ce que nous vaut leur présomption ! Les personnages qu'ils essaient de grouper tiennent de l'orme ou du chêne autant que de l'homme. Pour cheminer d'un pas sûr dans cette voie nouvelle, il leur faudrait entreprendre des études difficiles, et l'âge de l'apprentissage est passé depuis longtemps. Découragés, déclassés, ils copient médiocrement la Bretagne et la Normandie, ou construisent des figures qui ne pourraient ni marcher ni se tenir debout. Si la ville de Paris, au lieu de limiter ses encouragemens à la peinture d'histoire proprement dite, commandait tous les ans pour la décoration de nos églises quelques paysages historiques, les lauréats dont je décris la condition trouveraient à montrer ce qu'ils savent, et la pratique assidue de leur profession leur révélerait ce que leurs maîtres n'ont pu leur enseigner.

Ces commandes seraient contraires, objectera-t-on peut-être, à toutes les traditions administratives. On oublie que l'important n'est pas de savoir si la ville de Paris a toujours mis la peinture d'histoire au-dessus du paysage historique, mais si elle n'agirait pas plus sagement en réunissant les deux genres dans la décoration de nos églises. Les compositions du Guaspre à San-Martino ont depuis longtemps prouvé que le paysage historique n'est pas un genre secondaire, quoi que puissent dire les partisans exclusifs de la peinture d'histoire, et ce n'est pas la seule preuve qui se présente. Les paysages historiques de Dominiquin à la villa Aldobrandini, à la villa Ludovisi, n'ont pas moins d'importance et de charme que les compositions du Guaspre, et se recommandent par une rare élégance. Je suis donc conduit à penser que le paysage historique serait très bien placé dans nos églises. Je n'ai pas besoin de rappeler les grandes compositions de Nicolas Poussin dans ce genre austère et difficile. La galerie du Louvre démontre clairement la grandeur et l'originalité de ce maître dans les scènes où l'aspect de la nature ne joue pas un rôle moindre que la physionomie des personnages, et dans le temps présent, sans chercher à imiter Nicolas Poussin, Decamps a traité les paysages bibliques avec une vigueur qui rappelle les meilleurs temps de la peinture.

J'insiste d'autant plus volontiers sur la nécessité d'encourager par des commandes fréquentes ce genre trop dédaigné dans les traditions administratives, qu'on épargnerait ainsi aux paroisses le soin de chercher dans la vie des saints des sujets qui n'offrent le plus souvent au pinceau que des ressources très douteuses. Les scènes de la Genèse, de l'Exode et de l'Évangile sont familières à toutes les mé-

moires, et ce n'est pas pour le peintre un médiocre avantage que d'avoir à retracer des souvenirs de cette nature. Des épisodes connus de tous, lors même qu'ils sont traités avec plus d'adresse que de grandeur, sont accueillis par le spectateur avec indulgence. Les épisodes ignorés, qui ne peuvent se passer d'une légende explicative, lors même qu'ils sont représentés par le pinceau le plus habile, n'excitent pas un bien vif intérêt. Le spectateur dépense tout d'abord tant d'attention pour deviner le sujet, la date et le caractère des personnages, que l'invention et l'exécution n'ont plus pour lui qu'une importance secondaire.

L'introduction du paysage historique dans nos églises dispenserait les conseils de fabrique de tous frais d'érudition. Ils ne seraient plus obligés de fouiller laborieusement le passé et de s'enquérir des personnages célèbres dans la circonscription de la paroisse, ignorés ailleurs, qui n'ont pas encore figuré sur les murailles d'une chapelle. Que la ville de Paris se montre généreuse et fasse des loisirs à nos fabriciens. Depuis que la peinture murale est remise en honneur parmi nous, ils ont fait preuve d'un rare savoir, je me plais à le proclamer; mais leur savoir, si riche qu'il soit, n'est pas inépuisable. Il serait temps de leur accorder un peu de repos, et pour réaliser ce vœu, je ne connais pas de plus sûr moyen que d'encourager le paysage historique. Ce n'est pas d'ailleurs le seul côté sous lequel nous puissions envisager cette question. Si la peinture d'histoire faite sur place permet d'espérer pour l'école française un style plus élevé, le paysage historique, traité dans les mêmes conditions, n'éveille pas de moindres espérances. Les scènes de la Genèse et de l'Évangile ne se prêtent pas à l'imitation servile, comme les pâtres bretons ou normands. Pour retracer de tels souvenirs, il faut, bon gré mal gré, se mettre en frais d'invention. Le sentiment religieux fidèlement exprimé par les personnages n'épuise pas la tâche assignée à la peinture : il faut encore que l'aspect de la nature s'associe à l'action pour ainsi dire, et s'accorde avec le caractère des acteurs. Les conditions du genre ont été déterminées et réalisées par Nicolas Poussin. Qui songe aujourd'hui à tirer parti de ce glorieux enseignement? Celui qui voudrait s'engager dans cette voie laborieuse obtiendrait peut-être l'approbation des connaisseurs, qui ne se comptent pas par centaines; mais que deviendrait son tableau? Le goût public n'est pas pour le paysage historique. Que la ville de Paris, qui dispose d'un riche budget et partage avec l'état le soin d'encourager tous les arts du dessin, vienne en aide au paysage historique, et ceux mêmes qui copient aujourd'hui les montagnes et les vallées, les plaines et les forêts, sans jamais songer à l'histoire pour animer leurs paysages, seront amenés à leur insu à traiter l'imitation de la nature

dans un style plus élevé. Pour réaliser cette transformation, il suffirait de quelques chapelles où le pinceau aurait retracé des scènes bibliques en faisant une part à peu près égale aux personnages et au théâtre de l'action. Une telle espérance n'a rien de chimérique. Dans tous les temps, la peinture murale a exercé sur le style dominant une action salutaire. Aujourd'hui les paysagistes se croient dispensés d'inventer. Quand ils ont copié avec adresse un chêne ou un bouleau, une mare ou une broussaille, ils croient avoir touché le but suprême et attendent les applaudissemens. Le paysage biblique fait de l'invention une condition impérieuse : c'est pourquoi je le recommande aux encouragemens de l'autorité municipale.

La décoration intérieure de Saint-Séverin, commencée depuis longtemps, n'est pas encore terminée; mais comme il ne reste à découvrir que les peintures de M. Mottez, on peut dès à présent se prononcer sur le mérite de cette décoration. Quand on connaît les antécédens des artistes chargés de cet important travail, on ne s'étonne pas de l'extrême variété qui distingue les douze chapelles dont nous avons à parler. La diversité des styles arrivée à ce point n'est plus un attrait, mais une contrariété trop facile à comprendre, et l'on est naturellement amené à se demander comment on a choisi pour décorer une église des hommes qui suivent des doctrines contradictoires. A côté de MM. Hippolyte et Paul Flandrin, nous trouvons MM. Heim et Schnetz. Or tous ceux qui ont étudié les œuvres de l'école française depuis vingt-cinq ans savent très bien que ces quatre noms représentent des idées qui n'appartiennent pas à la même famille. Le choix de MM. Flandrin est un choix judicieux, tous les esprits éclairés se plaisent à le reconnaître. Ces deux artistes laborieux étaient désignés par la nature de leurs études et le caractère élevé de leurs ouvrages. Familiarisés avec les peintures murales de l'Italie, sans posséder une véritable originalité, ils ont su cependant profiter de ce qu'ils ont vu avec une sorte de liberté. Ils n'ont pas copié servilement ce qui avait formé leur goût pour éviter de se tromper. Sans doute ils n'occuperont pas une grande place dans l'histoire, mais l'élégance et la sévérité de leur style leur assurent parmi les contemporains un rang très honorable. Ils respectent la tradition et savent se passer du lieu commun; c'est un genre de mérite dont il faut tenir compte. M. Heim ne possède guère que des qualités négatives. Il n'y a pas un de ses ouvrages dont le public ait gardé le souvenir. Prudent et mesuré dans toutes ses conceptions, il ne blesse personne et n'étonne jamais. Je n'ai pas entendu dire qu'il excite l'envie, et je le comprends sans peine. Ses ouvrages sont accueillis avec une telle indifférence, qu'ils ne doivent troubler le som-

meil d'aucun de ses confrères. Il n'a jamais connu le bruit de la gloire, et s'il aime la paix de l'obscurité, il peut vanter son bonheur. M. Schnetz, qui obtenait au salon des succès très dignes d'envie à l'époque où Léopold Robert exposait ses *Moissonneurs*, n'a fait que déchoir depuis qu'il s'est aventuré dans la peinture historique. Expressif et vrai dans les sujets familiers, il n'a pas compris la nécessité de demeurer dans le domaine que lui assignait son talent. C'est une faute qu'il ne pourra jamais réparer. Or les qualités requises dans la peinture historique n'ont pas moins d'importance dans la peinture religieuse. Cependant je m'empresse de reconnaître que le talent de M. Schnetz aurait pu trouver son application dans les sujets bibliques ou évangéliques, pourvu que le cadre de la composition ne fût pas trop étendu. A cette condition, il aurait obtenu de nouveaux et très légitimes succès; mais la peinture murale n'est pas son fait. Quoiqu'il dirige en ce moment pour la seconde fois l'Académie de France à Rome, ce n'est pas sur les fresques du Vatican que s'est portée son attention. Il connaît les mœurs et l'aspect de la campagne romaine, et traduit à merveille les scènes rustiques; il n'a pas fait de la forme humaine une étude assez sévère pour traiter les données bibliques dans de grandes proportions.

M. Alexandre Hesse, dont les débuts ont été accueillis avec une vive sympathie, qui a traité avec une ingénieuse élégance deux sujets de nature diverse, *Léonard de Vinci achetant des oiseaux pour leur rendre la liberté* et *les Funérailles de Titien*, agirait peut-être plus sagement en se renfermant dans la peinture anecdotique. Il ne semble pas né pour les grandes entreprises. Entre les œuvres qui ont appris son nom au public et les travaux qu'on lui confie maintenant, l'intervalle à franchir est si considérable, qu'il pourrait bien se repentir de sa confiance en lui-même. M. Leloir, qui n'a jamais attiré l'attention par la nouveauté de ses pensées, se distingue par le respect de la forme. On voit qu'il a étudié les bons modèles; mais il ne paraît pas comprendre le mérite de la variété, ou si d'aventure il le comprend, le public ne s'en doute guère, car ses compositions sont empreintes d'une fâcheuse monotonie. MM. Murat, Biennourry et Signol, pensionnaires de Rome, n'ont pas révélé des facultés bien puissantes. M. Murat, qui vient de mourir, ne s'était jamais attaché qu'à la partie matérielle de la peinture. Il ne manquait pas d'exactitude, mais ne s'avisait jamais d'inventer, et chez lui ce n'était pas dédain, c'était modestie. M. Biennourry a souvent montré le désir de bien faire, et paraît ne rien négliger pour atteindre le but qu'il se propose. C'est assez pour que toutes ses tentatives soient accueillies avec bienveillance, pour que tous ses efforts soient encouragés. Quant à M. Signol, ce qu'il a fait jusqu'ici indique trop clairement ce qu'il fera

toute sa vie. Il donne à toutes ses figures un caractère maladif, et supprime assez volontiers la charpente pour donner aux membres plus de souplesse. Si l'on pouvait animer les personnages qu'il a créés et les réunir dans une ville bâtie exprès pour eux, on aurait sous les yeux une population d'un genre tout nouveau. A force d'altérer le ton des chairs et la forme du corps, M. Signol s'est fait une sorte d'originalité. Il comprend d'ailleurs les sujets religieux d'une manière assez neuve. Il paraît croire que la beauté n'existe plus depuis l'avénement de la foi chrétienne. Est-ce de sa part une calomnie involontaire, ou bien a-t-il répudié la beauté comme une donnée païenne? C'est une question délicate qui déroute les esprits les plus pénétrans. Je l'ai entendu poser, personne encore n'est parvenu à la résoudre.

MM. Cornu, Gérôme et Jobbé Duval possèdent un talent d'une nature individuelle. La chapelle peinte à Saint-Merri par M. Cornu le désignait au choix de l'administration pour la décoration de Saint-Séverin. Formé à l'école de M. Ingres, il comprend toutes les conditions de la peinture religieuse, et ne sépare jamais l'élégance de la forme de la sincérité de l'expression. Il ne croit pas que l'harmonie des lignes puisse nuire à l'effet d'une scène chrétienne, et je me rallie volontiers à son opinion. Familiarisé de bonne heure avec les problèmes les plus difficiles que présente l'art du dessin, il n'essaie jamais de tourner un obstacle et aborde franchement le péril qui se présente. On sent, en regardant ses œuvres, qu'il aime son métier, et ne se contente pas d'un à-peu-près. Il veut achever en conscience ce qu'il a commencé et ne laisser aucun doute sur la pensée qu'il a tenté d'exprimer. M. Gérôme, instruit par les leçons de M. Paul Delaroche et de M. Gleyre, se recommande par une grande habileté de main. Il saisit rapidement l'aspect le plus heureux d'une figure et le rend avec précision. Quant à l'expression, il ne paraît pas y attacher une grande importance, tort grave, dont il n'avait pas mesuré tout le danger, qu'il doit maintenant chercher à réparer. Avec une main si habile, il serait vraiment fâcheux qu'il traitât le côté expressif de la peinture comme une chose secondaire. Dans la manière dont il conçoit la forme et la disposition des personnages, il a montré l'étendue, la vivacité de son intelligence. Il y a donc lieu d'espérer qu'il portera son attention sur la partie poétique de son art après en avoir étudié la partie technique avec un soin que personne ne songe à contester. Le public n'a pas oublié son *Combat de Coqs*, et ne se ferait pas prier pour applaudir une œuvre où la pureté de la forme s'allierait à la franchise de l'expression. Moins habile que M. Gérôme dans le maniement du pinceau, M. Jobbé Duval donne aux physionomies un caractère qui intéresse tout d'abord le spectateur.

Il se préoccupe évidemment de la partie philosophique de la peinture. Païen ou chrétien, quel que soit le sujet qu'il traite, il ne met jamais la main à l'œuvre avant d'avoir médité sur le rôle de chaque personnage. Il sait nettement ce qu'il veut, et si sa main obéissait à sa pensée avec une docilité parfaite, il rallierait sans peine de nombreux suffrages. Parmi les artistes contemporains, c'est un de ceux qui méritent le mieux les encouragemens de l'administration par son ardeur au travail et l'élévation des sentimens qu'il cherche à exprimer.

Comment les peintres dont nous venons de rappeler les antécédens ont-ils accompli l'important travail qui leur était confié à Saint-Séverin? C'est sur la chapelle des fonts baptismaux que se portera d'abord notre attention. Les deux paysages de M. Paul Flandrin dans cette chapelle sont d'un beau caractère. Il y a dans ces ouvrages un heureux souvenir de Nicolas Poussin. La *prédication de saint Jean dans le désert* et le *baptême du Christ*, déjà traités par des maîtres habiles, avaient de quoi effrayer. M. Paul Flandrin, pénétré de la grandeur des sujets qui lui étaient proposés, nous a donné deux compositions qui expriment naïvement l'origine de la foi chrétienne. Sans doute on pourrait souhaiter un peu plus de charme dans le coloris, mais si les tons manquent d'éclat, l'ensemble n'est pas dépourvu d'harmonie. Les lignes du paysage, simples et sévères, préparent le spectateur à l'intelligence de l'idée que le peintre a voulu rendre. En somme, la chapelle des fonts baptismaux est décorée de façon à contenter ceux qui comprennent les conditions du paysage religieux.

La chapelle de Sainte-Anne est bien ce que nous devions attendre de M. Heim. *L'accouchement de sainte Anne, la présentation au temple* et *l'éducation de la Vierge* sont traités avec une extrême sagesse. L'auteur n'a commis aucune imprudence, ne s'est laissé entraîner par aucune fantaisie. Il n'a rien risqué d'imprévu. L'impression produite par ses compositions est tellement paisible, qu'elle peut s'appeler indifférence. Malgré mon respect pour la tradition, j'aimerais mieux, je l'avoue, un peu moins d'assurance et un peu plus de nouveauté. L'intérêt naturel qui s'attache aux récits évangéliques ne rend pas inutile toute invention, et M. Heim me paraît croire que l'invention est pleine de dangers. Je ne dis pas qu'il ait tout à fait tort, mais dans les arts mêmes de la paix la témérité ne messied pas.

M. Signol n'a pas reculé devant le *mariage de la Vierge,* et je dois reconnaître que la manière dont il l'a conçu n'a rien de commun avec une composition du même nom qui se trouve à Milan, dans la galerie de Brera. Il a vraiment inventé les personnages qu'il met en scène. Il a imaginé pour l'ingénuité une expression à laquelle

l'élève du Pérugin n'avait pas songé. Ceux qui aiment la nouveauté ne se plaindront pas. L'esprit de M. Signol n'est pas troublé par le souvenir de l'Italie et garde son indépendance. Si le *Mariage de la Vierge* ne le prouvait surabondamment, après avoir vu *la Fuite en Égypte* et *le Massacre des Innocens*, on ne concevrait plus aucun doute à cet égard. Les enfans immolés par les soldats d'Hérode sont dessinés avec une hardiesse qui va jusqu'à la singularité. Je conseille à l'auteur de maîtriser à l'avenir la fougue de son pinceau et de ne plus créer des enfans dont le type ne se trouve nulle part.

Dans la chapelle de Saint-Pierre, M. Schnetz a montré, comme on devait l'espérer, un amour sincère pour la vérité. Dans ses quatre compositions, il n'y a rien que le bon sens et la raison puissent désavouer; mais en peinture cela ne suffit pas. Quand il s'agit d'un apôtre qui a joué dans l'histoire de l'église un rôle important, on souhaite dans le style plus de grandeur et de sévérité. *Saint Pierre prêchant*, *saint Pierre agenouillé*, *l'Arrestation* et *le Martyre de saint Pierre* ne se recommandent guère que par l'exactitude de l'exécution. Le côté poétique n'est pas même indiqué. M. Schnetz, comprenant sans doute qu'un tel sujet était au-dessus de ses forces, qu'il ne lui était pas donné de l'embrasser dans toute sa grandeur, s'en est tenu à l'aspect réel des faits. Or la vie de saint Pierre ainsi traitée n'est plus à sa place dans une chapelle. Il n'est pas permis d'en supprimer la partie poétique. Pour sentir que l'auteur est demeuré au-dessous de la tâche qui lui était imposée dans le martyre de l'apôtre, il n'est pas nécessaire de se rappeler la composition de Rubens qui se voit à Cologne. M. Schnetz, dans l'intérêt de sa renommée, devrait profiter de son séjour à Rome pour revenir à ses premières études et nous offrir à son retour quelques scènes italiennes. Entre Albano, l'Ariccia et Frascati, il n'a que l'embarras du choix. S'il persiste à oublier la vraie nature de son talent, il se prépare d'amers désappointemens.

La chapelle de Saint-Pierre et Saint-Paul, décorée par M. Biennourry, est d'un style plus élevé que la chapelle précédente. La *renonciation de saint Pierre* est traitée avec une simplicité de pantomime que je me plais à louer. La *cécité de saint Paul* est rendue d'une manière moins heureuse. *Saint Pierre et saint Paul en prison* portent sur leur visage l'empreinte d'une foi ardente et résolue; malheureusement le dessin manque d'élégance. La *glorification* des deux apôtres révèle plus d'adresse que d'imagination. M. Biennourry paraît doué d'une excellente mémoire, et ne s'applique pas assez à traduire des pensées personnelles. Est-ce de sa part timidité ou insuffisance? Je crains fort que la dernière solution ne soit la vraie.

M. Murat avait à traiter trois sujets consacrés par de périlleux

souvenirs, *le Christ chez Marthe et Marie*, *Madeleine dans le désert*, et *Madeleine répandant des parfums sur les pieds du Christ*. Il n'a pas essayé d'engager la lutte avec les modèles, qu'il serait injuste de vouloir lui opposer. Prosaïque à outrance, il s'est attaché à montrer qu'il connaissait la forme du corps et le ton de la chair. Quant au caractère des personnages, il ne s'en est pas préoccupé. Un tel souci ne s'accordait pas avec la nature de son intelligence. *Madeleine versant ses parfums* vaut pourtant mieux que les deux autres compositions. L'auteur a compris et tâché de rendre l'ardeur de la pécheresse repentante.

Il ne faudrait pas juger M. Hippolyte Flandrin d'après la chapelle qu'il a peinte à Saint-Séverin, car c'est, je crois, son coup d'essai dans ce genre de travail. Ses compositions de Saint-Germain-des-Prés sont très supérieures à celles dont nous avons à parler aujourd'hui. Cependant il y a beaucoup à louer, même dans son coup d'essai. *Saint Jean dans la cuve*, *l'Apparition du Christ à saint Jean et à saint Pierre*, *la Cène*, *Saint Jean écrivant l'Apocalypse*, sans pouvoir se ranger parmi les œuvres de premier ordre, suffiraient pour marquer la place de l'auteur parmi les hommes habiles de son temps. L'espace dont il pouvait disposer pour *la Cène* l'a forcé de représenter cet épisode évangélique d'une manière qui ne plaît pas à l'œil. Le regard, au lieu d'embrasser la table dans sa longueur et d'apercevoir ainsi tous les convives de face, l'embrasse dans sa largeur, et n'aperçoit les convives que de profil ou de trois quarts. Malgré le caractère ingrat de cet aspect, M. Flandrin a trouvé moyen d'exprimer le sujet qu'il avait accepté. Le Christ et le disciple bien-aimé sont très heureusement conçus. *L'Apparition du Christ* reproduit fidèlement la scène mystérieuse racontée dans l'Ancien-Testament. *Saint Jean dans la cuve* manque décidément de grandeur. *Saint Jean écrivant l'Apocalypse* est plutôt gracieux qu'inspiré. L'auteur n'a pas su s'élever jusqu'à la hauteur d'une telle donnée. Cependant, malgré ces réserves, l'élégance du dessin fait de cette chapelle un ensemble intéressant. Saint-Germain-des-Prés et Saint-Vincent-de-Paul ont prouvé que M. Flandrin pouvait mieux faire, mais ceux qui comprennent la valeur de son talent aimeront toujours à étudier sa première tentative dans la peinture murale.

En décorant la chapelle de Sainte-Geneviève, M. Alexandre Hesse s'est trouvé quelque peu dépaysé. La nécessité d'exécuter de grandes figures était pour lui un embarras facile à prévoir. Je reconnais avec plaisir qu'il a fait preuve de finesse et de simplicité. *Sainte Geneviève distribuant des aumônes*, *la peste de Paris*, *la communion de sainte Geneviève*, *sainte Geneviève gardant ses troupeaux*, exigeaient une grande souplesse de talent. Je ne crois pas que l'auteur ait

traité avec un égal bonheur les quatre sujets que je viens d'indiquer, mais le premier et le dernier sont rendus d'une manière ingénieuse, et je ne m'étonne pas qu'il n'ait pas aussi bien réussi dans *la Communion* et dans *la Peste.* Pour traiter de telles données, il faut une élévation de style que la peinture anecdotique n'enseigne pas. J'aime à dire pourtant que M. Hesse a très bien saisi le caractère mystique et ingénu de l'héroïne dont il avait à retracer la vie, et j'espère que dans un travail du même genre il montrera plus de fermeté.

M. Cornu avait à représenter deux épisodes empruntés à la vie de deux saints qui portent le même nom, car il y a deux saint Séverin : il eût peut-être mieux valu faire un choix, et ne pas donner deux patrons à la même paroisse; mais cette question n'est pas de ma compétence. Le premier *saint Séverin guérissant Clovis de la fièvre* est une composition très habilement conçue. L'étonnement du malade est exprimé avec une vivacité singulière. Le visage des serviteurs qui entourent le chevet du roi trahit une surprise qui va jusqu'à la stupeur. Quant au saint personnage qui opère cette guérison miraculeuse, il est plein d'une majesté sereine; on voit qu'il compte sur l'intervention divine, et ne demande rien à la science humaine; il prie, et ne doute pas que sa prière ne soit exaucée. Toute la partie poétique de ce récit légendaire est très bien comprise, et M. Cornu a prouvé qu'il ne néglige rien pour exprimer clairement sa pensée: le côté technique n'est pas d'ailleurs traité avec moins de bonheur. Le corps du malade est dessiné avec une élégante pureté. L'affaissement et la souffrance attirent d'abord les regards. Le second *saint Séverin recevant dans le cloître le fils de Clotaire* n'offrait pas à la peinture autant de ressources que la guérison miraculeuse de Clovis. Cependant M. Cornu a tiré bon parti de cette scène, où se révèle toute la puissance du clergé dans les premiers temps de notre histoire. L'humilité du fils de Clotaire, le regard calme et fier du prêtre qui l'accueille, donnent à cet épisode tout l'intérêt qu'on pouvait souhaiter : il n'y avait pas moyen de le rendre pathétique.

M. Gérôme, je le dis à regret, a pris un étrange parti pour la décoration de la chapelle qui lui est échue. Il a traité *la peste de Marseille* en tenant compte de l'état présent de la peinture, et pour *la communion de saint Jérôme* il a voulu remonter jusqu'au style de Fra-Angelico. Ces deux compositions, placées l'une en face de l'autre, déroutent le regard du spectateur. On se demande avec raison pourquoi Belzunce et saint Jérôme, représentés par le même pinceau, nous offrent une si grande diversité d'aspect? L'habileté ne manque pas; mais *la Peste de Marseille* laisse le spectateur indifférent, et dans *la Communion de saint Jérôme* le style archaïque choisi par

l'auteur excite plus de surprise que d'intérêt. M. Gérôme doit comprendre maintenant qu'il s'est trompé en suivant son caprice, et sentir qu'il n'a pas attribué assez d'importance à la partie poétique. Le dévouement de Belzunce n'est pas une donnée qu'on puisse traiter en ne songeant qu'à la forme des figures. Il faut absolument émouvoir le spectateur, et pour atteindre ce but, l'habileté matérielle ne suffit pas. Si M. Gérôme veut représenter des scènes religieuses, j'espère qu'il changera de méthode, et prendra souci de l'émotion.

La mort de saint Louis, saint Louis portant la sainte épine à la Sainte-Chapelle, ont fourni à M. Leloir l'occasion de montrer le caractère solide de ses études. Il connaît la forme du modèle; il sait ajuster une draperie. Ce qui lui manque ne s'apprend dans aucun atelier; c'est l'inspiration. Les maîtres les plus habiles seront toujours impuissans à susciter des facultés nouvelles chez les élèves les plus studieux, les plus attentifs. M. Leloir n'a pas su donner à saint Louis l'accent mystique et austère qui lui appartient. Un roi qui construit une église pour garder une épine de la couronne du Christ doit porter sur son front l'empreinte d'une foi profonde. Si son regard, si son attitude ne révèlent pas clairement la croyance qui gouverne toutes ses actions, ce n'est pas saint Louis que nous avons devant nous, c'est un personnage ordinaire, et l'action ne se comprend plus. M. Leloir me paraît se contenter de la précision des contours. Pourvu qu'il donne aux membres la longueur qui leur convient, à la figure un mouvement naturel, son ambition est satisfaite. C'est trop de modestie ou trop d'indolence. La peinture religieuse demande des efforts d'un ordre plus élevé.

Saint Charles Borromée pendant la peste de Milan, la *Mort de saint Charles Borromée,* attestent chez M. Jobbé Duval un vif désir de parler à la pensée en même temps qu'aux yeux. On sent que l'auteur se préoccupe du côté pathétique. Les deux scènes qu'il a représentées, envisagées à ce point de vue, méritent de grands éloges. Les figures que nous avons devant nous ne sont pas sans reproche, si l'on considère l'exécution. Dans plusieurs parties, le pinceau manque d'assurance; ce défaut est amplement racheté par la sincérité de l'expression. M. Jobbé possède ce qu'on n'apprend nulle part, un sentiment vrai, un esprit droit; ce qui lui manque, il peut l'apprendre. En étudiant la nature, il verra qu'il ne dessine pas encore d'une manière assez sévère, qu'il n'écrit pas les contours assez nettement; mais il marche dans une bonne voie. Tandis que la plupart des peintres contemporains ne s'attachent qu'à la forme, il s'attache à la pensée. Quand il connaîtra mieux la partie matérielle de son art, il y a lieu d'espérer qu'il ralliera de nombreux

suffrages; les compositions qu'il a exécutées à Saint-Séverin sont quelque chose de mieux que des promesses. On y trouve déjà la preuve d'un esprit exercé qui s'applique à saisir toutes les conditions imposées par le sujet. Il n'y a pas à craindre qu'un artiste animé d'un tel respect pour la pensée produise des œuvres vulgaires. La *Peste de Milan* excite dans l'âme du spectateur un vif sentiment de pitié, et la charité passionnée de saint Charles Borromée donne à cette scène navrante un caractère évangélique. Que M. Jobbé persévère dans la route qu'il a choisie, et nous serons heureux d'appeler sur lui l'attention et la sympathie.

Après avoir étudié la décoration des chapelles de Saint-Séverin, si l'on se demande quelle pensée a présidé à la distribution de ces travaux, on est assez embarrassé. Il est probable que les sujets à traiter ont été indiqués successivement. Sans pouvoir rien affirmer à cet égard, je suis amené à le croire en voyant dans quel ordre sont disposés les épisodes évangéliques et les épisodes historiques. Je ne m'étonne pas de trouver le *baptême du Christ* à l'entrée de l'église; le *mariage de la Vierge* n'a rien d'inattendu après l'*accouchement de sainte Anne; saint Pierre* et *saint Paul* se rattachent naturellement aux scènes que nous venons de voir. *Madeleine répandant des parfums sur les pieds du Christ* nous ramène aux récits évangéliques; *la cène* achève la série commencée. Puis nous voici devant *sainte Geneviève* et les deux *saint Séverin;* nous entrons dans la légende. Est-ce une série qui va se poursuivre? On avait le droit de l'espérer; mais les trois dernières chapelles n'ont rien de légendaire. La communion de saint Jérôme et la peste de Marseille, la mort de saint Louis et la peste de Milan, sont des événemens très réels, dont l'authenticité n'a jamais été mise en question. Il y aurait donc trois parts à faire dans la décoration de l'église : l'Évangile, la légende, l'histoire. Cette division une fois admise, il resterait à expliquer pourquoi saint Jérôme et Belzunce se trouvent l'un en face de l'autre, pourquoi Belzunce est séparé de saint Charles Borromée par saint Louis? De quelque manière qu'on envisage la succession des sujets, il est impossible d'y découvrir un ordre logique, un ordre préconçu. La fondation de la Sainte-Chapelle et la mort de saint Louis ne peuvent avoir qu'une destination, l'expression de la foi, tandis que le dévouement de saint Charles Borromée, de Belzunce, exprime la charité. Pourquoi donc n'a-t-on pas rapproché les compositions qui traduisent la même pensée? Le parti que j'indique était conseillé par le bon sens. *Sainte Geneviève distribuant des aumônes* avait sa place marquée entre l'évêque de Milan et l'évêque de Marseille, car en pareille occasion l'analogie des sentimens a plus d'importance que la chronologie; mais la nécessité

d'un enchaînement logique ne s'est pas présentée à l'esprit de ceux qui distribuent les travaux de peinture murale, ou qui indiquent les sujets à traiter. Il n'y a qu'une manière de comprendre la place assignée aux diverses compositions dont je viens de parler : c'est d'admettre qu'on a commencé par la première chapelle à droite et fini par la première chapelle à gauche, sans se préoccuper des pensées représentées par les personnages mis en scène. Après l'Évangile, que personne ne pouvait exclure, on a songé aux saints, et la discussion s'est engagée. Saint Louis et saint Charles, saint Séverin et sainte Geneviève ont trouvé d'habiles avocats, et, leur droit une fois reconnu, on ne s'est pas inquiété de savoir quelle place on leur donnerait.

Si le morcellement des travaux n'était pas condamné depuis longtemps, la décoration de Saint-Séverin fournirait à ceux qui le déclarent dangereux un argument décisif. Ici en effet, nous ne trouvons pas seulement la diversité des styles, mais la diversité des pensées. A-t-on craint que l'unité n'engendrât la monotonie? On a certainement réussi à conjurer le péril; la variété règne en souveraine absolue, il y a même de l'imprévu, et nous aurions accueilli sans regret une suite de compositions où l'imprévu n'aurait joué aucun rôle. L'histoire de l'église n'est pas toujours d'accord avec les principes de l'Évangile : c'est une vérité qu'il n'est plus permis de mettre en doute. La foi telle que la comprenaient Charles IX et Philippe II s'est traduite en événemens que la peinture murale ne peut aborder dans une chapelle. La France à cet égard ne serait pas aussi tolérante que l'Italie. Si la ville de Paris s'avisait de faire peindre dans une de nos églises le massacre de la Saint-Barthélemy, elle exciterait une indignation universelle, et pourtant George Vasari a représenté la Saint-Barthélemy dans une salle du Vatican, entre la chapelle Sixtine et la chapelle Pauline, et les Romains passent avec indifférence devant cette composition odieuse et vulgaire. Néanmoins, s'il y a dans l'histoire de l'église des sujets dangereux que le bon sens interdit à la peinture, il y a aussi des actions héroïques, de sublimes dévouemens, qui seraient pour la génération nouvelle une leçon très opportune. Quand on entend des hommes à peine parvenus à la virilité parler avec un dédain superbe de tout ce qui n'est pas le bien-être matériel, il ne serait pas inutile de leur rappeler les grandes choses accomplies au nom du droit et de l'abnégation. L'Ancien et le Nouveau-Testament ne doivent pas seuls servir à la décoration de nos églises : l'histoire de la religion peut fournir à la peinture murale des sujets nombreux et variés; mais pour mettre en œuvre, pour traduire par le pinceau les données que nous offre cette histoire, il faudrait savoir d'avance ce qu'on fera, et ne pas

abandonner au hasard la succession des scènes qui seront représentées. La charité de sainte Geneviève et de saint Charles produirait sur les spectateurs une impression plus profonde et plus salutaire, si elle était représentée dans un lieu prévu, si elle avait une place nécessaire dans un ensemble conçu à loisir. Or l'unité que je demande sera toujours un rêve tant qu'on ne renoncera pas au morcellement des travaux.

La ville de Paris avait confié à M. Ary Scheffer une des chapelles les plus importantes de Saint-Eustache, la chapelle de la Vierge. M. Ary Scheffer, après trois ans de réflexion, a renoncé à ce travail. Pour ma part, je le regrette; j'aurais aimé à voir un peintre aimé du public, et qui ne manque pas d'invention, aux prises avec un sujet qui demande une grande sévérité de style. *Marguerite* et *Mignon* ont depuis longtemps popularisé son nom, et le public s'est habitué à croire que ces deux figures sont la preuve irrécusable d'un talent de premier ordre. Sans m'associer complétement à cette pensée, je reconnais dans M. Ary Scheffer un esprit laborieux, trop laborieux peut-être, qui a plus d'une fois trouvé dans la poésie allemande d'heureuses inspirations. *Le Christ consolateur, Saint Augustin et sainte Monique,* ne démontrent pas d'une manière victorieuse l'aptitude de M. Ary Scheffer pour les sujets religieux. Cependant la chapelle de la Vierge, décorée par lui, n'eût pas manqué d'intéresser. En traitant une telle donnée, il eût révélé plus clairement la vraie nature de son talent, que les gens du monde paraissent ignorer. Il cherche obstinément dans la peinture ce que le pinceau ne pourra jamais exprimer. Pour ceux qui prennent la peine de scruter ses intentions, autant du moins que le permet le caractère parfois indécis de ses œuvres, il est hors de doute qu'il veut lutter avec la parole. Il lui arrive de tenter le développement d'une pensée que la plume seule peut aborder. Il rêve, il médite à la manière des poètes, et il demande à sa palette de traduire sa rêverie, sa méditation. Il ne pouvait toucher le but qu'il se proposait. Son vœu ne s'est jamais réalisé, jamais sa volonté ne s'est révélée sous une forme bien précise, et c'est à l'indécision même de son langage qu'il doit peut-être la meilleure partie de sa popularité. Ses plus fervens admirateurs se recrutent parmi ceux qui n'aiment pas assez la peinture pour se contenter d'un tableau où se trouve représentée une action nettement déterminée. A ces esprits pour qui l'étude est une fatigue, il faut des compositions pleines de sous-entendus; ils achèvent à leur guise ce que l'auteur s'est contenté d'ébaucher ou d'esquisser. En face d'une œuvre claire et complète, aux contours purs et sévères, ils se trouveraient dépaysés, leur rêverie ne saurait où se prendre. Ce qui leur plaît dans M. Ary Schef-

fer, c'est précisément le caractère inachevé de ses œuvres, la physionomie souvent énigmatique de ses personnages. Inhabiles à comprendre ce qui est du domaine de la peinture, ils aiment à deviner le sens d'une figure autour de laquelle flottent confusément les souvenirs d'une légende.

La chapelle de la Vierge est échue à M. Couture. Est-ce là un choix heureux? La question est résolue pour ceux qui estiment à leur juste valeur *les Romains de la Décadence.* A quoi se réduit en effet le mérite de ce tableau, qui ne devait pas renouveler, mais fonder l'école française? L'engouement de la foule pour cette composition incohérente et vulgaire était si vif, si verbeux, qu'on s'exposait aux invectives en essayant de le combattre. Aujourd'hui l'admiration est devenue presque tolérante; on peut dire ce qu'on pense de M. Couture sans se voir traité de blasphémateur. Il est permis de ranger l'auteur de *l'Orgie romaine* parmi les peintres qui suppriment dans leurs travaux l'intervention de la pensée. Parler aux yeux sans jamais s'inquiéter de l'intelligence, c'est là tout le secret de M. Couture. Comme les spectateurs sont plus nombreux que les penseurs, le succès de *l'Orgie romaine* ne doit pas nous surprendre. M. Couture ne montre pas un grand discernement dans le choix de ses modèles, mais il ne manque pas d'adresse dans l'exécution d'un morceau, et pour le plus grand nombre c'est un mérite suffisant. Chez les Romains de la décadence, la cruauté se mêlait à la débauche. Le sang répandu dans la salle du festin donnait au vin une saveur plus enivrante, aux courtisanes plus de charme et de puissance. C'est une vérité familière à tous ceux qui ont étudié la société romaine dans Juvénal et dans Suétone. M. Couture s'est bien gardé de mêler la débauche à la cruauté. C'eût été, à son avis du moins, une dépense très inutile d'intelligence. S'élever jusqu'à une telle pensée, à quoi bon? Est-ce que l'ivresse et la débauche ne sont pas sûres d'attirer les regards des oisifs qui cherchent dans la peinture une distraction? Le sang versé au milieu de l'orgie les étonnerait sans les distraire. Il est donc plus sage d'omettre la cruauté. Le calcul n'était pas maladroit, et pendant quelques mois le succès lui a donné raison. En regardant *les Romains de la Décadence*, personne n'était forcé d'interroger ses souvenirs. La composition était d'autant plus claire, d'autant plus facile à comprendre, qu'elle n'exigeait pas la connaissance de l'histoire. A la bonne heure, voilà ce qui s'appelle se plier au goût de la foule. On rencontre encore aujourd'hui quelques panégyristes sincères ou complaisans pour qui M. Couture est le plus habile homme de France; mais le bon sens commence à prendre le dessus, et parmi les spectateurs mêmes qui ne connaissent ni Juvénal ni Suétone, on ne parle pas toujours de *l'Orgie romaine* comme d'une œuvre accomplie.

M. Couture avait trois sujets à traiter, *l'assomption de la Vierge, la Vierge étoile des marins, la Vierge consolatrice des affligés.* Il faut rendre justice à l'auteur de *l'Orgie romaine,* il n'a rien emprunté à l'*Assunta* qui se voit à Venise dans l'académie des beaux-arts; il n'a rien inventé, je le reconnais, mais il n'a rien pris à Titien. L'*assomption,* telle qu'il l'a conçue, est une composition vulgaire qui n'a rien à démêler avec les maîtres d'Italie. Si l'on veut à toute force découvrir dans cette œuvre un côté original, on n'a qu'à porter son attention sur la tête de la Vierge et sur celle de l'enfant qu'elle tient dans ses bras. On remarque en effet dans ces deux têtes une manière toute nouvelle d'interpréter la tradition chrétienne. Les maîtres d'Italie se croyaient obligés de donner à la Vierge-mère et à son fils un caractère divin, ils choisissaient avec un soin jaloux les plus beaux modèles que la nature leur offrait, et, leur choix une fois fait, ils s'efforçaient d'embellir la femme et l'enfant qui posaient devant eux. M. Couture, qui ne relève de personne, a procédé tout autrement : il n'a pas dû chercher longtemps les modèles qu'il a copiés, et j'ai lieu de penser qu'il n'a pas songé un seul instant à corriger les défauts qu'il avait aperçus. Dans son *Assomption,* la Vierge et l'enfant Jésus n'ont rien de divin. Pour trouver autour de soi deux têtes d'un type plus élevé, on n'aurait pas à chercher longtemps. Ce dédain pour la beauté virginale et la beauté enfantine peut à la rigueur s'appeler originalité. Peut-être n'est-ce pas le moyen le plus sûr d'obtenir l'approbation des connaisseurs; mais enfin, en suivant cette méthode, le peintre peut se dire : Je ne serai pas confondu dans la foule, on ne m'accusera pas d'un respect aveugle pour la tradition. M. Couture, je m'empresse de le reconnaître, a prouvé victorieusement son indépendance. Il a sans doute voulu démontrer que la tradition chrétienne, pour imposer la foi, n'a pas besoin d'appeler à son secours la pureté des lignes et la finesse de l'expression. C'est une pensée qu'il ne m'appartient pas de juger, et qui doit être soumise aux théologiens. Quant à la question de peinture, question purement humaine, je crois pouvoir l'aborder, et je suis forcé de ranger la Vierge et l'enfant Jésus de M. Couture parmi les œuvres les plus insignifiantes de l'école française. Si l'on consent à ne se préoccuper ni d'élégance ni d'élévation, si l'on ne cherche dans ces deux têtes que la représentation du modèle vivant, on s'aperçoit qu'elles laissent beaucoup à désirer pour la précision des contours. Malheureusement ce n'est pas le seul reproche que nous devions adresser à cette composition. Les anges qui entourent la Vierge, exécutés avec une adresse que je n'entends pas contester, sont d'une blancheur tellement crue, que le manteau bleu du personnage principal se détache au milieu d'eux

comme une goutte d'indigo dans une jatte de lait. Dans l'*Assunta* de Venise, les anges qui font cortége à Marie et lui ouvrent les cieux sont revêtus d'une lumière dorée. M. Couture, qui s'est donné pour mission de renouveler la peinture, s'est bien gardé de se traîner dans l'ornière de Titien. Après avoir fait à sa manière une femme et un enfant réels, il a voulu faire aussi pour les anges des robes de lin réelles. Cette prodigieuse dépense de blanc de plomb paraît exciter l'admiration d'un grand nombre de spectateurs, et je consentirais à partager leur sentiment, si je pouvais oublier l'importance de l'harmonie; mais il m'est impossible d'accepter une tache bleue sur un fond blanc comme un tour de force digne des plus grands éloges. J'ai la faiblesse de préférer le procédé vulgaire employé par Titien.

La Vierge étoile des marins et *la Vierge consolatrice* sont dépourvues comme *l'Assomption* de tout caractère poétique. Je comprends pourtant qu'on les mette au-dessus de la composition principale, car ces deux données sont moins difficiles à traiter que l'assomption. Une tempête, un naufrage, des enfans malades, des femmes en prière n'exigent pas une aussi grande dépense d'imagination que la Vierge-mère ravie aux cieux. Il n'est pas absolument défendu de concevoir et d'écrire ces deux données dans un style élevé. Pourtant, comme la tempête et le naufrage, la souffrance et la prière appartiennent à la vie réelle, le spectateur est naturellement plus indulgent pour ces deux compositions.

Je ne veux pas négliger de consigner ici une opinion que j'ai recueillie, et dont je n'entends pas m'attribuer l'honneur. J'étais assis derrière le maître-autel de Saint-Eustache, je regardais la chapelle de la Vierge et j'écoutais les paroles échangées autour de moi. Voici ce que j'ai entendu : « A mon avis, disait un de mes voisins, M. Couture a fait preuve d'une grande habileté dans *l'Étoile des marins* et dans *la Vierge consolatrice*. Dans *l'Assomption*, la Vierge est une figure manquée; dans *l'Étoile des marins*, la Vierge est absente; dans *la Vierge consolatrice*, il n'y a qu'une statue de pierre. Il a compris que la Vierge-mère défiait tous les efforts de son pinceau; en rusé compère, il a évité cette figure dans les deux compositions latérales. » Cette forme de jugement me paraît à la fois ingénieuse et sensée. Ainsi, dans la pensée de mon voisin (ce n'est pas moi qui parle), les deux figures les plus heureuses de la chapelle de la Vierge seraient celles que M. Couture a trouvé moyen de supprimer. C'est un nouveau genre de mérite, le mérite par élimination. Je crois que M. Couture vise plus haut et n'acceptera pas l'avis de mon voisin.

Les chapelles de Saint-Eustache, plus nombreuses que celles de Saint-Séverin, offrent moins d'intérêt, et me forceraient à répéter ce

que j'ai dit, si j'essayais d'analyser les peintures qui les décorent. Les artistes chargés de ce travail sont pour la plupart d'anciens pensionnaires de Rome. A voir ce qu'ils ont fait, on ne s'en douterait pas, on ne croirait pas qu'ils ont passé cinq ans en Italie. Les compositions signées de leur nom ont le malheur très grand de n'exciter aucune contradiction. Tout est combiné de façon à n'étonner, à ne mécontenter personne. Le spectateur, en revoyant ce qu'il a vu plusieurs fois, n'éprouve pas le besoin de s'arrêter longtemps. C'est là malheureusement le caractère habituel des ouvrages exécutés par les pensionnaires de Rome. Ils réussissent assez bien à éviter les défauts qui effaroucheraient le goût, et s'abstiennent d'inventer avec une prudence que je ne saurais approuver. En présence de ces compositions faites et refaites avant la naissance des derniers signataires, je me surprends à regretter la présomption et la témérité des peintres qui n'ont rien vu. C'est une belle chose que la mémoire, mais il faut savoir en profiter sans la confondre avec l'imagination. Se souvenir et inventer sont deux facultés profondément diverses, et les pensionnaires de Rome paraissent l'ignorer. Ce qu'ils ont vu les embarrasse, au lieu de les aider. Il serait donc parfaitement inutile de discuter la valeur des compositions dont ils ont décoré les chapelles de Saint-Eustache. Les figures sont en général d'un dessin assez pur. Quant à la partie expressive, elle est à peu près nulle. Pour ne rien risquer, les auteurs se résignent trop souvent à ne rien dire. C'est abuser de la sagesse. Je dirais qu'ils sont habiles, si l'habileté se réduisait au maniement du pinceau; mais à quoi bon connaître tous les mots d'une langue et la manière de les assembler, quand on n'a pas la force de produire une pensée nouvelle, quand on ne trouve pas à exprimer autre chose qu'un souvenir familier au plus grand nombre des spectateurs?

Je dois pourtant appeler l'attention sur la chapelle dédiée à saint Eustache, dont la décoration n'est pas d'un pensionnaire de Rome. Dans cette chapelle, M. Le Hénaff, élève de M. Gleyre, a représenté la conversion et le martyre du saint titulaire avec un grand bonheur d'expression. Sans doute on peut relever dans les figures plus d'un contour qui demanderait plus de pureté; il y a du moins dans ces compositions un caractère personnel. On sent que l'auteur s'est pénétré de l'esprit de la légende et s'est efforcé de la traduire fidèlement. L'étonnement du soldat païen écoutant les paroles mystérieuses qui semblent prononcées par un cerf est rendu avec naïveté. La résignation du soldat converti offrant sa vie en témoignage de sa foi est exprimée dans un style plein de grandeur. Ces deux compositions permettent de croire que M. Le Hénaff est appelé à traiter avec succès les sujets religieux. C'est un nom nouveau, et je suis

heureux d'être des premiers à le signaler. J'espère que l'auteur de cette chapelle ne démentira pas ses débuts.

Les peintures de M. Théodore Chassériau dans l'abside de Saint-Philippe-du-Roule sont très certainement son meilleur ouvrage. Comme choix de tons, comme harmonie de couleurs, c'est une composition qui ne peut manquer de séduire le spectateur. C'est là un mérite que je me plais à signaler. Lors même qu'on arriverait à prouver que le choix des tons est un don naturel qui n'a rien à démêler avec l'étude, et pour ma part je crois la chose difficile à établir, la justice commanderait encore de louer l'aspect harmonieux de cette composition. Je n'aime pas les peintures exécutées par M. Chassériau dans le grand escalier de la cour des comptes. La chapelle décorée par lui à Saint-Merri, et consacrée à sainte Marie-l'Égyptienne, ne me paraît pas conforme aux lois de la peinture religieuse. *Le Calvaire* de Saint-Philippe-du-Roule révèle, chez le jeune artiste qui vient de mourir, le sérieux désir de bien faire, et, chose plus rare, une certaine déférence pour les objections qu'il avait soulevées. Malgré les louanges que ses amis lui prodiguaient, il ne croyait pas avoir touché le but de son art, et s'efforçait de plus en plus de corriger, d'agrandir sa manière. Dans son *Calvaire*, volontairement ou involontairement, peu importe, il se rapproche des Vénitiens, ou du moins il les rappelle, ce qui n'est pas absolument la même chose. Il est impossible de regarder l'abside de Saint-Philippe sans songer à une composition du Tintoret sur le même sujet qui se voit à Venise dans l'école de San-Rocco. Ce n'est pas un des meilleurs ouvrages de ce maître, et sans doute il eût mieux valu choisir un autre modèle, mais on ne peut nier que M. Chassériau n'ait représenté la foule qui assiste au supplice avec une puissance d'imagination qui n'appartient pas aux peintres vulgaires. Si de l'aspect général des groupes on passe à l'étude des figures, on est malheureusement obligé de se montrer plus sévère. Je m'empresse de louer la variété des physionomies, mais je suis obligé de reconnaître que le dessin manque de correction. En songeant à l'escalier de la cour des comptes, à la chapelle de Sainte-Marie-l'Égyptienne, je comprends que M. Chassériau a voulu traiter le Calvaire dans un style élevé; je comprends aussi qu'il n'a pas réalisé son vœu. Il a cherché, il a trouvé le côté pathétique du sujet, il n'a pas réussi à traduire clairement sa pensée. Les personnages, dont le mouvement est presque toujours vrai, manquent d'élégance et de pureté. Préoccupé très justement de la partie expressive, il a trop négligé la partie linéaire, la précision des contours, c'est-à-dire, en d'autres termes, les lois élémentaires de la langue qu'il parlait.

Il y a donc beaucoup à louer et plus d'une figure à blâmer dans *le Calvaire* de Saint-Philippe. C'est une composition qui paraît conçue d'une manière spontanée, dont l'exécution n'a pas un caractère définitif. L'auteur n'a pas médité assez longtemps sur les difficultés qu'il aurait à surmonter, et son travail s'est ressenti de son imprévoyance. Le reproche que j'adresse au *Calvaire* de M. Chassériau est trop souvent mérité par les jeunes peintres d'aujourd'hui. La génération nouvelle s'est habituée à croire que la méditation amoindrit la pensée, que la lenteur dans l'exécution en ternit le charme poétique. M. Chassériau, malgré son ardeur pour le travail, n'avait pu se dérober à la contagion de cette double méprise. Il voulait, pour traduire ce qu'il avait conçu, des moyens rapides, et pour se contenter, il lui arrivait de sauter à pieds joints par-dessus les obstacles qu'il avait aperçus. En suivant cette méthode, il ne pouvait manquer de blesser le goût des esprits délicats. Ceux mêmes qui se plaisaient à reconnaître le caractère ingénieux de ses conceptions se demandaient pourquoi il ne prenait pas la peine de mettre sa pensée au net. C'est aujourd'hui un travers à la mode. On croit prouver sa puissance en indiquant ce qu'on a voulu faire, en négligeant d'exprimer complétement sa volonté. Hélas! ce qu'on donne pour une preuve de puissance n'est que l'oubli de la nature humaine : les plus heureuses facultés ne sauraient effacer les misères de notre nature. Nous vivons dans le temps, et l'œuvre même du génie a besoin du temps pour se produire; à plus forte raison le talent doit-il obéir à cette nécessité. Je veux bien croire que M. Chassériau doutait parfois de lui-même, je le crois d'autant plus facilement qu'il n'a pas toujours suivi la même route; seulement chez lui ce doute n'était pas assez fréquent. Après avoir accepté docilement les doctrines de M. Ingres, il s'était engagé sur les pas de M. Delacroix. *Le Calvaire* de Saint-Philippe, je n'ai pas besoin de le dire, appartient à sa seconde manière. J'ignore combien il a dépensé de journées dans l'achèvement de ce travail. Quel qu'en soit le nombre, j'ose affirmer qu'il l'a mené trop rapidement. Une aussi vaste composition prépare bien des mécomptes à l'esprit le plus prévoyant. Qu'est-ce donc si le peintre, dans la crainte d'amoindrir sa pensée par la méditation, s'est hâté de l'esquisser, et s'il a transcrit sur la muraille sa première conception? Que de figures à corriger, à effacer! que d'erreurs inaperçues dans l'esquisse, et qui se révèlent dans l'exécution définitive! Combien de trous inattendus dans l'espace qui semblait garni! Le regard le plus pénétrant est inhabile à deviner sur un dessin de quelques pouces tous les obstacles qui se présenteront quand les figures prendront les proportions de la nature. *Le Calvaire* de Saint-Philippe, heureusement conçu, harmonieux dans son aspect,

n'est pas ce qu'il aurait pu devenir, si l'auteur, éclairé par des reproches bienveillans, eût consenti à remanier sa pensée, à l'exprimer sous une forme plus précise.

Les peintures murales de Saint-Séverin, de Saint-Eustache et de Saint-Philippe confirment, sur plusieurs points, les craintes que permettait de concevoir le choix des sujets. Cependant le nombre des ouvrages qui méritent des éloges, quoique très limité, suffit pour démontrer que la ville de Paris agit très sagement en multipliant les travaux de ce genre. Quoique parmi les artistes qui ont concouru à la décoration de ces trois églises il s'en trouve plus d'un dont les études ne sont pas encore complètes, il est certain pourtant que la plupart des compositions révèlent un désir sincère d'atteindre au grand style. Si ce vœu ne s'est pas réalisé, nous pouvons espérer qu'il se réalisera lorsqu'il sera donné aux peintres de tenter une nouvelle épreuve. Il est hors de doute que la peinture faite sur place agrandit la manière de ceux mêmes qui, par la nature de leurs facultés, ne semblent pas appelés à l'expression des idées élevées; mais pour exciter chez les artistes une généreuse émulation, il serait de la plus haute importance de ne pas s'en tenir aux hommes de bonne volonté qui aspirent à la renommée, et de s'adresser en même temps à ceux dont le nom est depuis longtemps dans toutes les bouches. Les moins habiles comprendraient alors la nécessité de redoubler leurs efforts, le danger des comparaisons soutiendrait leur courage, et, dans l'ardeur de la lutte, ils deviendraient peut-être des hommes nouveaux.

Toutefois l'adjonction des peintres d'une habileté depuis longtemps éprouvée ne saurait dispenser l'autorité municipale d'introduire dans la décoration de nos églises la prévoyance et l'unité. C'est une vérité banale en apparence qu'il ne faut pas se lasser de répéter : sans unité, sans prévoyance, il n'y a pas moyen d'offrir aux yeux un ensemble satisfaisant, car ensemble et unité signifient une seule et même chose. Le vœu que je forme soulève d'ailleurs une question délicate, une question de hiérarchie et de discipline. Chacun aujourd'hui, à peine entré dans la carrière, veut conquérir une rapide célébrité. Dès qu'un peintre sait mettre une figure debout, il entend ne plus relever de personne; traduire avec son pinceau une pensée qu'il n'a pas conçue lui semble porter atteinte à sa dignité; il croirait déroger en peignant une scène qu'il n'a pas composée. Pour vaincre cette répugnance, pour introduire dans l'exécution des travaux le commandement et l'obéissance, l'histoire de la peinture serait d'un utile secours. Raphaël et Rubens n'ont pas exécuté par eux-mêmes tous les ouvrages signés de leur nom, et parmi leurs auxiliaires plus d'un est arrivé à la célébrité. Pourquoi les peintres de nos jours qui ne sont pas

encore très expérimentés refuseraient-ils de faire ce qu'a fait Jules Romain? à quel danger s'exposeraient-ils en obéissant, en suivant une voie tracée d'avance, au lieu de marcher à l'aventure? Au danger d'apprendre, sous la direction d'un maître habile, peut-être en quelques mois ce qu'ils ne sont pas assurés d'apprendre par eux-mêmes en plusieurs années. L'abnégation que je demande n'a rien d'héroïque, et si elle venait à se naturaliser parmi nous, les plus modestes seraient les premiers à s'applaudir de leur résolution. Sans doute pour prendre place dans l'histoire de l'art il ne faut pas séparer le travail de la main du travail de la pensée; mais avant d'exprimer une idée personnelle, il est indispensable de connaître à fond la langue qu'on veut parler. Or, pour s'initier dans tous les secrets de cette langue, la méthode la plus rapide est à coup sûr de voir comment les maîtres la manient, et de régler l'usage qu'on en fera sur l'usage qu'ils en font. Le dessin est une langue aussi précise que la parole écrite, et de même qu'une connaissance parfaite des lois qui président à l'emploi de la parole écrite est pour le développement de la pensée un puissant auxiliaire, la connaissance parfaite des principes qui dominent l'expression de la forme joue un rôle immense dans la composition d'un tableau. Ce que je dis ici, ce que bien d'autres ont dit avant moi, paraît tellement évident que la contradiction n'est pas à redouter. Et pourtant la plupart des peintres de nos jours se conduisent comme s'ils l'ignoraient. Toute discipline leur est importune. Dès qu'ils manient le crayon et le pinceau de façon à contenter leur famille et leurs amis, ils dédaignent tout travail qu'ils ne signeraient pas. Trop souvent ils demeurent dans l'obscurité pour avoir rêvé une gloire trop facile et trop prochaine; ils s'aperçoivent trop tard que la route dont la longueur les effrayait était la route la plus directe et la plus sûre. La décoration de nos églises et la peinture murale sont une école excellente. Que ceux qui possèdent à la fois la jeunesse et le bon sens se hâtent de mettre l'occasion à profit; qu'ils suivent d'un pas docile les hommes éprouvés par des travaux nombreux, qu'ils acceptent leur autorité sans répugnance; qu'ils consentent à exprimer des pensées qu'ils n'auront pas conçues avec autant de zèle que leurs pensées personnelles : la peinture française prendra bientôt un aspect tout nouveau, la discipline multipliera ses forces.

GUSTAVE PLANCHE.

L'HISTOIRE ROMAINE

A ROME

LA FAMILLE ET LES COURTISANS D'AUGUSTE. — TIBÈRE. [1]

Livie, Julie, Antonia. — Sépulture des esclaves et des affranchis de Livie et d'Auguste. — Agrippa, monumens qu'il a construits, le Panthéon. — Pyramide de Cestius. — Virgile, le tombeau du boulanger Virgilius. — Horace à Rome, à Tibur, dans sa villa de la Sabine, sur la voie Appienne. — Ovide, Rome absente. — Tibère, temple de Castor et Pollux, temple de la Concorde. — Le Camp des Prétoriens, Séjan. — Germanicus, Agrippine. — Arc de Drusus. — Tibère et Auguste.

Avant de voir, par Tibère, se continuer Auguste et reparaître Octave, il faut nous arrêter un moment à quelques personnages de la famille d'Auguste, à quelques hommes qui l'ont servi par leurs actes ou par leurs vers, et dont le souvenir ne saurait être séparé du sien, car ils ont aidé à sa grandeur et contribué à sa renommée.

D'abord, dans la famille impériale, nous trouvons Livie, Livie, bien digne d'être l'épouse d'Auguste, car c'était la fausseté en personne : Caligula l'appelait un Ulysse en jupons. Sa vie fut une longue intrigue en faveur de Tibère, son digne fils. Elle est tout entière dans cette réponse qu'elle fit quand on lui demandait comment elle avait conservé son empire sur Auguste : « En étant sage, en me conformant à tous ses désirs, en ne faisant aucune remarque sur sa conduite, en feignant d'ignorer ses infidélités. » Elle fit plus, elle les favorisa. Montaigne a dit d'elle un peu crûment : « Elle seconda les appétits d'Auguste, à son intérêt. » Et Tacite : « Elle combinait ha-

(1) Voyez la livraison du 15 octobre dernier.

bilement la dissimulation de son fils avec l'adresse de son époux. » Livie a quelques traits de Mme de Maintenon. Si celle-ci fonda Saint-Cyr, celle-là s'occupait des jeunes filles pauvres et les mariait. Toutes deux maintinrent leur ascendant, moins, je crois, par l'empire du conseil que par la docilité de l'approbation; je ne les compare point cependant. La complaisance de Mme de Maintenon n'allait pas jusqu'aux maîtresses, et elle n'a jamais été accusée d'avoir empoisonné Louis XIV.

Ce qui fit croire à ce crime de Livie, c'est que, peu de temps avant de mourir, Auguste était allé voir son petit-fils Agrippa dans l'île où il était relégué et avait pleuré avec lui. Livie, déjà soupçonnée d'avoir fait périr Marcellus, avait-elle voulu prévenir les suites d'un raccommodement qui pouvait être funeste aux intérêts de Tibère? Il est vrai qu'elle avait dédié à Auguste vivant un temple de la Concorde, et qu'elle en éleva un à Auguste mort; mais Agrippine en fit autant pour Claude, qu'elle avait empoisonné avec des champignons après qu'il eut témoigné pour Britannicus un retour de tendresse dont s'alarma la mère de Néron. Le monument élevé par Livie n'est donc pas une justification suffisante du crime qui lui fut imputé; l'ambition maternelle dans un cœur comme le sien était capable de tout. Du reste elle fut punie par le fils, qui lui ressemblait, qu'elle ne put parvenir à gouverner comme elle l'espérait, et qui, si le meurtre eut lieu, en profita sans l'en récompenser. On voit à Rome plusieurs statues qui passent pour être celles de Livie. C'est une beauté froide, un visage sans expression, une physionomie composée et tranquille; dans une statue qui est à Saint-Jean-de-Latran, elle a, pour me servir d'une expression vulgaire, l'*air de ne pas y toucher*. D'ailleurs nulle apparence de fausseté : le chef-d'œuvre de la dissimulation est de savoir se dissimuler. On a cru reconnaître Livie dans cette belle statue si sévèrement et si gracieusement drapée qu'on appelle *la Pudicité*. Malgré sa vie sans scandale depuis qu'elle fut la femme d'Auguste, celle qui l'avait épousé enceinte du fait d'un premier époux ne méritait point de personnifier cette vertu; de plus la tête est moderne.

Rome ne possédait pas un portrait de Julie : M. Visconti vient de découvrir à Ostie un buste dans lequel il reconnaît cette fille d'Auguste, fameuse par ses débordemens, que l'empereur lui-même fut accusé d'avoir partagés. Auguste, qui la punit si rigoureusement et montra contre elle une colère où il entrait peut-être autre chose que le courroux paternel, Auguste fit probablement disparaître ses images, ce qui en explique la rareté; mais il est à Rome un lieu qui rappelle les désordres de Julie et où il ne semblerait pas qu'on dût aller les chercher : c'est l'emplacement connu de la tribune aux harangues, dans laquelle elle se plaisait à braver les lois qui y avaient été prononcées contre l'adultère.

On rencontre assez fréquemment dans les musées de Rome la tête de la respectable Antonia, mère de Germanicus. L'air sage et presque dévot d'Antonia est un peu d'une sainte et un peu d'une prude. L'image de l'honnêteté repose, rencontrée dans cette famille où l'honnêteté était si rare.

Le mot *familia* avait en latin le sens qu'il a conservé en italien, de domesticité. La *famille* se composait de tous ceux qui appartenaient au père de famille, qu'ils fussent de son sang ou dans sa dépendance. A ce titre, on doit placer dans la famille impériale cette foule d'affranchis d'Auguste et de Livie dont les urnes remplissaient plusieurs de ces grands sépulcres communs que l'on nommait *columbaria*. Bianchini croit que le nombre des urnes s'élevait à six mille. Sainte-Croix fait remarquer le contraste que présente ce luxe de serviteurs avec la prétention affichée par Auguste de ramener les mœurs à leur sévérité primitive. Il ajoute avec raison : « Quoique Auguste affectât une simplicité républicaine dans son habillement et sa manière de vivre, il avait néanmoins un état de maison comparable à celui d'un despote d'Orient. Les monumens publics suppléent là-dessus au silence de l'histoire. » En effet, les inscriptions sépulcrales des *columbaria* de la voie Appienne montrent, comme disaient les anciens de ces multitudes de serviteurs, un *peuple*, une *armée* d'esclaves et d'affranchis attachés à la personne de l'empereur et de l'impératrice. Il n'est pas d'office qui ne soit représenté, et la division, je ne dirai pas du travail, mais de la servitude, est poussée jusqu'à l'extrême. Il y a des préposés à la garde-robe, à l'argenterie, les uns pour la vaisselle, les autres pour les coupes à boire. Il y en a pour l'habit du matin, pour le vêtement royal, pour les grands vêtemens et pour les habits légers, pour la toilette, pour la chaussure; quelques-uns avaient la charge des statues du palais, d'autres celle des coffres au linge. Quand on entre dans celui de ces sépulcres qui existe encore, quand on lit les inscriptions qu'il renferme et celles qui en proviennent, il semble qu'on est transporté dans l'intérieur de la vie domestique d'Auguste et de Livie, et qu'on voit passer devant soi cette foule obscure qui les servait.

Pour achever l'histoire du règne d'Auguste par les monumens, il faut parler de ceux qui se rapportent à quelques hommes qui s'illustrèrent dans la guerre et dans la littérature. Je les ai désignés par le nom de courtisans; malheureusement ce nom s'applique à tous.

Ce nom ne convient à personne mieux qu'au gendre d'Auguste, Agrippa, qui, en lui rendant les plus grands services, mit toujours un soin extrême à s'effacer devant lui, ne s'attribuant jamais l'honneur de ce qu'il faisait, mais en reportant toujours la gloire au maître, de manière à ne lui causer nul ombrage. C'était chez Agrippa un système. Il disait à ses amis que « la plupart des princes n'ai-

maient pas qu'on leur fût supérieur en rien, que pour cette raison ils se chargeaient volontiers des entreprises dont le succès était facile, et confiaient aux autres ce qui était difficile et incertain; que s'ils étaient forcés de remettre à leurs sujets la conduite d'une affaire qui pouvait réussir, ils en avaient du dépit; que, tout en désirant le succès de l'entreprise, il ne leur plaisait pas qu'on en recueillît l'honneur; qu'en conséquence un homme qui voulait se conserver devait se tirer des difficultés d'une expédition, mais réserver pour le prince le mérite de la réussite. » On voit que la complaisance était la vertu dominante d'Agrippa, qualité du reste fort nécessaire au mari de Julie. Usant de cette dextérité dont il recommandait aux autres l'emploi, il s'illustra assez par les armes pour se créer des titres à l'empire, qu'il ambitionnait d'obtenir un jour, sans mécontenter l'empereur. On ne se douterait pas, en voyant les bustes d'Agrippa, qu'il fut un si parfait courtisan. Son visage a une expression de sévérité farouche qui répond très bien à ce que Pline, parlant de lui, appelle *torvitas*. Agrippa nous paraît, d'après sa mine renfrognée, avoir été un de ces hommes (et il y en a dans tous les temps) sur lesquels on pourrait faire la comédie du *bourru complaisant*. C'est de lui que Velleius Paterculus a dit « qu'il savait obéir à un seul pour commander aux autres, » c'est-à-dire que son caractère était à la fois servile et impérieux, ce qui non plus n'est pas rare : tout le monde a rencontré des Agrippa.

D'après le caractère d'Agrippa, on peut affirmer qu'il n'a jamais donné sérieusement à Auguste le conseil de déposer l'empire, d'autant plus qu'il aspira toujours à lui succéder, à moins que, dans la comédie qu'il voulait jouer, Auguste ne lui ait imposé ce rôle. L'historien Dion Cassius, qui nous donne le discours prononcé en cette occasion par Agrippa, discours que Dion sans doute a composé, fut probablement conduit à admettre ce récit peu vraisemblable par ce qui l'avait fait peut-être inventer, l'air rébarbatif d'Agrippa; cet air a pu tromper les anciens sur son compte, comme nous tromperaient ses bustes, si l'histoire n'était pas là pour les démentir. Tout trompeurs qu'ils sont cependant, ils ont une sorte d'importance historique en faisant comprendre l'erreur des contemporains d'Agrippa à la postérité. Du reste, Agrippa a fait de grandes choses, et aucun citoyen romain n'a laissé de plus grands monumens.

Homme de mer éminent et véritable auteur de la victoire navale qu'Auguste remporta sur Sextus Pompée, seul il fut honoré d'une couronne rostrale. En mémoire de ses exploits maritimes, il bâtit un portique où étaient peintes les aventures des Argonautes, et qui portait leur nom. Ce portique entourait un temple de Neptune auquel on croit avoir appartenu les onze belles colonnes qui forment

aujourd'hui la façade de la douane, appelée (rencontre bizarre!) la douane de mer. Agrippa donna le plus grand soin aux eaux, cette première nécessité des Romains. Durant son édilité, il établit cent cinq fontaines jaillissantes, soixante-dix abreuvoirs, trente châteaux d'eau. Le premier, il créa des bains publics, — on en voit un reste derrière le Panthéon, — et légua un revenu à Auguste pour que le peuple pût se baigner gratis; ceci montre que, dans l'origine, l'état percevait un droit sur les baigneurs. Ce luxe d'eau et d'ablutions, qui était celui des plus pauvres Romains, est bien diminué parmi leurs descendans, et j'ai vu un temps où il n'y avait à Rome pour les étrangers qu'une baignoire. On se faisait inscrire pour avoir son tour. Agrippa amena dans Rome l'eau *virgo*, la meilleure de toutes; on peut s'en convaincre encore aujourd'hui, car l'*acqua vergine* a conservé son excellence comme son nom. C'est elle qui forme la belle nappe de la fontaine de Trevi, ce monument où le rococo est grandiose et où le bizarre touche au sublime. Si l'on descend dans un lavoir obscur du voisinage, on trouve les restes d'un château d'eau qui appartenait à l'aqueduc d'Agrippa. L'architecture sévère du monument antique contraste d'une manière frappante avec le château d'eau de l'école du Bernin. Cette eau s'appelait eau *virgo* parce qu'une jeune fille en avait indiqué la source. Agrippa eut soin de lui donner le nom d'Auguste, et l'appela *aqua Augusta*.

Agrippa avait besoin, pour préparer sa grandeur future, de la faveur populaire en même temps que de celle de l'empereur. Pour obtenir la première, il restaura les monumens et les routes; il fit exécuter un travail immense, la réparation et le nettoyage des égouts de Rome. Lui-même y descendit et les parcourut. Ce fut alors qu'il passa, en bateau, du Tibre sous la *cloaca maxima*, ce que les voyageurs, quand les eaux du fleuve sont basses, peuvent faire, et ont raison de faire encore. Agrippa embellit et orna les *Septa;* on nommait ainsi le bâtiment où se faisaient les élections par tribus. Dans l'origine, c'était une enceinte en bois assez semblable à celles où l'on parque les brebis, ce qui lui avait fait donner le nom d'*Ovilia*, nom rustique comme la Rome primitive elle-même. Au temps du triumvirat, Lépide avait remplacé cette enceinte en bois par une enceinte en pierre. Cicéron, avant lui, avait formé le projet de la couvrir de marbre et de l'entourer d'un portique de mille pas. Agrippa l'orna de statues et de peintures. C'est au moment où les comices populaires, que Tibère allait bientôt détruire, avaient déjà perdu toute importance, que le complaisant Agrippa décorait magnifiquement les *Septa*. Cela faisait partie du manége d'Auguste, et donnait un éclat apparent aux élections, quand les élections ne signifiaient plus rien. Du temps où les *Septa* ressemblaient à une étable, le sort du

monde s'y décidait réellement. Agrippa eut soin de les appeler *Julia* pour complaire à Auguste. Plus tard, lorsque le progrès du despotisme les eut rendus tout à fait inutiles, les *Septa* servirent pour des jeux. En songeant combien les élections étaient peu sérieuses sous Auguste, on ne peut trouver que, depuis Agrippa, ce bâtiment ait beaucoup changé de destination.

Agrippa commença et Auguste acheva la construction du *Diribitorium;* on nommait ainsi le lieu où la paie était donnée aux soldats. C'était un édifice très considérable, le plus vaste qui fût couvert d'un toit, si bien que, le toit ayant été détruit, on ne put le rétablir. Chacun conçoit que sous les empereurs la paie des soldats était une grande affaire et méritait qu'un vaste édifice lui fût consacré. Là était l'essence du gouvernement impérial, et non dans le simulacre d'élections qui avait encore lieu dans les *Septa*. Ceux-ci étaient un vieux monument républicain que l'on replâtrait par hypocrisie. Le *Diribitorium* au contraire était un monument impérial par excellence. Par ces constructions et ces embellissemens, Agrippa savait bien qu'il faisait sa cour à Auguste, car Auguste aimait que l'on bâtit, comme il bâtissait lui-même. C'est pour obéir à ses exhortations que Statilius Taurus éleva le premier amphithéâtre en pierre qu'eussent vu les Romains, modeste précurseur du gigantesque Colysée, et dont l'emplacement est indiqué par une butte formée de ses décombres; Philippus, le temple d'Hercule Musagète, c'est-à-dire *qui conduit les Muses* (en effet les Muses suivaient la Force); Asinius Pollion, l'*atrium* de la Liberté; — il prenait bien son temps pour consacrer un édifice à la Liberté! mais Auguste lui en avait donné l'exemple; — Balbus, le théâtre qui porta son nom; enfin Agrippa, de nombreux édifices.

Le souvenir d'Agrippa est attaché au Panthéon, ce temple admirable que le christianisme a sauvé en le convertissant en église. Jamais il ne fut dédié, comme on le répète toujours, à tous les dieux. Le Panthéon s'appela ainsi, selon Dion Cassius, soit parce qu'il renfermait les statues de Jupiter, de Mars et de plusieurs autres divinités, soit parce que sa voûte imitait la forme du ciel. De même l'architecte qui construisit Sainte-Sophie devait s'écrier un jour : « Il faut que cette église, consacrée à la sagesse éternelle, ressemble au ciel, où elle réside. » Quoi qu'il en soit, ce monument est un magnifique exemple de la servilité d'Agrippa; il y avait placé les statues de César et d'Auguste, et en avait d'abord voulu faire un temple consacré à ces deux hommes, dont l'adulation officielle avait fait deux divinités. Auguste, qui plusieurs fois refusa les honneurs divins, ne pouvait consentir à ce que voulait Agrippa; c'eût été sortir de son rôle de réserve prudente et de modestie affectée. Sans ac-

cepter l'hommage idolâtre de son gendre, il permit seulement qu'on plaçât sous le portique sa statue et celle d'Agrippa lui-même. J'ai remarqué ailleurs (1) avec quelle étourderie un poète érotique du XVIII[e] siècle, Bertin, a dit :

..... Et ce beau Panthéon
Où semble errer encor l'ombre d'un peuple libre.

Sans doute sous Auguste le peuple romain était l'ombre d'un peuple libre; mais le Panthéon ne saurait rappeler, comme semble l'entendre le poète, aucun souvenir de liberté : il rappelle au contraire, on vient de le voir, une flatterie si basse qu'elle ne peut être acceptée.

Seul à Rome, le Panthéon donne au voyageur le plaisir de contempler un édifice antique entièrement intact, sauf les ornemens en bronze, pillés tour à tour par un empereur de Constantinople, Constant II, et par un pape, Urbain VIII. Ce dernier s'est chargé de rappeler dans une inscription à la postérité, comme si elle pouvait l'oublier, qu'il avait commis cette barbarie non-seulement pour élever avec les dépouilles du Panthéon le baldaquin de Saint-Pierre, mais encore, ce qu'on sait moins, pour fondre des canons. A cela près, l'intérieur du Panthéon, comme l'extérieur, est parfaitement conservé, et les édicules placés dans le pourtour du temple forment les chapelles de l'église. Jamais la simplicité ne fut alliée à la grandeur dans une plus heureuse harmonie. Le jour, tombant d'en haut et glissant le long des colonnes et des parois de marbre, porte dans l'âme un sentiment de tranquillité sublime. Vue du dehors, la coupole métallique fait bien comprendre l'expression de Virgile, qui l'avait sous les yeux et peut-être en vue quand il écrivait :

..... Mediâ testudine templi.

En effet, cette coupole surbaissée ressemble tout à fait à la carapace d'une tortue.

Au dehors, le portique, avec ses belles colonnes de granit à bases et à chapiteaux de marbre, est d'un grand style. L'aspect en serait encore plus imposant, si l'élévation du sol n'avait fait disparaître les vingt et une marches par lesquelles on montait au temple, qui gagnerait à être vu de plus bas. Ce n'est pas l'architecture grecque, car c'est le corinthien romain, et l'angle du fronton est plus aigu que ne le serait celui d'un fronton grec; mais c'est l'architecture romaine dans toute sa majesté. Il est évident que la salle ronde existait avant le portique et que celui-ci a été ajouté après coup. On voit

(1) *Portraits de Rome à différens âges.* — *Revue des Deux Mondes*, 1[er], 15 juin et 1[er] juillet 1835.

encore, derrière le fronton actuel, le fronton primitif appliqué sur le mur de la salle elle-même. On a été par là conduit à supposer qu'originairement le Panthéon était une salle des thermes d'Agrippa. Le portique aurait été ajouté quand Agrippa voulut faire de cette salle un temple. Quelques circonstances semblent favoriser cette opinion. Une salle ronde se trouve dans les thermes de Caracalla, placée exactement comme l'eût été, par rapport aux thermes d'Agrippa, celle qui serait devenue le Panthéon; une salle des thermes de Dioclétien, qui ressemble au Panthéon en miniature, est devenue l'église de Saint-Bernard. Cependant plusieurs objections se présentent : si le Panthéon était primitivement une salle de bains, pourquoi les niches et les édicules? A-t-on pu les ajouter après? D'autre part, Dion Cassius distingue le Panthéon des thermes. Ce qui me paraît le plus probable, c'est que le Panthéon fut toujours un temple et que le portique fut ajouté quand, Auguste ayant refusé que sa statue fût érigée à l'intérieur, Agrippa voulut se dédommager de sa flatterie manquée en élevant le portique, sous lequel la statue impériale devait être placée aussi magnifiquement que possible.

Un admirable tombeau de porphyre qu'on voit à Saint-Jean-de-Latran, où il sert de cénotaphe au pape Clément XII, passe pour avoir contenu les cendres d'Agrippa, parce que ce tombeau a été trouvé sous le portique du Panthéon; mais il est impossible qu'il ait eu cette destination, car on sait positivement que les restes d'Agrippa furent déposés, par ordre d'Auguste, dans son propre mausolée.

Si Agrippa ne montrait point dans ses rapports avec Auguste la rudesse empreinte sur ses traits et ne conservait rien pour son propre compte de l'austérité républicaine, il paraît avoir été fort exact dans l'application des lois pénétrées du vieil esprit républicain et qui tendaient à réprimer le luxe immodéré des funérailles. Nous le savons par une inscription trouvée près de la tombe pyramidale de Cestius. Cestius, riche particulier romain, avait prescrit par son testament qu'on enterrât avec lui des étoffes précieuses. Il avait nommé Agrippa son exécuteur testamentaire; mais l'édile, et c'était peut-être Agrippa lui-même, fit appliquer la loi qui interdisait ce faste sépulcral, et les héritiers employèrent la valeur des étoffes, dont l'emploi funéraire était prohibé, à élever au mort deux statues colossales. On croit qu'un pied de bronze conservé au Capitole appartenait à l'une de ces deux statues, dont les piédestaux ont été découverts auprès de la pyramide funèbre.

Cette pyramide, sauf les dimensions, est absolument semblable aux pyramides d'Égypte. Si l'on pouvait encore douter que celles-ci étaient des tombeaux, l'imitation des pyramides égyptiennes dans un tombeau romain serait un argument de plus pour prouver qu'elles

avaient une destination funéraire. La chambre qu'on a trouvée dans le monument de Cestius était décorée de peintures dont quelques-unes ne sont pas encore effacées. C'était la coutume des peuples anciens, notamment des Égyptiens et des Étrusques, de peindre l'intérieur des tombeaux, que l'on fermait ensuite soigneusement. Ces peintures, souvent très considérables, n'étaient que pour le mort et ne devaient jamais être vues par l'œil d'un vivant. Il en était certainement ainsi de celles qui décoraient la chambre sépulcrale de la pyramide de Cestius, car cette chambre n'avait aucune entrée. L'ouverture par laquelle on y pénètre aujourd'hui est moderne. On avait déposé le corps ou les cendres avant de terminer le monument; on acheva ensuite de le bâtir jusqu'au sommet.

Nous sommes ramené à Auguste par un personnage qui eut avec lui des rapports intimes et lui sauva la vie, l'affranchi Musa, son médecin. On croit qu'une statue du Vatican est celle de Musa. Musa guérit Auguste par l'usage des bains froids et des boissons froides : c'était un traitement hydrothérapique. Les bains froids de Musa qui avaient sauvé Auguste, et dont Horace nous apprend que lui-même fit usage, tuèrent le jeune Marcellus, aidés peut-être, il est vrai, par les soins de Livie. La reconnaissance d'Auguste ne fut pas découragée par la mort de son neveu, et il éleva à Musa une statue en bronze auprès de celle d'Esculape. La statue du Vatican dans laquelle on pense reconnaître le médecin d'Auguste ne serait, dans tous les cas, qu'une copie antique de celle-là, car elle est en marbre. Musa, si c'est lui, est représenté en Esculape, ce qui s'accorderait avec l'honneur qu'on lui fit en plaçant son image auprès de celle du dieu.

En parlant d'Auguste, je ne saurais oublier les grands poètes qui l'ont trop immortalisé; mais ce n'est pas à Rome qu'il faut chercher la mémoire de Virgile : ce sont les vertes prairies de Mantoue, les bords sinueux du Mincio,

... Tardis ubi flexibus errat
Mincius....

qui peuvent rappeler le poète des églogues, toutes remplies des souvenirs d'une nature plus fraîche, plus molle, plus ombreuse que la campagne de Rome, même au temps de Virgile; c'est Naples, qui garde, non son tombeau, bien qu'on le montre aux étrangers, ni son laurier, quoiqu'on le replante de temps en temps pour les touristes anglais, mais la tradition populaire, telle que le moyen âge l'a faite, de Virgile savant et magicien, dont l'*école* était sur le rivage où des rochers portent encore le nom de *scuola di Virgilio* (école de Virgile). A Rome, il ne reste nul vestige de l'auteur de l'Énéide; on sait seulement qu'il habitait sur l'Esquilin, près des jardins de Mécène. Ce

voisinage avait attiré les poètes dans ce quartier; Properce y habitait, comme Virgile et probablement Horace.

La légende a commencé de bonne heure pour Virgile. Avant que, dans les fabliaux, on eût fait du grand poète un sorcier malin et quelquefois dupé, dans la *Vie de Virgile* attribuée à Donat, parmi d'autres anecdotes puériles, il en est une dont l'origine pourrait bien se rattacher à un monument retrouvé récemment, le tombeau du boulanger Virgilius. Il y a quelques années, en dégageant la Porte-Majeure d'un ouvrage de fortification qui remontait à Honorius, on découvrit, caché dans la maçonnerie qu'on détruisait, un grand tombeau appartenant à un boulanger nommé Virgilius Eurysacès, qui avait la ferme du pain pour les appariteurs, ainsi que l'apprend une inscription répétée sur les quatre faces du monument. Ce monument bizarre, dans lequel le mort avait fait représenter en de curieux bas-reliefs tout ce qui se rapporte à la préparation, à la confection et à la vente du pain, ce monument, avant qu'il eût disparu dans les constructions d'Honorius, avait dû frapper les yeux du peuple par sa grandeur, sa singularité, sa situation à l'angle que formaient les voies Labicane et Prenestine. Le nom de *Virgilius* plusieurs fois répété avait pu faire croire au vulgaire que c'était le tombeau de Virgile. De là peut-être est venue une historiette ridicule d'après laquelle Auguste aurait envoyé plusieurs fois des pains au poète, et le poète, mécontent d'être ainsi récompensé, aurait dit un jour à l'empereur que sans doute il était fils d'un boulanger. Le peuple, en voyant représentés sur ce qu'il prenait pour le tombeau de Virgile des pains transportés, pesés, distribués, a pu supposer que ces représentations faisaient allusion à un trait de la vie de Virgile et imaginer le conte absurde dont je viens de parler.

Les bustes de Virgile sont, d'après le sage auteur de l'*Iconographie romaine*, Visconti, dénués de toute authenticité; mais il faut convenir que la douceur et la pureté des traits qu'on lui prête conviennent à ce qu'on sait de son caractère aimable et candide, non moins qu'à la pureté de son génie. Si ces portraits n'ont pas été faits d'après lui, on peut les dire ressemblans, car ils ressemblent à son âme et à ses vers. Il en serait de ces bustes comme de celui d'Homère, certainement idéal, mais qui est pour ainsi dire l'effigie de sa poésie sublime.

On n'a pas non plus de buste authentique d'Horace. Son portrait est dans ses œuvres, où il se peint tout entier avec un charmant abandon et sans trop se flatter, pas plus au physique qu'au moral, petit, replet, les yeux chassieux. Une médaille nous prouve qu'il avait une figure fine et spirituelle, comme devait l'être celle de l'auteur des *Satires* et des *Épîtres*, qui forment la partie la plus originale de ses œuvres, celle où il a le plus mis de lui-même. Le souvenir d'Horace est beaucoup plus présent que celui de Virgile à Rome, et surtout

aux environs de Rome. Ses poésies sont pleines d'allusions locales. On ne peut voir le Soracte sans se rappeler le *altâ stet nive candidum Soracte*, le Soracte blanchi par une neige épaisse, tel qu'on s'étonne à tort de ne le voir jamais, oubliant qu'Horace parle du Soracte chargé de neige pour désigner un hiver d'une rigueur extraordinaire dans lequel le Tibre avait gelé; ce qui est très rare, mais cependant s'est vu quelquefois : le Tibre a pris en 1807.

On peut suivre Horace dans les divers quartiers de la grande ville : sur le mont Quirinal, d'où il se plaint d'être obligé de courir à l'extrémité de l'Aventin; au Forum, où il est venu répondre d'un ami, et où il fend avec peine la foule qui l'entoure, lui demandant sa protection auprès de Mécène; dans le *vicus tuscus*, par où, à travers la population peu respectable qui habite le *quartier toscan*, il se rend chez ses libraires, les frères Sosie; enfin dans ces rues de Rome, alors si animées, maintenant si solitaires, où l'on ne rencontre plus tant d'embarras, où l'on n'est pas aussi gêné qu'au temps d'Horace par le transport des pierres et des poutres, où l'on est moins empressé de bâtir. C'est aux embarras de Paris qu'il faudrait transporter cette peinture des embarras de Rome, pour qu'elle fût ressemblante aujourd'hui; mais c'est bien à Rome que l'on retrouverait le mendiant jurant par Sérapis qu'il s'est cassé la jambe : seulement de nos jours le mendiant invoquerait à l'appui de son mensonge le nom de la madone au lieu du nom de Sérapis.

En faisant cette promenade *horatienne*, en allant çà et là avec l'aimable poète à travers les quartiers de Rome qu'il a parcourus et parfois mentionnés dans ses vers, on arrive sur la *voie Sacrée*, où l'on marche peut-être comme lui absorbé dans quelque rêverie frivole.

Nescio quid meditans nugarum, totus in illis.

Et encore à présent il peut arriver qu'on trouve là un fâcheux, qu'ayant lu son Horace, on lui dise aussi, pour s'en délivrer, qu'on a une affaire sur l'autre rive du Tibre, près des jardins de César, c'est-à-dire vers *Santa-Maria in Trastevere*, et que le fâcheux, comme celui d'Horace, se trouve avoir précisément affaire de ce côté. J'ai pour ma part essayé du moyen employé par le poète pour échapper à un *secatore* de son temps, et cet artifice ne m'a pas mieux réussi qu'à lui.

Bien qu'Horace ait dit un jour : « Capricieux, j'aime Rome à Tibur et Tibur à Rome, » on voit que réellement il se déplaisait dans la vie agitée de la ville, et aimait la paix et la liberté des champs.

O rus, quando te aspiciam!

est un cri parti du cœur. « Tu sais, dit-il à l'intendant de son habitation rustique, démentant l'inconstance dont il s'accusait tout à

l'heure, que, toujours sur ce point d'accord avec moi-même, je quitte à regret la campagne toutes les fois que d'ennuyeuses affaires m'appellent à Rome. » C'est donc à la campagne qu'il faut l'aller chercher, car ce sont les souvenirs et les scènes champêtres qu'il s'est complu à retracer. Celui qui se borne à désigner sans les décrire les différens quartiers de Rome trouve des expressions brièvement, mais vivement pittoresques, quand il s'agit des ombrages de Tibur ou de son habitation de la Sabine.

Je ne saurais mieux indiquer au lecteur comment s'y prend Horace pour donner une idée vraie des lieux qu'en citant quelques lignes de M. Patin, son savant et ingénieux interprète. « Ce n'est pas qu'Horace soit descriptif à la manière des modernes, jamais il ne décrit pour décrire; il n'est jamais long, il s'en faut de tout, ni minutieux dans ses descriptions. Le plus souvent une épithète caractéristique, d'autres fois un petit nombre de circonstances, choisies parmi les plus frappantes, rangées dans l'ordre qui les découvre à une observation rapide, groupées de telle sorte qu'elles révèlent l'idée de l'ensemble, et que le tableau largement ébauché par le poète s'achève dans l'esprit du lecteur, voilà la vraie, la grande description de Virgile et d'Horace. Cette description est chez Horace toute passionnée, animée par un sentiment vrai des scènes qu'elle reproduit, par l'amour de quelques lieux préférés, par le goût de la nature champêtre et de la vie rustique. »

Que de vers charmans dans Horace consacrés à peindre ce Tibur tant aimé, ce délicieux Tivoli dont il est si doux de goûter après lui, je dirai presque avec lui, les impérissables enchantemens! Comment ne pas y murmurer cette ode ravissante dans laquelle, après avoir énuméré les beaux lieux qu'il avait admirés dans son voyage de Grèce, revenant à son cher Tibur, il s'écrie, comme d'autres pourraient le faire : « Rien ne m'a frappé autant que le temple retentissant d'Albunea (1), l'Anio qui tombe, le bois sacré de Tiburnus et les vergers qu'arrosent les eaux vagabondes! »

Quam domus Albuneæ resonantis,
Et præceps Anio, ac Tiburni lucus et uda
Mobilibus pomaria rivis.

Est-il rien de plus gracieux, de plus sonore et de plus frais? Malheureusement il ne reste d'Horace à Tivoli que les cascatelles, dont le murmure semble un écho de ses vers. Les ruines qu'on montre au voyageur comme celles de la maison d'Horace ne lui ont jamais appartenu, bien que déjà du temps de Suétone à Tibur on fît voir aux curieux la maison du poète.

(1) De la sibylle de Tivoli, dont on croit reconnaître, hélas! peut-être à tort, le temple élégant suspendu au-dessus d'un gouffre de verdure, d'ondes et de bruit.

Le véritable pèlerinage à une demeure champêtre d'Horace, c'est celui qu'on peut faire à sa villa de la Sabine. S'il n'y reste de sa maison que des briques et des pierres enfouies à l'endroit où une esplanade en fait reconnaître aujourd'hui l'emplacement, les lieux voisins portent des noms dans lesquels on a pu retrouver les anciens noms. Le village de Mandela, dont Horace était voisin, s'appelle Bardella; la Digentia est devenue la Licenza. Il y a aussi la fontaine d'Oratini, et, tout près des débris de l'habitation, la Colline du Poète, *Colle del Poetello*. Ce pèlerinage, je ne l'ai point fait; je m'engage à l'accomplir. En attendant, j'ai presque vu tous les environs de la villa sabine d'Horace par les dessins de M. Bénouville et les explications de M. Noël Desvergers, qu'on trouve dans le nouvel et charmant *Horace* de M. Didot. Cette villa est celle que Mécène avait donnée à Horace. C'était « ce champ modeste qu'il avait rêvé, avec un jardin, auprès une eau toujours vive et un peu de forêt au-dessus. » La végétation a été changée par la culture, mais les grands traits du paysage subsistent. L'on voit toujours la chaîne de montagnes qui est coupée par une vallée profonde, celle où coule la Licenza. L'abbé Chaupy, à qui revient l'honneur de s'être le premier bien orienté dans ces localités consacrées par le souvenir d'Horace, fait remarquer la justesse de tous les détails de cette description que le poète semble s'excuser de faire si longue, *loquaciter*, et qui est renfermée dans quelques vers. La vallée est en effet étroite et profonde. Il y a au midi une montagne au pied de laquelle on suppose qu'était la maison d'Horace, et cette montagne est tellement placée, dit Chaupy, « que la maison du poète était frappée librement par le soleil la matinée dans son côté droit, mais qu'elle n'en recevait par son flanc gauche que quelques rayons échappés vers le soir. » On voit avec quelle conscience le bon abbé établit l'exactitude de la description horatienne, et prouve le mérite topographique de ces vers charmans et précis :

Continui montes ni dissocientur opacâ
Valle, sed ut veniens dextrum latus aspiciet sol,
Lævum decedens curru fugiente vaporet.

Quand on est à Rome et qu'on aime Horace, on le suit encore plus loin. On se met en route avec lui lorsqu'il part pour Brindes, et on l'accompagne au moins jusqu'à Terracine, à la frontière de l'état romain.

En mettant le pied sur la voie Appienne, Horace la salue comme la *reine des grandes routes*, et encore aujourd'hui nous comprenons son admiration, quand nous la parcourons après lui, marchant entre deux rangées de tombeaux de toutes les formes, de tous les âges, dont les débris attestent la magnificence infiniment variée, dont

quelques-uns sont encore presque intacts, foulant les dalles de lave sur lesquelles sa litière a passé, montant sur les trottoirs qui subsistent, nous retournant sans cesse pour contempler cette double file de ruines qui se prolonge en avant et en arrière, à perte de vue, à travers la campagne immense, inhabitée, silencieuse, traversée par d'autres ruines et terminée par ce mur bleuâtre de montagnes, l'horizon le plus suave et le plus fier qu'il puisse être donné à des yeux humains de contempler.

Nous arrivons ainsi avec Horace à l'Ariccia. Là nous disons comme lui :

Egressum magnâ me excepit Aricia Româ,

enchantés de ces délicieux aspects dont Horace, moins occupé que nous ne le sommes du pittoresque, n'a point parlé. La ville moderne de l'Ariccia s'est perchée, comme il arrive souvent, dans la citadelle de la ville ancienne. De celle-ci il ne subsiste que les débris du temple de Diane et quelques autres dans lesquels M. Pierre Rosa, cet explorateur infatigable et sagace de la campagne romaine, et qui excelle à découvrir les ruines que son aïeul Salvator Rosa aimait à peindre, a cru retrouver les restes de la petite auberge (1) où Horace a logé (*hospitio modico*), et même des vases contenant l'orge destinée aux montures des voyageurs. Arrivés à l'entrée des Marais-Pontins, nous ne pouvons pas faire comme Horace, qui s'embarqua le soir sur un canal pour les traverser; ce canal n'existe plus. Les Marais-Pontins ne sont plus des marais, mais des prairies à demi noyées où croît une végétation luxuriante, où l'on voit les bergers à cheval pousser de leurs longues lances les bœufs enfoncés jusqu'au poitrail dans les grandes herbes. On roule rapidement sur une bonne route qui a remplacé la route antique, souvent envahie par les eaux au temps de Lucain :

Et quâ Pomptinas via dividit uda paludes.

Horace préféra le canal à la route de terre, peut-être parce que le chemin était dégradé momentanément. Cette conjecture de M. Desjardins me paraît plausible. « Horace, dit-il, s'embarque le soir sans avoir soupé, se condamnant à ne point dormir pour faire un trajet de cinq lieues auquel il fallut consacrer toute la nuit et une partie de la matinée du lendemain, en suivant le canal. En admettant comme vraisemblable qu'un épicurien, qui plaçait au nombre des malheurs tout ce qui devait lui imposer quelque gêne, choisît sans motif ce mode fatigant de transport, il est peu probable que les gens d'affaires, les personnes pressées d'arriver, se soumissent par fantaisie aux ennuis d'un pareil trajet. »

(1) Voyez M. Ernest Desjardins, *Voyage d'Horace à Brindes*, p. 13.

Le moment de l'embarquement, la confusion qui s'ensuit, l'entassement des voyageurs dans le *coche* de Terracine, sont peints par Horace avec une amusante vivacité. « Les bateliers et les esclaves se disent des injures. — Aborde ici. — Tu en mets trois cents. Oh!... c'est assez... Pendant qu'on paie sa place et qu'on attelle la mule, une heure se passe. » A entendre ces injures échangées, ces cris, à voir la lenteur avec laquelle on procède et le nombre de voyageurs qu'on empile dans le bateau, on dirait qu'Horace a eu affaire à des Romains d'aujourd'hui. Ce qui suit est encore caractéristique des mœurs du pays, et il n'est pas de voyageur en Italie qui ne se rappelle quelque incident pareil à celui qu'Horace va raconter. « Les cruels moustiques et les grenouilles des marais éloignent de nous le sommeil. Les mariniers et les passagers bien abreuvés chantent à l'envi leur maîtresse absente. Enfin, au moment où les voyageurs fatigués commencent à s'endormir, le conducteur paresseux envoie paître sa mule, attache à une pierre la corde de la barque, et, couché sur le dos, ronfle de grand cœur. Le jour était venu, et nous ne sentions pas le bateau marcher. L'un de nous, à tête vive, s'élance, et d'un bâton de saule laboure la tête et les reins de la mule et du batelier. »

Horace excelle dans les détails familiers. Ce n'est pas un touriste cherchant des *impressions;* il voyage un peu à la manière de Montaigne, nous parlant de ses maux d'yeux comme celui-ci de ce qu'il appelle sa colique. Cependant l'un et l'autre, quand il leur en prend fantaisie, rencontrent des traits qui peignent. Ainsi Horace nous montre par un vers la ville volsque d'Anxur posée sur les rochers blancs qui dominent la moderne Terracine.

Impositum saxis latè candentibus Anxur.

Ce vers n'est-il pas tout un tableau, tracé, comme faisaient les anciens, d'un pinceau sobre et vif?

Mais revenons à Rome. Horace ne nous a pas appris où était sa maison de ville; nous savons seulement qu'elle était sur une hauteur, probablement sur le mont Esquilin, où habitaient Mécène et, non loin de lui, Properce et Virgile. Ce qui est certain, c'est qu'Horace fut enterré dans les jardins de Mécène, gracieuse sépulture qui convenait au poète ami des arbres et des eaux. Elle honore l'homme puissant qui, dans son testament, disait à Auguste : « Souviens-toi de notre Flaccus, » et qui, après avoir accueilli et protégé Horace pendant sa vie, devait encore accueillir et protéger sa cendre quand lui-même ne serait plus. Oui, le souvenir de Mécène mérite d'être associé à celui d'Horace, non pas seulement parce qu'il fut pour lui un protecteur, mais parce qu'il mit de la grâce dans sa protection, encourageant la timidité du jeune homme inconnu qui l'abordait comme

le fils d'un affranchi pouvait aborder le descendant des Lucumons d'Étrurie, et qui bientôt se sentait à l'aise auprès du troisième personnage de l'empire. Après avoir présenté Horace à Auguste, non-seulement Mécène invitait le poète à souper, mais, ce qui est plus aimable, il allait souper chez lui. Bien des riches ont porté ce nom de Mécène pour avoir encouragé les hommes de lettres tout différemment, c'est-à-dire les payant pour leur platitude et se remboursant en impertinence, les invitant à souper au bout de leur table somptueuse, au lieu de faire comme Mécène, qui allait dans la villa modeste d'Horace boire son petit vin de la Sabine. Le vrai Mécène était simple et cordial, quoiqu'il fût riche et en faveur. Y en a-t-il eu beaucoup d'autres comme celui-là (1)?

Ces jardins de Mécène, que consacre la sépulture d'Horace, étaient sur l'Esquilin, alors aussi bien qu'aujourd'hui presque entièrement couvert de jardins. Ils avaient remplacé le cimetière des pauvres, où, comme dans les *campi santi* de nos jours, il n'y avait pour les cadavres des indigens que des fosses communes (2) appelées puits (*puticuli*). Mécène fit disparaître ce lieu infect, où Horace avait mis la scène des affreux enchantemens de Canidie, et le remplaça par ses jardins magnifiques. L'assainissement du quartier y gagna, et Horace put appeler les Esquilies salubres.

La maison de Mécène devait être considérable. En sa qualité de descendant des Étrusques, qui avaient, dit-on, inventé les tours, Mécène en avait fait construire une très élevée; en haut était un belvédère d'où il considérait, dit Horace, la fumée et l'agitation de l'opulente Rome; c'est probablement de là que Néron prit plaisir à la voir brûler (3). En supposant que les jardins de Mécène s'étendissent jusqu'au pied de l'Esquilin, et vinssent, ce qui est assez naturel, rejoindre le quartier élégant des Carines, on peut admettre qu'ils atteignaient le lieu où depuis Titus bâtit ses thermes sur une partie de la Maison-Dorée de Néron. Au-dessous de ces deux étages de constructions impériales, on voit des traces d'une construction plus ancienne attribuée à Mécène : c'est un reste de pavé en mosaïque d'une élégante simplicité, qui par là conviendrait très bien à

(1) Il y en a un de notre temps, sinon pour les poètes, qui n'en ont plus guère besoin, du moins pour les jeunes gens voués à l'érudition : c'est M. le duc de Luynes, que je n'ai pas l'honneur de connaître personnellement, mais à qui j'aime, dans l'intérêt du bon exemple, à rendre cet hommage public et désintéressé que personne ne démentira.

(2) Le mot est d'Horace :

Hoc miseræ plebi stabat commune sepulcrum.

(3) Quant à l'édifice qui, à Tivoli, porte le nom de maison de Mécène, et dans lequel on a fait servir aux travaux d'une usine une portion des cascatelles chantées par Horace, il est reconnu aujourd'hui que c'était un temple, vraisemblablement un temple d'Hercule.

une époque encore voisine de la république et au goût exquis de Mécène. Horace a peut-être soupé dans cette chambre, ornée d'une mosaïque aussi finement travaillée que ses vers (1).

Il est un poète de ce temps dont le nom ne rappelle pas la protection accordée aux lettres par Auguste, car Auguste fut son persécuteur et son bourreau; il le fit mourir consumé de la fièvre lente de l'exil, le reléguant, lui, l'aimable et brillant Ovide, à l'extrémité du monde romain. Ce n'est pas à Rome, c'est vers la Crimée, ce pays qui a été le tombeau de tant de milliers de Français, qu'il faudrait aller chercher le tombeau d'Ovide, et que les descendans des barbares au milieu desquels il mourut ont nommé, en mémoire de lui, une ville russe *Ovidiopol*. Il y a bien près de Rome le tombeau des Nasons, en un lieu d'où la campagne romaine se présente dans toute sa sauvage et sublime beauté; mais la cendre du plus illustre des Nasons est absente de leur sépulture. Des peintures ornaient ce sépulcre; on a cru y retrouver Ovide dans un poète conduit aux champs élyséens par Mercure, et reconnaître des sujets empruntés à ses *Métamorphoses*. Ce serait un pieux et timide hommage rendu dans l'ombre du tombeau par une noble famille au grand homme malheureux qui fut sa gloire.

Quelle a été la cause du malheur d'Ovide? C'est encore un mystère. On voit par *les Tristes* que deux crimes lui étaient reprochés. L'une des accusations était ridicule : c'était d'avoir écrit *l'Art d'aimer*, d'avoir, comme il le dit spirituellement, enseigné ce que tout le monde sait. Louis XV mettait quelquefois les écrivains à la Bastille, mais il n'a pas imaginé d'envoyer Gentil-Bernard au Canada. D'ailleurs presque tous les poètes contemporains d'Ovide, notamment Horace, Virgile dans ses églogues, avaient écrit des vers plus répréhensibles que ceux d'Ovide, car ce dernier ne chanta que des passions qui peuvent se comprendre. Les vers d'Auguste sur Fulvie sont d'une grossièreté qu'Ovide ne se permit jamais. Le poète banni parle d'un autre tort qu'il confesse, et qui seul a pu être la cause véritable de son exil. Il y revient plusieurs fois, toujours en termes obscurs, s'accusant d'avoir vu ce qu'il ne devait pas voir :

Cur aliquid vidi? cur noxia lumina feci?

« Pourquoi ai-je vu quelque chose? pourquoi mes yeux furent-ils

(1) On pourrait objecter à l'extension que je donne aux jardins de Mécène que ces jardins devaient être en dehors de la ville, puisqu'ils remplaçaient un lieu consacré à des sépultures, et qui par conséquent ne pouvait être compris dans l'enceinte des murs de Servius Tullius; mais nous savons par Denys d'Halicarnasse, et les grands débris du mur de Servius trouvés récemment sur l'Aventin ont démontré qu'au commencement de l'empire on ne tenait plus aucun compte de la vieille muraille des rois, qu'elle était cachée et comme perdue au sein des habitations particulières.

coupables? » Il se compare à Actéon. Ce que ses regards ont rencontré sans dessein peut faire rougir, et il doit le cacher :

Et quæcumque adeò possunt afferre pudorem
Illa tegi cæcâ condita nocte decet.

Il faut avouer que ces expressions voilées se rapportent très bien à un amour incestueux d'Auguste pour sa fille Julie dont Ovide aurait été le témoin involontaire. Julie en ce genre était capable de tout, et les mœurs d'Auguste étaient détestables; enfin Caligula disait que sa mère était née de cet inceste. On a supposé qu'il s'agissait d'une aventure entre Julie et Ovide lui-même, mais les aveux et les réticences du poète ne s'accordent point avec une telle supposition; ils s'expliquent parfaitement au contraire dans l'autre hypothèse (1). Ainsi l'inceste impérial, dont Caligula devait donner l'exemple avec ses trois sœurs, aurait commencé sous le toit modeste du sage Auguste. Il n'y a pas certitude, mais il y a probabilité; d'ailleurs ce soupçon flétrissant est dans tous les cas une juste punition du mystère qu'Auguste a laissé planer sur la faute d'Ovide.

Ovide a eu, dans ses *Fastes*, occasion de mentionner plusieurs localités de Rome. Les abords du Palatin, le temple et le portique d'Apollon sont décrits dans une des épîtres qu'Ovide a datées du Pont. Il suppose que son livre, qu'il envoie à Rome, y a trouvé un des amis du poète qui conduit l'enfant de son exil vers la demeure de celui qui a ordonné cet exil. Ces vers, précieux pour la topographie monumentale de Rome, renferment des traits touchans. Le livre parle, il décrit ce qu'il rencontre : le temple de Vesta, qui s'élevait auprès du mont Palatin, sur l'emplacement aujourd'hui occupé par l'église de Saint-Théodore, et non aux bords du Tibre, où on a cru à tort le reconnaître; puis le temple de Jupiter Stator, à la droite de la porte du palais impérial, par conséquent sur le Palatin, non dans le Forum, où sont les trois belles colonnes auxquelles on a donné longtemps le nom de ce temple. Enfin le pauvre livre arrive à la demeure de Jupiter, c'est-à-dire d'Auguste. Je ne puis trouver nulle sévérité, mais j'éprouve une compassion profonde pour les grosses flatteries qu'Ovide adresse à Auguste dans *les Tristes;* ce titre seul me désarme. Je reproche à Ovide d'avoir, à la fin des *Métamorphoses,* quand il était heureux, fait dire par César, changé en étoile, que les exploits d'Auguste étaient supérieurs aux siens, et qu'il se réjouissait d'être surpassé par son fils; mais je n'ai plus le courage de lui rien reprocher dans l'exil, et je suis ému quand, à propos de la couronne de chêne suspendue au-dessus de la porte du

(1) Voltaire semble avoir admis à la fois l'amour d'Ovide et celui d'Auguste pour Julie :

Amant incestueux de sa fille Julie,
De son rival Ovide il proscrivit les vers.

palais et offerte à Auguste comme conservateur des citoyens, Ovide s'écrie : « Joins aux citoyens que tu as conservés, ô père très bon, un malheureux qui languit relégué aux extrémités de la terre ! »

Puis, poursuivant sa route, le livre avec son guide monte l'escalier du temple d'Apollon, escalier qu'un vers d'Ovide nous prouve avoir été très élevé :

..... Gradibus sublimia celsis
Templa.....

Il voit les statues des Danaïdes, nous apprend que Danaüs était représenté un glaive à la main. Enfin il arrive à la bibliothèque. « Là je cherchais mes frères, dit-il, excepté ceux que leur père voudrait n'avoir pas mis au monde, » c'est-à-dire les quatre livres de *l'Art d'aimer*, cause ou plutôt prétexte de sa ruine. Ce jeune frère veut entrer dans la bibliothèque et prendre place près de ses aînés, mais le gardien du lieu, le *custos*, comme on dit encore à Rome (*custode*), repousse l'étranger et le force à sortir de ce lieu saint. Il gagne alors les temples qui touchent au théâtre voisin, c'est-à-dire tente de pénétrer dans la bibliothèque du portique d'Octavie, placée près du théâtre de Marcellus; mais là encore l'entrée lui est refusée. Tout cela veut dire, ce me semble, que les bibliothèques impériales se fermèrent devant le livre qui contenait les plaintes et les supplications d'Ovide. C'est une dureté de plus d'Auguste envers sa victime.

Le quartier de Rome où l'exilé suivait en pensée la marche timide de son livre, cruellement repoussé, ce quartier était le sien : il logeait près du Capitole; on le voit par la belle élégie où il raconte son départ de Rome. Dans cette triste nuit, la lune éclairait pour lui les temples du Capitole. Ovide y peint sa douleur en traits que les exilés reconnaîtront; il y peint aussi le désespoir de sa femme. Il me semble qu'Ovide n'eût pas osé le faire, s'il avait été trop mauvais époux. On peut admettre qu'il était alors un peu revenu de ses erreurs de jeunesse. La généreuse conduite d'une épouse qui lui resta courageusement dévouée me porte à croire qu'il n'avait eu avec elle que des torts qu'on peut pardonner. Celle qui protégea si noblement les intérêts et l'infortune du banni protége encore sa mémoire. Elle a inspiré à l'auteur léger de *l'Art d'aimer*, mûri par l'âge et le malheur, des vers d'une tendresse grave et pénétrante qui font penser à un sonnet de Pétrarque. « Toi que j'ai laissée jeune lorsque je quittai Rome, tu dois avoir vieilli par mes maux. Oh ! fassent les dieux que je te voie telle que tu es devenue, et que je puisse baiser avec tendresse tes joues changées ! »

Nous devons au malheur d'Ovide des descriptions de Rome d'un genre particulier, des descriptions que lui dictent l'imagination et le souvenir. « Rome et ma maison m'obsèdent, et le regret des lieux

et tout ce qui reste de moi dans la ville que j'ai perdue... Devant mes regards sont errantes ma maison, Rome, la forme des lieux. »

Ante oculos errant domus, urbs et forma locorum.

Ovide regrette passionnément Rome; il invite sa femme à ne pas le pleurer à l'heure de sa mort, car il est mort le jour où il a quitté sa patrie.

Ainsi malade de l'exil, sa consolation et son tourment étaient de se transporter en esprit à Rome et d'y suivre par la pensée les différentes phases de la journée romaine, de parcourir cette ville bien-aimée, d'en ranimer devant lui l'image, d'en contempler les merveilles. « Voici, dit-il, que les débats du Forum sont terminés; les jeux vont commencer dans le Champ-de-Mars : on lance la balle, on roule le cerceau; puis les trois théâtres s'ouvrent à la multitude, qui remplit les trois forums. » Tantôt Ovide visite en idée sa demeure, depuis si longtemps abandonnée; tantôt, s'élançant à travers les principaux monumens de Rome, il les voit et les montre de loin, comme s'il était réellement au milieu d'eux. « De ma maison je me dirige vers chaque endroit de la belle ville, je vois, je perce tout par les yeux de la pensée, les forums, les temples, les théâtres tapissés de marbre; puis m'apparaît le portique immense s'étendant sur le sol aplani, les gazons du Champ-de-Mars, les beaux jardins qui le dominent, le lac d'Agrippa, les Euripes, l'eau vierge. »

Stagnaque et Euripi virgineusque liquor.

Dans cette énumération, Ovide a eu soin de faire entrer les nouveaux embellissemens de Rome : inutile effort pour désarmer l'inflexible cruauté d'Auguste. Parmi toutes ses réminiscences, on sent l'élan de son âme vers la ville absente. C'est Rome apparaissant à l'exilé avec la vivacité douloureuse du regret.

Il est temps de passer à Tibère. Tibère après Auguste; après le despotisme doux que l'on accepte, le despotisme cruel que l'on subit, c'est la marche naturelle des choses et la justice de Dieu.

Il faut distinguer, entre les monumens auxquels le nom de Tibère est attaché, ceux qui datent de son règne ou du règne d'Auguste. Auguste lui avait permis de dédier plusieurs temples. Il voulait par là, pour complaire à Livie, désigner son fils comme héritier de l'empire. Suétone cite le temple de Castor et Pollux et le temple de la Concorde, Tacite parle du temple de la *Fortuna fortis;* il semble que ce n'était pas la Fortune du courage, mais la Fortune de la ruse que Tibère aurait dû remercier. Que sont les trois belles colonnes qu'on admire à l'angle du Forum? Nulle question n'a été plus controversée en ce qui concerne les antiquités de Rome. Peut-être faut-il y voir un reste du temple de Castor et Pollux, qui était certaine-

ment de ce côté. Une seule chose est certaine, c'est que ces trois colonnes datent du meilleur temps de l'architecture romaine.

Le temple de la Concorde, fondé par Camille à l'occasion de la réconciliation des patriciens et des plébéiens, bien qu'au temps de Tibère on dût le rebâtir, avait duré plus que cette réconciliation, trêve passagère à une lutte incessante qui faisait le péril et la grandeur de l'état. Sous Tibère, cette lutte n'existait plus. La concorde à laquelle il dédiait le temple qu'il relevait, c'était l'accord dans la servitude. Le peuple et le sénat ne se querellaient point alors, ils se donnaient la main sous les pieds de Tibère; ils s'embrassaient comme deux cadavres s'embrassent dans la mort, sur un champ de bataille, lieu d'une commune défaite. Du reste, ce temple était d'une grande beauté. On en peut juger par de magnifiques parties de l'entablement conservées aujourd'hui dans le *Tabularium*, dont on a eu l'heureuse idée, le rendant ainsi à sa destination primitive un peu modifiée, de faire le dépôt et comme les archives de l'art romain. On voit aussi sous le portique du musée Capitolin des bases de colonnes du temple de la Concorde d'un travail exquis. En regard de la frise du temple de la Concorde, on a placé dans le *Tabularium* une frise du temple de Vespasien. La différence qui existe entre les deux est sensible. L'architecture était encore belle sous Domitien, à l'époque où l'on achevait de bâtir le Colysée; mais les ornemens, tout admirables qu'ils sont, ont je ne sais quoi de moins large et de moins grand : c'est le style de Juvénal au lieu de celui de Virgile, c'est la prose de Pline le Jeune au lieu de la prose de Tite-Live.

Nous sommes encore sous Auguste, et cependant nous en sommes déjà à Tibère; nous trouvons tout d'abord un exemple de sa dissimulation, héritage d'Auguste. Tibère haïssait son frère Drusus, dont la popularité excitait sa jalousie; mais, en dédiant le temple de la Concorde, il eut soin d'y placer le nom de ce frère à côté du sien (1) : hommage à une concorde fraternelle aussi menteuse que celle des ordres de l'état était dérisoire. En somme, Tibère a peu construit. Avant d'être empereur, il attacha son nom à quelques édifices pour plaire à Auguste. Nous avons vu que plusieurs grands personnages, Agrippa, Balbus, Statilius Taurus, avaient employé ce moyen de lui être agréable. Tibère les imita : mais, une fois arrivé à l'empire, ce prince, qui ne faisait rien d'inutile, et qui, dans son humeur dédaigneuse et mélancolique, ne visait pas à la gloire, n'entreprit qu'un très petit nombre de constructions considérables. Pourtant il ne négligea pas de refaire et d'agrandir la prison Mamertine; ce genre de monument ne pouvait le trouver indifférent. Il avait commencé à réparer le théâtre de Pompée, et, de concert avec Livie, à élever un

(1) Tibère avait fait de même lorsqu'il avait dédié le temple de Castor et Pollux.

temple à Auguste; mais il n'acheva pas : que faisaient à Tibère les souvenirs de la république et même la mémoire d'Auguste? Auguste n'était plus là, et la reconnaissance n'était un mobile bien puissant ni pour Livie ni pour son fils. Tibère, adopté par Auguste comme Auguste l'avait été par César, voulut terminer aussi les monumens que son père adoptif avait commencés; ainsi il acheva le temple de Liber, de Libera et de Cérès, qui était près du *grand cirque* (1).

Le second empereur ne se contentait plus de la maison modeste du fondateur de l'empire; la sienne était plus considérable. Tibère, qui affectait comme Auguste la modération et la simplicité, se permettait cependant déjà plus de magnificence. Il paraît que les ruines de la villa de Tusculum, qu'on dit avoir appartenu à Cicéron, tandis que celle-ci était vraisemblablement plus bas, sont un reste d'une villa de Tibère. Elles rappellent donc de tout autres souvenirs, et les touristes qui pourraient y penser à Cicéron et aux *Tusculanes* doivent se défier de leurs émotions.

Le vrai monument du règne de Tibère, c'est le Camp des Prétoriens, construit sous le tout-puissant ministère de Séjan, chef de cette milice dangereuse. La construction du Camp des Prétoriens est un grand événement dans l'histoire romaine. Le prudent Auguste avait toujours eu soin de ne laisser à Rome que quelques cohortes, qui n'étaient point logées dans un camp; Auguste comprenait le danger d'y établir si près de lui une force armée permanente. Il semble que Tibère était capable de la même prudence; cette fois encore pourtant il laissa faire Séjan, à qui il permettait tout, sauf à le punir de tout en un jour. Or rassembler dans le centre de l'empire les gardes prétoriennes, jusque-là dispersées dans les provinces, c'était une mesure périlleuse pour l'avenir, mais cette mesure convenait à un favori ambitieux que l'avenir ne préoccupait point, et qui peut-être espérait emporter l'empire par un coup de main militaire. Tibère, délivré de Séjan, ne se sentit pas la force de détruire son ouvrage, et il laissa là, à la porte de Rome, une forteresse qui pouvait devenir celle de la sédition. Juste et inévitable punition du despotisme, ceux qui devaient l'appuyer le dominèrent.

Trois des côtés de l'enceinte du Camp des Prétoriens subsistent; cette enceinte doit sa conservation à Aurélien et à Honorius, qui en profitèrent lorsqu'ils élevèrent une muraille autour de la ville. Le mur du Camp des Prétoriens fit partie de cette muraille, qui là forme un carré en saillie en dehors de la ligne des remparts, et dessine

(1) On attribue à ce temple les colonnes antiques encastrées dans les murs de l'église de *Santa Maria in Cosmedin;* mais ces colonnes, à en juger par le style, appartiennent certainement à une époque postérieure. Une partie de la *cella*, que l'on voit derrière l'église et dont l'appareil est très beau, peut être un reste du temple élevé par Tibère.

aux yeux la configuration quadrangulaire d'un camp romain. En suivant l'enceinte de Rome, quand on arrive à l'endroit où elle se continue par le mur du Camp des Prétoriens, on est frappé de la supériorité de construction que présente celui-ci. La partie des murs d'Honorius qui est voisine a été refaite au VIII[e] siècle. Le commencement et la fin de l'empire se touchent. On peut apprécier d'un coup d'œil l'état de la civilisation aux deux époques : voilà ce qu'on faisait dans le premier siècle et voilà ce qu'on faisait au VIII[e], après la conquête de l'empire romain par les Barbares. Il faut songer toutefois que cette époque où l'on construisait si bien a amené celle où l'on ne savait plus construire. L'empire qu'avait rêvé César, qu'Auguste établit, que Tibère constitua, était une institution qui, en anéantissant tout ressort moral dans les âmes, en éteignant toute énergie dans les populations asservies, devait préparer et enfin amener l'avénement des Barbares : Tibère tendait la main à Genseric.

Ce camp romain est le mieux conservé de ceux qui nous restent, et peut mieux que nul autre donner une idée de la cité guerrière que les légions emportaient partout avec elles. On aperçoit encore en dedans du mur d'enceinte un assez grand nombre de petites chambres dont les parois sont couvertes de plusieurs couches de stuc successivement superposées, et qui furent ornées de peintures. La disposition du camp montre dans quelle intention il avait été construit; la porte prétorienne, toujours tournée vers l'ennemi, est tournée vers la ville : l'ennemi contre lequel Séjan voulait se défendre, c'était le sénat. Le successeur d'Auguste pensait de même, quand il montra les exercices des prétoriens aux sénateurs pour les effrayer. Tibère se plaisait d'ailleurs aux jeux militaires des soldats. Il y prit part peu de jours avant sa mort; il voulait, en amusant ainsi cette plèbe armée, la détourner de jouer au jeu sanglant de l'empire. On voit encore assez près du Camp des Prétoriens un amphithéâtre destiné aux plaisirs des soldats, et qui fut construit peut-être au temps de Tibère.

Deux endroits à Rome rappellent la mémoire de Séjan : le Camp des Prétoriens, fondé par lui dans un rêve d'ambition, et les Gémonies, où vint aboutir ce rêve. Les Gémonies étaient, comme on sait, un escalier de la prison Mamertine, placé à peu près là où est la rampe par laquelle on monte aujourd'hui du Forum au Capitole. De cet escalier on précipitait les corps de ceux qu'on avait mis à mort dans la prison, et on les laissait gisans et exposés à tous les outrages. Le cadavre de Séjan, traîné par le croc du bourreau, descendit ignominieusement ces degrés, voisins de ceux par où Séjan avait espéré monter au Capitole. Rassemblé tout à côté dans le temple de la Concorde, le sénat le condamna au supplice, comme au même

lieu il avait condamné les complices de Catilina; mais alors les sénateurs étaient entraînés par l'éloquence d'un grand homme, maintenant ils accablaient, sur l'ordre d'un méchant empereur, celui devant lequel ils s'étaient prosternés, s'empressant de réparer par une bassesse une autre bassesse. Ce lâche empressement à se faire les instrumens de la disgrâce d'un homme dont ils avaient encensé la faveur explique comment on ne voit pas dans Rome une statue ou un buste de Séjan, et cependant on avait multiplié ses images à l'infini. Pas une seule n'a été épargnée par le zèle de ceux qui, pour se faire pardonner d'avoir adoré la fortune de Séjan, voulurent abolir sa mémoire.

Sous les mauvais souverains, il arrive souvent que le peuple se passionne pour un prince de leur famille, sur la tête duquel il place les espérances qui le consolent. Tel fut, sous Tibère, Germanicus. Aucun monument à Rome ne rappelle le nom de Germanicus : on sait seulement que ce prince, en qui le peuple romain avait mis son espoir, dédia le temple de l'Espérance. On érigea bien un arc de triomphe à l'occasion de ses victoires en Germanie, mais cet arc de triomphe fut dédié à Tibère. Cette usurpation n'a pas laissé de traces, et quoiqu'on sache qu'il était près du temple de Saturne, jusqu'ici l'on n'a pu en découvrir le moindre vestige (1).

Germanicus avait toutes les qualités de l'âme, — sa vie prouve à quel point il fut doué des plus rares vertus, — et toutes les qualités du corps, — on le sait par le témoignage des historiens, on le voit par ses portraits. C'est une douce et noble figure, qui respire la candeur et la loyauté. Sa loyauté ne fut que trop grande, et l'on voudrait qu'il n'eût pas été si généreusement fidèle à Tibère. Dans le musée de Saint-Jean-de-Latran sont deux statues de Germanicus; l'une d'elles a un geste clément qui rappelle celui de la statue équestre de Marc-Aurèle. Toutes deux, avec une expression différente, offrent quelques traits du profil de Tibère. L'affinité du sang explique cette ressemblance extérieure entre deux hommes dont les âmes n'étaient point de la même famille.

Il est possible que nous possédions le portrait du grand adversaire que vainquit Germanicus, de celui qui avait battu Varus et exterminé ses légions, de ce Germain qui s'appelait Hermann et que les Romains ont nommé Arminius. M. Braun, qui représente si bien à Rome l'érudition germanique, a cru le reconnaître dans un buste qui est au musée du Capitole. Ce n'est pas le buste d'un Romain. Les cheveux sont bouclés, et l'on croit sentir qu'ils sont blonds. Le type

(1) Non plus que d'un autre, également dédié à Tibère et qui s'élevait près du théâtre de Pompée.

allemand est très manifeste. Que peut être cet Allemand, s'il n'est Arminius?

Tous ceux qui ont été à Rome connaissent la belle statue, si souvent reproduite, d'Agrippine assise. C'est l'Agrippine épouse de Germanicus, la mère de celle qui donna le jour à Néron. Je laisse ici parler M. Braun, car je ne saurais mieux rendre l'impression que j'ai ressentie. La comparant à une autre statue d'Agrippine, qui la représente dans les jours de sa splendeur à côté de son glorieux époux, « là, dit-il, nous voyons la *mère des camps*, comme les légions romaines avaient coutume de l'appeler, cette femme résolue, héroïque, qui se plaça en face des soldats fuyant devant les Germains et les força de s'arrêter. Ici, au contraire, nous la contemplons telle que nous pouvons nous la figurer après la mort de Germanicus. Elle semble mise aux fers par le destin, mais sans pouvoir encore renoncer aux pensées superbes dont son âme était remplie aux jours de son bonheur. »

L'énergie assez sombre de la physionomie d'Agrippine convient bien à son naturel altier et violent. Fille d'Agrippa, elle a conservé dans les traits quelque chose de l'air farouche de son père, mais elle n'en eut pas l'âme souple et l'humeur complaisante. Elle montra toujours un caractère ferme et indomptable, *pervicax iræ*, a dit Tacite; elle était fière et ambitieuse. Tibère lui disait : « Ma fille, tu te plains toujours, si tu ne règnes pas. » C'est le mot que Racine a fait adresser par Néron à l'autre Agrippine :

Mais si vous ne régnez, vous vous plaignez toujours.

Jamais en effet statue d'impératrice n'eut l'air plus majestueux et plus dominateur que celle-ci. Agrippine fut magnifique dans son deuil de Germanicus, quand on la vit rapporter les cendres de son époux et s'avancer à travers le Champ-de-Mars, tenant l'urne funèbre, vers la sépulture impériale, où elle la déposa. On n'a pas trouvé dans le mausolée d'Auguste les cippes qui indiquaient la crémation de Germanicus, ou celle de ses deux jeunes fils, Drusus et Néron, que Tibère avait fait mourir de faim après les avoir déclarés ennemis publics. Pourquoi épargna-t-il le troisième, qui s'appelait déjà Caligula?

Dans la cour du Capitole, on remarque une pierre carrée sur laquelle sont sculptées des armoiries du moyen âge; elle est creuse et a servi, il y a quelques siècles, d'étalon pour la mesure légale du grain. Les armoiries sont celles d'un sénateur de la Rome moderne. Cette pierre a porté l'urne funèbre ou a contenu les cendres de l'épouse de Germanicus : c'est ce qu'apprend une inscription qu'on lit encore. Tibère avait ordonné que les restes d'Agrippine fussent

enfouis dans la terre, de sorte qu'on ne pût les retrouver; mais Caligula fit placer dans le mausolée d'Auguste la cendre de sa mère, et ainsi fut trompée cette cruauté qui s'acharnait sur sa victime jusqu'après la mort.

Deux personnages de la famille de Tibère ont porté le nom de Drusus. L'un était son fils et fut empoisonné par Séjan. Il était enclin à la sévérité, *promptum ad asperiora ingenium,* dit Tacite. Son buste, qui est au Capitole, a bien cet air-là. L'autre Drusus était frère de Tibère; celui-ci fut le père de Germanicus et passait pour vouloir rétablir la liberté, ce qui faisait que le peuple l'aimait et que Tibère ne l'aimait point. Un arc de triomphe, érigé en l'honneur de Drusus après ses victoires en Germanie et sa mort, se voit encore non loin de la porte de Saint-Sébastien. On y reconnaît à quelques traits la belle époque architecturale à laquelle il appartient, mais il est mesquin et pauvre dans son ensemble. Certaines parties sont très médiocres; il porte l'empreinte de la négligence. Probablement Tibère soignait mieux les deux arcs de triomphe qu'il s'était élevés à lui-même. L'arc de Drusus n'a pas été terminé, et cependant Tibère a eu le temps de l'achever, puisqu'il avait été commencé avant son règne; mais Tibère ne se pressait point d'honorer des triomphes qui n'étaient pas les siens.

L'historien qui écrit à Rome y rencontre plus rarement Tibère qu'Auguste. Tibère, comme Suétone l'a remarqué avant moi, y a élevé peu de monumens : il avait moins le goût d'édifier, et puis il y a moins vécu. Le lieu que Tibère a marqué et taché de sa mémoire, c'est Caprée, cette île charmante, parure du golfe de Naples. Là sont les ruines de son palais, élevé sur l'emplacement de douze villas; là il vint, avec des astrologues et une troupe infâme, cacher ses hideux désordres et son visage couvert d'une sorte de lèpre. Tacite pense que cette petite île plut à Tibère parce qu'il était difficile d'y aborder. « Il avait la vue, ajoute l'historien, de ce golfe si beau avant que le Vésuve, en s'embrasant, eût changé l'aspect du pays. » Quoi qu'en dise Tacite, malgré les ravages du Vésuve, le golfe de Naples est encore le plus beau lieu du monde, et pour nous, modernes, le volcan même en accroît le charme pittoresque, au lieu de le détruire. Il semble vraiment que Tibère craignait de reparaître et de se montrer, retenu, dit Tacite, par la honte de ses débauches et de ses crimes, car deux fois il s'approcha de Rome sans y rentrer. On le suit s'avançant sur la voie Appienne jusqu'à quelques milles du Capitole, ou venant dans le quartier de la rive gauche du Tibre, ce qu'on appelle aujourd'hui le *Trastevere,* errant parmi les jardins, puis n'ayant pas osé passer un pont et mettre le pied dans la ville, retournant en arrière et s'enfuyant de nouveau dans ses rochers.

Ce ne fut point à Caprée, mais à Misène, près du cap connu de tous les voyageurs en Italie par l'improvisation de Corinne, que se passèrent les derniers momens de la vie de Tibère. Ceci n'est plus de la haute comédie comme la mort d'Auguste, c'est de la tragédie, de la tragédie à la Shakspeare; disons mieux, à la Tacite. Tacite nous fait assister à cette scène terrible, la dernière du sanglant et sombre drame de la vie de Tibère. « La force, le corps défaillaient chez Tibère, pas encore la dissimulation, » dit le grand historien; puis il montre le médecin de l'empereur qui, en le quittant, feint de lui serrer la main avec respect pour oser clandestinement lui tâter le pouls. Tibère s'en aperçoit : offensé qu'on devine les approches de la mort, qu'il veut cacher, il se met à table et y reste plus longtemps que de coutume; mais le médecin a déclaré qu'il ne durerait pas deux jours. Tout se prépare autour de lui pour le moment qui va venir. Bientôt il perd connaissance; on le croit mort. Caligula, entouré d'un cortége qui le félicite, sort pour aller saisir les prémices de l'empire. Tout à coup on vient annoncer que Tibère est revenu à lui. Aussitôt tous tremblent, et chacun de feindre l'ignorance ou la tristesse. Caligula est silencieux, il se croit perdu. Alors Macron (celui qui avait fait tuer Séjan) ordonne d'étouffer le vieillard sous des vêtemens entassés. Ainsi finit Tibère; la fin des tyrans est triste. Revenons à Rome avec le convoi qui y rapporte la cendre impériale dans le mausolée d'Auguste. Ici la comédie reparaît. Le peuple demande à grands cris que le cadavre du vieux tyran soit jeté aux gémonies, précipité dans le Tibre; mais bientôt ce peuple se calme, accepte pour empereur Caligula, qui surpassera Tibère en cruauté, et Caligula prononce l'éloge de Tibère, qu'il avait fait dépêcher parce qu'il ne mourait pas assez vite.

Si les monumens élevés par Tibère sont rares à Rome, ses portraits y sont très nombreux. Tibère, comme Auguste, est beau; ses traits sont fins et nobles; il ressemble singulièrement à Livie. Ses lèvres minces et sèches révèlent seules ce qu'il y avait dans son âme d'astucieux et d'impitoyable; mais, pour avoir une idée vraie de la figure du monstre, il faut couvrir ce beau visage de tumeurs et d'emplâtres. Le portrait de Tibère, tel que nous le donne la sculpture, est achevé par les historiens, qui ont dit ce que l'horreur de l'art antique pour la laideur ne lui aurait point, quand il l'eût osé, permis d'exprimer. Tibère n'a pas l'air plus méchant qu'Auguste, et, à tout prendre, je ne crois pas qu'il l'ait été beaucoup plus. Ces deux hommes étaient moins dissemblables qu'on ne croit. Il y a bien entre eux quelques différences, et celle qui se présente d'abord est tout à l'avantage de Tibère : il fut plus guerrier qu'Auguste.

Deux arcs de triomphe furent érigés à Tibère : l'un, il est vrai, pour

célébrer des victoires qu'il avait remportées, à la manière d'Auguste, par procuration; c'étaient les victoires de Germanicus qui avaient vengé sur les Germains le désastre de Varus, une des grandes éclipses de la gloire de Rome, un nuage dans la splendeur du siècle d'Auguste. Tibère avait sans doute un droit plus personnel à son autre arc de triomphe, et il y eut dans sa vie militaire de quoi le mériter. Arrivé tard à l'empire, Tibère avait conduit longtemps avec honneur les armées romaines contre les peuples de la Germanie, aïeux des destructeurs futurs de Rome, et qui déjà inquiétaient l'Italie. Auguste craignit pour elle après la défaite de Varus. Tibère eut à lutter contre une ligue puissante, que Velleius Paterculus, exagérant peut-être, évalue à huit cent mille hommes. L'historien aussi parle des craintes que l'on conçut pour l'Italie; il n'y avait peut-être pas eu pour elle de plus formidable péril depuis l'irruption des Cimbres et des Teutons. Ainsi commençaient avec l'empire la menace et la terreur de l'invasion barbare; les peuples destinés à le détruire préparaient sa ruine. Libres, les Romains avaient asservi le monde; déjà le monde était vengé par leur servitude, en attendant qu'il le fût tout à fait par l'envahissement qu'elle devait amener.

Une autre différence entre Auguste et Tibère, c'est que le second a commencé comme le premier a fini et a fini comme son prédécesseur avait commencé. Sans doute il vaut mieux se convertir que se pervertir, mais il semble aussi que le vrai caractère des hommes se montre dans leurs commencemens. Octave crut devoir s'amender en vieillissant; Tibère fut pendant cinquante ans un prince honnête que le pouvoir absolu déprava : on peut choisir. Sauf cette différence, qui est une affaire de dates, l'un a été cruel avant, l'autre après; rien ne me paraît plus analogue au fond que l'âme de ces deux hommes. Tibère eut en partie les qualités qu'on a célébrées chez Auguste, et qui ne suffisent pas pour l'absoudre. Lui aussi aimait les lettres à sa manière. Avant d'être un vieillard monstre, il avait été un enfant prodige, et à l'âge de neuf ans il avait prononcé un discours en l'honneur de son père. Il faisait des vers latins et grecs; il composa une élégie sur la mort de Lucius César, un des petits-fils d'Auguste, objet de sa jalousie et de ses craintes. Le mensonge, qui était son âme, fut sa muse. La poésie de Tibère ne valait probablement pas celle d'Auguste, car il prenait ses modèles chez les poètes alexandrins. Sa prose était affectée. « L'obscurité, dit Suétone, assombrissait son style; *affectatione et morositate nimiâ obscurabat stylum.* » Son langage était enveloppé comme ses desseins et morose comme son âme. Tibère était pédant, ce que n'était point Auguste. Il s'excusa un jour de se servir du mot grec *monopole*. Autour de lui, on ne rencontre point d'Horace ou de Virgile, mais des rhéteurs

auxquels il faisait agiter des questions puériles : Quelle était la mère d'Hécube? quel nom avait porté Achille quand il était déguisé en fille chez Lycomède? que chantaient les sirènes? Il y a eu d'autres pédans cruels, tels que Jacques I[er] et Henri VIII. La bizarrerie des goûts littéraires de Tibère explique comment les lettres fleurirent si peu sous son règne; quand elles reçoivent l'inspiration du pouvoir, elles descendent et dégénèrent avec lui. Sa mémoire en a souffert, il n'a trouvé pour le vanter qu'un médiocre historien, Velleius Paterculus, dont les sottes adulations n'ont pas tenu devant la justice terrible de Tacite.

Du reste, ceux qui admirent tant Auguste pour avoir su pacifier et administrer l'empire qu'il avait asservi doivent reporter une part de leur admiration sur Tibère. Philon le loue de cette paix qu'il donnait au monde, et Dion Cassius interrompt le récit de ses plus atroces cruautés pour faire remarquer qu'il n'était pas fou et administrait très bien. Il affectait la même simplicité extérieure et la même modestie, repoussait également les honneurs divins. Auguste ne voulait pas qu'on l'appelât maître (*dominus*). Tibère faisait mieux et refusait le titre d'*imperator*, se contentant de celui de *prince du sénat;* lui aussi témoignait aux sénateurs un respect ironique et une méprisante confiance. Il transporta les comices du peuple au sénat. Par là l'élection des consuls cessa même d'être une fiction. En tout, Tibère suivit la politique d'Auguste, seulement il la poussa encore plus loin. Auguste avait salarié des magistrats dont les fonctions étaient jusque-là gratuites, Tibère paya les consuls; cependant il conservait quelques-unes des formes de la liberté : *speciem quamdam libertatis induxit*, dit Suétone.

La belle statue de l'*athlète qui s'essuie avec le strigile*, statue qui vient de sortir de terre pour prendre place parmi les ornemens des galeries vaticanes, rappelle un des exemples les plus frappans des jongleries par lesquelles la tyrannie savante de Tibère amusait les Romains d'un semblant de déférence à leurs volontés. Cette statue, ou plus probablement l'original en bronze de Lysippe, dont elle est une copie antique en marbre, ornait un portique attenant au Panthéon, en avant des thermes d'Agrippa. Un jour Tibère, qui était connaisseur, se prit de goût pour ce chef-d'œuvre et le plaça dans l'intérieur de son palais. Au cirque, le peuple murmura et redemanda la statue; Tibère la lui rendit. Ce trait devrait se trouver dans l'histoire d'Auguste.

Pour moi, quand je regardais tour à tour les portraits de ces deux hommes, souvent placés l'un à côté de l'autre dans les musées de Rome, je ne pouvais m'empêcher de les comparer, comme l'histoire m'avait conduit à le faire. Malgré la différence de ces deux visages,

je leur trouvais un air de famille. C'est une question de savoir s'il y eut entre Auguste et Tibère un rapport mystérieux de parenté; en tout cas, ils étaient parens par l'âme : ce qui était inné à tous deux, c'était la cruauté et la duplicité.

Tibère a l'air moins faux qu'Auguste. Il semble qu'une hypocrisie encore perfectionnée lui a permis de mieux dissimuler la noirceur de son âme. Le front et le regard sont plus sereins chez Tibère que chez Auguste. Auguste a, pendant quinze ans, rusé, craint et menti sans cesse. Ce long effort, ces machinations périlleuses ont laissé sur sa physionomie une empreinte ineffaçable d'inquiétude et de menace. Tibère n'a pas eu autant à lutter pour arriver à l'empire : il s'est tenu à l'écart et il a attendu. Le regard d'Auguste, qui tombe obliquement vers la terre, semble y chercher la liberté romaine, cette ennemie vaincue, pour l'écraser. L'œil de Tibère n'a plus besoin de se baisser, l'ennemie n'existe plus, même à l'état de cadavre. Tibère regarde devant lui la route toute tracée qu'il peut suivre plus tranquillement. Le soupçon, qui lui fit commettre tant de meurtres, est pour lui une affreuse prudence, mais n'est plus une nécessité.

Ainsi je m'explique cette sérénité qui étonne sur son front, et qu'on ne voit pas sur celui d'Auguste. Sa perversité est, si l'on veut, plus grande, mais sa situation est plus forte. Le regard sournois d'Auguste révèle un effort contenu et pénible d'hypocrisie; le regard droit et assuré de Tibère montre que l'hypocrisie ne lui coûte rien. Cette distinction faite, j'oserai dire qu'Auguste et Tibère étaient deux hommes de même trempe. C'était au fond le même homme, cet homme qui a reparu, au XVe siècle, sous le nom de Louis XI; seulement Tibère est venu après Auguste. Le despotisme, dont le propre est d'aller empirant toujours, a révélé chez Tibère toute la laideur déguisée sous le masque d'Auguste. La corruption qui était dans le sang a paru au dehors; l'ulcère s'est montré sur le visage. Rome, qui avait salué l'avénement du despotisme avec cet espoir éternellement déçu qui se réveille à chaque état nouveau par lassitude de l'état ancien, Rome s'est aperçue qu'en politique la mort ne préserve pas de la souffrance et qu'on ne gagne rien à tout perdre.

De cette ressemblance même d'Auguste et de Tibère sont nées des réclamations en faveur de celui-ci, victime peu intéressante sans doute, mais réellement victime d'une injustice relative de la postérité. Tibère n'avait pas eu de grands poètes pour faire sa menteuse apothéose, et Tacite l'avait traîné aux gémonies de l'histoire. On a été frappé d'une différence trop grande dans la destinée de ces deux mémoires. On a dit que Tibère avait porté aussi de sages lois, et pendant les premières années de son empire, administré habilement, fait par lui-même des guerres glorieuses; que Tacite et Sué-

tone ne s'accordent pas toujours sur les faits dont ils l'accusent, — comme s'il n'en restait pas assez d'avérés pour le rendre exécrable; — que Tacite n'est pas impartial pour le fils de Livie, parce qu'il parle de Tibère avec horreur, — comme si juger le mal, ce n'était pas le haïr. D'ailleurs les barbaries que racontent froidement Suétone et Dion Cassius égalent celles dont s'indigne Tacite. Enfin on a dit que certains faits rapportés par celui-ci ne sont pas mentionnés par d'autres auteurs, tels que Sénèque ou Pline. On a remarqué par exemple que ces auteurs ne paraissent avoir rien su des hontes de Caprée, que Juvénal ne parle que des devins dont Tibère s'entourait. Je ne trouve point la preuve négative suffisante. Des écrivains, qui n'avaient pas à montrer Tibère tout entier, ont pu laisser dans l'ombre ces turpitudes, quand ce n'eût été que pour ne pas salir leur plume en les retraçant. Je ferai comme eux, et je renverrai le lecteur à Suétone. Suétone sans doute est suspect par son goût pour les anecdotes scandaleuses; mais, en écrivant la vie de Tibère, il n'a point écrit une satire : il énumère ses victoires, il ne dissimule point son art de gouverner les hommes en les avilissant. Suétone n'est pas un pamphlétaire, c'est un curieux. S'il y a un reproche à lui faire, c'est d'être un narrateur trop indifférent. Il n'en est pas de même de Tacite, j'en conviens avec ceux qui ont relevé chez lui quelques intentions perverses de Tibère, supposées parfois sans preuve; mais Tacite jugeait le détail d'après l'ensemble. S'il a prêté à Tibère quelques perversités, c'est bien le cas de dire qu'on ne prête qu'aux riches. Comme les artistes qui veulent faire un portrait historiquement ressemblant, Tacite a mis en relief les traits saillans de son détestable modèle. Ne nous en plaignons point : en chargeant peut-être un peu le criminel, il inspire l'horreur du crime. Dans nos temps modernes, les historiens comme les jurés abusent des circonstances atténuantes : il faut quelquefois les admettre pour arriver à une vue exacte de la réalité; mais que ces rectifications partielles n'aillent point jusqu'à changer la vérité générale de l'histoire, et surtout qu'elles ne soient pas faites seulement dans un sens et ne conduisent point à une apologie de la tyrannie, dont ses fauteurs, certes bien contre l'intention des écrivains dont je parle, pourraient tirer parti. Du reste, j'adopterai jusqu'à un certain point les réclamations qui se sont élevées en faveur de Tibère, si l'on admet les miennes contre l'exagération des louanges accordées à Auguste. On a cherché à relever Tibère en le rapprochant de son prédécesseur. J'accepte le rapprochement, mais je le retourne contre celui-ci. Je veux bien qu'on ait un peu trop maudit le second des césars, mais on a beaucoup trop vanté le premier.

J.-J. Ampère.

DAVID HUME

SA VIE ET SES ÉCRITS

I. *The Life and Correspondence of David Hume from the papers bequeatched to the Royal Society of Edinburgh*, by John Hill Burton; Edinburgh, 2 vol. in-8°. — II. *Brougham's Men of Letters of the times of George III*. — III. *Macaulay's Essays*.

Personne plus que David Hume n'a éprouvé l'inconstance des jugemens humains. Après avoir été mis au rang des esprits qui ont fait le plus d'honneur à l'humanité, on le compte volontiers aujourd'hui parmi les corrupteurs de la raison et les apôtres du mal. Ouvrez les livres publiés en France pendant la seconde moitié du dernier siècle, le nom de Hume est partout synonyme de savoir, de sagesse et de bon sens; de nos jours, il appelle presque invariablement après lui les accusations d'impiété et d'irréligion. Qui a tort, de notre siècle ou du siècle précédent? Si l'on a pu exalter Hume au-delà de ses mérites, ne le rabaisse-t-on pas outre mesure? Quel a été son rôle et quelles étaient ses intentions? En un mot, quel a été au vrai cet homme, qui a exercé sur son temps une incontestable influence? Parce que les encyclopédistes se sont faits ses prôneurs, faut-il nécessairement le confondre avec eux? Philosophe, en faisant toucher au doigt, par une logique inflexible, les conséquences funestes et inévitables de la doctrine de Locke, n'a-t-il pas porté dans les esprits un trouble salutaire et provoqué un grand mouvement spiritualiste, point de départ de la réaction philosophique et religieuse à laquelle a assisté notre époque? Historien, n'a-t-il été, comme on l'écrivait tout récemment, que l'avocat partial d'une cause perdue, et faut-il le compter parmi les adversaires de la liberté politique?

Esprit sagace et investigateur, n'a-t-il pas contribué, par ses écrits, par ses études, par son action personnelle et directe sur quelques écrivains, à l'enfantement d'une science nouvelle qui chaque jour prend une place plus grande dans les études et dans les affaires? Ce sont là les questions que nous ont suggérées les jugemens contradictoires portés sur Hume; mais il nous a semblé que la façon la plus intéressante et peut-être la plus sûre de les résoudre était moins d'étudier des écrits qui sont depuis longtemps entre les mains de tout le monde, et sur lesquels tout a été dit, que d'interroger la vie intime de Hume et l'histoire de son esprit, en assistant pour ainsi dire à la formation de ses idées et au travail de sa pensée. Des publications encore récentes, qui ont mis au jour une partie des papiers de famille de Hume et tout ce qu'on a retrouvé de sa correspondance, nous ont paru fournir les élémens nécessaires pour entreprendre une semblable tâche.

I.

David Hume naquit à Édimbourg en 1711. Il était le plus jeune enfant d'un *laird* écossais, médiocrement partagé des biens de la fortune, mais qui tenait à une des grandes familles du pays. Il devint orphelin avant d'avoir terminé son éducation. Fils cadet, la part qu'il pouvait revendiquer dans l'héritage paternel était loin de lui assurer une existence indépendante. Ses tuteurs voulurent le diriger vers le barreau, où il eût trouvé des protecteurs naturels en son grand-père maternel et en son grand-oncle, qui siégeaient tous les deux dans la première cour de judicature de l'Écosse. Le jeune Hume ne témoigna aucun goût pour l'étude des lois. On le plaça alors dans une des grandes maisons de Bristol, mais le commerce ne parut pas lui convenir davantage. Arrivé à vingt ans, il voulut disposer lui-même de son sort, et réclama sa légitime. Comme elle ne pouvait lui suffire pour subsister en Écosse, il passa en France, où la vie était moins chère, et se rendit à Reims, alors célèbre par son université et les ressources qu'elle offrait aux savans. Les jésuites y avaient un grand collége, et ce fut par les révérends pères que Hume entendit parler de leur établissement de La Flèche, de la riche bibliothèque qu'ils y avaient formée, de la beauté et des agrémens du pays. Il échangea aussitôt le séjour encore trop bruyant et trop coûteux de Reims contre La Flèche, où il passa plusieurs années dans la solitude et le travail.

Si Hume avait successivement abandonné l'étude des lois et celle du commerce, il ne faut chercher le secret de sa conduite ni dans cet orgueil ridicule des lettrés, qui, méconnaissant l'utilité des occupations sérieuses et leur action féconde sur l'esprit, affectent

de mépriser toutes les carrières pratiques, ni même dans cette inaptitude aux affaires qui est quelquefois le partage des beaux esprits, et souvent l'unique source de leurs dédains. Hume, plus tard, fit preuve de capacité dans les fonctions de secrétaire d'ambassade et de sous-secrétaire d'état, et donna lui-même un démenti « à ce préjugé, soigneusement accrédité par les sots, que les gens d'esprit ne sont bons à rien. » En quittant l'Écosse, Hume accomplissait un dessein mûrement médité, et obéissait à une passion sincère et sérieuse pour les études philosophiques. « Je suis venu ici, écrivait-il de France, avec la volonté de poursuivre mes études au milieu d'une retraite absolue, et jusqu'à présent je n'ai qu'à me féliciter de la constance avec laquelle je suis le plan de vie que j'ai adopté. Une frugalité rigide supplée à ce qui me manque du côté de la fortune, et me permet de rester indépendant. Grâce à elle, je n'ai à m'inquiéter de rien qui n'ait un rapport direct avec mes progrès littéraires. »

Cette liberté et ce loisir acquis au prix de son bien-être, le jeune philosophe les voulait consacrer à l'exécution d'un grand projet qui s'était emparé de son esprit. Dans une sorte de confession adressée à son médecin, lorsqu'il craignait d'avoir gravement altéré sa santé par l'excès du travail, Hume a raconté lui-même ce qu'on pourrait appeler son histoire intellectuelle :

« Il faut que vous sachiez que dès ma plus tendre enfance j'ai toujours eu un vif amour pour la lecture et l'étude. Comme en Écosse l'éducation classique, qui ne comprend guère que les langues, finit vers quatorze ou quinze ans, je me trouvai à cet âge abandonné à moi-même pour le choix de mes lectures, et mon goût me porta presque également vers les ouvrages de raisonnement et de philosophie, et vers les poètes et les auteurs élégans. Quiconque connaît ou les philosophes ou les critiques sait qu'il n'y a rien d'établi dans ces deux sciences, et que, même sur les points fondamentaux, elles ne contiennent guère que des sujets de discussions sans fin. En approfondissant ces matières, je sentis naître en moi une certaine audace d'esprit, qui, loin de me disposer à reconnaître aucune autorité, m'excitait à chercher quelque nouveau moyen d'établir la vérité. Après bien des efforts et des réflexions, vers l'âge de dix-huit ans, il me sembla enfin voir s'ouvrir devant moi tout un nouveau champ d'études qui me transporta outre mesure, et, avec l'ardeur naturelle aux jeunes gens, je laissai là tout plaisir et toute affaire pour m'y consacrer entièrement.....

« Je m'avisai qu'on pouvait reprocher à la philosophie morale que nous ont transmise les anciens le même défaut qu'on a reconnu à leur philosophie naturelle, à savoir d'être entièrement hypothétique, et de reposer plus sur l'imagination que sur l'expérience. Chacun a consulté sa fantaisie en bâtissant des systèmes de vertu et de bonheur, sans tenir compte de la nature humaine, de qui doit dépendre toute conclusion philosophique. Ce fut d'elle au contraire que je résolus de faire mon étude principale, et la source d'où découlerait pour moi toute vérité en critique aussi bien qu'en philosophie. Je tiens pour sûr que la plupart des philosophes qui nous ont précédés ont été

emportés au-delà du but par la grandeur de leur génie, et que pour réussir dans cette étude il ne faut guère autre chose que dépouiller tout préjugé soit pour ses opinions, soit pour celles d'autrui. »

Voilà donc le secret de cet exil volontaire. Reprendre en sous-œuvre toutes les recherches des philosophes, assimiler quant à la méthode les études morales aux investigations scientifiques, et arriver par une voie nouvelle à donner à la philosophie un fondement certain, telle est la tâche que Hume s'impose avant d'avoir vingt ans, à l'âge où la plupart des hommes n'ont d'ardeur et souvent de pensées que pour le plaisir. Certes ce n'est point une âme médiocre que celle qui conçut une semblable ambition, et le sacrifice de Hume abandonnant à la fois patrie, amis et carrière, sa persévérance, sa pauvreté studieuse s'ennoblissent encore de l'élévation des motifs qui l'animaient. Ses aveux nous montrent cet esprit si logique possédé dès le début du besoin de se satisfaire complétement. Il faut à Hume la vérité entière; on peut déplorer que cette poursuite de la certitude ne l'ait conduit qu'au scepticisme absolu, mais on doit rendre justice à la sincérité et à la parfaite bonne foi qui éclatent dans toute sa conduite. Hume ne s'ouvrit à personne de son grand dessein, et pendant sept années il l'eut toujours présent à l'esprit, il y ramena toutes ses pensées, ne se délassant de ses recherches opiniâtres que dans le commerce de Cicéron, de Virgile et de Pline. Occupé sans relâche à recueillir les preuves du système qu'il élaborait, essayant, sans se trahir, ses argumens chaque fois qu'une discussion lui en donnait l'occasion, — à La Flèche comme à Reims, dans ses méditations solitaires, dans ses lectures, comme dans ses conversations avec les pères jésuites et les savans, — il n'eut jamais en vue que l'accomplissement de sa tâche : faire pour les sciences morales ce que Bacon avait fait pour les sciences naturelles, appliquer aux faits intellectuels la méthode expérimentale, et arriver par l'expérience et l'induction à des résultats incontestables.

La pensée de Hume se révèle clairement dans le titre qu'il donna à son livre, lorsqu'à l'âge de vingt-six ans il se rendit à Londres pour publier le résultat de ses travaux. Ce premier ouvrage fut intitulé : *Traité de la nature humaine,* et il eut pour sous-titre : « Tentative pour introduire dans les études morales la méthode expérimentale de raisonner. » Il portait d'un bout à l'autre l'empreinte de l'esprit dans lequel il avait été conçu. Le meilleur résumé qu'on en puisse faire est contenu dans la page suivante, où Hume développe les principes qui doivent dominer l'étude de la philosophie, de l'histoire et de la critique, et où il semble répondre à toutes les questions qu'il s'était posées à dix-huit ans. Avertissons toutefois que cette page n'est pas empruntée au *Traité de la nature humaine*, mais aux

Recherches sur l'entendement humain, qui sont le même ouvrage sous une autre forme.

« On s'accorde universellement à reconnaître qu'il existe une grande uniformité dans les actions des hommes chez tous les peuples et à tous les âges, et que la nature humaine demeure toujours la même dans ses principes et ses opérations. Les mêmes motifs produisent toujours les mêmes actions, les mêmes événemens découlent des mêmes causes. L'ambition, l'avarice, l'amour de soi, la vanité, l'amitié, la générosité, le patriotisme, toutes ces passions, entremêlées à des degrés divers et répandues dans la société, ont été depuis le commencement du monde et sont encore la source de toutes les actions et de toutes les entreprises qu'on a pu observer au sein du genre humain. Voulez-vous connaître les sentimens, les inclinations, la conduite des Grecs et des Romains? Étudiez bien le caractère et les actions des Français et des Anglais; vous ne sauriez vous tromper beaucoup en appliquant aux premiers la plupart des observations que vous aurez faites sur les seconds. Le genre humain est si fort le même en tout temps et en tous lieux, que l'histoire ne nous apprend rien de nouveau ni d'étrange sous ce rapport. La principale utilité de l'histoire consiste seulement à mettre au jour les principes constans et universels de la nature humaine, en nous montrant les hommes dans toutes sortes de situations et de circonstances, et en nous fournissant les matériaux qui nous servent à faire nos observations et à connaître les sources régulières des actions et de la conduite de chacun. Ces annales des guerres, des intrigues, des factions, des révolutions, sont autant de collections d'expériences d'après lesquelles le politique ou le philosophe moraliste fixe les principes de la science, de la même façon que le médecin ou le philosophe naturel arrive à connaître la nature des plantes, des minéraux, ou des autres objets extérieurs par les expériences qu'il institue à leur sujet. La terre, l'eau et les autres élémens, étudiés par Aristote et par Hippocrate, ne sont pas plus semblables à ceux qui sont en ce moment soumis à notre observation que les hommes peints par Polybe ou Tacite ne le sont à ceux qui gouvernent aujourd'hui le monde. »

Poursuivant sa pensée, Hume arrive à soutenir qu'un historien est convaincu de fausseté par cela seul qu'il rapporte d'un homme des actions qu'aucun motif humain ne peut expliquer, et il fait le procès à Quinte-Curce pour avoir prêté à Alexandre un courage surnaturel aussi bien que pour lui avoir attribué une force surhumaine. Ainsi pour Hume la vraisemblance devient le *criterium* et la mesure de la vérité. Il y a là un paralogisme évident; Hume ne s'aperçoit pas qu'il renverse lui-même son système par l'application trop rigoureuse qu'il en fait. S'il est incontestable que la nature produit des monstres, pourquoi n'y aurait-il pas aussi des anomalies morales, des exemples de perversité précoce et inexplicable, et par compensation des modèles de dévouement sublime, de désintéressement et de vertu? Tous les martyrs, tous les héros, tous les hommes de génie sont donc, dans des ordres d'idées différens, autant de démentis au

système de Hume. Par une contradiction singulière, le sceptique qui nie l'identité individuelle veut que la collection des individus, l'humanité, soit à toute époque non-seulement semblable à elle-même, mais identique. Il la suppose au moins stationnaire, puisqu'il ne tient pas compte des différences que le degré de civilisation met entre deux peuples ou entre le même peuple à deux époques de son histoire, puisqu'il refuse d'admettre que ce qui en un temps a été impossible puisse devenir possible, et relativement aisé, par le changement des idées et le progrès des lumières.

Cette théorie, qui accuse avant tout chez le philosophe une certaine paresse de l'imagination et l'absence de toute disposition à l'enthousiasme, est curieuse parce qu'elle fait connaître la tournure d'esprit de Hume, et parce qu'elle a été la règle de tous ses travaux en critique, en politique et en histoire : elle n'est pas cependant le côté le plus nouveau et le plus important de sa doctrine. Un tout autre intérêt s'attache aux conséquences que Hume, dans le *Traité de la Nature humaine*, a tirées de la philosophie de Locke. Hume adopte complétement le point de départ du philosophe anglais, à savoir que la sensation est la source de toutes nos connaissances, et même il développe la pensée de Locke avec cette rigueur et cette précision qui font de lui le premier des dialecticiens. « Pour ma part, dit-il, quand j'entre intimement et jusqu'au fond dans ce que j'appelle *moi*, je me heurte toujours à une perception quelconque de froid ou de chaud, de lumière ou d'ombre, d'amour ou de haine, de peine ou de plaisir. Je ne puis jamais à aucun moment saisir mon *moi* sans une perception, et je ne puis jamais rien observer que cette perception. » Partant de ce principe, dont l'apparente évidence et la simplicité devaient naturellement séduire un esprit positif et pratique comme le sien, Hume tourne contre la substance spirituelle, contre l'âme humaine, tous les argumens dont Berkeley s'était déjà servi contre la nature extérieure. De même que Berkeley avait établi que l'existence de la matière est indémontrable, Hume établit à son tour que rien ne peut nous prouver notre propre existence. En effet, si nous ne pouvons rien connaître que par la conscience, et si celle-ci ne nous transmet jamais que des impressions, sur quoi nous fondons-nous pour étendre notre croyance au-delà de ce qui nous est attesté par la conscience, à savoir l'impression pure? Comment de ces phénomènes si fugitifs et si variés pouvons-nous conclure à l'existence d'un esprit qui dure et qui, dans toute sa durée, est identique à lui-même? « Si la substance spirituelle existe, quelle est l'impression qui nous la découvre, et comment cette impression opère-t-elle? Est-ce une impression de sensation ou de réflexion? Est-elle agréable, ou pénible, ou indifférente? Agit-elle continûment ou périodiquement, ou à divers intervalles? Si elle agit

à divers intervalles, quels sont ses temps d'apparition et de retour, et quelle cause la produit? On ne peut répondre à aucune de ces questions. » Non-seulement on ne peut répondre à aucune de ces questions, mais il est même inutile de les poser, attendu que, dans la théorie de Locke, il n'est point de termes qui s'excluent plus complétement que ceux de substance et d'impression, et il est impossible de concevoir une impression de substance. « En effet, comment une impression représenterait-elle une substance, si ce n'est en lui ressemblant? et comment une impression peut-elle ressembler à une substance, puisque, suivant notre philosophie, une impression, loin d'être une substance, n'a aucun de ses caractères? » Mais, s'il n'existe que des impressions, qu'est-ce donc que notre esprit? L'esprit n'est que la succession des phénomènes intérieurs attestés par la conscience. « L'esprit est une espèce de théâtre où chaque perception fait son apparition, passe et repasse, dans un continuel changement... Et que cette métaphore de *théâtre* ne nous abuse pas; c'est la succession de nos perceptions qui constitue notre esprit, et nous n'avons aucune idée, même éloignée et confuse, du théâtre où ces scènes sont représentées. » Pour nous reconnaître au milieu de la multitude des phénomènes, nous les groupons selon les rapports que nous supposons exister entre eux, et de là sont nées dans le langage ces expressions : la cause, le temps, l'espace, la substance, l'âme, Dieu, créations purement arbitraires des métaphysiciens, métaphores traditionnelles inventées et perpétuées pour la commodité du discours. Le prestige de l'habitude nous fait seul attribuer une existence réelle à ces chimères.

Ainsi Hume, qui ne s'était proposé au début que de contrôler la philosophie de Locke et de lui donner un fondement inébranlable dans l'étude des faits moraux et des lois de l'entendement, en est venu, au terme de ses recherches, à nier à la fois l'existence de l'esprit et celle de la matière, et à peupler le monde d'ombres vaines et d'images sans réalité. Il est arrivé à cette conclusion inattendue par une série de déductions rigoureuses dont il est impossible de rompre l'enchaînement ou de contester la justesse. C'est le témoignage que rend à Hume une bouche peu suspecte. Reid, à qui devait appartenir l'honneur de réfuter le nouveau scepticisme, a proclamé en mainte occasion que, si l'on n'arrête Hume au premier pas, il n'est plus possible de renverser un seul point de son argumentation. L'inexorable logique du jeune philosophe, la précision de son langage, la rigueur de ses démonstrations, attestent la puissance et la merveilleuse lucidité de son esprit, et témoignent en même temps des études profondes et du soin consciencieux qui avaient présidé à son premier ouvrage. Une doctrine qui met au rang des chimères

la nature extérieure et jusqu'à l'intelligence de l'homme heurte si violemment l'inébranlable conviction du genre humain, qu'on est toujours tenté de ne voir dans le scepticisme qu'un jeu d'esprit, une gageure soutenue par des prodiges de sophistique. Pourtant ce serait être injuste envers Hume que de lui refuser le mérite d'une opinion sincère et réfléchie, et de confondre sa doctrine avec l'incrédulité railleuse et intempérante des beaux-esprits français ses contemporains. Il n'y avait point chez Hume de parti pris d'être sceptique; il avait accepté, comme tous les hommes de son temps, la philosophie de Locke; seulement son intelligence ferme et nette a fait sortir de cette philosophie les conséquences inévitables que les autres n'y avaient pas aperçues, et alors le scepticisme lui est arrivé comme une conclusion irrésistible. « Où suis-je, et que suis-je? s'écriait-il au début de ses études. A quelles causes dois-je mon existence et à quel état retournerai-je? De qui dois-je rechercher la faveur, et de qui redouter la colère? Quels êtres m'entourent? Sur qui ai-je une influence quelconque, et qui a influence sur moi? Toutes ces questions me confondent, et je commence à me croire dans la plus déplorable condition qu'il soit possible d'imaginer, entouré des plus épaisses ténèbres et entièrement privé de l'usage de tout membre et de toute faculté. »

Ce n'est point là ce ricanement qui n'abandonne jamais les incrédules français, même lorsqu'ils abordent les plus hautes questions; c'est le langage grave et ému d'un esprit sérieux qui comprend toute l'importance des problèmes qu'il agite. Il semble entendre comme un écho de Pline l'Ancien dépeignant à grands traits la misérable condition de l'homme jeté nu sur la terre. Est-ce d'ailleurs la seule trace d'émotion qu'on trouve chez Hume? Mais qui n'a présente à la pensée l'énergique peinture qu'il a faite des conséquences de sa propre doctrine et de la condition de tout sceptique en face de l'opinion du genre humain? C'est le cri d'une âme qu'une conviction courageuse et une ferme volonté soutiennent seules dans la poursuite de la vérité.

« Je suis terrifié et anéanti par cette solitude et ce délaissement où je me trouve placé dans ma philosophie; il me semble que je sois quelque monstre étrange et informe qui, incapable de frayer et de s'unir avec personne, s'est vu expulsé de tout commerce humain, et qu'on laisse entièrement abandonné à lui-même et sans consolation. Volontiers irais-je chercher au milieu de la foule l'abri et la chaleur, mais je ne puis prendre sur moi de me mêler à elle avec une pareille difformité. J'en invite d'autres à venir se joindre à moi, afin que nous fassions bande à part, mais personne ne veut m'entendre. Tout le monde se tient à distance et redoute cette tempête par laquelle je suis battu de tous côtés. Je me suis exposé à l'inimitié de tout ce qui est métaphysicien, logicien, mathématicien et même théologien : com-

ment m'étonnerais-je des insultes qu'il me faudra subir? J'ai proclamé mon incrédulité à l'égard de leurs systèmes; puis-je être surpris qu'ils montrent de la haine pour moi et pour ma personne? Si je regarde au dehors, je ne prévois de tous côtés que discussion, contradiction, colère, calomnie, diffamation. Si je rentre en moi-même, je ne trouve que doute et qu'ignorance. Le monde entier conspire pour me combattre et me contredire; cependant telle est ma faiblesse, que je sens toutes mes opinions perdre de leur force et déchoir quand elles n'ont pas l'appui et l'approbation d'autrui. Je ne puis faire un pas sans hésitation, et chaque réflexion nouvelle me fait redouter quelque erreur ou quelque absurdité dans ma façon de raisonner. »

Veut-on une preuve de plus de ce travail intérieur qui s'accomplit chez Hume dans les studieuses années de sa jeunesse? Les *Dialogues sur la religion naturelle*, destinés à exposer les doutes du philosophe sur l'existence de Dieu et sur le culte dû à la Divinité, ne furent écrits qu'assez tard (vers 1751), et ne furent publiés qu'après la mort de Hume. La pensée première de cet ouvrage est pourtant contemporaine de la conception du *Traité de la nature humaine*. C'est ce que nous apprend une lettre de Hume à son ami Gilbert Elliot, à qui il avait communiqué le manuscrit ou au moins le plan des *Dialogues:* « Vous avez dû voir, écrit-il, par l'échantillon que je vous ai donné, que je fais de Cléanthe (1) le héros du dialogue; tout ce que votre esprit pourra trouver pour fortifier ce côté de la discussion sera le bienvenu pour moi; ce que vous me supposez d'inclination pour le côté opposé s'est glissé en moi contre ma volonté. Il n'y a pas longtemps que j'ai brûlé un vieux cahier écrit avant que j'eusse vingt ans, et qui contenait page par page le progrès graduel de mes idées sur ce sujet. Il débutait par la recherche empressée d'argumens à l'appui de l'opinion générale; des doutes survinrent furtivement et se dissipèrent; ils reparurent, se dissipèrent de nouveau et revinrent encore; ce fut une lutte perpétuelle d'une imagination sans cesse en travail contre l'inclination, peut-être contre la raison. »

Il est bien peu d'hommes dont les opinions se soient formées avec cette maturité et après une recherche aussi consciencieuse de la vérité. De là l'accent de conviction qui respire dans tous les ouvrages de Hume, la netteté et la décision avec lesquelles il exprime sa pensée tout entière, quelque contraire qu'elle soit aux opinions reçues, la rigueur inexorable qui lui fait suivre ses prémisses jusqu'à leurs dernières conséquences, ce ton affirmatif qui l'a fait accuser de dogmatisme, et qui contraste en effet singulièrement avec une philosophie dont l'essence est le doute. Il fallait à Hume et cette sincérité et toute la confiance que donne la jeunesse pour affronter la fièvre de fanatisme et d'intolérance qui possédait alors l'Angle-

(1) C'est Cléanthe qui, dans les *Dialogues*, défend l'existence de Dieu contre Philon.

terre, pour lancer dans le public un livre tel que le *Traité de la nature humaine.* Cette publication lui demanda deux années; commencée en 1737, elle ne fut terminée qu'à la fin de 1739, ou même au commencement de 1740. Hume a dit, dans les courts mémoires qu'il a laissés sur sa vie, que son livre mourut en naissant. Il y a là de sa part excès de modestie ou peut-être excès d'orgueil. Le *Traité de la nature humaine* n'obtint pas sans doute le succès qui accueillit à leur naissance d'autres ouvrages moins importans de Hume; mais il était la première œuvre d'un auteur complétement étranger au monde des lettres, et qui n'appartenait même à aucun des corps savans. Venu d'Oxford ou de Cambridge, le livre de Hume eût fait beaucoup plus de bruit, ne fût-ce qu'en attirant sur l'auteur les censures ecclésiastiques. Tombé d'une plume inconnue, il n'attira l'attention que du petit nombre des esprits curieux que préoccupent les questions philosophiques. Les luttes politiques passionnaient à ce moment tous les esprits, et la guerre avec l'étranger allait se compliquer d'une guerre civile. Néanmoins le livre de Hume fut lu et devint même l'objet de réfutations. Il pénétra jusque dans un paisible presbytère d'Écosse, et Reid a raconté comment la lecture qu'il en fit lui ôta tout repos d'esprit et ébranla profondément la foi implicite qu'il avait ajoutée jusque-là au système de Locke. Le *Traité de la nature humaine* n'eût-il à ce moment trouvé d'autre lecteur que l'humble ministre de New-Machar, c'en était assez pour la gloire de Hume. Ce sera en effet l'honneur de son nom d'avoir mis dans tout leur jour les conséquences funestes de la philosophie de Locke et d'avoir ainsi provoqué les immortels travaux de Reid et de Kant.

Après la publication de son livre, Hume se rendit en Écosse auprès de son frère aîné, qui habitait les terres patrimoniales de la famille, et menait à Ninewells la vie de gentilhomme campagnard; la mère et les sœurs de Hume y résidaient également. Le jeune philosophe passa au milieu des siens plusieurs années, qu'il consacra entièrement à l'étude; il s'occupait à revoir son premier ouvrage et à en préparer un second. Les premiers *Essais moraux et politiques* parurent à Édimbourg en 1741 en un petit volume in-12 qui comprenait les essais sur *la Liberté de la Presse*, sur *les Partis en Angleterre*, sur *l'Indépendance du Parlement*, et, — sous les titres suivans, *l'Épicurien*, *le Stoïcien*, *le Sceptique*, *le Platonicien*, — l'exposé plutôt que l'appréciation de quatre des grands systèmes philosophiques de l'antiquité. Cet ouvrage, qui est un des meilleurs de Hume, fut favorablement accueilli, et dès l'année suivante l'auteur dut en donner une seconde édition, à laquelle il ajouta quelques morceaux. Il ne faut chercher ni dans ce livre ni dans aucun des écrits postérieurs un seul développement nouveau de la philosophie de Hume. Non-

seulement la doctrine de celui-ci est tout entière dans le *Traité de la nature humaine*, mais elle s'y trouve dans tout l'enchaînement de ses preuves et de ses conclusions et sous la forme la plus complète et la plus précise qu'il ait pu lui donner. Arrivé du premier coup à la destruction de toute certitude, au scepticisme absolu, Hume ne pouvait plus faire un seul pas qui ne fût un pas en arrière. Il ne lui restait plus qu'à douter de son propre système. Et de fait Hume était un logicien trop rigoureux pour ne pas apercevoir les conséquences extrêmes de sa doctrine, à savoir qu'il ne pourrait pas se prouver à lui-même son propre scepticisme.

L'impossibilité pour la raison humaine de trouver un point de départ incontestable et par conséquent d'arriver à la certitude, voilà la conclusion dernière à laquelle Hume dut s'arrêter. Une telle conviction amène naturellement à sa suite une grande indifférence pour toute espèce de discussion, sinon pour tout effort de l'esprit, et elle explique merveilleusement un trait du caractère de Hume qui était en contradiction avec sa passion excessive pour la renommée littéraire : nous voulons parler de son insurmontable aversion pour toute polémique. Il accueillait avec une extrême obligeance les réfutations sérieuses que l'on tentait de ses opinions, et sa correspondance avec ses deux plus vaillans contradicteurs, Reid et Campbell, est un modèle de dignité et de courtoisie; mais il refusa toujours de s'engager en des discussions qui ne pouvaient être à ses yeux que des luttes stériles. Ses ennemis eurent beau le harceler, lui porter des défis solennels, l'attaquer par ses endroits les plus sensibles : il se renferma dans un silence obstiné. Une seule fois il fut presque tenté de répondre à Warburton; mais, en y réfléchissant, il trouva que l'irascible prélat avait ébranlé un si petit coin de son édifice, que la solidité du reste n'en était point compromise. La seule vengeance que Hume tira jamais des torrens d'injures que Warburton, Hard et toute une nuée de ministres anglicans et méthodistes imprimèrent contre lui, ce fut un souhait sarcastique : « Que les ecclésiastiques voulussent bien s'en tenir à leur vieille occupation de se houspiller les uns les autres, et laisser les philosophes discuter avec calme, modération et politesse. » Si Hume abandonnait ses ouvrages à leur sort et s'abstenait de les défendre contre la critique, le même principe lui faisait refuser toute discussion orale. Il avait pour amis tous les membres éminens du clergé écossais, et la tentation était grande pour ceux-ci de ramener à la foi un homme qu'ils estimaient singulièrement. Plusieurs y succombèrent, et Blair plus souvent que les autres. Hume, qui vingt fois avait pesé les raisons pour et contre et ne croyait ignorer aucun des argumens de Blair, fut obligé d'interdire à son ami ce sujet de conversation. En lui écrivant au sujet d'un sermon du docteur Campbell sur les miracles, il lui glissa cette

prière : « En voilà assez sur votre ami, qui est certainement un homme plein d'esprit, quoique animé d'un peu trop de zèle pour un philosophe; permettez-moi d'ajouter maintenant un mot pour vous-même. Chaque fois que j'ai eu le plaisir de me trouver en votre compagnie, si la conversation roulait sur quelque question de littérature ou de raisonnement, je vous ai toujours quitté à la fois instruit et charmé; mais quand vous en détourniez le cours vers ce qui fait l'objet de votre profession, malgré vos intentions, sans doute fort amicales, j'avoue que je n'ai jamais éprouvé le moindre plaisir; je me sentais gagné par la fatigue, et vous par l'irritation. Je désirerais donc qu'à l'avenir, lorsque ma bonne fortune me fera vous rencontrer, ces questions fussent entièrement écartées. J'en ai fini depuis longtemps avec toute étude sur ces matières, et je suis devenu incapable d'instruction, tout en reconnaissant que personne n'est plus que vous en état d'instruire. »

Hume défendait avec fermeté la liberté de sa conscience, mais personne aussi ne savait mieux respecter celle d'autrui. Il n'essaya jamais d'imposer à qui que ce soit une seule de ses opinions. A mesure que l'âge calma chez Hume la ferveur philosophique, seule passion de sa jeunesse, il s'habitua de plus en plus à n'envisager ses propres doctrines que comme autant de sujets d'étude proposés aux méditations des gens d'esprit. En appréciant avec cette modestie le résultat et la destinée de ses travaux, Hume se montrait fidèle à l'esprit de son système; en même temps il entrait peut-être dans son fait un peu d'effroi des conséquences de sa philosophie. Cela nous paraît surtout vrai de la maturité de sa vie. Le scepticisme absolu auquel il était forcé d'aboutir satisfaisait sa logique beaucoup plus que son cœur et même que sa raison; il n'en voulut jamais admettre les conséquences pratiques, soit dans sa conduite, qui fut jusqu'au bout honorable et pure, soit dans ses écrits historiques, soit même dans ses principes de morale. Il exprima en mainte occasion le regret d'avoir publié trop tôt son système et de l'avoir développé avec une logique à outrance. Il est certain que dans les *Recherches sur l'entendement humain*, il a affaibli plutôt que fortifié l'enchaînement de ses idées, et en a autant que possible atténué la portée. Son *Traité sur les sentimens moraux* est une infidélité plus complète encore à sa doctrine, car il est impossible de donner un fondement positif à la loi morale lorsqu'on n'admet pas que l'intelligence puisse s'élever au-dessus du doute. De même en religion Hume ne pouvait admettre que l'existence de Dieu fût démontrable : rien ne prouve pourtant qu'il ait refusé d'y croire. Dans plusieurs passages de ses écrits, quand il insiste avec le plus de force sur l'impossibilité où est la raison humaine d'atteindre à la certitude, il semble tout près d'accepter la révélation divine comme source de certaines grandes vérités que

nous ne saurions repousser, quoiqu'il ne nous soit pas possible de les démontrer. Un soir qu'à Paris il soupait chez le baron d'Holbach, on vint à parler de la religion naturelle; Hume déclara que pour sa part il n'avait jamais rencontré d'athée. On sait la réponse de son hôte. « Parbleu, vous avez de la chance; pour la première fois vous en rencontrez dix-sept du même coup. » Hume ne demanda point à être compté comme le dix-huitième. Dix ans auparavant, il se trouvait à Londres lorsque lui arriva la nouvelle de la mort de sa mère; son ami Boyle, frère du comte de Glasgow, témoin de la douleur profonde où le jeta cette perte, exprima le regret qu'il ne pût trouver de consolation dans les croyances chrétiennes sur la destinée des justes et sur la vie future. « Ah! mon ami, dit Hume en sanglotant, je peux bien publier mes spéculations pour occuper les savans et les métaphysiciens; mais ne croyez pas que je sois si loin que vous le supposez de penser comme le reste des hommes. »

On se fera quelque idée des sentimens de Hume sur ce sujet par un passage d'une de ses lettres à son ami Mure, juge-baron de l'échiquier d'Écosse, dans laquelle il expose ses objections contre le culte et contre la prière :

« On doit reconnaître que la nature nous a donné une forte inclination à l'admiration pour tout ce qui est excellent, et à l'amour et à la reconnaissance pour tout ce qui est bienveillant et bienfaisant, et que la Divinité possède ces attributs dans leur plus haute perfection. Cependant je soutiens qu'elle n'est l'objet naturel d'aucune passion, d'aucune affection. Dieu ne tombe ni sous le sens ni sous l'imagination, à peine est-il atteint par l'intelligence : faute de quoi, il est impossible qu'aucune affection s'éveille. Un ancêtre éloigné, qui nous a laissé de grands biens et des titres conquis par son mérite, est un grand bienfaiteur pour nous; cependant il nous est impossible de lui porter aucune affection, parce qu'il nous est inconnu, et cela, quoique nous sachions qu'il était un homme, une créature humaine, ce qui le rapproche beaucoup plus de la portée de notre intelligence qu'un esprit invisible et infini. Un homme peut donc avoir le cœur parfaitement disposé pour tout ce qui est l'objet propre, naturel, de l'affection, amis, bienfaiteurs, patrie, enfans, etc., et cependant il peut, par suite de l'invisibilité et de l'incompréhensibilité de Dieu, ne ressentir pour lui aucune affection. A vrai dire, j'ai bien peur que tous les enthousiastes ne se trompent grossièrement eux-mêmes. L'espérance ou la crainte agite peut-être leur cœur quand ils pensent à Dieu : ou ils le ravalent jusqu'à le faire semblable à eux, et se le rendent ainsi plus facilement compréhensible, ou bien encore ils se gonflent de vanité en s'imaginant être les favoris particuliers de la Divinité, ou au mieux ils sont animés d'une affection artificielle et forcée qui agit par bonds et par sauts, et suit une marche irrégulière et désordonnée. On ne peut demander à personne comme un devoir une semblable affection. Remarquez bien que je n'exclus pas seulement les passions turbulentes, mais aussi les sentimens calmes. Ni les uns ni les autres ne peuvent agir sans l'assistance des sens et de l'imagination, ou au moins sans une connaissance de leur

objet plus complète que celle que nous avons de la Divinité. C'est là le cas de la plupart des hommes, et une infirmité naturelle ne peut jamais être un crime. »

Cette façon d'envisager les rapports de l'homme avec Dieu se rapproche beaucoup des sentimens d'un autre *utilitaire*, de Franklin. On y reconnaît le caractère essentiellement positif de Hume et la nature toute géométrique de son esprit. L'homme qui était insensible à toutes les émotions et à tous les plaisirs que procurent les arts, qui n'avait jamais regardé même le plus beau tableau avec un intérêt réel, pour qui la musique n'était que du bruit, qui avait parcouru l'Italie, la France et l'Allemagne sans admirer un seul de leurs chefs-d'œuvre ni une seule de leurs beautés naturelles, qui ne trouvait que des épigrammes contre l'architecture du moyen âge et contre la chevalerie, devait être inaccessible à toute sensibilité religieuse. Hume le dit lui-même comme on vient de le voir : Dieu ne parlait pas plus à son imagination qu'à ses sens. C'est que personne n'eut jamais une intelligence plus nette, plus déliée, plus pénétrante et en même temps frappée d'une plus incurable stérilité. La faculté divine, le pouvoir créateur, l'imagination lui manquait. Ce fut là la source de toutes les erreurs de Hume : il demeura perpétuellement à mi-chemin de la vérité faute d'être guidé dans ses travaux par cette lumière intérieure qui fait voir au-delà et au-dessus des syllogismes de la logique, et qui n'est pas moins nécessaire au philosophe pour féconder ses recherches qu'au poète pour donner la vie à ses vers.

II.

Les cinq années que Hume passa à Ninewells doivent compter au nombre des plus heureuses de sa vie. Ses relations de famille, ses travaux, sa réputation naissante, l'avaient mis en rapport avec les hommes les plus distingués de l'Écosse, et il entretenait avec eux un commerce assidu de lettres et de visites. L'usage subsistait encore parmi les familles aisées du pays d'envoyer leurs fils faire ou compléter leurs études dans les universités du continent, surtout à Leyde. En parcourant la correspondance de Hume avec ses amis, on est frappé de voir combien était générale alors une connaissance approfondie, non-seulement de l'antiquité, mais des langues italienne et française. C'était donc une société fort lettrée que celle de ces gentilshommes campagnards et de ces ministres de village avec lesquels Hume passait une partie de la belle saison; les distractions de l'esprit étaient les seules qui fussent faciles et assurées dans la solitude du château ou du presbytère, et on s'explique aisément par

ce concours de circonstances la prodigieuse activité littéraire dont un petit pays comme l'Écosse fit preuve à cette époque.

Au nombre des correspondans de Hume était le philosophe Francis Hutcheson, à qui le jeune écrivain soumit en manuscrit la troisième partie de son *Traité de la nature humaine*, celle qui traite de la morale et qui ne parut qu'après les deux autres. Hutcheson à son tour voulut avoir l'avis de Hume sur le traité de philosophie morale qu'il préparait et qu'il publia en latin en 1742. On ne saurait plus gravement différer que Hume et Hutcheson, et pourtant il est impossible d'imaginer rien de plus amical et en même temps de plus noble que la correspondance qu'ils entretinrent à propos d'ouvrages qui les mettaient à la fois en rivalité et en opposition. A côté d'Hutcheson, nommons encore Mure de Caldwell et James Oswald, qui devaient parvenir, le premier à une des grandes charges de judicature de l'Écosse, le second à un rang politique élevé; Reid, le fondateur de l'école philosophique écossaise; le docteur Blair et le docteur Leechman, qui passait pour le rival de Blair dans la chaire; l'historien Robertson et enfin Adam Smith, beaucoup plus jeune que Hume, et que l'on peut regarder à bien des égards comme son élève.

La bibliothèque de l'ordre des avocats à Édimbourg possède une partie des notes prises par Hume sur ses lectures pendant son séjour à Ninewells. Ces notes, d'une extrême brièveté et presque sans aucun ordre, sont néanmoins curieuses à parcourir; elles attestent des lectures immenses et d'une singulière variété; elles montrent aussi que Hume, qui se proposait déjà d'écrire quelque grand ouvrage historique sans avoir encore fait choix de son sujet, s'attachait spécialement à recueillir dans les livres qu'il parcourait, soit anciens, soit modernes, tous les faits qui se rapportent à la législation, à la statistique, à l'économie politique, et qu'il était d'usage alors de regarder comme au-dessous de la dignité de l'histoire. Une grande partie des faits ainsi notés par Hume ont pris place dans quelqu'un de ses écrits; les autres se retrouvent dans le livre d'Adam Smith sur la *Richesse des nations*. Cette particularité légitimerait seule l'espèce de filiation que nous établissons entre Hume et Adam Smith; mais il en est d'autres que l'on pourrait invoquer. Smith avait dix-sept ans lorsque Hume, sur l'invitation d'un ami, lui adressa un exemplaire de son *Traité de la nature humaine*, et commença avec lui une correspondance qui dura toute leur vie. Beaucoup des opinions soutenues dans le grand ouvrage de Smith se trouvent déjà, soit explicitement, soit en germe, dans les *Essais*, et il ne semble pas douteux que Smith ait puisé dans les entretiens de Hume l'idée même de son livre. Toute la correspondance de celui-ci nous le montre empressé à communiquer à ses amis les renseignemens, les faits, les observations qu'il recueille dans ses lectures ou dans ses voyages, et qu'il croit

de nature à les intéresser ou à être utiles à leurs études; ses lettres à Smith attestent l'intérêt tout spécial qu'il prenait aux travaux du jeune penseur qui, sous l'influence de ses écrits et de ses conseils, devait jeter les bases de la science économique.

Si agréable et si laborieuse que fût l'existence de Hume à Ninewells, elle ne l'empêchait point de songer à se créer une position. Il touchait en effet à sa trente-cinquième année, et il avait déjà une certaine réputation, sans avoir pu accroître un revenu que la plus stricte économie ne rendait pas suffisant. Deux fois il se mit sur les rangs pour obtenir une chaire dans une université, d'abord à Glasgow, puis à Édimbourg; deux fois ses efforts et ceux de ses amis furent rendus inutiles par les appréhensions et les scrupules du clergé presbytérien. Hume courait les chances d'une troisième candidature, lorsqu'il reçut une lettre d'un des plus riches pairs du royaume, le marquis d'Annandale, qui l'invitait à venir vivre avec lui en Angleterre. Ce jeune seigneur, dont la tête et la santé commençaient à se déranger, se piquait de littérature, et s'était pris de goût pour Hume à la lecture des *Essais*. Sa famille, désireuse de voir auprès de lui un homme de bon conseil, qui pût prendre quelque empire sur son esprit, fit de vives instances auprès de Hume pour qu'il acceptât l'offre du marquis, et lui assura une rémunération considérable; mais les désagrémens auxquels Hume se vit en butte lui firent bientôt regretter d'avoir échangé son humble indépendance contre les splendeurs d'une habitation seigneuriale, et il ne demeura guère plus d'une année auprès de lord Annandale. Il se préparait à retourner en Écosse, lorsqu'il rencontra à Londres un de ses compatriotes, le général Saint-Clair, qui allait prendre à Portsmouth le commandement d'une expédition destinée au Canada, et qui l'emmena comme secrétaire. Après une croisière infructueuse devant les côtes de Bretagne, l'escadre fut rappelée en Angleterre, et Hume était revenu à Ninewells quand le général Saint-Clair reçut une mission militaire près les cours de Vienne et de Turin, et lui offrit de nouveau de l'accompagner avec un titre officiel. Malgré la nécessité d'endosser l'uniforme militaire, puisqu'il devait avoir le rang d'aide de camp, Hume accepta une offre qui lui fournissait une précieuse occasion de visiter une grande partie du continent, à savoir la Hollande, toute l'Allemagne et le nord de l'Italie. On a conservé, et M. Burton a publié dans son excellent ouvrage, le journal que Hume tint de son voyage, et qui était destiné à son frère. Il s'y montre assez peu sensible aux beautés de la nature et aux chefs-d'œuvre de l'art. En revanche il note soigneusement la nature du sol et ses produits, le degré d'avancement de la culture, la densité de la population, la condition sociale et les mœurs des habitans, la quotité des impôts. La tournure toute pratique de son esprit éclate donc

dans ces notes rapides prises au jour le jour; mais le philosophe se retrouve dans les déductions que Hume tire des faits qu'il remarque. C'était chose peu usitée à cette époque que d'observer de si près le côté matériel de la vie des peuples, et surtout d'en faire découler des conséquences morales : c'est aussi là ce qui fit le grand succès des livres de Hume en France, en leur donnant un air de nouveauté et une sorte d'originalité.

Le rétablissement de la paix en 1748 par le traité d'Aix-la-Chapelle mit fin à la mission du général Saint-Clair, et ramena Hume en Écosse. Dans l'intervalle de ses deux expéditions avec le général, Hume avait préparé une troisième édition des *Essais moraux et politiques*, et il avait refondu son *Traité de la nature humaine*, auquel il avait donné la forme définitive que cet ouvrage a conservée sous le titre de *Recherches sur l'entendement humain*. Ces deux livres parurent pendant que Hume était encore à Turin, et malgré ce qu'il en dit dans le court écrit qu'il a laissé sur sa vie, le succès en fut grand, si l'on tient compte de la gravité des matières qui y étaient traitées et des préoccupations de l'opinion publique au milieu d'une guerre acharnée et au sortir d'une insurrection qui avait failli renverser la maison de Hanovre. On a vu déjà que Hume avait mitigé dans les *Recherches* plusieurs des assertions trop hardies contenues dans le *Traité de la nature humaine*. Il n'avoua plus désormais que cette seconde forme de sa pensée, protestant avec véhémence contre les argumens que l'on pourrait tirer de son premier ouvrage, qu'il condamnait lui-même à l'oubli; mais malgré les adoucissemens qu'il avait apportés dans l'énonciation de ses idées, les *Recherches* lui firent plus de tort dans l'opinion du public religieux que le *Traité de la nature humaine*, parce qu'elles trouvèrent plus de lecteurs, et le chapitre sur la crédibilité des miracles demeura toujours le grand et inexorable grief du clergé protestant contre l'auteur. Les réfutations abondèrent et accrurent le débit du livre.

De retour au sein de sa famille, Hume reprit sa vie studieuse : c'est l'époque la plus féconde de sa carrière littéraire. Il mettait la dernière main aux *Recherches sur les principes de la morale*, qui parurent en 1751; il composait les *Discours politiques*, qui virent le jour en 1752, et il entreprenait les *Dialogues sur la religion naturelle*, qui ne furent publiés qu'après sa mort. Cette liste des ouvrages publiés ou écrits coup sur coup par le même homme ne donne encore qu'une faible idée du travail que Hume s'imposait. On voit par sa correspondance ce qu'un des *discours politiques*, celui qui traite de la densité de la population dans l'antiquité, lui coûta d'efforts. Il se fit un devoir de relire, la plume à la main, tous les auteurs grecs et latins, et il différa la publication de plusieurs mois faute de pouvoir se procurer un Strabon. En dehors de ses travaux personnels, il sur-

veilla l'impression à Édimbourg d'une édition française de l'*Esprit des lois*, qu'il serait curieux de comparer avec les éditions publiées en France, parce qu'elle contient des corrections et des notes fournies à Hume par l'auteur. Cette publication fut en effet pour Hume l'occasion d'entrer en relation avec Montesquieu, à qui il adressa ses ouvrages et avec qui il échangea des lettres pleines de courtoisie.

Les *Recherches sur les principes de la morale* sont le dernier écrit philosophique qui soit sorti de la plume de Hume : elles sont le complément des *Recherches sur l'entendement humain*, mais elles n'en ont pas l'originalité. Quant aux *Discours politiques*, qui contiennent la majeure partie et les plus substantiels des écrits de Hume sur l'économie politique, ils passent aux yeux des Anglais pour son meilleur ouvrage. C'est assurément celui de tous qui eut le succès le plus immédiat et le plus général.

Un grand changement s'accomplit à cette époque dans l'existence de Hume. Ses amis avaient de nouveau essayé en 1751 de le faire entrer à l'université de Glasgow et avaient brigué pour lui la chaire de logique. Ils échouèrent, et Hume ne voulut plus tenter l'aventure; mais comme son frère venait de se marier, il se résolut néanmoins à quitter Ninewells, afin d'avoir une entière liberté. Ses livres lui avaient rapporté quelque argent; il avait fait quelques économies pendant ses deux missions avec le général Saint-Clair; enfin il se trouvait à la tête d'un capital de 1,000 livres sterling; c'était à ses yeux la richesse. Il écrivait à ce sujet à son ami Michel Ramsay : « Je pourrais bien avoir comme tant d'autres la prétention de me plaindre de la fortune, je m'en garderai bien, je serais le premier à me taxer de déraison. Tant que l'intérêt demeurera au taux actuel, j'aurai 50 livres de rentes; ma bibliothèque vaut 100 livres, j'ai du linge en abondance, une garderobe bien montée et près de 100 livres en réserve, avec tout cela de l'ordre, de la frugalité, un grand amour de l'indépendance, une bonne santé, un caractère égal et une passion infatigable pour l'étude. Je dois donc me regarder comme au nombre des heureux et des favorisés, et loin de vouloir tirer de nouveau à la loterie de la vie, il est peu de destinées contre lesquelles je voudrais changer mon sort... Je vais m'établir à Édimbourg, ma sœur compte venir me rejoindre, et comme elle peut ajouter 30 livres à mon revenu, et qu'elle a au même degré que moi l'amour de l'ordre et de la frugalité, nous ne doutons pas de joindre les deux bouts. »

Tout cela est parfaitement sincère : cette existence plus que modeste répondait si bien aux goûts de Hume, qu'elle lui donna réellement toute la félicité qu'il s'en promettait. Au commencement de 1753, il écrivait au docteur Cléphane : « J'éprouve le besoin de triompher un peu à vos yeux, car enfin, ayant atteint la quarantaine, me voici à mon honneur, à l'honneur de la science et de l'époque

actuelle, arrivé à la dignité de maître de maison. Il y a environ sept mois, j'ai pris une maison à moi, et j'y ai installé une famille au grand complet, composée d'un chef qui est moi, et de deux membres subalternes, une bonne et un chat. Ma sœur est venue depuis me rejoindre et demeure avec moi. Avec de l'économie, je trouve que je puis me donner la propreté, la chaleur, la lumière, l'abondance et le contentement. Que voudriez-vous avoir de plus? L'indépendance? Je l'ai au suprême degré. L'honneur? Ce n'est pas là ce qui manque. La grâce? Elle viendra en son temps. Une femme? Ce n'est pas là une des nécessités indispensables de la vie. Des livres? Voilà une de ces nécessités; mais j'en ai plus que je n'en puis employer. Bref, je ne puis trouver aucune des jouissances importantes de la vie que je ne possède plus ou moins, et sans grand effort de philosophie je puis être heureux et satisfait. »

A peine Hume était-il fixé à Édimbourg, qu'un petit succès vint lui procurer une des plus vives satisfactions de sa vie et décida du reste de sa carrière littéraire. Le bibliothécaire de l'ordre des avocats résigna ses fonctions, qui étaient électives; les amis de Hume mirent aussitôt sa candidature en avant. Un pareil choix fit jeter les hauts cris à une partie du clergé qui suscita un concurrent au philosophe; mais malgré tous les efforts des intolérans et après une lutte qui passionna et divisa la ville, Hume fut élu. Dans ses mémoires, il se félicite de cette élection, parce qu'elle mit à sa disposition une riche bibliothèque. « Quant aux appointemens, ajoute-t-il, je n'en recevais que peu ou point. » Les appointemens étaient de 50 livres sterling, c'est-à-dire qu'ils égalaient le revenu personnel de Hume; mais sa modestie lui a fait taire le motif très honorable pour lequel il ne les toucha pas. Au nombre des administrateurs de la bibliothèque se trouvaient des membres de la faculté qui avaient combattu la candidature de Hume, et dont le dépit se traduisit bientôt par de mauvais procédés. Le philosophe fut sur le point de donner sa démission, mais il lui coûtait de renoncer aux facilités de travail que lui procuraient ses fonctions; d'un autre côté, il ne voulait pas que sa persistance pût être attribuée à l'intérêt : il résolut de garder la place en renonçant aux émolumens. Il y avait alors à Édimbourg un aveugle nommé Blacklock qui, à force de persévérance, de courage et de privations, était arrivé à acquérir la connaissance approfondie des langues anciennes et une instruction aussi solide que variée. Blacklock montrait un talent assez remarquable pour la poésie : Hume s'était intéressé à lui, l'avait aidé de ses conseils et de sa bourse, lui avait trouvé un éditeur pour ses vers, avait provoqué des souscriptions en sa faveur, sans réussir à lui assurer des moyens réguliers d'existence. Il abandonna au poète aveugle son traitement de bibliothé-

caire, et c'est en faisant une bonne action qu'il réussit à concilier l'amour des livres et les exigences d'une légitime fierté.

III.

Hume avait terminé tous les travaux qu'il avait entrepris, et cependant la tranquillité et le loisir dont il jouissait, les encouragemens de ses amis, le progrès de sa réputation, enfin ses habitudes laborieuses, tout l'invitait à écrire encore. Plus d'une fois dans sa jeunesse, il avait nourri l'idée de composer quelque grand ouvrage historique : cette pensée lui revint à la vue des ressources considérables que lui offrait pour un travail de ce genre la bibliothèque dont il était le gardien, et la tentation fut d'autant plus irrésistible qu'il n'y avait pas sur le Parnasse anglais, pour employer les expressions de Hume lui-même, de place plus évidemment vacante que celle d'historien. Prendre cette place vacante, doter la littérature de son pays d'un genre d'ouvrage qui lui manquait entièrement et s'assurer dans l'histoire le premier rang, qu'il n'avait pu atteindre dans la philosophie, tel fut le rêve caressé par Hume. Quant à un sujet, aucun pour la nouveauté et pour l'intérêt ne pouvait rivaliser avec l'histoire nationale. Ce fut donc à écrire l'histoire d'Angleterre que Hume s'arrêta : seulement quelle période de cette histoire fallait-il prendre pour point de départ? Contre l'avis d'Adam Smith, Hume se décida pour l'époque des Stuarts. « J'ai commencé par être de votre avis, écrivait-il à Smith, et par croire que la période la plus avantageuse à prendre pour point de départ était l'avénement des Tudors avec Henri VII; mais vous remarquerez que le changement qui s'accomplit alors dans les affaires publiques fut très peu sensible, et que l'influence ne s'en fit voir que bien des années plus tard. C'est sous Jacques Ier que les communes commencèrent à lever la tête, et que s'engagea la lutte entre les priviléges des sujets et la prérogative royale. Le gouvernement, sur lequel ne pesait plus l'énorme autorité de la couronne, montra son vrai caractère, et les factions qui naquirent alors, et dont l'influence se fait encore sentir actuellement, rendent cette période la portion la plus curieuse, la plus intéressante et la plus instructive de notre histoire. Ce sujet me paraît très beau, et je l'embrasse avec beaucoup d'ardeur et de plaisir. »

Hume distribua d'avance sa matière en trois volumes : un pour les deux premiers Stuarts, un pour la république et la restauration, le troisième pour les règnes de Guillaume et d'Anne. Il ne lui semblait pas prudent de descendre plus bas que l'avénement de la maison de Hanovre, et de retracer des luttes dont le souvenir était brûlant

et dont tous les acteurs principaux vivaient encore. Son plan arrêté, Hume se mit à l'œuvre avec l'activité et l'application opiniâtres qu'il apportait dans ses travaux littéraires, et au bout de deux années, en septembre 1754, il publia à Édimbourg le premier volume, qui s'arrête à la mort de Charles I[er]. Laissons Hume raconter lui-même l'accueil fait à son livre.

« J'avais, je dois l'avouer, grande confiance dans le succès de cet ouvrage. Je me croyais le seul historien de mon pays qui n'eût tenu aucun compte du pouvoir dominant, de l'intérêt ou de la faveur, de l'influence des préjugés populaires, et comme le sujet était à la portée de tous les esprits, je comptais d'autant plus sur l'approbation universelle. Je fus cruellement désappointé. Ce ne fut qu'un concert de reproches, de blâme et même d'animadversion; Anglais, Écossais et Irlandais, whigs et tories, anglicans et dissidens, incrédules et dévots, patriotes et courtisans se réunirent dans la même fureur contre l'homme qui avait osé verser une larme généreuse sur le sort de Charles I[er] et du comte de Strafford. Ce qu'il y eut de plus mortifiant, c'est qu'après la première explosion de colère le livre sembla tomber dans l'oubli. M. Millard m'a dit qu'en douze mois il n'en vendit pas plus de quarante-cinq exemplaires. C'est à peine si j'appris que dans les trois royaumes il y eût un homme un peu considérable par le rang ou par le savoir qui pût supporter mon livre. Je dois en excepter le primat d'Angleterre, le docteur Herring, et le primat d'Irlande, le docteur Stowe, et ces deux exceptions paraîtront singulières. Ces prélats éminens m'écrivirent tous les deux de ne me pas décourager. J'avais cependant perdu courage, je dois l'avouer, et si la guerre à ce moment n'eût éclaté entre la France et l'Angleterre, je me serais certainement retiré dans quelque ville de province en France, j'aurais changé de nom et je n'aurais jamais remis les pieds dans mon pays natal; mais comme cela n'était pas possible, et comme mon second volume était fort avancé, je me résolus à prendre courage et à continuer. »

Un homme d'esprit a soupçonné, non sans raison, qu'il y avait dans ce récit de Hume un peu de malice et beaucoup d'orgueil. Hume, écrivant ses mémoires à la fin de sa vie et lorsque sa réputation était à l'apogée, a un peu chargé le tableau, afin d'établir un contraste plus piquant entre l'accueil fait à son premier volume et l'immense succès que finit par obtenir son histoire. Hume n'avait qu'une passion, mais qui absorbait toute la puissance de son âme : c'était celle de la gloire littéraire. Il avait donc au plus haut degré cette sensibilité maladive qui est le partage de tous les auteurs, et ne réussir qu'à demi ou aux trois quarts lui paraissait un insupportable échec. Si l'on en croyait ses mémoires, tous ses livres seraient tombés à plat : il n'en est aucun pourtant qui n'ait eu plusieurs éditions. Cette fois il fut d'autant plus sensible aux critiques, que son livre lui avait coûté plus de soins et de peines, et que ses espérances avaient été plus grandes; néanmoins il y a beaucoup à rabattre

de ce qu'il dit des mésaventures de son premier volume et de son propre désespoir. Il n'y a point trace dans sa correspondance de son projet de quitter l'Angleterre. On remarquera en outre une contradiction manifeste dans son récit : en admettant que l'*Histoire des Stuarts* se fût moins vendue à Londres qu'en Écosse, où elle était publiée, on ne comprendrait pas qu'il se fût fait autant de bruit autour d'un livre qui ne se vendait et ne se lisait point.

Quant au concert de plaintes que tous les partis firent entendre contre son livre, Hume devait être le dernier à s'en étonner, et on doit croire qu'il jouait la surprise. Il avait compté, pour éveiller la curiosité publique, sur les applications possibles de l'histoire des Stuarts à l'époque où il écrivait et sur l'importance que les questions qu'il touchait conservaient encore pour les divers partis. Malheureusement cet avantage cachait un danger. Un livre qui mettait en jeu la passion politique ne pouvait être lu avec calme. Whigs et tories dataient également du temps des Stuarts; le jugement à porter sur les grands faits de cette époque était le champ de bataille obligé des deux partis; tous deux devaient chercher uniquement dans le livre de Hume des argumens à l'appui de leur cause et répudier l'écrivain qui n'épousait pas complétement leur querelle. N'oublions pas que le premier volume de Hume parut en 1754, c'est-à-dire six ans à peine après la célèbre tentative de Charles-Édouard, alors que la dynastie de Hanovre tremblait encore sur son trône mal affermi, quand une moitié de l'Écosse était en deuil, quand les prisons étaient pleines et que les arrêts de proscription se succédaient tous les jours, quand au sein même des familles la passion politique créait des inimitiés implacables. Pour le tory, Charles Ier était encore un martyr; pour le whig, c'était un grand coupable justement puni de ses crimes. C'était trop demander de la nature humaine que d'espérer à un pareil moment réunir tous les suffrages en ne flattant personne, et rallier à un jugement équitable des opinions si irréconciliables. L'impartialité pouvait sourire à un esprit calme et froid comme celui de Hume, qui, dégagé de tout intérêt et libre de toute passion politique, envisageait le passé avec le coup d'œil du moraliste et du philosophe; mais ce qui souriait à sa raison devait irriter et blesser les autres. Pour avoir essayé de tenir la balance égale entre Charles Ier et le parlement, Hume devait donner prise à l'accusation de jacobitisme : elle ne lui manqua pas.

L'histoire de Hume est demeurée classique en Angleterre, et elle méritait cet honneur. Les faits sont choisis avec discernement et groupés avec art; le récit est clair, rapide et plein d'intérêt; la diction est vive et nette, et d'une merveilleuse souplesse; elle allie tous les tons, depuis la simplicité élégante jusqu'à l'éloquence. Hume a su enchâsser dans son style avec un grand bonheur un certain nombre

des expressions pittoresques et des tours originaux qu'il rencontrait dans les vieux auteurs. Des puristes lui ont reproché quelques gallicismes et quelques tournures écossaises; ce fut cependant l'occupation de sa vieillesse de faire la chasse aux *scotticismes* qui se trouvaient dans ses livres, et sa correspondance nous le montre suppliant continuellement tous ses amis de Londres de lui signaler ces taches originelles, afin qu'il en soit fait justice à la prochaine édition. En somme, s'il n'y a qu'une voix pour louer l'exécution de ce grand ouvrage, sur le fond même des choses des critiques graves ont été élevées contre Hume. Lord Brougham l'a accusé d'avoir composé son histoire avec précipitation; mais le principal argument sur lequel repose ce reproche, c'est qu'il résulte de la correspondance de Hume que le premier volume a été écrit en un peu moins de deux ans, tandis qu'un volume et demi de l'*Histoire d'Écosse* a coûté six ans de travail à Robertson. Sans vouloir appliquer ici la maxime que le temps ne fait rien à l'affaire, on peut répondre que la vraie question à considérer est celle de l'emploi du temps. Robertson était un esprit plus lent que Hume, et il n'était pas, comme celui-ci, libre de toute occupation et de tout soin de famille. Célibataire, sobre, frugal, sans autre passion et sans autre récréation que l'étude, toujours levé avec l'aube, Hume s'enfermait du matin au soir dans sa bibliothèque, ayant sous la main tous les livres dont il avait besoin, et il consacrait uniquement à son histoire une application et une puissance de travail qu'il a été donné à bien peu d'hommes d'égaler. Toute autre pensée que celle de son livre disparaissait de son esprit, sa correspondance même était suspendue; chaque fois qu'il a terminé un volume, on le voit s'accorder quelques jours de repos, et s'excuser auprès de ses plus chers amis d'être demeuré six mois et quelquefois davantage sans répondre à leurs lettres les plus pressantes. « Je regarde comme une bagatelle, écrit-il au docteur Cléphane, d'expédier un volume in-4° en quinze ou dix-huit mois, et je ne suis pas capable d'écrire une lettre tous les deux ans; je m'acharne à entretenir correspondance avec la postérité, dont je ne connais rien, et qui probablement ne s'inquiétera guère de moi, tandis que je me laisse oublier par mes amis, que j'aime et que j'estime. Cependant ce n'est pas sans quelque satisfaction que je puis vous expliquer un silence que je suis le premier à me reprocher, je l'avoue; j'ai conduit mon histoire jusqu'à la mort de Charles Ier. Je compte m'en tenir là quelque temps; je veux relire, réfléchir et corriger; je veux examiner ce qui précède et ce qui suit, et adopter sur toutes les questions l'opinion la plus modérée et la plus raisonnable. » On ne reconnaît là ni le langage ni les habitudes d'un écrivain qui compose avec précipitation.

On a aussi taxé Hume de versatilité : il aurait écrit un premier volume dans un sens tory, afin de lui donner plus de piquant; averti par un échec qu'il faisait fausse route, il aurait donné au second volume une couleur whig, et ce changement de front aurait sauvé l'*Histoire d'Angleterre* du naufrage. Toute la correspondance de Hume est un démenti à cette historiette. Cependant, si Hume n'a point fait au succès de son livre le sacrifice de ses convictions personnelles, a-t-il tenu la balance égale entre les deux opinions rivales, entre les whigs et les tories? Deux écrivains whigs, Jeffrey et M. Macaulay, ont tous deux accusé Hume de partialité. Le plus indulgent des deux, Jeffrey, essaie d'expliquer cette faiblesse par le souvenir des tracasseries que les presbytériens, qui étaient des whigs ardens, ne cessèrent de susciter à Hume. Le biographe de Hume, M. Burton, y veut voir le résultat de cette impulsion naturelle qui porte les caractères indépendans à rompre en visière à la foule et à épouser volontiers les causes vaincues. Il appuie cette opinion sur ce passage des mémoires de Hume : « Bien que je susse que les whigs disposaient souverainement de toutes les places dans la politique et dans les lettres, je m'inquiétais si peu de leurs criailleries insensées, que sur cent endroits où des réflexions ultérieures, des études plus complètes ou des lectures nouvelles m'ont suggéré des corrections pour les règnes des deux premiers Stuarts, tous sans exception sont modifiés au point de vue tory. » Et M. Burton fait remarquer que Hume se vante ici d'une sorte de parti pris qu'il n'a point eu, car plusieurs des corrections de la seconde édition ont été faites dans un sens favorable aux whigs. M. Macaulay, plus sévère, n'hésite point à traiter Hume d'avocat du pouvoir absolu et d'ennemi de la liberté. Cette rigueur ne surprendra aucun de ceux qui ont lu l'histoire plus éloquente qu'impartiale que le savant critique a publiée dans ces dernières années. Ardent et passionné, M. Macaulay juge Hume avec les convictions d'un whig du XVIIIe siècle attardé au XIXe; aussi son appréciation nous paraît-elle manquer d'équité.

Loin d'être un partisan du pouvoir absolu, Hume était lui-même un whig, mais un whig modéré, et qui ne se croyait point tenu à l'intolérance ni à l'injustice. Il avait très nettement exposé ses opinions politiques dès 1742 dans ses premiers essais, spécialement dans ceux qui ont pour titre : *la Liberté de la Presse, les Partis en Angleterre, l'Indépendance du Parlement*. Il les fit connaître plus explicitement encore dans l'essai sur *la Succession protestante*, qui fait partie de la seconde édition des *Essais*, publiée en 1748. Il écrivit à ce sujet à Henry Hume : « Vous n'avez pas encore vu mon essai sur *la Succession protestante;* j'y traite mon sujet avec autant de froideur et d'indifférence que s'il s'agissait de la querelle entre César et Pom-

pée. La conclusion montre que je suis un whig, mais un whig sceptique. » Hume n'épousait point en effet toutes les opinions des whigs du temps, dont la plupart, s'ils avaient été conséquens avec leurs propres théories, ne se seraient arrêtés qu'au républicanisme. Hume était au contraire partisan très décidé de la monarchie, et il ne perd aucune occasion de le montrer. Traversant la Hollande en 1748, aussitôt après la révolution qui y rétablit le pouvoir du prince d'Orange, voici le jugement qu'il consigne dans son journal : « Ce qu'on peut affirmer, c'est que la Hollande était incontestablement ruinée par sa liberté et qu'elle a aujourd'hui une chance d'être sauvée par son prince. Que les républicains, s'ils peuvent, fassent leur profit de cette leçon ! »

Ainsi Hume n'était pas jacobite. Entre le maintien des libertés de son pays et la conservation de la dynastie des Stuarts, son choix n'était pas douteux : il adhérait à la révolution de 1688; mais ce n'était pas une raison pour qu'il approuvât complétement l'espèce de servitude dans laquelle la haute aristocratie qui avait appelé Guillaume III tenait systématiquement la royauté, ni pour qu'il méconnût comme historien le rôle que la royauté anglaise avait joué dans le passé. Quand il publia son histoire, la constitution anglaise était fixée : outre l'enseignement éloquent qui résultait de deux révolutions, les dix articles imposés par l'aristocratie whig à l'acceptation de Guillaume d'Orange avaient tranché, contre la royauté, toutes les questions douteuses, et soixante ans de pratique non interrompue avaient consacré définitivement la suprématie du parlement. Transporter un siècle et surtout cent cinquante ans plus tôt cet état de choses, qui n'avait été fondé qu'au prix de luttes si acharnées, vouloir retrouver dans la grande charte la constitution anglaise dans tout son développement, et transformer les rois d'Angleterre en violateurs de la foi jurée, en oppresseurs des libertés publiques, c'eût été méconnaître la vérité historique et voilà ce qu'exigeait l'esprit de parti. Avec son bon sens calme et froid et sa complète absence de passion, Hume ne pouvait juger les actes des Tudors ou des Stuarts d'après les règles politiques applicables à la maison de Hanovre. « Quant à la politique, écrit-il au docteur Cléphane, et au caractère des rois et des grands personnages, je crois que je suis très modéré. Ma façon d'apprécier les *choses* se rapproche plus des principes des whigs, ma façon de peindre les *personnes* est plus conforme aux préjugés des tories; mais la plupart des hommes regardent plus aux personnes qu'au fond des choses, et rien ne le montre mieux que de me voir mis généralement au nombre des tories. » Nous croyons que Hume a résumé en ces quelques mots et la règle de ses jugemens et le meilleur argument qu'on puisse opposer à ses critiques.

Après avoir terminé l'histoire des Stuarts en 1756, Hume entreprit celle des Tudors, qu'il publia en 1759, et le succès de cette seconde partie comme les sollicitations des libraires le déterminèrent à écrire l'histoire de l'Angleterre depuis l'invasion de Jules-César jusqu'à l'avénement de Henri VII. Ce fut l'objet de deux nouveaux volumes in-quarto qui parurent en 1762. C'est la portion de beaucoup la plus faible de l'œuvre de Hume : on peut dire que les matériaux de cette histoire n'existaient pas de son temps, ils gisaient enfouis dans les archives, d'où ils n'ont été tirés qu'il y a un très petit nombre d'années, grâce à la persévérance de quelques érudits et à la libéralité du parlement. Comme œuvre historique, cette partie de l'histoire de Hume n'a pas plus de valeur que n'en ont en France les écrits de Villaret ou de Vély; le mérite du style l'a seul préservée de l'oubli.

Pendant les dix années qui s'écoulèrent de 1752 à 1763, Hume exerça en Écosse une sorte de royauté littéraire. De tous les hommes remarquables que renfermait alors ce petit pays, il était le seul qui eût publié de nombreux ouvrages, et dont la réputation se fût étendue non-seulement à Londres, mais dans toute l'Europe. Le succès de ses livres lui avait valu une certaine aisance, et au bout de quelques années il avait pu échanger son petit appartement de Jack-Land contre une maison comfortable dans James's Court. Bon, serviable, du commerce le plus facile et le plus sûr, respectueux des opinions d'autrui, indulgent à la contradiction, gai et aimant la société autant que le travail, Hume devint bientôt le centre d'un petit cercle d'hommes de lettres qui presque tous ont laissé un nom. C'est merveille de voir sur le pied de quelle intimité ce sceptique, ce hardi spéculateur, si souvent taxé d'irréligion et d'athéisme, vivait avec les membres les plus distingués du clergé écossais, avec des hommes d'une piété exemplaire et même fervente, comme Blair, Leechman, Ferguson et Robertson. Tous respectaient en Hume un adversaire loyal et convaincu qui laissait à la porte de son cabinet les ardeurs de la controverse et les démêlés philosophiques, et ils appréciaient en lui l'ami sincère, l'homme de bon conseil, à qui on ne demandait jamais en vain ni un avis ni un service.

IV.

Hume avait atteint l'âge de cinquante-deux ans. Il avait renoncé à rien écrire sur la philosophie, satisfait de revoir les *Essais* chaque fois qu'une nouvelle édition lui en fournissait l'occasion. S'il promettait parfois de continuer son *Histoire d'Angleterre* jusqu'à l'époque contemporaine, c'était pour ne point désoler son libraire; mais au fond il n'avait aucune envie de ranimer les querelles soulevées par

ses jugemens sur l'époque des Stuarts, et que le temps avait assoupies. Propriétaire d'une maison comfortable, ayant équipage, recherché par tout ce qu'il y avait de considérable en Écosse, ayant assez de crédit à Londres dans le monde littéraire et même dans le monde politique pour être utile à ses amis, il ne pensait plus qu'à jouir de cet *otium cum dignitate* qui convenait si bien à ses habitudes placides et à ses goûts tranquilles. Sa principale préoccupation semblait devoir être l'éducation de ses neveux, qu'il aimait beaucoup, et qui partageaient son temps avec la réunion du *club de la Pincette*, ainsi qu'il appelait plaisamment le petit cercle d'amis au milieu desquels s'écoulait sa vie.

C'est à ce moment qu'il reçut du marquis de Hertford la lettre la moins attendue. Le traité de Paris venait de rétablir la paix entre la France et l'Angleterre, et le marquis avait été envoyé, avec le titre d'ambassadeur, pour renouer les relations diplomatiques avec la cour de Versailles. Il proposa à Hume de l'accompagner en France pour remplir auprès de lui les fonctions de secrétaire d'ambassade, promettant de lui en faire obtenir prochainement le titre. Le marquis n'avait jamais vu Hume, il ne le connaissait que de réputation, et, ce qui rendait son offre plus singulière, lui-même passait pour un homme de principes rigides, pour un anglican zélé, très attaché aux principes et aux pratiques de sa religion. Une lettre d'Horace Walpole constate l'étonnement général causé par la résolution du marquis. Gilbert Elliot dit plaisamment à Hume que le choix fait de lui par un homme d'une piété aussi notoire le rendait désormais blanc comme neige, et qu'on pourrait le faire archevêque de Cantorbéry sans soulever la moindre objection. Hume répondit d'abord au marquis par un refus : le commerce des grands avait peu d'attrait pour lui, et il redoutait pour une personne de son âge et de son caractère la vie mondaine et les agrémens de Paris; mais tous ses amis lui répétèrent qu'il avait tort de laisser échapper une si belle et si honorable occasion d'arriver à la fortune, et on lui fit tant d'éloges du marquis et de sa famille, que Hume céda quand lord Hertford renouvela sa proposition. « J'ai beaucoup hésité, écrivit-il à Adam Smith : quoique l'offre fût des plus séduisantes, il me semblait ridicule, à mon âge, de commencer une nouvelle carrière et de me poser comme un aspirant à la fortune; mais j'ai réfléchi que j'avais en quelque sorte abjuré toute occupation littéraire, que j'avais résolu de consacrer uniquement le reste de ma vie à me divertir, que je ne pouvais imaginer de passe-temps plus agréable que le voyage qui m'était proposé, surtout avec un homme du caractère de lord Hertford, et qu'il serait aisé d'ôter à mon acceptation tout air de dépendance. Pour ces raisons, et sur le conseil de tous les amis que j'ai consultés, j'ai fini par accepter les offres du marquis. »

Aux raisons que Hume énumère et qui pesèrent sur sa résolution, nous croyons qu'on peut ajouter, sans lui faire tort, la certitude d'un bon accueil dans la capitale des lettres et le désir de juger par lui-même de sa réputation sur le continent. Peu de Français de distinction visitaient l'Angleterre sans chercher à entrer en relation avec l'auteur des *Essais;* de grandes dames, comme la comtesse de Boufflers, s'étaient mises de vive force au nombre des correspondantes de Hume, et il recevait continuellement de France des lettres remplies des témoignages de la plus vive admiration. Son ami d'enfance, André Stuart, qui vivait à Paris, écrivait en décembre 1762 à un ami commun, sir William Johnstone : « Quand vous aurez occasion de voir David Hume, dites-lui qu'il est en si grande vénération ici, qu'il faut qu'il soit à l'abri de toutes les passions pour ne pas prendre immédiatement la poste et ne pas venir à Paris. Dans presque toutes les maisons que je fréquente, une des premières questions qu'on me fasse est celle-ci : Connaissez-vous M. Hume que nous admirons tant? Je dînais hier chez Helvétius, où ce même M. Hume fit les frais de la conversation. » On peut croire sans calomnier Hume ni sa philosophie que l'idée de savourer en personne cet encens qui ne lui arrivait qu'indirectement et de se trouver en contact avec ce que la France comptait d'éminent dans la politique et dans les lettres exerça une grande séduction sur son esprit. Cependant, malgré la perspective d'un brillant accueil, malgré l'amabilité et l'exquise bonté de lord et de lady Hertford, malgré les avantages pécuniaires attachés à ses fonctions, ce n'était pas sans quelque tristesse que le philosophe pensait à sa maison d'Édimbourg, à ses livres et à ses amis. « Vous dirai-je la vérité? écrivait-il à Adam Smith. Au moment de partir, je regrette la perte de ma tranquillité, de mes loisirs, de ma retraite et de mon indépendance, et ce n'est pas sans un soupir que je regarde derrière moi, ni que je jette les yeux en avant. »

Mais tous les regrets de Hume s'évanouirent devant l'ovation qu'il reçut en France. Depuis dix ans, les écrits de Hume étaient un arsenal où les philosophes puisaient des argumens pour battre en brèche le catholicisme et le pouvoir absolu, et ce qu'on n'eût osé dire sous son nom, on le faisait passer sous le nom du philosophe écossais. De plus, l'économie politique était devenue la science à la mode depuis que tout le monde s'occupait du bonheur du peuple, et rien n'avait été publié en aucune langue de plus neuf, de plus clair, de plus facile à saisir pour toutes les intelligences, que les *Essais* de Hume. Ce petit livre si court et d'une lecture si agréable suffisait à mettre les gens du monde au courant des questions pour lesquelles il était du bel air de se passionner; aussi était-il dans toutes les mains. Ajoutez à cela que la société parisienne, qui a toujours besoin

de brûler son encens sur quelque autel, était à ce moment privée de toute idole : Voltaire, vieux, malade et acariâtre, se refusait à quitter Ferney; Jean-Jacques Rousseau ni Franklin n'étaient pas encore venus à Paris : il y avait donc une place à prendre dans l'admiration des beaux esprits et les adulations des badauds; elle appartint de droit à Hume dès qu'il eut mis le pied sur la terre de France. Il semblait que son arrivée à Paris dût être le point de départ d'une ère nouvelle, et que sa seule présence dût suffire pour consommer le triomphe de la philosophie. Les beaux esprits se pressèrent en foule autour de lui, la ville se l'arracha, la cour renchérit sur la ville. Le roi se montra plein de bienveillance, le dauphin et la dauphine pleins d'amitié; les petits princes, jusqu'au comte d'Artois, qui avait six ans, lui récitèrent des complimens qu'on leur avait appris en son honneur. Mme de Pompadour voulut le voir et lui témoigna une considération toute particulière. La femme du premier ministre, la duchesse de Choiseul, l'accabla de prévenances et sollicita une place dans son amitié. Enfin l'engouement fut si général et si grand, qu'il excita la mauvaise humeur de Grimm, qu'il rendit Horace Walpole jaloux, et qu'il fit prendre Hume en horreur par Mme Du Deffand, parce que le philosophe se montra plus souvent chez Mlle de Lespinasse que chez elle. C'était en effet à qui l'aurait et le pourrait faire connaître à ses amis : sa présence dans un salon y faisait accourir tout ce que la cour comptait de plus brillant. Hume faillit mourir à la peine. Depuis vingt-cinq ans qu'il avait quitté La Flèche, il avait complétement perdu l'habitude de parler français, et il lui fallut trois ou quatre mois pour s'y remettre. Il était donc sans défense contre les flatteries dont on l'accablait, et qu'il subissait, comme il le dit, d'un air quelque peu interdit. « Toute cette nation, écrivait-il à Ferguson, depuis la famille royale jusqu'au dernier échelon, semble avoir pris à cœur de me persuader, par toute espèce de marques d'estime, qu'elle me considère comme un des plus grands génies du monde. Je ne crois pas que Louis XIV lui-même ait jamais eu à endurer pendant trois semaines autant de flatteries. » Quelques jours après, il écrivait encore à Robertson : « Vous me demandez quel est mon genre de vie? Je ne mange que de l'ambroisie, je ne bois que du nectar, je ne respire que l'encens, je ne foule que les fleurs. Tous les hommes et plus encore toutes les femmes que je rencontre croiraient manquer au devoir le plus indispensable en ne m'adressant pas une longue et compendieuse harangue à ma louange. » En effet, et c'est là un trait qui peint bien cette société élégante et étourdie du XVIIIe siècle, Hume devint en peu de temps si fort à la mode, que l'engouement gagna les dames elles-mêmes, et c'était merveille de voir ce grand et gros homme de cinquante-trois ans, à la carrure massive, à l'air épais et lourd, au maintien

gauche et à la parole embarrassée, sans cesse entouré d'un essaim de jolies femmes et en butte à toutes leurs cajoleries. Il n'était point de souper fin ni de fête sans lui. « Toutes les jolies femmes, écrit Grimm, se le sont arraché, et le gros philosophe écossais s'est plu dans leur société. C'est un excellent homme que David Hume! Il est naturellement serein, il entend finement, il dit quelquefois avec sel, quoiqu'il parle généralement assez peu; mais il est lourd, et n'a ni chaleur, ni grâce, ni agrément dans l'esprit, ni rien qui soit propre à s'allier au ramage de ces charmantes petites machines qu'on appelle jolies femmes. Oh! que nous sommes un drôle de peuple! »

Au milieu du tourbillon qui l'emportait, Hume se sentit d'abord dépaysé. « Je suis venu ici trop tard, écrivait-il à ses amis, et je ne suis point à ma place. » Et il se prit à regretter deux ou trois fois par jour son fauteuil et sa maison de James's-Court; mais comme la louange est douce, même aux philosophes, il se fit assez vite à ce perpétuel tribut d'hommages. Il se laissa aller à toutes les séductions qui naissaient sous ses pas, et quand il se fut un peu reconnu, surtout quand il eut retrouvé son français, il se mit à aimer la vie parisienne, qui pour lui n'avait aucune épine; il rêva même par momens de demeurer en France après l'expiration de ses fonctions et de s'y établir. Qu'on ne croie pas cependant que son calme bon sens ait cédé un instant à l'enivrement de la vogue, ni qu'il ait pris plus au sérieux qu'il ne convenait l'engouement dont il était l'objet : il était le premier à plaisanter de ses succès mondains; le commerce des gens de lettres demeura toujours pour lui le principal attrait de Paris. Ceux dont il aimait le mieux la personne et la conversation étaient d'Alembert, Buffon, Marmontel, Diderot, Duclos, Helvétius et le vieux président Hénault; mais il ne se lia d'amitié qu'avec d'Alembert et Turgot. En outre, au milieu des dissipations de la cour ou des exigences de la vie officielle, à Fontainebleau, à Versailles ou à Compiègne, sa correspondance nous le montre toujours fidèle à ses vieilles amitiés, toujours dévoué et toujours serviable, dirigeant de Paris l'éducation de ses neveux, cherchant un traducteur à Robertson ou une pension pour les fils de Gilbert Elliot, accablé de commissions de toute l'Écosse, ne s'en plaignant jamais, et trouvant du temps pour suffire à tout sans négliger ses fonctions. Il importe en effet de constater, à l'honneur de Hume, que par son application, son tact et sa capacité il justifia complétement le choix de lord Hertford; c'était lui qui conduisait toutes les affaires de l'ambassade, qui écrivait toutes les dépêches et tous les rapports. Il se rendit si utile, que le marquis n'eut point de cesse qu'il n'eût obtenu pour Hume le titre et le rang de secrétaire d'ambassade, avec l'assurance d'une pension viagère de 400 livres. Quand lord Hertford fut appelé en 1765 à la vice-royauté d'Irlande, le gouvernement anglais laissa

Hume à Paris avec le titre de chargé d'affaires jusqu'à l'arrivée du duc de Richmond, et le philosophe eut à conduire à fin plusieurs négociations importantes. La correspondance diplomatique de Hume existe encore aux archives du *Foreign-Office;* lord Brougham, qui en a eu communication, en rend le témoignage suivant : « Elle fait beaucoup d'honneur aux talens pratiques de Hume et à sa capacité pour les affaires ; ses dépêches, dont quelques-unes sont fort longues et qui sont presque toutes de sa main, sont écrites avec clarté et habileté. La ligne de conduite qu'il suit vis-à-vis d'un gouvernement plein de ruses et de faux-fuyans atteste autant de fermeté et de mesure que de pénétration et de sagacité. Ses rapports montrent une connaissance parfaite des usages et des traditions diplomatiques, et sont à la fois bien écrits et habilement raisonnés. »

Ces marques de capacité données par Hume dans des fonctions délicates expliquent comment ce philosophe, ce lettré, introduit trois ans auparavant dans la vie politique par ce qu'on appelait le caprice d'un grand seigneur, décrié pour ses opinions et ses écrits par le parti dominant, en butte à la malveillance de tout ce qui se piquait de dévotion, se trouva, après un court passage par les affaires, honoré de la bienveillance du roi George et de l'estime de tous les ministres. A la veille d'échanger son ambassade contre la vice-royauté d'Irlande, lord Hertford vint un jour trouver Hume dans sa chambre pour lui dire qu'il savait que bien des gens par leurs caresses voulaient le retenir en France, mais qu'il espérait que Hume ne se séparerait point de lui, qui l'aimait et l'estimait et avait besoin de son amitié. Cette démarche, si flatteuse et si cordiale, mit fin aux tentations que Hume avait pu éprouver de demeurer en France, et dès qu'il fut déchargé de ses fonctions, il se rendit à Londres. Lord Hertford avait demandé que Hume lui fût donné comme secrétaire d'état en Irlande. Des nécessités ministérielles rendirent cette combinaison impossible; mais le frère du marquis, le général Conway, ayant été appelé au ministère des affaires étrangères, prit Hume auprès de lui comme sous-secrétaire d'état. Hume remplit ces fonctions jusqu'au milieu de 1768, et pendant près de dix-huit mois ce fut lui qui dirigea toute la correspondance diplomatique de l'Angleterre.

Ce fut dans les premiers jours du retour de Hume en Angleterre qu'éclata sa querelle avec Rousseau, qui fit en France beaucoup plus de bruit qu'elle ne méritait, et dont il est indispensable de dire quelques mots. Obligé de quitter l'Allemagne et désireux de se rendre en Angleterre, Rousseau avait obtenu de traverser la France. Il arriva à Paris au moment où Hume allait repartir pour l'Angleterre. Il fut présenté au philosophe anglais, dont on avait déjà à plusieurs reprises réclamé pour lui les bons offices. Hume s'engoua de Rousseau, le pré-

senta partout, et se chargea volontiers de l'emmener en Angleterre et de l'y établir. Il lui trouva en effet chez un de ses amis une résidence à son goût, l'y fit entourer de tout le comfortable possible et obtint en outre pour lui du roi d'Angleterre une pension qui assurait son existence. C'est à ce moment que Rousseau, cédant à l'ennui de la solitude et pris d'un accès de cette folie intermittente qui le conduisit à mettre fin à ses jours, s'enfuit tout à coup de Wooton, se déroba pendant une semaine ou deux à toute recherche, et lança dans le monde la lettre célèbre où il accuse Hume d'être entré dans un grand complot qui avait sa perte et sa mort pour objet. Hume fut d'abord d'avis de laisser sans réponse les attaques de Rousseau; mais on fit valoir auprès de lui les exigences de sa position officielle, on l'alarma sur l'effet que ces attaques pouvaient produire en France, où il avait laissé une si bonne renommée. Hume, inquiet et indécis, consulta ses amis de Paris : tous, même le sage et judicieux Turgot, furent d'avis qu'il était nécessaire de publier une réponse, et Hume fit imprimer sa correspondance avec Rousseau. Ce fut une bonne fortune pour les nombreux ennemis de Rousseau; mais ce fut aussi pour ses partisans un prétexte d'attaquer Hume, et celui-ci regretta plus d'une fois de voir son nom sans cesse mêlé à une polémique acharnée qui finit par fatiguer le public.

Après le renversement du ministère dont il faisait partie, Hume renonça à la politique et retourna en Écosse. Il avait alors cinquante-huit ans, il avait plus de fortune qu'il n'en avait jamais souhaité. Lui, qui s'était cru dans l'aisance le jour où il avait eu 1,000 livres sterling de capital, il avait alors 1,000 livres de revenu. Il avait acquis par son passage aux affaires assez d'influence et de crédit pour être utile aux siens; sa réputation était à l'apogée. Il lui fallait presque chaque année donner une édition de ses ouvrages. Il était accablé de marques de considération et d'estime par tout ce qu'il y avait d'éminent en Angleterre et sur le continent : il se résolut sans peine à passer dans un repos plein d'honneur et au milieu de ses amis le reste de ses jours. Il revint à Édimbourg, dont il était désormais un des plus riches habitans, s'y fit bâtir une maison, y prit équipage et ne songea plus qu'à réunir autour de lui les compagnons de sa laborieuse virilité, pour leur faire apprécier, comme il l'écrivait plaisamment à Gilbert Elliot, la supériorité de sa cuisine et sa parfaite compétence en fait de soupe à la reine, de ragout de mouton et de vieux bordeaux. C'est au sein de ce cercle de vieux amis, entre de gais repas et de savantes conversations, que s'écoulèrent les sept dernières années de la vie de Hume. Il n'écrivit plus rien, sauf les quelques pages intitulées *Notes sur ma Vie,* qu'il dicta quelque temps avant sa mort, pour être mises en tête d'une édition de ses

œuvres; mais il conserva jusqu'au bout ses habitudes studieuses, lisant et surtout relisant une grande partie de la journée. Il eut toutes les douceurs d'une heureuse vieillesse, car ses neveux, qu'il aimait comme ses enfans, répondirent dignement aux soins qu'il prenait de leur éducation, et il ne connut aucune de ces infirmités qui affligent et rendent souvent si pénible le déclin de la vie. Un an seulement avant de mourir, il éprouva les premiers symptômes du mal auquel il devait succomber : son extrême embonpoint disparut peu à peu et fit place à une maigreur excessive; ses forces s'affaiblirent graduellement, mais sans qu'il éprouvât aucune souffrance. Il put en quelque sorte calculer le jour où la vie lui manquerait, et il s'éteignit au printemps de 1776, au retour d'un voyage à Bath, sans avoir fait entendre une plainte, sans que sa gaieté, sa bonne humeur, son égalité d'âme se fussent un seul instant démenties, consolant tous ses proches et tous ses amis, et comme familiarisé de longue main avec la mort.

Par son testament, Hume donnait toute sa fortune à ses neveux; il léguait 200 livres à d'Alembert, autant à Ferguson et autant à Adam Smith, qu'il instituait son exécuteur testamentaire. Il laissait en même temps les instructions les plus précises et les plus péremptoires pour la publication aussi prompte que possible de ses *Dialogues sur la religion naturelle*. Cet ouvrage était composé depuis près de trente ans : les amis de Hume avaient mis à profit les tracasseries que lui avaient suscitées les fanatiques du clergé presbytérien et les tentatives faites à deux ou trois reprises pour le traduire devant les cours ecclésiastiques d'Écosse; ils avaient obtenu de lui qu'il ne publiât pas ces *Dialogues*. Dans les dernières années de la vie de Hume, Blair et Smith insistèrent très vivement pour qu'il les supprimât tout à fait : Hume non-seulement s'y refusa, mais prit toutes les précautions nécessaires pour prévenir la suppression d'un ouvrage dont la pensée remontait aux jours de sa jeunesse, et pour en rendre la publication inévitable On retrouve là cette ténacité d'idées et cette fidélité à ses opinions qui étaient un des traits de son caractère. Il ne voulait point que le monde ignorât quels avaient été ses doutes ou ses convictions sur la plus grave question qui puisse occuper l'esprit humain : il voulait qu'on pût le juger lui-même en connaissance de cause et suivant ses mérites.

Dans un portrait anonyme qu'on suppose avoir été écrit ou revu par lui, se trouvent deux traits qui s'appliquent incontestablement à lui, et qui nous paraissent donner la clé de toute sa conduite. « Sa plume est hardie, dit le portrait, sa parole prudente, ses actions presque timides, » et un peu plus loin : « Philosophe et nul espoir d'arriver à la vérité. » Hume passe à bon droit pour un des écrivains

les plus hardis qui aient traité les matières philosophiques, et pour apprécier la franchise de ses opinions, il faut se rappeler en quel temps, dans quel pays, en face de quelles passions il écrivait. Il est certain qu'il ne recule devant aucune des conclusions auxquelles l'amène la logique, quelque contraire qu'elle puisse être aux opinions reçues, et à quelque conséquence qu'elle doive conduire. Il n'hésite point à faire table rase de toutes les croyances du genre humain. Mais à quelle conclusion le ramènent invariablement toutes ses recherches? A cette conclusion uniforme : non pas que la vérité n'existe point, mais qu'elle n'est point démontrable, qu'il n'y a rien de démontrable pour notre esprit. C'est cette impossibilité d'arriver à une certitude quelconque qui a conduit Pascal et tant d'autres esprits ardens et enthousiastes à chercher dans une lumière extérieure et divine le point d'appui qu'ils ne pouvaient trouver dans la raison humaine, et leur a fait embrasser la révélation comme un refuge. Plus froid et plus conséquent, Hume n'est point sorti du scepticisme; mais il s'est demandé si l'impossibilité où il était de se rien démontrer à lui-même lui donnait le droit de détruire la certitude qui existait à tort ou à raison dans l'esprit d'autrui, et la réponse ne pouvait être que négative. Le scepticisme exclut toute propagande, et de là chez Hume ce respect des croyances d'autrui, cette tolérance pour toutes les opinions; de là la prudence de ses paroles et de sa conduite. Ce n'est pas en effet qu'il appréhendât rien pour lui-même : toute sa vie le montre au-dessus d'une pareille timidité et incapable de retrancher une seule ligne par crainte des tracas ou des périls que ses écrits pouvaient lui attirer; ce qu'il redoutait, c'étaient les conséquences que ses doctrines pouvaient avoir pour les autres. Sa véritable crainte était d'ébranler ou de détruire la conviction d'autrui; il ne voulait pas avoir charge d'âmes. Il devenait bien plus timide encore quand il s'agissait de proposer à lui-même ou aux autres une règle de conduite. On ne bâtit pas sur le sable, et il lui était impossible de trouver le moindre fondement à la morale. De quel droit s'écarter alors de la tradition perpétuelle du genre humain? comment ne pas respecter ce que toutes les générations ont respecté? comment ne pas se conformer à ce qu'un témoignage universel proclame être la loi de ce monde, à savoir la pratique du devoir et de la vertu? Et cet homme qui n'avait aucune des croyances du chrétien en eut toujours la vie et en montra toutes les vertus.

C'est cette pureté de la vie de Hume qui, aux yeux de tout juge équitable, doit l'absoudre des reproches souvent adressés à sa mémoire. Il est à regretter sans doute que cette belle et ferme intelligence n'ait pas mis au service de la vérité cette sagacité merveilleuse, cette netteté incomparable, cette dialectique serrée, cette

logique puissante, qui n'ont servi que la cause du doute; mais il n'est pas donné à tout homme d'arriver à la vérité : tout ce qu'on peut demander, c'est qu'il la cherche avec bonne foi. Hume a fait plus que de chercher la vérité avec bonne foi, il l'a cherchée avec passion et de toutes les forces de son esprit. Il a été toute sa vie un homme sincèrement et profondément convaincu, et s'il s'est arrêté au seuil de la foi, c'est qu'une voix irrésistible lui criait qu'il ne pouvait aller plus loin sans tromper et lui-même et les autres. C'est la sincérité des opinions de Hume qui a fait que tant de membres du clergé protestant, tant de pieux et fervens chrétiens, en regrettant de le voir demeurer dans l'erreur, n'ont accusé la perversité ni de son esprit ni de son cœur et ont aimé et respecté l'homme en déplorant l'aveuglement du philosophe. Les travaux de Hume d'ailleurs n'ont point été inutiles au triomphe de la vérité : les erreurs qu'il a terrassées ne se sont point relevées des coups qu'il leur a portés, et en faisant voir à quelles attaques étaient exposés les principes en apparence les plus incontestables, il a fait connaître le péril et attiré dans la lice de nouveaux défenseurs qui ont fermé les brèches par où ce redoutable athlète avait passé.

Nous croyons avoir suffisamment indiqué ce qui manquait à Hume pour être un esprit du premier ordre. On ne peut le mettre au nombre de ces hommes privilégiés qui ont marqué leur passage par quelque grande découverte ou par l'établissement d'une vérité nouvelle, et dont les noms sont autant de dates dans l'histoire de l'humanité. En philosophie, Hume a été et il demeure un critique incomparable : il a déblayé le terrain où Reid et Kant ont semé. Comme historien, il ne vit plus que par le mérite du style, le mérite, il est vrai, le plus durable de tous. C'est peut-être comme économiste que sa gloire est la plus entière et a chance de grandir. En effet presqu'un siècle s'est écoulé depuis que Hume déposait la plume et renonçait à écrire; de longues et savantes discussions ont divisé les esprits les plus laborieux et les plus sagaces, des livres sans nombre ont été publiés sur toutes les branches de l'économie politique : il n'est cependant aucune vérité admise de nos jours dans la science qui ne se rencontre dans les écrits ou la correspondance de Hume, en sorte que ce grand esprit se trouve encore aujourd'hui avoir dit, avant tous ses disciples, le dernier mot de chaque question. Notre civilisation, si éprise du bien-être matériel, si tristement dédaigneuse des jouissances de l'esprit, pourra donc oublier le métaphysicien et l'historien : elle gardera forcément un souvenir reconnaissant au père de l'économie politique.

CUCHEVAL-CLARIGNY.

LA POKRITKA

Il n'est pas de ville russe qui n'ait son *gostinoï-dvor,* sa *cour des hôtes*, si l'on veut traduire littéralement ces deux mots, qui en réalité désignent une sorte de bazar (1). Imaginez un bâtiment carré dont les galeries massives, à voûtes en arcades, encadrent un espace ouvert destiné à recevoir les ballots de marchandises envoyés aux débitans. Sous les galeries voûtées sont les boutiques, et l'on peut, en s'y promenant à l'abri de la pluie ou de la neige, étudier tout à l'aise les mœurs de ces marchands barbus, de ces *sidéletz*, qui forment une classe si intéressante de la nation russe. Devant chaque boutique, un gros chat, ordinairement de race sibérienne, cligne ses yeux verts et se prélasse avec coquetterie dans sa belle fourrure, d'un gris argenté. De beaux jeunes gens, à la figure ouverte et intelligente, sont à l'affût des promeneurs, qu'ils poursuivent chapeau bas, en vantant à tue-tête leurs marchandises et en offrant de les céder à vil prix. Le plus souvent toutefois le soin d'attirer les acheteurs est laissé à des enfans, qui font ainsi leur apprentissage commercial, et ils sont charmans en vérité, ces petits espiègles aux yeux caressans et au malin sourire. Vers midi surtout, le *gostinoï-dvor* présente un spectacle singulièrement animé. C'est le moment où les colporteurs de vivres viennent y faire leur ronde quotidienne. Comme leurs confrères de Constantinople, ils portent de larges plateaux at-

(1) C'est à tort qu'on attribue aux *gostinoï-dvor* une origine mongole. Le terme d'*hôtes* ou de *visiteurs* s'appliquait, dans l'ancienne Russie, aux marchands étrangers domiciliés ou de passage. Les Mongols étaient trop essentiellement nomades pour être commerçans, et l'époque de la fondation des *gostinoï-dvor* doit coïncider avec le développement du commerce de Novgorod.

tachés à leurs épaules par des bretelles de cuir et recouverts d'un linge blanc. Sur ces tables mouvantes se dressent des pyramides de pâtés fumans, de pains et de gâteaux de toute espèce. Chacun a son cri particulier, tantôt grave, tantôt aigu. Pâtés et gâteaux forment le repas des *sidéletz*, accompagnés de quelques gorgées d'eau-de-vie et de copieuses libations d'un grog mousseux que colportent d'autres marchands dont la ceinture de cuir est toujours garnie d'un bataillon de verres. C'est vraiment un joyeux tableau que celui du *gostinoï-dvor* à cette heure de récréation et d'oubli. Il y a là un reflet des mœurs de l'Orient, et l'on se sent transporté, par-delà les souvenirs des Mongols, dans les temps les plus reculés de l'histoire. Puis, qu'un beau jour d'hiver se lève, quelle gaieté dans tous ces groupes, que le besoin d'exercice convie à mille jeux, à de folles courses, à des luttes sur la neige, où les enfans figurent seuls d'abord, et où bientôt se mêlent tous les marchands, hommes faits et vieillards! Quiconque a étudié de près le peuple russe reconnaîtra dans cette insouciance enfantine, qui persiste à tous les âges, un des traits curieux du caractère national, et il sera forcé d'avouer que la vieille Russie n'a guère laissé au milieu de la Russie nouvelle de monumens plus dignes d'attention que les *gostinoï-dvor*.

Est-ce à dire cependant que le *gostinoï-dvor* soit l'unique foyer de la vie populaire? Le village, qu'on ne l'oublie pas, est un autre théâtre où il faut l'observer, quand on veut la connaître dans sa physionomie tour à tour gracieuse et austère. L'histoire que nous voudrions raconter, et qui remonte à peu d'années, nous mènera du *gostinoï-dvor* au village. En montrant les différences qui séparent ces deux sphères, où s'exerce principalement l'activité des classes inférieures de la population russe, elle montrera peut-être aussi la difficulté qu'il y a pour l'homme du village à devenir l'homme du *gostinoï-dvor*, le danger même que court le paysan à quitter son *isba* pour se transporter parmi les *sidéletz*.

L'hiver de 1846 tirait à sa fin, le *gostinoï-dvor* de Saint-Pétersbourg présentait le spectacle curieux et animé dont nous avons indiqué quelques traits. Sur le devant d'une boutique était assis un jeune homme d'une trentaine d'années, dont une épaisse chevelure brune encadrait la figure ouverte, quoique soucieuse. Il tenait un livre à la main, et sa lecture semblait l'attrister profondément, car il poussait de fréquens soupirs. Son voisin, garçon jovial tout blond et tout rose, avait remarqué l'émotion du jeune marchand. — Tu as l'air triste comme si tu venais d'un enterrement, lui dit-il. Que lis-tu là de si intéressant, Savelief?

— *La Pauvre Lise* (1).

(1) *Bednaja Lisa*, nouvelle de Karamsine qui a longtemps été très populaire en Russie.

— Cette vieille histoire?

— Une histoire toujours neuve, tant qu'il y aura des séducteurs pour tromper les jeunes filles.

— Je te comprends, frère; mais tu ferais mieux de lire autre chose que de revenir sans cesse sur un malheur auquel tu ne peux porter remède.

En ce moment, un charmant petit lutin en cheveux blonds accourut tout essoufflé, et, se hissant sur la pointe des pieds jusqu'à l'oreille de Savelief, il lui dit : — Elle arrive! elle arrive! Vois-tu son traîneau? Il va s'arrêter devant nous.

Un élégant équipage arrivait en effet, attelé de deux chevaux lancés au trot qui, retenus devant la boutique par le poignet vigoureux du cocher, s'arrêtèrent en piaffant et en soulevant des tourbillons de neige. Le voisin de Savelief s'éloigna discrètement. Une jeune femme sortit du traîneau. Elle était enveloppée d'une pelisse doublée de magnifiques fourrures, et sa toilette eût été irréprochable, si quelques détails, entre autres un chapeau trop chargé de plumes, n'eussent accusé un luxe quelque peu déplacé à cette heure matinale. La jeune femme entra précipitamment dans la boutique et se jeta sur le banc que Savelief venait de quitter. Le petit garçon la regardait d'un air curieux et timide, la main dans celle du *sidéletz*, qui, les yeux baissés et fronçant les sourcils, se tenait droit devant elle.

— Micha, Micha, dit-elle en relevant son voile et en tendant les bras à l'enfant, ne reconnais-tu pas ta sœur Lisaveta?

D'un bond, l'enfant fut dans ses bras : elle le dévora de caresses et baisa ses boucles blondes en les arrosant de larmes, puis, tirant de son manchon un élégant cornet, elle versa les bonbons qu'il contenait dans le pan du *caftan* de Micha; mais l'enfant semblait regarder ces friandises avec plus de curiosité que d'envie. — C'est très beau, sœur, dit-il, mais j'aime mieux les coqs et les poules en pain d'épice qu'on vend là au coin; cela me rappelle les pains d'épice de Staradoub.

— Tu aimes donc bien ton village? dit en pleurant Lisaveta. Oh! oui, aime-le, pense à Staradoub. Pourquoi l'avons-nous quitté? Eh bien! voici de l'argent, achète ce qui te plaît.

Elle avait mis une pièce d'or dans la main de l'enfant. — De l'or! dit Micha à Savelief; vois, ma sœur Lisaveta m'a donné de l'or.

— Tu ne dois prendre ni or ni argent de qui que ce soit, répondit gravement Savelief, et l'enfant remit à contre-cœur la brillante pièce dans la bourse de sa sœur, qui baissa la tête.

— Je comprends, dit Lisaveta en étouffant un sanglot, c'est de moi que Micha ne doit rien recevoir; mais réponds, Savelief, comment se porte mon père? Est-il toujours inexorable?

— Votre père, Lisaveta, est un homme de l'ancienne foi; vous

savez qu'il a été surnommé le *stroggi* (le sévère). Il est de ceux qui disent : « Si ton bras est pour toi un sujet de scandale, coupe-le; si c'est ton œil, arrache ton œil. »

— Ainsi aucune espèce de pardon? repartit la jeune femme, dont le beau visage, empreint d'un mélange de tristesse et de candeur, semblait plutôt exprimer les chagrins passagers de l'enfance que les douleurs d'une Madeleine repentante.

— Vous savez, madame, à quel prix vous pouvez gagner le pardon de votre père...

Lisaveta ne répondit pas; des sanglots de plus en plus pressés gonflaient sa poitrine. — Prenez garde, reprit Savelief avec le même accent de froideur et de sévérité, le *gostinoï-dvor* commence à se remplir de chalands, il est temps de partir.

La jeune femme se leva et rabaissa son voile; puis, serrant l'enfant dans ses bras : — Laissez-moi le promener pendant une heure, dit-elle d'un ton suppliant.

— Je suis fâché de vous refuser, mais votre père ne me pardonnerait jamais d'avoir accordé une telle permission.

— Ni pièce d'or ni promenade? dit le petit Micha d'un air boudeur; c'est trop dur!

— Vous voyez, Lisaveta Pavlovna, à quoi vous m'exposez? reprit Savelief. Cet enfant me trouve dur; je désobéis cependant à votre père en vous laissant l'embrasser.

— Vous avez raison, mon père m'a maudite; vous avez raison, Savelief, l'enfant ne doit pas venir avec moi...

— Non, non, Lisaveta, s'écria le *sidéletz*, ton père a révoqué sa malédiction; il prie pour ton salut.

— Que Dieu te bénisse pour ces paroles, Savelief! Si mon père prie pour moi, il m'aime, il me pardonnera un jour...

Un silence pénible se fit alors entre le marchand et la jeune femme, qui couvrait toujours son jeune frère de baisers et de larmes. La foule cependant s'amassait dans le bazar; il fallut partir, et le traîneau, où Lisaveta dut remonter seule, emporté par son ardent attelage, eut bientôt disparu dans une nuée de cette poussière neigeuse de l'hiver qui fait briller au soleil comme des atomes de diamant.

Qu'est-ce que Lisaveta? Qu'est-ce que Savelief? Pourquoi cette visite furtive, cette froideur du jeune marchand, ces ordres impitoyables qu'il est forcé d'exécuter? C'est ce que je dois expliquer avant de continuer mon récit.

Lisaveta était la fille d'un *starovère* du village de Staradoub, dans le gouvernement de Tchernigof. Les *starovères* ou *starovertsi* forment une secte bien connue en Russie pour la rigidité de ses principes. En 1659, lorsque le patriarche Nikon, frappé des erreurs qui

s'étaient glissées dans les livres canoniques de l'église russe, fit publier un nouveau texte, revu par de savans moines d'après les manuscrits du Mont-Athos, une partie de la population prétendit rester fidèle aux anciens manuscrits, quelque défectueux qu'ils fussent. Ainsi naquit la secte des *starovères*, qui se recruta surtout parmi le peuple, et à laquelle on ne peut reprocher qu'un attachement trop exclusif aux anciennes formes, aux anciens usages de la Russie. Aussi le gouvernement se montre-t-il encore aujourd'hui très tolérant pour les *starovères*, leur permettant de faire le signe de la croix à leur guise et ne s'enquérant même pas d'où ils tirent les beaux exemplaires de leurs anciens livres, qui, si la rumeur publique ne ment pas, sont copiés dans des couvens de femmes de leur secte, soigneusement cachés dans les forêts vierges du nord de l'empire (1). Le père de Lisaveta était donc un starovère et en même temps un des plus riches paysans de Staradoub, où l'on ne parlait qu'avec respect de Paul, surnommé le Sévère. Un parent qui voulait se retirer du commerce ayant offert de lui céder sa boutique au *gostinoï-dvor* de Saint-Pétersbourg, Paul s'était laissé tenter; il était venu s'établir à la ville avec sa fille Lisaveta, âgée de quinze ans, et son fils Micha, qui pouvait en avoir huit. Il avait de plus engagé à son service le jeune homme que nous connaissons sous le nom de Savelief, et dont il avait l'intention de faire son gendre. Tout alla à merveille pendant une année. La boutique prospérait sous la surveillance de Savelief; le starovère, suppléé par son futur gendre, trouvait le temps de voyager pour les affaires de son commerce. Lisaveta seule regrettait Staradoub; elle gardait tristement le logis, situé dans un quartier reculé de la ville. A Staradoub, toutes ses heures étaient remplies par les soins du ménage, et le soir elle avait pour se délasser les danses sous les arbres en été, les *posidelki* (veillées) en hiver, les courses dans les bois en automne. A Saint-Pétersbourg, rien de tout cela, et c'est assise près de la fenêtre, devant un métier à broder, que la jeune paysanne passait de longues journées à travailler silencieusement. Qu'arriva-t-il? Je ne veux le dire qu'en quelques mots. Les promenades d'un bel officier sous les fenêtres de Lisaveta, des rendez-vous imprudemment donnés, une promesse de mariage, puis un enlèvement, des démarches inutiles faites au nom du starovère par Savelief pour pénétrer chez le séducteur, dont on avait retrouvé la trace, le désespoir du vieux paysan, sa résolution de quitter Saint-Pétersbourg et de retourner vivre à Staradoub, résolution presque aussitôt accomplie que formée, tels sont les incidens, trop faciles à

(1) Outre les *starovères*, on compte en Russie d'autres sectes moins inoffensives, les *doukobortsi* (lutteurs de l'esprit), les *scoptsi* (eunuques), etc. Ces sectes ne sont pas, comme les premières, tolérées par le gouvernement.

prévoir, qui vinrent en peu de mois apporter le trouble et le découragement là où régnait naguère une activité joyeuse. Avant le départ du starovère toutefois, Savelief avait réussi enfin à s'introduire chez la jeune fille, déjà négligée par son séducteur. Il lui avait apporté de la part de son père non une invitation à venir le rejoindre, mais des conseils, des exhortations pieuses, et l'assurance qu'avant sa mort il la rappellerait près de lui, si la faute commise avait été expiée par un sincère repentir, par une vie d'isolement supportée avec courage. La jeune fille s'était inclinée sous le dur avertissement dont Savelief avait fidèlement reproduit les termes; elle avait demandé seulement la faveur de venir de temps en temps voir son jeune frère au *gostinoï-dvor*. Savelief avait consenti à ces entrevues sous sa propre responsabilité, car l'autorisation du starovère lui eût été certainement refusée. Le vieillard, ayant appris que sa fille avait promis de faire oublier sa faute par une vie d'expiation, était parti calme et résigné. Dès le lendemain de ce départ, les visites de Lisaveta au *gostinoï-dvor* avaient commencé, et c'était la cinquième ou sixième fois qu'elle venait au bazar, quand eut lieu la petite scène qui ouvre cette histoire.

Peu de jours après l'entrevue si péniblement terminée, on vit Lisaveta reparaître au bazar; mais elle n'était plus dans son joli traîneau aux deux chevaux fringans : une modeste voiture de louage l'avait remplacé. Plus d'une fois encore elle revint, et toujours on remarquait une plus grande simplicité dans son costume, une plus grande altération dans ses traits. Enfin, par une belle matinée de printemps, c'est à pied qu'elle se rendit au *gostinoï-dvor*. Au lieu de sa pelisse en zibeline, elle ne portait plus qu'une robe usée. Ce jour-là elle s'arrêta plus longtemps que de coutume à causer avec son jeune frère et avec Savelief; il y avait dans ses manières quelque chose de calme et de solennel qui annonçait une résolution irrévocablement prise. Cette visite fut la dernière qu'elle fit à la boutique de Savelief, et quelques mots qui pouvaient passer pour un adieu firent comprendre au jeune marchand que Lisaveta se préparait à quitter Saint-Pétersbourg.

Ce n'était plus en effet à Saint-Pétersbourg qu'il eût fallu chercher Lisaveta le lendemain même de sa dernière apparition au bazar, c'était sur la route du village habité par son père. Le printemps était arrivé; il avait ramené ces longues journées sans nuit qui le caractérisent en Russie. Quelques jours de soleil avaient fait germer les boutons et épanouir les feuilles. Les routes étaient brûlantes et poudreuses, mais plus poudreuse et plus brûlante qu'aucune autre était la chaussée qui se dirige de Saint-Pétersbourg vers le gouvernement de Tchernigof et traverse le beau village de Staradoub. Une jeune femme s'y traînait cependant, pâle, épuisée de fatigue. Arrivée

à un petit bois qui précède le village, elle s'arrêta un moment. Des bruits bien connus parvenaient jusqu'à elle : frémissemens de feuillage, chants d'oiseaux, murmures d'eaux courantes. Elle fit quelques pas encore, et d'autres bruits également familiers frappèrent son oreille : c'étaient les chants des moissonneurs revenant du travail, les cris des enfans, les hurlemens plaintifs des chiens de garde. La jeune fille continua de marcher, elle entra dans le village. Un ravin le séparait en deux parties égales, et sur les bords du ravin s'élevait une belle *isba*, une *isba* double à volets verts, dont la palissade en bois, soigneusement entretenue, entourait une cour spacieuse et un grand verger. Comment arriva-t-elle jusqu'à cette palissade et devant la porte cochère de la rustique habitation? Il lui fallut tantôt s'asseoir sur une borne, tantôt s'appuyer à un mur. Enfin elle arriva. Un chien s'élança sur elle, et se courba aussitôt sous sa main caressante. — Polkane! avait-elle dit. Le fidèle animal l'avait reconnue et l'entourait de ses pattes comme pour l'embrasser. Elle leva les yeux; sa petite chambre de jeune fille, sa *svetelka*, était éclairée. Devant l'endroit où était placé le *kivot*, l'armoire aux saintes images, on distinguait une ombre : c'était le *starovère* qui priait pour sa fille. Ce qui suivit ce moment d'émotion profonde, comment le décrire? La jeune femme avait soulevé le marteau de la porte, des pas pesans avaient ébranlé l'escalier, le chien hurlait d'impatience; quelques instans après, Lisaveta était dans cette *svetelka* dont le souvenir avait tant de fois troublé ses rêves. Son père, debout devant elle, la regardait sans colère. Un moment tout entre eux fut oublié, il semblait qu'aucun triste souvenir n'occupât ces deux âmes : le père avait retrouvé sa fille, et rien ne devait plus les séparer.

Comment Lisaveta cependant expierait-elle sa faute, que tout le village de Staradoub ignorait encore, mais qui, aux yeux du père, attendait sa punition? Les tristesses de Saint-Pétersbourg n'étaient pour elle qu'une première épreuve. Au village, elle allait éprouver avec quelle implacable sévérité les paysans russes jugent certaines fautes, et combien se maintiennent vivaces dans quelques parties de l'empire le sentiment des devoirs, le culte des vertus domestiques.

Le père de Lisaveta était profondément imbu de l'esprit de la secte à laquelle il appartenait : il avait la sévérité puritaine et surtout l'orgueil d'un vrai starovère. Il était de plus ambitieux. Il avait rêvé pour sa fille un bel avenir. Savelief, l'orphelin de l'un de ses plus anciens amis, devait être son époux. Ce jeune homme lui avait donné des preuves d'intelligence qui justifiaient ce choix. — Entreprenant, quoique prudent, mon gendre, s'était dit le starovère, fera vite son chemin. Il sera marchand de la première *guilde*, syndic de la corporation peut-être; il aura la médaille d'or, et qui sait à quel rang

pourront un jour s'élever mes petits-enfans? — Tel était le beau rêve qu'avait détruit Lisaveta. Et ce n'était rien encore qu'un si cruel mécompte! La perte de sa fortune eût trouvé le vieillard résigné, mais la honte, mais l'ignominie! Ne plus oser regarder en face ses voisins! Lui qu'on avait élu chef des anciens de la commune, lui qui avait toujours dénoncé sans miséricorde les fautes les plus légères, où se cacherait-il maintenant, et de quel front subirait-il les propos qui allaient l'assaillir? En l'absence de Lisaveta, il avait pu éviter toute allusion à ses affaires domestiques; maintenant qu'elle était de retour, pouvait-il laisser ignorer sa faute, faire passer sa fille pour veuve? Non, la vérité avant tout. Un starovère ne ment pas. Une fois cette résolution prise, le vieux paysan se promit de l'exécuter courageusement.

Lisaveta se retrouvait néanmoins sous le toit paternel. Elle croyait avoir obtenu le pardon de son père, elle était certaine d'avoir recouvré sa tendresse. Peu habituée à des caresses expansives, elle ne vit pas ou ne voulut pas voir le nuage qui obscurcissait le front du vieillard. Pendant quelques jours d'ailleurs, sa santé affaiblie la retint dans une inaction complète. Au bout d'une semaine enfin, elle se sentit assez forte pour reprendre ses occupations ordinaires. Elle se leva donc, et, debout devant sa petite glace artistement brodée à jour, elle se mit à tresser, selon la mode villageoise, la longue natte de son épaisse chevelure. Lissant ses cheveux blonds devant cette petite glace témoin des innocentes vanités d'autrefois, elle oubliait qu'elle avait perdu le droit d'orner sa tresse de rubans et de garder la tête découverte. Elle entendit son père monter à sa chambre, et courut au-devant de lui. Elle se portait bien, disait-elle, et voulait redevenir sa bonne ménagère. — C'est bien, répondit froidement le vieillard; mais cette parure est inutile. Si par ce mensonge, ajouta-t-il en soulevant la natte soigneusement tressée, tu veux te faire passer pour ce que tu n'es plus, ne compte pas sur ton père pour tolérer cet artifice. — Lisaveta devint rouge. — Père, dit-elle, je ne veux tromper personne; seulement je ne pensais pas à ce que je faisais. Oh! mon Dieu, que devenir? — Il faut avoir le courage de se repentir, ma fille, reprit le starovère. Voici la clé du coffre de ta mère; tu y trouveras ses habits et ses coiffes, le *kokochnik* brodé de perles qui la parait les jours de fête, les simples *pavoinik* qu'elle portait les jours de travail (1). Prends le plus modeste de ces *pavoinik*, et puisse son âme te pardonner d'avoir devancé le jour où tu aurais eu le droit de porter légitimement sa coiffure! — O père, dit la jeune fille, le village, et les voisines, et les compagnes! que

(1) *Kokochnik*, espèce de diadème; — *pavoinik*, bonnet retenu par un mouchoir noué autour de la tête.

leur dirai-je quand elles me demanderont si je suis veuve ou mariée? — Chez nos voisins de la Petite-Russie, quand une fille commet la faute que tu as commise, elle porte une coiffe de mariée et s'appelle *pokritka* (couverte). L'usage est bon, il faut t'y conformer.

Le lendemain, pendant que Lisaveta était occupée à ranger sa chambrette, elle entendit la porte de la maison s'ouvrir, puis se refermer au bout de quelques minutes. Des pas et une voix qu'elle crut reconnaître résonnèrent sous sa fenêtre. Elle s'y précipita pour voir si elle ne s'était pas trompée. C'était en effet son amie et sa parente Paracha qui s'en allait à pas lents. Elle l'appela. — Paracha, Paracha, pourquoi t'en vas-tu sans m'avoir embrassée?... Attends, je vais descendre. — Paracha se retourna, lui tendit les bras, et, jetant son tablier sur sa tête, s'enfuit en pleurant. — O père! dit Lisaveta au vieillard, qu'elle trouva dans la chambre commune, pourquoi ne lui avoir pas permis de me voir? — Parce que Paracha est une pauvre fille qui n'a d'autre dot que sa réputation; nous devons empêcher qu'elle ne la compromette par son affection pour toi.

Et cependant Paul-le-Sévère aimait sa pauvre enfant. Il l'aimait même avec un redoublement de tendresse. Son cœur de père saignait en la voyant se soumettre patiente et résignée aux humiliations qu'il croyait devoir lui infliger, et son courage fléchissait en surprenant sur ce jeune visage les traces des pleurs que la *pokritka* ne cessait de verser. Il la prenait alors dans ses bras, la serrait en silence contre son cœur, et sa rude nature se fondait en amour et en compassion.

Nous avons dit que le village ou le bourg de Staradoub était partagé par un ravin. Comme tous les villages de la Grande-Russie, il était traversé par une seule rue aboutissant à ce ravin et coupée sur un de ses côtés par une espèce de place où diverses échopes étalaient des fruits, des pains d'épices, des *boulki* (petits pains blancs) et de menus objets de mercerie. Vis-à-vis de ces échopes, la galanterie des jeunes gens avait élevé des *katcheli* (1) (balançoires) composées d'une longue planche suspendue par des cordes à deux forts poteaux, et servant à balancer une dizaine de jeunes filles à la fois. Tandis qu'une partie de la jeunesse se livrait en chantant à tue-tête à cet exercice, véritable passion de tout bon paysan russe, tandis que l'autre, en attendant son tour, formait des chœurs qui défilaient en cadence ou des rondes au milieu desquelles s'exécutaient des danses et des jeux, les mères et les aïeules, assises sur des amas de planches, suivaient des yeux les joueurs. Là se tenait le conciliabule féminin du village, là se décidaient les opinions, là se faisaient et

(1) Ce mot, — comme plusieurs autres, tels que *gousli*, espèce de harpe couchée ou psaltérion, — n'a pas de singulier dans la langue russe.

se défaisaient les réputations. Pour le moment, l'arrivée de Lisaveta était l'événement du jour, et les commères ne savaient à quelle cause attribuer son obstination à garder la maison et à ne se montrer à personne.

— Nous qui l'avons vue naître! disait Vlassievna la meunière.

— Que voulez-vous! répliquait Sidorovna la boulangère; c'est riche maintenant, cela a passé près d'un an dans la grande ville, et ma sœur, qui y est établie, me disait, la dernière fois qu'elle était ici, qu'on se souciait fort peu à *Piter* (1) de nous autres gens du village : la petite est devenue fière!

Une indignation générale accueillit ces paroles. — Fière de quoi, fière de qui? dit la grosse femme du *golova* (bourgmestre). Paul-le-Sévère est riche et considéré, c'est un homme de l'ancienne foi qui craint Dieu et ne ménage pas le prochain, c'est vrai; mais malgré tous ses mérites il n'est pas le seul starovère qui craigne Dieu. Et quant à la fortune, sans se vanter, on en connaît qui ont autant de ruches dans le bois et autant de barques sur la Desna (2) sans qu'ils en soient plus fiers.

— Si la veuve Varvara était ici, nous saurions bientôt à quoi nous en tenir, répliqua la boulangère. Celle-là sait, voit et entend tout.

En ce moment même, Varvara passa devant le groupe. On l'arrêta, on la questionna. — Je vais de ce pas chez le cousin Paul, répondit-elle, et vous ne serez pas longtemps à attendre des nouvelles.

Moins d'un quart d'heure après, Varvara se retrouvait au milieu du conciliabule féminin, toujours réuni sur la place. Avec ce singulier sentiment des convenances qui caractérise le peuple russe, les villageoises se taisaient, elles retenaient pour ainsi dire leurs questions, tandis que Varvara, dont l'instinct médisant brûlait de se satisfaire, ne négligeait rien pour les provoquer. — Sainte Vierge, qui l'eût dit? la fille de Paul-le-Sévère! Qui pourra se dire préservé du péché? Mais non, je ne vous dirai rien cette fois, voisines. La pauvre Varvara sait garder un secret. Quelle honte cependant! Que dira la marraine de Lisaveta, qui passe pour une sainte? Je m'applaudis de n'avoir pas été consultée sur l'éducation de la petite. Allons, voilà le soleil qui baisse. Il est temps de retourner à la cabane. Paracha, Paracha, viens çà, ma fille; viens puiser de l'eau et aider ta mère à traire sa pauvre vache. Nous n'avons pas, comme ta cousine Lisaveta, une servante pour nous aider; nous sommes pauvres, nous, mais du moins tu peux orner ta tresse de rubans, et ta mère n'a pas à rougir en t'embrassant.

(1) C'est ainsi que les paysans appellent Pétersbourg.

(2) Rivière affluente du Dniéper, et qui forme une des voies commerciales du gouvernement de Tchernigof.

— Comment, voisine! il serait donc vrai que la fille du Sévère porte une coiffe sur la tête sans avoir d'anneau de mariage au doigt? dit la grosse femme du bourgmestre.

— Ne m'interrogez pas, mes bonnes voisines. J'ai le cœur trop gros pour vous répondre, et d'ailleurs ces nouvelles-là ne sont pas longtemps à s'ébruiter; bientôt les moineaux en parleront sur les toits.

— La Varvara est une méchante femme, dit une des villageoises, quand la veuve se fut éloignée. Elle en a toujours voulu à Lisaveta d'être plus jolie et plus riche que sa fille. Malgré tous les bienfaits dont Paul l'a comblée, elle ne lui pardonne pas de l'avoir souvent vertement réprimandée, et cela devant témoins, sur sa mauvaise langue et ses méchans propos.

— Cependant, dit une autre paysanne, la chose est suspecte; jusqu'à ce qu'elle s'éclaircisse, il faudra nous tenir à l'écart et ordonner à nos filles de ne plus frayer avec la petite.

— Sans doute, dit la boulangère. Ma sœur, qui est établie à Piter, m'a toujours dit qu'il s'y commettait toute sorte d'abominations; on y vend même de la viande en plein carême! Maintenant que j'y songe, la saison des champignons approchant, elle va m'écrire pour faire ses commandes, et sans doute elle ne manquera pas de me dire pourquoi la fille de Paul est revenue seule et à pied au village.

La boulangère n'avait eu que trop raison de compter sur sa sœur. La lettre qu'elle attendait vint à l'époque ordinaire, contenant sur Lisaveta toute sorte de tristes détails, empruntés aux causeries du *gostinoï-dvor*. Ce fut le coup de grâce, et le malheureux père ne tarda pas à comprendre que la faute de sa fille était connue et réprouvée de tous. Dès-lors il eut soin d'éviter ces assemblées de la commune où jadis sa voix était si prépondérante (1), et quand il était sommé de s'y rendre, une irascibilité qu'il ne pouvait réprimer lui ôtait ce sang-froid, ce jugement droit et lucide pour lesquels il avait été renommé.

Plusieurs semaines s'étaient écoulées déjà depuis le retour de Lisaveta à Staradoub. Un soir, le père et la fille étaient assis l'un auprès de l'autre dans le verger; ils écoutaient tristement les bruits du village, car les éclats de rire, les chants joyeux, les cris des enfans et le craquement monotone des *katcheli* (balançoires) parvenaient distinctement jusqu'à eux. Lisaveta demanda timidement au starovère la permission d'aller le lendemain matin voir sa marraine. — Je n'ai pas osé le faire jusqu'à présent, dit-elle en baissant les yeux, et pourtant la sainte femme a été comme une mère pour moi et m'a toujours comblée de bontés.

(1) Dans les villages des serfs de la couronne, les paysans russes s'assemblent, sous la présidence du bourgmestre, pour répartir les corvées et les contributions.

On trouve souvent dans les villages russes de ces personnages qu'entoure une sorte d'auréole mystique, et qui passent pour être en rapport avec l'esprit de Dieu. A Staradoub, la marraine de Lisaveta était regardée comme une sainte; on ne parlait d'elle qu'avec une crainte respectueuse. Sa dévotion ascétique, ses fréquentes extases, justifiaient la réputation qu'on lui avait faite. A peine la fille du starovère eut-elle prononcé le nom de sa marraine, que le front du vieillard s'éclaircit. Il lui sembla reconnaître dans le désir exprimé par Lisaveta une inspiration du ciel. — Ne remettons pas à demain ce qui peut se faire aujourd'hui, dit-il; allons tout de suite là où nous appelle le Seigneur.

A quelques centaines de pas du village, l'église de Staradoub, bel édifice en briques entouré d'un mur d'enclos à hauteur d'appui, couronne une petite colline. Adossée contre l'église, une chétive *isba* dresse son humble toit à peine à la hauteur du mur d'enceinte. Cette demeure, composée d'une seule chambre divisée en deux parties, a été de tout temps réservée à la *prosvirnitsa;* c'est ainsi que dans les villes et villages russes on appelle une boulangère spécialement attachée à l'église, et chargée de confectionner les petits pains qui servent à la communion des fidèles. A l'époque où se passe notre récit, l'emploi de *prosvirnitsa* était précisément confié à la marraine de Lisaveta. Née dans le village, elle l'avait quitté au sortir de l'enfance pour habiter un des couvens de la secte des starovères. Mariée ensuite par la volonté de son père, elle avait suivi son époux dans un gouvernement éloigné. Ayant perdu successivement son mari et son fils unique, elle était revenue vivre à Staradoub près de sa parente, la mère de Lisaveta. Pendant longtemps, elle avait concentré toute son affection sur la femme du starovère et sur ses deux enfans; puis, la mère de Lisaveta étant morte jeune, elle avait désiré vivre dans la retraite, et l'emploi de *prosvirnitsa* lui avait permis de consacrer à la prière et à la méditation les jours qu'il lui restait à passer sur la terre. La recluse, car c'est ainsi qu'on la nommait dans le village, était vantée non-seulement pour sa piété, mais pour ses connaissances médicales. On venait de tous les environs visiter la cellule d'où elle ne sortait jamais, et les malades, les affligés en rapportaient toujours d'utiles conseils ou de précieuses consolations.

La cabane de la *prosvirnitsa* n'était séparée du petit bois voisin du village que par un modeste enclos où la veuve cultivait quelques simples, et où des abeilles bourdonnaient autour d'une couple de ruches. La recluse pouvait donc respirer les senteurs de la forêt sans quitter son jardin. Elle passait presque toutes ses soirées assise sur un banc rustique, le chapelet à la main et les yeux fixés au ciel.

C'est dans cette attitude méditative que la trouvèrent Paul et sa fille, rassérénés eux-mêmes par quelques instans de marche à travers la campagne silencieuse. Presqu'au moment d'entrer dans l'enclos, Lisaveta se tourna vers son père et lui demanda la permission de parler à sa marraine sans témoins. Le vieillard croyait qu'en ce moment le ciel inspirait sa fille; il n'eut garde de refuser, et resta assis sur le gazon de la forêt, tandis que Lisaveta entrait chez la recluse. Au bout d'une demi-heure, la jeune femme vint retrouver son père. La recluse priait Paul de venir chez elle le lendemain après la messe : elle voulait passer la nuit en méditation avant de lui donner un conseil.

Le lendemain, Paul se trouva au rendez-vous indiqué. La conversation entre le starovère et la recluse fut longue. Les principes de Nastasia n'étaient ni moins précis ni moins austères que ceux du vieillard, mais une ardente charité les tempérait. — Ce n'était pas la solitude, c'était le travail qu'il fallait à sa filleule, dit-elle, et par travail elle entendait celui qui fatigue le corps et repose l'esprit. — Toi aussi, dit-elle gravement à Paul, toi aussi tu as commis des fautes, et c'est également par le travail qu'il faut les effacer. Ta fille a péché par ignorance et faiblesse, tu as péché envers elle par négligence en la livrant seule et sans guide aux tentations d'une grande ville; tu as péché envers ton prochain par orgueil, tu as péché envers Dieu par la révolte et le murmure. Paul-le-Sévère, sache mériter un autre nom. Puisse-t-on un jour t'appeler Paul-le-Miséricordieux! Pars, rends-toi à Saint-Pétersbourg, vends ta boutique pour te préparer à reprendre la vie laborieuse du paysan, humilie-toi devant tes frères. Quant à Lisaveta, je la prends chez moi, non comme la fille d'un riche marchand, mais comme une servante. Je me réserve de fixer le terme de ton retour, et je veux que tu trouves l'expiation accomplie.

Ainsi fut fait. Au bout de quelques jours, le vieillard avait quitté Staradoub après avoir franchement et ouvertement exposé les motifs de son départ aux anciens du village. Sa fille en même temps s'installait chez sa marraine et commençait vaillamment l'apprentissage d'une vie nouvelle.

Que se passait-il cependant au *gostinoï-dvor* de Saint-Pétersbourg, dont le vieux starovère avait repris le chemin? Ai-je besoin de dire que Savelief était plus triste que jamais? Son unique joie était de procurer quelques distractions au frère chéri de sa bien-aimée. Le dimanche, il louait une petite embarcation et remontait avec son élève le cours de la Néva jusqu'au-delà des fabriques d'Alexandrofski. Dès qu'ils avaient atteint quelque plage solitaire, où l'enfant pouvait courir et sauter, ils débarquaient. Puis, pendant que Micha prenait ses

ébats, Savelief, couché sur l'herbe, s'abandonnait à ces espérances, à ces beaux rêves que l'amour, même malheureux, ne se laisse jamais enlever. Il revoyait alors Staradoub, il revoyait Lisaveta consolée et pardonnée, lui rendant affection pour affection. On peut imaginer avec quelle émotion profonde Savelief accueillit le starovère, qui venait lui annoncer son intention de liquider son commerce et de quitter Saint-Pétersbourg pour entreprendre un voyage dont il n'indiquait pas le but. Ce but, que pouvait-il être, en dépit de mille circuits et de mille obstacles, si ce n'est la paisible habitation de Staradoub?

La recluse avait de son côté tenu fidèlement sa promesse; elle n'épargnait pas sa filleule. Tantôt Lisaveta allait au bois ramasser des broussailles ou récolter des noisettes, le *kaisov* (panier d'écorce d'arbre) sur le dos, tantôt il lui fallait porter de lourds fardeaux et réunir les provisions d'hiver; mais la plus rude des épreuves imposées à Lisaveta était une course de chaque jour à la fontaine du village, d'où elle rapportait l'eau nécessaire aux besoins du ménage. Elle y rencontrait les voisines, et la tante Varvara avait toujours quelque propos injurieux à lui adresser. Aussi avait-elle supplié sa marraine de la laisser aller dans la forêt puiser l'eau à une fontaine beaucoup plus rapprochée de l'*isba*. — Non, ma colombe, avait répondu la marraine; tu iras au puits malgré les voisines. Si Dieu permet à la tante Varvara d'aiguiser sa langue à tes dépens, c'est que tu es encore trop sensible aux traits qu'elle te décoche. Un jour viendra où tu les sentiras aussi peu que l'oiseau sent les gouttes de pluie qui tombent sur son plumage. Alors elle cessera d'elle-même de te molester.

Si c'était par calcul que la veuve mettait ainsi Lisaveta en contact avec la population du village, ce calcul était juste. En la voyant si patiente et si douce, les voisines en vinrent à se sentir émues devant cette jeunesse flétrie et laborieuse que n'éclairait aucun rayon de joie. D'abord on lui adressa un sourire, puis des paroles amicales, et un jour même Paracha lui serra la main à la dérobée en lui disant : Courage!

Un dimanche, le conclave féminin de Staradoub était comme d'habitude réuni sur la place, quand la meunière vint lui communiquer une grande nouvelle qu'elle avait reçue de Saint-Pétersbourg. Paul-le-Sévère avait vendu sa boutique du *gostinoï-dvor;* il était parti avec Micha et Savelief, sans qu'on sût le but de leur voyage. En même temps un riche marchand de bestiaux venait de s'établir à Staradoub, et de louer pour deux ans la maison du starovère. — Hé! hé! dit aigrement à ce propos la tante Varvara, la misère frappe à toutes les portes. — Cette réflexion maligne produisit un effet bien

contraire à celui qu'elle en attendait. La pensée de la ruine du starovère ne fit qu'augmenter l'intérêt qu'inspirait sa fille, et la meunière, s'étant rendue le lendemain chez la recluse pour la consulter sur la maladie d'un parent, crut devoir lui faire des représentations sur le rude travail qu'elle imposait à Lisaveta. — Le travail n'a encore tué personne, répondit la recluse. Vois d'ailleurs ma filleule; depuis qu'elle est chez moi, n'a-t-elle pas grandi d'un *verchok* (pouce), et ses joues ne sont-elles pas fraîches comme la fleur de l'églantier? — Elle a bonne mine, c'est vrai, répliqua la meunière; mais une *pokritka* trouvera-t-elle jamais un homme qui veuille l'épouser? — Celui qui donne aux lis leur blancheur et aux roses leur éclat a ses raisons pour rendre à cette pauvre fille sa fraîcheur et sa beauté.

La recluse n'avait pas reculé devant une lourde tâche, mais Dieu la récompensait de son courage. Chaque jour, le sentiment du devoir, l'idée de l'expiation à subir, l'espoir d'un avenir meilleur, rapprochaient la *pokritka* de la sainte, la jeune fille flétrie de la femme respectée. Entre ces deux êtres, qui s'étaient rencontrés par des routes si différentes, un singulier accord s'était établi, et sous l'influence de la recluse tous les souvenirs qui troublaient le cœur de Lisaveta s'étaient évanouis un à un. Il n'y avait plus de place dans cette âme régénérée que pour les douces affections de l'enfance. C'était son père, c'était Micha, c'était le bon et sage Savelief qui l'occupaient tout entière.

A la fin de l'hiver de 1848, pendant lequel cette transformation morale s'était accomplie, Lisaveta était prête pour l'épreuve suprême qui forme le dénoûment naturel de ce récit. L'année 1848, si désastreuse pour l'Europe, n'épargna pas entièrement la Russie. Un fléau la visita, qui parut à toutes les populations de l'empire un châtiment infligé par la colère divine (1). Le moment où le bruit de l'invasion du choléra se répandait dans l'empire coïncidait avec la Saint-Jean, époque de la foire annuelle de Staradoub. Les rumeurs sinistres occupèrent bien un peu le conclave féminin de la place du village, mais l'ardeur de la population à célébrer sa fête annuelle n'en fut pas ralentie.

De tout temps, la foire de Staradoub avait été justement célèbre. Elle se tenait sur un champ qui touchait au village, et dès la veille deux rangées de boutiques recouvertes en grosse toile à voile, à l'instar des bazars dans les petites villes d'Orient, étalaient leurs ri-

(1) C'est ainsi que les paysans russes expliquèrent l'épidémie cholérique. Des dimanches mal fêtés, certaines négligences dans les devoirs à rendre aux saintes images, etc., tels étaient les motifs qui leur semblaient appeler sur la Russie la colère du Dieu tout-puissant.

chesses. C'étaient des calicots imprimés, de beaux *pavoinik*, des *poviaski* (bandeaux de jeunes filles), avec les rubans éclatans destinés à orner leurs longues tresses. A côté d'étoffes de soie et de laine pour *douchagreika* (1), on pouvait voir ces vêtemens tout confectionnés avec leurs boutons et leurs ganses en or. Les jeunes filles se promenaient deux à deux, se tenant par le bout du mouchoir et jetant des regards de convoitise sur toute cette élégance villageoise. Les mères allaient et venaient parmi les tas de poteries, d'ustensiles en bois, en grès et en faïence. Le juif intelligent, industrieux et rusé, se glissait partout dans sa longue soutane, offrant sa marchandise de pacotille et s'enquérant d'un trafic plus sérieux et plus lucratif. Les *tsiganes* (bohémiens) ne manquaient pas à la fête avec leurs chevaux fourbus et poussifs, leurs forges ambulantes et leurs femmes aux yeux noirs, aux dents blanches et aux cheveux ébouriffés.

A la Saint-Jean de 1848, on remarquait cependant une sorte d'inquiétude parmi les apprêts de la foire de Staradoub. On s'examinait avec défiance, et le mot *zdorovo* (porte-toi bien), ce *salem* des Russes, était plus vivement accentué que d'ordinaire. On se disait tout bas que tel voisin était malade, que tel autre était mort, en s'empressant d'ajouter que ce n'était pas du choléra. Et pourtant déjà les anciens de la commune avaient reçu des autorités de Tchernigof, chef-lieu du gouvernement, l'ordre de se tenir en mesure de fournir des renseignemens au cas où l'épidémie se déclarerait à Staradoub. On avait même ordonné qu'une des maisons les plus spacieuses de l'endroit fût organisée en hôpital. Le médecin du district, en grande tenue, uniforme et épée au côté, s'était arrêté chez le bourgmestre pour surveiller l'exécution de cette mesure, et après un copieux déjeuner lui avait remis un flacon contenant des *gouttes souveraines contre le mal.*

La veille de la Saint-Jean, Lisaveta se sentit plus triste que d'habitude. Elle se rappelait les foires des années précédentes. Combien alors elle était heureuse et insouciante! Elle rêvait à la fête plusieurs semaines d'avance, et la veille du grand jour le starovère lui remettait l'argent nécessaire pour les achats de la maison, en y ajoutant de quoi satisfaire ses fantaisies de jeune fille. Comme elle se levait de bonne heure le lendemain! Quel plaisir d'aller avec Paracha cueillir au bois des fleurs tout humides de rosée pour parer leurs *poviaski!* Et le tumulte de la foire, les boutiques, les musiciens ambulans, que de francs rires les saluaient! Quel contraste avec ces heures d'insouciance! Une vie de travail et de pénitence s'ouvrait maintenant devant elle. Elle pleurait, elle tremblait presque devant

(1) Espèce de mantelet doublé de fourrure.

ce sinistre avenir. Qu'on lui pardonne, elle n'avait pas vingt ans.

Pendant que Lisaveta s'absorbait dans une douloureuse rêverie, sa marraine, assise près d'elle, regardait le ciel avec inquiétude. Les derniers rayons du soleil embrasaient d'un éclat inaccoutumé la cime des vieux chênes. L'*aurore du soir* (c'est le nom donné par les Russes au coucher du soleil) étalait à l'horizon des clartés sinistres comme les flammes d'un incendie. Du côté des prairies, de lourdes vapeurs s'élevaient, brouillards d'automne égarés à la fin d'une journée de printemps. Que signifiaient ces lueurs étranges et ces exhalaisons impures? La recluse avait vu la première épidémie; à ces signes redoutables, elle pressentait la seconde. — Rentrons, dit-elle à Lisaveta, et que Dieu nous trouve meilleurs le jour où il lui plaira de nous frapper!

La nuit fut mauvaise pour les deux femmes. La jeunesse avec ses rêves et ses souvenirs empêcha le sommeil de l'une; l'autre veilla debout devant les images, priant les saints. L'une, la plus jeune, s'endormit vers le matin d'un lourd sommeil; l'autre n'attendit que l'appel de la cloche pour renouveler dans l'église du village ses ferventes oraisons. Toutes les deux se tinrent renfermées chez elles pendant une journée néfaste, dont la gaieté et le bruit inauguraient l'explosion définitive de l'épidémie à Staradoub. Et cependant on achetait et on vendait, chrétiens, juifs et tsiganes poursuivaient leur négoce, marchandant les tonneaux de miel et les blocs de cire, qui forment une des branches principales de l'industrie de ce riche village. Des troupeaux de bœufs et de moutons, qui étaient arrivés pendant la nuit, avaient changé de maîtres. Les *chinki* (cabarets) étaient pleins, les jeunes filles défilaient les yeux baissés devant les jeunes gens qui les examinaient le chapeau sur l'oreille; à la faveur de la musique et de la danse, on s'approchait plus librement, et les *svakhi* (1) étaient fort occupées à faire valoir auprès des parens leurs différens protégés. La foule serrée autour des boutiques pouvait à peine se mouvoir, et jamais, disait-on, foire n'avait été aussi animée et aussi productive. Seulement le soir de cette bruyante journée, quand le bourgmestre se mit en devoir de faire la tournée du village, il trouva l'hôpital improvisé plein de malades étrangers à la commune, et pendant toute la nuit, au lieu des feux de la Saint-Jean qu'on allumait d'ordinaire, on voyait briller dans les demeures des pauvres et des riches des lumières sinistres comme des cierges funèbres. En approchant de ces fenêtres éclairées, on aurait pu entendre les gémissemens des malades et le râle des agonisans. Quant à la fiole miraculeuse du médecin du district, le bourgmestre

(1) Négociatrices de mariages.

l'avait gardée pour son usage et celui de sa majestueuse épouse.

Le lendemain matin, la porte de la *prosvirnitsa* était assaillie de femmes qui venaient lui demander des conseils et des remèdes. Comme la recluse était trop infirme pour se rendre elle-même chez les malades, ce fut Lisaveta qui demanda avec instance et obtint la permission de la remplacer. La première auprès de laquelle la *pokritka* eut à remplir ses pénibles fonctions fut l'envieuse Varvara. Faut-il raconter tous les douloureux spectacles qu'eut à contempler la fille du starovère, depuis l'agonie de cette malheureuse femme jusqu'aux mille scènes douloureuses où elle intervint comme consolatrice, tantôt sous le toit du riche, tantôt sous le chaume du pauvre? Bornons-nous à dire que nulle part on ne reprocha à la *pokritka* sa coiffure fermée, et personne ne chercha sur cette main secourable l'anneau de mariage absent.

Un mois se passa pour Lisaveta en des luttes vaillamment supportées, en des fatigues, en des travaux incessans. Enfin une diminution sensible de l'épidémie sembla ouvrir à la jeune femme une perspective moins sombre et lui promettre, avec le repos, la reconnaissance d'une population jusqu'alors indifférente ou hostile. Le jour même où cet espoir s'offrait à Lisaveta, elle traversa la place où se tenait autrefois le conciliabule féminin dont nous avons reproduit quelques causeries. Le soleil baissait quand elle passa sur cette place redoutable. Quelques rares matrones pâles et défaites y siégeaient seules, et ce fut un murmure de bénédictions qui l'accueillit. Au moment d'entrer dans la cabane de la recluse, après s'être dérobée aux remerciemens des matrones, elle s'arrêta pour respirer la fraîche brise qui lui apportait les salubres senteurs de la forêt. Il y avait du calme et du repos dans l'air, et les étoiles, apparaissant une à une sur le firmament, semblaient la caresser de leurs regards étincelans. Cependant, en entrant dans l'*isba*, elle fut frappée du silence solennel qui y régnait. La première chambre était vide; elle passa dans le réduit, qui n'en était séparé que par une cloison, espérant y trouver sa marraine debout devant les images. Elle la vit en effet prosternée le front sur le plancher. Inquiète de son immobilité, elle voulut la relever. L'âme de la sainte femme avait quitté la terre, et son corps inerte et glacé échappa aux bras trop faibles de Lisaveta. — Morte! s'écria la *pokritka*, morte! mon unique amie, mon seul soutien! — Appuyant alors sa tête sur cette poitrine où le seul cœur qui l'eût comprise avait cessé de battre, la jeune femme ferma les yeux et pensa mourir.

Quand elle revint à elle, elle s'imagina avoir été transportée dans le paradis de ses rêves. Elle se vit dans sa chambrette, entourée de tous les objets familiers à sa vue. Un air doux et frais entrait par la

fenêtre ouverte, et la lumière d'un éclatant soleil était adoucie par les rameaux verts du vieux poirier planté devant l'habitation. En face d'elle, assise sur le plancher, Paracha sommeillait la tête appuyée sur le bord du lit, et il lui sembla reconnaître dans la voix qui agaçait le vieux chien Polkane celle de son frère Micha. — C'est encore un rêve, se dit-elle en refermant les yeux. J'en ai tant fait pendant cette longue nuit; j'ai même rêvé que mon père m'emportait en me serrant dans ses bras, comme il le fit le jour de mon retour.

Ce n'était pas un rêve cependant : le starovère avait liquidé ses affaires et vendu sa boutique du *gostinoï-dvor;* il s'était établi avec son fils et Savelief dans le bourg de Krementchug, où il avait recommencé son négoce à nouveaux frais. Des affaires l'ayant conduit dans l'intérieur de la Russie au moment où le choléra éclatait à Staradoub, la lettre par laquelle la recluse le rappelait lui parvint trop tard, et il n'arriva chez la sainte femme que pour relever sa fille, tombée mourante sur le corps de sa marraine. Le locataire de la maison de Paul-le-Sévère s'étant dédit du bail à cause de l'épidémie, le starovère y fit transporter son enfant évanouie. Le délire s'était pour longtemps emparé de Lisaveta, et déjà l'automne était revenu assainir l'air, quand la jeune femme se réveilla dans sa *svetelka* de son long et fiévreux sommeil.

Si la présence de Paracha au chevet de son lit lui prouvait que son expiation avait été acceptée par les hommes, le calme de sa conscience lui disait que Dieu avait accueilli et agréé son repentir. Aussi les forces et la santé lui revinrent-elles rapidement. Elle remarquait pourtant un vide au cercle de la famille : son jeune frère, en lui parlant à toute occasion de Savelief, ne se doutait pas de la joie, mêlée de regrets amers, qu'il lui causait. Paul-le-Sévère s'était demandé plus d'une fois si la transformation morale promise par la recluse s'était accomplie. Il lui fut bientôt impossible d'en douter. Chacun s'empressait de lui demander des nouvelles du bon ange de Staradoub, et toutes les matrones de l'endroit se relayaient à l'envi l'une de l'autre pour la veiller et la soigner. — Tiens, lui dit un des anciens du village en voyant Lisaveta pâle et faible encore, assise à la place d'honneur, au milieu du conclave autrefois hostile, entre la meunière et la boulangère, tiens, frère, tu sais que je suis un homme dur à ramener et qui tient à ses opinions plus qu'il ne le devrait peut-être : eh bien! si j'avais un fils à établir, je te ferais demander pour lui comme une grâce, par la meilleure *svakha* du pays, la main de ta fille, et cela sans dot encore.

Le visage du vieillard rayonna. — Frère, dit-il en lui serrant la main, crois-tu vraiment et sur ton honneur que je puisse l'accorder

à un honnête homme? Tu sais, Savelief l'a aimée avant son malheur et l'aime encore malgré toutes les humiliations dont elle a été abreuvée?

Je touche à la fin de cette histoire, qui a peut-être montré dans leur vrai jour quelques-unes des vertus du paysan russe, et aussi quelques-uns de ses défauts. Ai-je besoin d'ajouter que Lisaveta épousa le fidèle *sidéletz*, non sans hésiter cependant et non sans se dire indigne d'un si grand bonheur? Le mariage eut lieu sans bruit à Krementchug, et les jeunes gens revinrent se fixer dans la maison paternelle pour ne plus la quitter. Le bourgmestre étant mort du choléra, Paul fut unanimement élu à sa place, et vit à cette occasion son surnom de *Sévère* se changer en celui de *Miséricordieux*. Micha reçut une bonne et solide éducation; il devint un négociant connu pour sa probité et l'étendue de ses entreprises, aussi prudentes qu'heureuses.

Tous les ans, un mois après la Saint-Jean, la famille du starovère se réunit sur la tombe de Nastasia, enterrée dans l'enclos de l'église, tout près de l'humble retraite où la *prosvirnitsa* avait pratiqué pendant tant d'années une dévotion si ascétique unie à une charité non moins tendre qu'éclairée. Cette année encore, celui qui eût visité Staradoub à l'époque choisie pour cette pieuse solennité eût pu trouver les principaux personnages de ce récit groupés autour de la croix de pierre qui surmonte la tombe de la recluse. On eût remarqué le vieux starovère, grave et calme au milieu de ses petits-enfans, et près de lui Lisaveta appuyée au bras de Savelief. Si on eût suivi la famille de Paul-le-Miséricordieux jusqu'en sa demeure, un de ces somptueux repas funéraires, restes ineffaçables du paganisme en Russie, eût offert un curieux contraste avec les hommages rendus le matin à la sainte veuve. On eût vu, au milieu de la table en chêne qu'entouraient, avec le clergé de l'endroit, les parens et les amis de la famille, s'élever la fumée odorante d'un immense *koutjah*, plat composé du riz le plus blanc cuit à l'eau avec des raisins secs et arrosé de lait d'amandes; on eût aimé à suivre la bonne ménagère dans la cour ouverte à tout venant, et où un essaim de mendians recevait de sa main charitable les débris du festin. On n'eût enfin pas entendu sans émotion la formule du toast porté à la fin du repas par le plus ancien des convives : « Repos éternel à l'âme de la sainte recluse! longue vie aux maîtres de céans, au père et à la fille, à ceux qui savent honorer les morts et donner de salutaires exemples aux vivans! »

E. DE BAGRÉEF-SPÉRANSKI.

LE ROMAN

DE LA VIE DES NOIRS

EN AMÉRIQUE

DRED, by Mrs HARRIET BEECHER STOWE.

Les peuples, comme les individus, subissent la loi de l'expiation, et portent la peine des crimes qu'ils commettent ou qu'ils permettent. Ce que l'Irlande a si longtemps été pour l'Angleterre, l'esclavage l'est aujourd'hui pour l'Amérique; c'est le mal qui porte avec lui-même son châtiment. La question de l'esclavage est maintenant devenue pour les États-Unis un élément incessant de guerre civile, en attendant la guerre servile. De même que l'homme est venu au monde avec la tache du péché originel, ainsi la république américaine est née avec le cancer de l'esclavage, qui n'a fait que se développer et menace d'envahir le corps entier. Les plus grands hommes, les plus grands citoyens de l'Union, comprenant bien qu'ils ne pouvaient guérir cette plaie, ont cherché à la restreindre, à la cerner, à la parquer dans la partie malade. Vains efforts! la gangrène ne peut pas s'arrêter; il est de sa nature de s'étendre, c'est la tache d'huile. La question de l'esclavage, longtemps étouffée sous la patriotique conspiration du silence, se fait jour maintenant par toutes les voies de la presse, de la tribune et de la chaire. Il fut un temps où la seule menace d'une rupture possible de l'Union aurait suffi pour faire taire toute discussion; ce temps n'est plus, et les états libres, qui depuis

cinquante ans se sont laissé mener eux-mêmes comme des esclaves avec cette terreur superstitieuse, commencent à se lasser de leur servitude.

Pour la première fois, l'élection présidentielle va être débattue sur le terrain de l'abolitionisme. Cette lutte fatale, dans le sens ancien du mot, que les premiers citoyens de l'Union avaient toujours voulu éviter, devant laquelle ils avaient toujours reculé et qu'ils avaient réussi à ajourner de transaction en transaction, devra finir par éclater. *Magna est veritas, et prævalebit.* Il lui faudra du temps néanmoins; ce n'est pas aujourd'hui, ce n'est pas demain que la justice prévaudra. Selon toute apparence, il y aura encore des transactions, ce qu'on appelle dans la langue du pays des *compromis.* Les états du sud, c'est-à-dire les états à esclaves, ne sont rien par le nombre; il y a aux États-Unis vingt-six millions d'habitans, et quelque chose comme un demi-million de propriétaires d'esclaves. Leur force n'est donc pas là; elle est dans la terreur qu'inspire à tout patriote américain l'idée d'une séparation de la république en deux. Les hommes du sud savent cela; ils exercent sur la majorité l'empire que peut exercer sur tout l'équipage d'un vaisseau un seul homme assis sur la soute aux poudres avec une allumette. Il est bien vrai que si l'Union se coupait en deux, et si les cinq cent mille blancs qui règnent sur plus de trois millions d'esclaves étaient réduits à leurs seules forces, le sud serait la première victime immolée sur l'autel de la vengeance; mais le nord en éprouverait aussi une secousse terrible. A part même la question patriotique et politique, la question d'intérêt y est aussi pour beaucoup. L'industrie du nord est alimentée par le coton du sud, et en même temps toutes les industries du sud, les chemins de fer, les navires, les améliorations des terres, tout est fait avec le capital des hommes du nord, qui seuls sont laborieux et producteurs. Le sud joue donc une partie de lansquenet dans laquelle est engagée non-seulement sa propre fortune, mais aussi la moitié de celle de ses voisins, et il a l'avantage qu'ont dans une société régulière les individus toujours prêts à se casser le cou.

Jusqu'à présent, tous les compromis ont été faits par les états libres. Les états à esclaves ne veulent jamais transiger, et ils ont raison au point de vue de la logique et de l'intérêt. Il n'y a pas de réforme possible dans l'esclavage; la seule, c'est la fin, c'est la mort; il n'y a pas de milieu entre l'esclavage tel qu'il est et l'abolition complète. Il en est des états à esclaves comme de certains états d'Europe, d'Italie, par exemple; leur demander de se réformer, c'est leur demander de se tuer. Sans doute, les choses humaines ne se gouvernent pas avec l'absolu, mais aussi il y a des vérités absolues avec lesquelles il n'y a point de transaction imaginable. L'esclavage est

en lui-même un crime; il ne peut pas être corrigé, il ne peut et ne doit être que détruit. Les maîtres le savent bien, et ils sont dans la logique quand ils rejettent tout compromis, toute réforme. L'esclave ne doit être qu'une brute, une chose, un meuble; le jour où il saurait lire, écrire, penser, parler, le jour où la société lui reconnaîtrait une âme comme aux blancs, ce serait la fin de l'esclavage.

Mais c'est aussi pourquoi l'absolu est vrai et nécessaire du côté des abolitionistes comme du côté des propriétaires d'esclaves. On accuse souvent les abolitionistes de compromettre leur cause par l'exagération de leurs doctrines; on a dit cela, dans tous les temps, de tous ceux qui ont défendu la justice et haï l'iniquité. On a dit cela du premier roman de Mme Stowe, *l'Oncle Tom,* on le dira peut-être aussi du second : c'est à nos yeux un de ses plus beaux titres.

On se souvient de l'émotion profonde, mêlée de surprise, que causa l'apparition de *l'Oncle Tom.* L'auteur avait cette fois à lutter contre une grande difficulté, un premier et immense succès; nous doutons que *Dred* soit appelé à la réception triomphale qui fut faite à son prédécesseur. Il est toujours périlleux d'avoir à traiter deux fois le même sujet; mais Mme Stowe n'avait pas le choix. Ses livres ne sont pas seulement des livres, ce sont des actes. *L'Oncle Tom* a plus fait pour la cause de la liberté des noirs que n'auraient pu faire des centaines de volumes ou de sermons; ce roman biblique a été populaire même en France, où l'on ne connaît pas la Bible. *Dred* est un second coup de marteau frappé sur la même cloche, rendant un peu le même son, mais un son qui fait encore vibrer tous les cœurs libres.

On voit que dans la composition et la conclusion de son livre, Mme Stowe a été pressée par le temps. *Dred* est une brochure politique à l'adresse de la prochaine élection présidentielle, et par conséquent l'auteur n'avait pas un moment à perdre. Du reste, cette précipitation, qui aurait pu nuire à un roman reposant sur une intrigue bien nouée, avait de moins graves conséquences pour celui de Mme Stowe, qui, comme le premier, est une série de tableaux vivans plutôt qu'un drame régulier et suivi. Enfin il y a dans ce livre une création qui suffirait à elle seule pour mettre Mme Stowe au rang des écrivains du premier ordre; c'est celle du vieux nègre Tiff, qui, s'il n'a point la grandeur un peu trop idéale de l'oncle Tom, est plus vrai, plus humain, et au moins aussi touchant. Nous ne connaissons d'égal au nègre Tiff que le Caleb de Walter Scott.

Notre principal objet sera de reproduire ici les traits généraux des personnages que Mme Stowe met en scène, et dont l'histoire porte avec elle sa propre morale.

Les Gordon sont d'une des vieilles familles de la Virginie, de cette

race des premiers colons qui va s'éteignant de jour en jour. Après avoir, pendant plusieurs générations, vécu dans l'opulence, ils ont vu leur fortune se fondre progressivement par l'oisiveté et l'incurie, et le dernier, le colonel Gordon, ne laisse à sa fille qu'une propriété encore considérable, mais obérée. La jeune fille, qui jamais n'eut un caprice qui ne fût pas satisfait, et qui ignore absolument la valeur et la nature de l'argent, continue de vivre sans souci du lendemain. Son père, avec sa plantation, lui a légué une propriété aussi précieuse, un esclave dans lequel il avait une entière confiance, et qu'il savait dévoué aux intérêts de sa jeune maîtresse : c'est le mulâtre Harry, un des principaux personnages de cette histoire. Comme la *précédence* doit appartenir au blanc, disons d'abord que le colonel a aussi laissé un fils, Tom Gordon, auquel il a eu soin de soustraire la tutelle de sa sœur. Tom Gordon est le pendant du planteur Legree de *l'Oncle Tom;* c'est lui qui est chargé de personnifier tous les vices du propriétaire d'esclaves; il est le personnage odieux du roman. Intelligent, audacieux, entreprenant, avec des qualités naturelles perverties par la licence effrénée laissée à ses passions, il est perdu par la double ivresse de la toute-puissance et des liqueurs fortes. Jaloux de sa sœur, il l'est plus encore du mulâtre Harry, auquel il a voué une inimitié mortelle.

L'auteur a voulu faire de Harry un nouvel exemple des monstrueux désordres que l'esclavage introduit dans les familles. Harry est le fils du colonel Gordon par une mulâtresse, mais naturellement il n'a aucune existence légale. Le secret de sa naissance n'est connu que de lui, bien qu'il soit soupçonné par plusieurs, surtout par Tom, dont la haine en redouble. Laissons l'auteur introduire ce troisième membre de la famille.

« Harry était le fils de son maître, et avait hérité en grande partie du caractère et de la constitution de son père, adoucis par la bonne et tendre nature de la belle mulâtresse qui était sa mère. C'est à cette circonstance qu'il avait dû de recevoir une éducation très supérieure à celle des gens de sa classe. Il avait aussi accompagné son maître comme domestique pendant un voyage en Europe, ce qui avait beaucoup étendu son cercle d'observation, et ce tact qui paraît rendre particulièrement les sangs mêlés si aptes à saisir les plus beaux côtés de la vie de convention avait été si bien exercé et développé chez lui, qu'il eût été difficile de rencontrer dans aucune société un homme plus agréable et plus comme il faut. En laissant cet homme, qui était son propre fils, dans les liens de l'esclavage, le colonel Gordon avait obéi à sa tendresse passionnée pour sa fille. « Devenu libre, se disait-il, il trouverait beaucoup d'issues ouvertes devant lui, et alors il pourrait être tenté de laisser la plantation en d'autres mains et d'aller chercher fortune pour lui-même. » C'est pourquoi il avait résolu de le laisser lié indissolublement pour un certain nombre d'années, comptant que son attachement pour

Nina lui rendrait cette servitude supportable. Doué de beaucoup de jugement, de fermeté et de connaissance de la nature humaine, Harry avait trouvé le moyen d'acquérir un grand ascendant sur tous les esclaves de la plantation, et soit la crainte, soit l'amitié lui avait assuré une obéissance générale... S'il n'avait pas eu une forte dose de cette prévoyance réfléchie qu'il tenait de sa filiation écossaise, il aurait pu être complétement heureux, et oublier jusqu'à l'existence des chaînes dont il ne sentait jamais le poids. C'était seulement en présence de Tom Gordon, le fils légal du colonel, qu'il retrouvait la réalité de son état d'esclave. Dès l'enfance, il y avait eu entre les deux frères une profonde inimitié, qui n'avait fait qu'augmenter avec les années, et comme à chaque fois que le jeune homme revenait à la maison Harry se trouvait exposé à des insultes et à de mauvais traitemens, auxquels sa condition sans défense l'empêchait de répondre, il avait résolu de ne jamais se marier et de ne jamais se donner une famille jusqu'à ce qu'il fût devenu le maître de sa destinée; mais les charmes d'une jolie quarteronne française avaient triomphé des lois de la prudence. »

Cette jolie quarteronne s'appelait Lisette. Elle était l'esclave d'une créole française des environs et demeurait sur la limite des deux plantations. Les esclaves ont, comme on sait, la faculté de joindre à leur travail obligatoire un travail volontaire dont le produit leur appartient, et c'est ainsi que quelques-uns parviennent à se racheter. Harry était charpentier de son état : il avait déjà plusieurs fois amassé quelques centaines de dollars, précieuse réserve pour l'avenir; mais plusieurs fois aussi il les avait sacrifiés pour payer les dettes que faisaient sa maîtresse et sa sœur. C'est ce qu'il venait encore de faire le jour où nous le trouvons racontant ses chagrins à sa femme. Sa maîtresse est la meilleure créature du monde, mais elle n'entend rien à l'argent; elle revient de New-York avec une masse de mémoires à payer, et Harry ne sait comment y faire face. La terre se détériore d'année en année, et ne rend plus comme autrefois; les esclaves suivent l'exemple de leur maîtresse, et la maison marche à l'envers. Et pourtant il faut que miss Nina mène toujours le même train, parce que l'honneur de la famille l'exige, et qu'il faut bien que les Gordon vivent comme des Gordon. C'est l'histoire de beaucoup de vieilles familles. Harry se consolerait des sacrifices qu'il fait, si sa sœur devait toujours rester sa maîtresse; mais elle se mariera, et alors son mari devient le maître, il peut vendre Harry ou refuser de le laisser se racheter; il n'y a point de contrat valable entre le maître et l'esclave; l'esclave est une chose et non une personne, il n'a point d'existence civile. Quand Lisette demande à son mari pourquoi il est si dévoué à sa maîtresse, Harry lui dit :

« Lisette, je vais te dire un secret, que tu ne diras à personne. Nina Gordon est ma sœur... Oui, tu as beau ouvrir de grands yeux, dit-il en se levant involontairement, je suis le premier fils du colonel Gordon! Je veux me donner le plaisir de le dire une fois, si ce doit être la dernière.

« — Harry, qui te l'a dit?

« — Lui-même me l'a dit; il me l'a dit quand il était mourant, et il m'a chargé de veiller sur elle, et je l'ai fait. Je ne l'ai jamais dit à miss Nina; je ne le lui dirais pour rien au monde. Cela ne la ferait pas m'aimer, et cela

pourrait tourner contre moi. J'ai vu plus d'un homme vendu pour la seule raison qu'il ressemblait trop à son père, ou à ses frères et sœurs... »

Harry n'est pas le seul enfant d'esclave du colonel Gordon; il a une sœur, qui a été donnée avec sa mère à une tante de Nina. Elle était jeune, belle, bien élevée aussi; le fils de sa maîtresse l'a voulue et l'a prise. George Stuart, son maître, soigné par elle pendant la peste, se prend de reconnaissance pour la jeune esclave, et s'en va l'épouser dans un état libre, ne pouvant l'affranchir dans le sien sans violer les lois. Il meurt et lui laisse ses biens dans le Mississipi, mais les lois ne reconnaissent point non plus ce testament. Cette sœur de Harry se retrouvera plus tard.

Cette fausse et horrible position des esclaves fils de leurs maîtres ne recevant les dons de l'éducation que pour en être les victimes, et à qui on ouvre cruellement les portes de la vie sociale sans jamais les y laisser pénétrer, est très bien rendue dans ce que dit l'esclave Harry :

« — Mon orgueil, dit-il, sera de donner la plantation en bon état au mari de miss Nina; mais si tu savais, Lisette, ce que cela me coûte de peine! le mal que j'ai à tirer quelque travail de ces êtres! les détours que je suis obligé de prendre pour obtenir d'eux quelque chose, pour les faire travailler! Ils me détestent, ils sont jaloux de moi. Je suis comme la chauve-souris de la fable, ni oiseau ni quadrupède. Que de fois j'ai souhaité de n'être qu'un bon et honnête nègre noir! Alors je saurais ce que je suis; mais je ne suis ni une chose ni une autre. Je suis tout juste assez près de la condition du blanc pour y jeter un regard, pour en jouir, et pour désirer tout ce que je vois... Puis, la manière dont j'ai été élevé ne fait que rendre les choses pires. Vois-tu, quand les pères de gens comme nous ont quelque peu d'amour pour nous, ce n'est pas le même amour qu'ils ont pour leurs enfans blancs. Ils sont à moitié honteux de nous, ils sont honteux de montrer leur amour, s'ils en ont; puis il leur prend une espèce de remords et de pitié dont ils croient s'acquitter en nous gâtant. Et alors ils nous accablent de cadeaux et de gâteries; ils s'amusent avec nous tant que nous sommes enfans, et jouent de toutes nos passions comme sur des instrumens. Si nous montrons du talent ou de l'intelligence, on dit à côté de nous : « Quel dommage, n'est-ce pas? » ou bien : « Il a trop d'esprit pour sa position. » Et avec cela nous avons tout le sang de la famille, tout l'orgueil de la famille, et qu'en pouvons-nous faire? Ainsi je sens que je suis un Gordon, je sens au fond du cœur que je ressemble au colonel Gordon, je le sais, et c'est encore une des raisons pour lesquelles Tom Gordon me hait. Mais ce qu'il y a de plus dur que tout, c'est d'avoir une sœur comme miss Nina, savoir qu'elle est ma sœur, et n'oser jamais lui en dire un mot. Quand elle joue ou plaisante avec moi, elle ne sait pas quelquefois ce que je souffre, car j'ai des yeux, j'ai une intelligence; je puis me comparer avec Tom Gordon. Je sais qu'il n'a jamais voulu rien apprendre à aucune école, et je sais que quand ses maîtres voulaient m'apprendre quelque chose, j'allais plus vite que lui. Et il faut qu'il ait tout le respect, toute la position sociale! Et combien de fois miss Nina ne me dit-elle pas, pour justifier son indulgence envers lui : « Oh! vous savez, Harry, c'est le seul frère que j'aie en ce monde! » C'est trop... »

On n'a pas encore fait connaissance avec cette Nina qui pourtant ouvre

le premier chapitre. Nina Gordon a dix-huit ans; orpheline de bonne heure, elle a été élevée en enfant gâté et en maîtresse absolue au milieu des esclaves, puis son oncle l'a envoyée passer quelque temps à New-York pour y voir le monde. C'est à son retour de New-York que nous la trouvons causant avec Harry à qui elle rapporte beaucoup de mémoires à payer, et à qui elle raconte qu'elle est, selon l'expression anglaise et américaine, *engagée* à trois amoureux à la fois. Nous avons dit les liens secrets qui unissent Harry à Nina, et cet avertissement n'était peut-être pas inutile pour faire admettre la familiarité des deux personnages. La jeune fille est occupée à déballer ses caisses, à chercher ses notes, à essayer tous ses chapeaux, et elle dit à Harry :

« — Tiens, c'est le jour que j'avais ce chapeau-là, à l'opéra, que je me suis engagée.

« — Engagée, miss Nina?

« — Mais certainement, pourquoi pas?

« — Cela me paraît si sérieux, miss Nina!

« — Sérieux, ha! ha! ha! dit la jolie créature en s'asseyant sur un des bras du canapé et faisant voltiger son chapeau. Après cela, c'était sérieux pour lui; je l'ai rendu sérieux, je vous assure.

« — Mais est-ce bien vrai, miss Nina? Êtes-vous réellement engagée?

« — Mais je vous dis que oui, à trois à la fois, et je veux rester comme cela jusqu'à ce qu'un des trois me convienne le mieux; encore il est bien possible que je n'en prenne aucun des trois... Je les ai pris à l'essai, vous savez... Il y a M. Carson, un vieux garçon riche, d'une politesse désespérante, un de ces petits hommes tirés à quatre épingles qui ont toujours des cols si éclatans, des bottes si luisantes et des sous-pieds si tendus! Il est riche, et je lui ai absolument tourné la tête. Il n'a pas voulu m'entendre lui dire non, alors je lui ai dit oui pour avoir la paix; puis il est très commode pour l'opéra, pour les concerts, et tout cela...

« Le second, c'est George Emmons. C'est un de ces hommes à l'eau de rose, vous savez, qui ressemblent à du sucre candi et qui ont l'air bons à manger. C'est un avocat de bonne famille; on en dit beaucoup de bien, et ainsi de suite. On dit qu'il a des moyens; je n'en suis pas juge. Tout ce que je sais, c'est qu'il m'ennuie à mort; il me demande toujours si j'ai lu ceci ou cela; il me marque des pages dans des livres que je ne lis jamais. Il est du genre sentimental, écrit des lettres romanesques sur du papier rose, et toute sorte de choses comme cela.

« — Et le troisième?

« — Le troisième, eh bien! voyez-vous, je ne l'aime pas, mais pas du tout. C'est un être insupportable; il n'est pas beau, il est fier comme Lucifer, et je ne sais réellement pas comment il s'y est pris pour me faire m'engager. Ç'a été par accident. Il est véritablement bon cependant, trop bon pour moi, voilà le fait; mais j'ai un peu peur de lui.

« — Et son nom?

« — Il s'appelle Clayton, Edward Clayton pour vous servir. C'est du genre fier, avec des yeux profonds, qui ont l'air d'être dans une cave, et des cheveux d'un noir! et un regard triste, tout à fait byronien. Il est grand, un

peu dégingandé; il a des dents superbes; sa bouche, ma foi, sa bouche, quand il sourit, est tout à fait séduisante; puis il ne ressemble pas à tout le monde. Il est excellent, mais il ne sait pas s'habiller, il porte d'affreuses chaussures; puis il n'est pas poli, il ne se précipite pas pour ramasser votre fil ou vos ciseaux..... Ce n'est pas du tout un homme à femmes. Il en résulte que, comme monsieur ne veut pas faire la cour aux filles, ce sont les filles qui font la cour à monsieur; c'est toujours comme cela... C'est pourquoi, voyez-vous, j'ai voulu voir ce que j'en ferais. Je n'ai pas voulu lui faire la cour, je l'ai fait enrager, je me suis moquée de lui, je l'ai mis dans de magnifiques rages; il s'est mis à dire des impertinences de moi, et moi de lui encore plus; nous nous sommes querellés dans les règles. Alors j'ai pris un air contrit, et je suis gracieusement descendue dans la vallée de la pénitence, comme nous autres sorcières savons le faire; la chose a très bien pris, et a mis monsieur sur ses deux genoux avant qu'il sût bien au juste ce qu'il faisait. Eh bien! je ne sais pas trop ce que c'était, mais il s'est mis à parler si sérieusement et si vivement, qu'il m'a positivement fait pleurer, l'affreux être, et je lui ai fait toute sorte de promesses, certainement beaucoup plus que je ne m'en rappelle.

« — Est-ce que vous êtes en correspondance avec tous ces amoureux, miss Nina?

« — Certainement. N'est-ce pas que c'est drôle? Leurs lettres ne peuvent pas parler. Autrement, quand elles viendraient toutes ensemble dans la malle, c'est cela qui ferait un gribouillage!

« — Miss Nina, je crois que vous avez donné votre cœur au troisième.

« — Quelle bêtise, Harry! Je n'ai pas de cœur. Je me moque d'eux tous comme de ça. Tout ce que je veux, c'est m'amuser. Quant à l'amour et tout ce qui s'ensuit, je crois que je n'en suis pas capable. Je serais horriblement fatiguée d'eux au bout de six semaines; je n'ai jamais aimé ce qui dure. »

« ..... Là-dessus, elle mit sa malle sens dessus dessous et en fit jaillir un flot de bracelets, de billets doux, de grammaires françaises, de crayons, le tout mêlé à des bonbons de toute espèce et à tous les colifichets d'une pensionnaire. — Tenez, sur mon âme, dit-elle, voilà les mémoires que vous demandez. Tenez, attrapez. — Et elle lui jeta un paquet de papiers.

« — Mais, miss Nina, cela n'a pas l'air de mémoires.

« — Ah! miséricorde! ce sont des lettres d'amour alors. Il faut pourtant que ces mémoires soient quelque part... Ah! dans cette boîte à bonbons... Gare votre tête, Harry. — Et elle lui jeta une boîte d'où sortit une profusion de papiers chiffonnés. — Les voilà tous, excepté un, que j'ai pris hier pour mes papillottes. Voyons, n'ayez pas l'air si sinistre, j'ai gardé les morceaux, les voilà..... »

Puisque nous en sommes à Nina, donnons son portrait, tracé par son amoureux, son véritable et seul amoureux sérieux. Voici comme il la décrit à un de ses amis :

«Nina Gordon est une coquette, c'est vrai, un enfant gâté si vous voulez. Ce n'est pas du tout le genre de personne qui m'aurait semblé devoir prendre de l'empire sur moi. Elle n'a ni éducation, ni lecture, ni habitude de réfléchir; mais après tout elle a en elle un certain ton, un certain timbre, comme on

dit en français, qui me va. Il y a en elle un mélange d'énergie, d'individualité, de finesse, qui la rend, tout inculte qu'elle est, plus piquante et plus attrayante qu'aucune femme que j'aie jamais rencontrée. Elle ne lit jamais; il n'y a presque pas moyen de la faire lire; mais tâchez de la tenir seulement cinq minutes, et elle vous étonnera par la fraîcheur et la vérité de ses jugemens littéraires. Et ainsi de son jugement sur toutes choses, si elle peut s'arrêter assez longtemps pour en dire son opinion. Quant à son cœur, je crois qu'il n'est pas encore éveillé. Elle n'a vécu que dans le monde de la sensation, qui a tant d'abondance et de vie chez elle, que le reste dort. Ce n'est que deux ou trois fois que j'ai vu un éclair de la nature intérieure jaillir par ses yeux et par l'intonation de sa voix. Et je crois, je suis sûr, que je suis la seule personne de ce monde qui l'ait jamais fait vibrer. Je ne suis pas sûr qu'elle m'aime maintenant, mais je suis sûr qu'elle m'aimera un jour... »

Edward Clayton, le jeune premier du livre, est un héros un peu trop vertueux et un raisonneur un peu trop protestant pour pouvoir être bien passionné. Il y a en lui trop de Grandison. La seule chose qui rachète la monotonie de sa sagesse, c'est sa faiblesse pour la petite Nina. En général, il n'y a rien de tel que ces jeunes gens bien rangés et bien réfléchis pour se laisser prendre au miroir à alouettes de la coquetterie. Aussi ce pauvre Clayton a-t-il beaucoup de peine à justifier son choix auprès de lui-même, comme auprès de sa famille et de ses amis. Après beaucoup de raisonnemens, il trouve le meilleur de tous, qui est de confesser qu'il est amoureux, et qu'il n'y peut rien. C'est avec sa sœur qu'il a le plus de mal. Anne Clayton est une fille d'un grand sens et de beaucoup de jugement; elle a autant d'admiration que de vénération pour son frère, qui est pour elle l'idéal que lui-même poursuit : aussi Clayton éprouve-t-il un certain embarras à lui apprendre son attachement pour Nina. Il sait que toutes les apparences sont contre lui, et, selon la remarque très fine et très juste de l'auteur, « les personnes d'une nature délicate et impressionnable n'aiment point la fatigue d'avoir à expliquer ce qui est instinctif. » Le grave Clayton en est donc réduit à faire l'apologie de la coquetterie, cette arme défensive des femmes, à dire qu'il ne veut pas prendre une femme, comme une feuille de papier buvard, pour absorber et reproduire toutes ses paroles et toutes ses idées, et il termine en disant à sa sœur : « Nina a juste ce qui me manque... Je vis en dedans, je théorise, je suis hypocondriaque, souvent maladif. La vivacité et le trait de sa nature me donneront ce que je n'ai pas. Elle me réveille, elle m'échauffe, et la rapidité de son instinct vaut souvent mieux que ma raison. En somme, je révère cette enfant malgré toutes ses fautes. »

Clayton est un de ces jeunes gens comme on en rencontre dans le monde quelques-uns, pas beaucoup, à qui l'habitude de l'idéal rend

la vie réelle très difficile. C'est ainsi que le type imaginaire qu'il s'est formé de l'homme religieux ou de l'homme politique le rend également impropre à la pratique d'aucune profession ou d'aucun ministère. Lisez ces fragmens d'une conversation qu'il a avec un de ses amis d'enfance :

« — Et que vas-tu faire de toi, Russell?

« — Je vais me mettre à plaider, me faire ma place, et puis alors en avant pour Washington. Je veux être président, comme tout autre aventurier des États-Unis. Pourquoi pas aussi bien qu'un autre?

« — Pourquoi pas en effet, si tu en as envie, si tu veux travailler dur et le payer son prix? Quant à moi, j'aimerais autant passer ma vie à me promener sur le tranchant du sabre qui, dit-on, sert de pont au paradis de Mahomet... Je sais que je ne serai jamais un homme à réussite. De la manière dont vont les choses dans notre pays, il faut ou que j'abaisse le niveau de mes idées de droit et d'honneur, ou que je renonce au succès. Je ne connais pas une carrière où la fraude, la tromperie et le charlatanisme ne soient pas essentiels au succès, pas une où un homme puisse avoir pour premier but la vertu. Satan est à toutes les entrées, et dit : « Je te donnerai toutes ces choses, si tu veux m'adorer. »

« — Alors, pourquoi n'entres-tu pas dans le clergé tout de suite, pour mettre la chaire et une grosse bible entre toi et le diable?

« — J'ai peur de le retrouver là encore. Je ne pourrais pas acquérir le droit de prêcher dans aucune chaire sans prendre des engagemens qui seraient tôt ou tard une insulte à ma conscience. A la porte de chaque chaire, il me faudra jurer de renfermer la vérité dans une certaine formule, et ma vie, mon succès, mon bonheur, ma réputation, tout reposera là-dessus. Je suis sûr que si je prêchais selon ma conscience, je me ferais chasser de la chaire encore plus vite que du barreau. »

On connaît les principaux personnages blancs de cette histoire, sauf quelques grands parens qui n'appellent pas une mention particulière. Il faut maintenant passer aux noirs. L'auteur les voit naturellement en rose, et, comme c'est le but de son livre, il ne faut pas lui en faire une chicane. Mme Stowe excelle dans la peinture des mœurs domestiques des noirs; on voit qu'elle en a fait une étude familière et attentive. Elle rend à merveille cette espèce de dépendance dans laquelle les maîtres sont de leurs esclaves dans toutes les occasions de la vie commune. Ainsi qu'il arrive toutes les fois qu'on abdique l'usage de ses propres facultés pour ne se servir que celles des autres, ce sont les instrumens qui deviennent les moteurs et les maîtres. La maison de Nina est tenue principalement par une vieille négresse, tante Katy, qui tous les matins, ornée de son turban rose et de son trousseau de clés, vient demander à sa maîtresse ses ordres pour la journée; mais il est bien entendu que la chose est déjà réglée par tante Katy, et que Nina n'a pas plus

d'objections à y faire qu'une reine constitutionnelle à une proposition de son ministère. « C'est, dit Nina, mon premier ministre en jupons, et elle ressemble beaucoup à des premiers ministres, dont j'ai entendu parler dans l'histoire, qui arrivent toujours, n'importe comment, à faire à leur tête. Voilà, par exemple, tante Katy qui vient demander de l'air le plus respectueux « ce que miss Nina veut avoir à dîner : » est-ce que vous croyez qu'elle s'attend le moins du monde à recevoir un ordre? Elle a toujours cinquante objections à faire à ce que je lui propose... Et quand elle m'a prouvé que tout ce que je demande est le comble de l'absurdité, et qu'il n'y a absolument rien à manger dans les environs, me voilà parfaitement remise à ma place. Et quand je me hasarde à dire humblement : « Mais, tante Katy, qu'est-ce que nous allons faire? » c'est alors qu'elle se met à tousser un peu, et qu'elle me déroule tout un programme arrangé par elle dès la veille. Et c'est toujours à recommencer... »

Un meuble non moins curieux de la maison, c'est le cocher; celui-là représente le triomphe de la résistance passive. On l'a surnommé *Old Hundred* à cause de la lenteur de tous ses mouvemens, et il donne une idée si originale et, selon toute apparence, si exacte de son espèce, que nous devons encore ici laisser la parole à Mme Stowe.

« Il avait l'air de considérer la voiture et les chevaux comme une sorte d'arche dont il était le grand-prêtre, et que son devoir était de sauver de toute profanation. Selon lui, toute la plantation et en général le monde entier étaient en état de conspiration permanente contre la voiture et les chevaux de la famille, et lui seul les défendait au péril de sa vie. Son premier objet, le but principal de sa charge, c'était de prouver qu'on ne pouvait pas se servir de la voiture..... Ce genre d'objections avait été la grande étude de sa vie; il en avait toujours une provision. Ou bien la voiture était crottée et il était en train de la laver, ou bien il venait de la laver et ne voulait pas la salir, ou bien il avait ôté la capote pour y faire un point, ou bien il y avait quelque chose aux ressorts, ils avaient été un peu forcés, il demanderait un carrossier un de ces jours. Quant aux chevaux, il avait à leur endroit un trésor de bonnes raisons : les efforts, les foulures, les déferremens, les cailloux dans les sabots, une quantité de maladies pour lesquelles il avait tout un vocabulaire à lui, de sorte qu'il était impossible, d'après toutes les règles connues de l'arithmétique, que la voiture et les chevaux pussent être prêts à servir en même temps.

« Ne soupçonnant pas la grandeur de son entreprise et forte de son autorité, Nina s'avançait en chantant; elle trouva Old Hundred assis tranquillement à la porte de sa case, les yeux à demi ouverts et regardant le soleil à travers la fumée d'une vieille pipe qu'il avait entre les dents. Un grand corbeau, tout noir et borgne, était perché sur son genou avec l'air le plus narquois, et quand il entendit le pas de Nina, il la lorgna avec son œil unique d'un air interrogateur, comme s'il eût été là pour recevoir les visites pendant que son maître faisait la sieste. Entre ce corbeau, qui avait reçu le

sobriquet d'*oncle Jeff*, et son maître, il y avait une liaison des plus étroites, resserrée encore par leur commune impopularité... Dans ses nombreuses disputes, Jeff avait perdu un œil, et il était complétement plumé d'un côté de la tête... Une fois, il avait eu le cou tordu, et il était resté comme cela, ce qui lui donnait toujours l'air de regarder par-dessus son épaule, et ajoutait à la singularité de sa physionomie. *Oncle Jeff* volait avec un zèle et une adresse dignes d'une meilleure cause, et il était d'un prix inestimable pour son maître, parce qu'il était toujours responsable de tout ce qu'on trouvait chez lui qui n'aurait pas dû y être. Quoi qu'on découvrît, des cuillères, des boutons de chemise, des mouchoirs, ou des pipes de voisins, c'était toujours Jeff qui avait à en répondre. Dans ces cas-là, Old Hundred ne manquait jamais de le gronder, et de déclarer « qu'il était capable de ruiner la réputation de toute une maison. » Alors Jeff le regardait par-dessus son épaule en clignant de son œil, comme pour lui dire qu'il savait bien à quoi s'en tenir, et qu'il ne prendrait pas la chose en mauvaise part.

« — Oncle John, dit Nina, faites atteler tout de suite; je veux sortir.

« — Dieu vous bénisse, enfant! Il n'y a pas moyen.

« — Et pourquoi cela?

« —Oh! pas moyen, enfant. Il n'y a ni chevaux ni voiture possibles cette après-midi.

« — Mais je vous dis que je veux sortir tout de suite.

« — Mais, enfant, ce n'est pas possible. Vous ne pouvez pas aller à pied, et quant à aller en voiture, encore moins. Peut-être demain, ou la semaine prochaine...

« — Oncle John, vous faites des contes; je veux la voiture tout de suite.

« — Ce n'est pas possible, bijou, dit Old Hundred avec un accent paternel et compatissant, comme s'il eût parlé à un petit enfant; je vous dis qu'il n'y a pas moyen... Il y a un des chevaux malades; j'ai passé toute la nuit...

« Et pendant que Old Hundred lançait ce petit accident de son invention, le corbeau regardait drôlement Nina comme pour lui dire : — Vous entendez bien ce qu'il vous dit, hein?

« Nina ne savait que faire et se mordait les lèvres, et Old Hundred eut l'air de retomber dans un profond sommeil.

« — Je suis sûre, dit Nina, que les chevaux peuvent sortir; j'y vais voir.

« — Mais, mon enfant, mon bijou, vous ne pouvez pas. Les portes sont fermées, et j'ai les clés dans ma poche; sans cela, ces pauvres bêtes seraient déjà mortes quarante fois pour une. En vérité, je crois que tout le monde est après elles... Voyez-vous, miss Nina, votre papa me disait toujours : « Oncle John, vous savez mieux que moi ce qu'il faut à ces bêtes; je vous les recommande, oncle John; prenez-en soin, ne les laissez pas tuer. » Or, miss Nina, je suis toujours les instructions du colonel. Oh! quand il fait beau et que les routes sont bonnes, j'aime à faire trotter mes bêtes; cela, c'est raisonnable. Mais voyez un peu les routes aujourd'hui; il y a deux pieds de boue, puis il y a un pont défoncé; il y a un homme qui s'y est noyé l'autre jour, c'est un fait... D'ailleurs il va pleuvoir, j'ai senti cela à mes cors toute la matinée; puis Jeff est comme un beau diable, et il est toujours comme cela quand il va pleuvoir. Jamais cela ne m'a trompé... »

Nina a beau faire et se mettre en colère, elle parle à visage de bois; Old Hundred ne répond plus, se remet à fumer, et paraît plongé dans une profonde rêverie; de guerre lasse, sa maîtresse s'en va.

Comme échantillon plus noble de l'espèce, Mme Stowe présente Milly, une négresse qui appartient à la tante de Nina. C'est elle qui personnifie la beauté, la bonté, la grandeur d'âme de sa race; c'est elle qui souffre, saigne et pardonne en invoquant l'Évangile. Elle est d'une famille de rois d'Afrique, d'une race qui n'avait pas encore été abâtardie par l'esclavage; il ne lui manque pour cadre que la magnifique et brûlante nature de sa patrie. Les passions bouillonnent dans son sein avec une ardeur tropicale; mais ce qui domine en elle, c'est le courage et la générosité, et un respect natif d'elle-même qui la rend incorruptible et fait de sa parole un serment sacré.

Ce n'est point sans une intention morale que Mme Stowe place ainsi cette esclave sur un piédestal et fait d'elle une héroïne, car de ses vertus mêmes découleront ses plus grands maux, et sa valeur divine ne fera qu'ajouter à sa valeur vénale. Les maîtres se disputeront ce meuble précieux, et son âme sera mise aux enchères comme son corps. Non-seulement elle portera elle-même la peine de sa vertu, mais, chose plus horrible, elle en sera encore punie dans ses enfans, et leur transmettra comme une malédiction ce crime d'un nouveau genre. Une pareille mère aura des enfans qui lui ressembleront, qui seront des articles cotés très haut sur les marchés. Milly, comme Harry, avait d'abord juré de ne pas se marier; puis comme lui bientôt elle avait cédé. Quatorze enfans étaient nés de son mariage; elle les avait tous élevés, et tous, l'un après l'autre, lui avaient été arrachés pour être vendus à de nouveaux maîtres. « La première fois, dit l'auteur, elle avait montré la férocité d'une lionne; mais, frappée coup sur coup, elle avait fini par acquérir une sorte de sombre insensibilité; puis l'esprit chrétien était entré, comme cela arrive souvent pour l'esclave, par les fentes d'un cœur brisé. Ces exemples de piété que l'on rencontre quelquefois chez les esclaves, et qui dépassent la mesure ordinaire des esprits les plus cultivés, sont en général le résultat de malheurs et de douleurs si absolument accablans, qu'ils ne laissent d'autre ressource que Dieu. Pour une âme qui est ainsi ravie jusqu'aux régions supérieures de la piété, combien de milliers sont rejetées et anéanties dans un abrutissement mortel! »

Telle était Milly, que nous retrouverons plus tard. Nous voudrions arriver au personnage principal de toute cette galerie blanche et noire, au vieux nègre Tiff. Quelques mots suffiront pour mettre au courant de l'histoire et de la position du vieux Tiff. Il était esclave

dans une des familles les plus anciennes et les plus considérables de la Virginie, qui avait fini par tomber presque dans la pauvreté. La fille de la maison s'était, à l'âge de quinze ans, laissé enlever par un aventurier; ses parens l'avaient reniée, et elle n'avait emporté avec elle de la maison de ses ancêtres qu'un vieux nègre qui déplorait sa mésalliance autant qu'eût pu le faire le chef de la famille, mais qui était fanatiquement et religieusement dévoué à la fille des Peyton. La jeune femme avait parcouru rapidement toute l'échelle de la misère et de l'abandon; son mari la quittait pendant des mois entiers pour aller courir les grands chemins et les tavernes, et c'étaient peut-être les intervalles les moins malheureux de sa vie. Au milieu de toutes ses épreuves, elle n'avait été soutenue, consolée, nourrie, que par son vieil esclave. Tiff avait été sa providence et celle de ses petits enfans.

« Tiff s'était même humilié au point de reconnaître pour son maître un homme qu'il regardait comme d'une position très inférieure à la sienne, car, tout nègre et tout biscornu qu'il fût, il était profondément convaincu que le sang des Peyton coulait dans ses veines, et que l'honneur des Peyton était confié à sa garde. Sa maîtresse était une Peyton, ses enfans étaient des Peyton, et même le petit paquet enveloppé de flanelle qui dormait dans le berceau était un Peyton; quant à lui, il était Tiff Peyton... Le mari, il le regardait avec une sorte de mépris poli et protecteur. Il lui voulait du bien, il se croyait obligé de pallier sa conduite autant que possible; mais il y avait des momens d'abandon où Tiff, levant solennellement ses lunettes, se prenait à dire que, dans son opinion personnelle, « il n'y avait rien à attendre de « gens de cette classe... »

« Tiff était un de ces bons vieux êtres qui restent en si bonne intelligence avec la nature entière, que jamais ils ne manquent de la nourriture première. Le poisson allait toujours au-devant de l'hameçon de Tiff, quand il ne mordait jamais aux autres; les poules pondaient toujours exprès pour lui, et lui caquetaient à l'oreille l'endroit où elles avaient mis leurs œufs. Pour lui, les dindons glougoutaient et se pavanaient, et pour lui ils produisaient des couvées de poussins dodus. Toutes les espèces de gibier, depuis l'écureuil jusqu'au lapin, avaient l'air de venir avec un vrai plaisir se jeter dans ses piéges, de sorte que là où tout autre serait mort de faim, Tiff jetait les yeux autour de lui avec une calme satisfaction, regardant la nature entière comme son garde-manger, dans lequel ses provisions n'avaient des habits de fourrure et ne marchaient sur quatre pattes que pour l'unique fin de se conserver jusqu'à ce qu'il fût prêt à les consommer. Aussi Cripps (le mari de sa maîtresse) ne revenait-il jamais à la maison sans s'attendre à y trouver quelque bon morceau, même lorsqu'il venait de boire son dernier dollar à la taverne. Cela arrangeait Cripps. Il trouvait que Tiff faisait son devoir, et de temps en temps il lui apportait quelque misérable objet de pacotille en témoignage de son estime. Les lunettes qui faisaient le principal ornement de Tiff lui étaient venues de cette façon; les verres étaient tout simplement du

verre à vitre, mais heureusement Tiff ne doutait pas qu'ils ne fussent du plus fort numéro, et plus heureusement encore ses excellens yeux les lui rendaient parfaitement inutiles. C'était seulement chez Tiff une faiblesse aristocratique. Des lunettes lui paraissaient être, n'importe comment, l'apanage d'un *gentleman*, et convenir particulièrement à quelqu'un qui avait été « élevé dans une des premières familles de la Virginie. » Elles lui paraissaient d'autant plus indispensables, qu'il joignait à sa besogne habituelle une quantité de petits talens de femme. Tiff savait tricoter un bas comme personne, tailler des habits d'enfant et des tabliers; il savait coudre, il savait raccommoder, et faisait tout cela de l'air du monde le plus heureux.

« Malgré les nombreuses tribulations qui lui étaient échues en partage, Tiff était en somme un joyeux être. Il avait en lui une onctueuse, une élastique abondance de nature, une exubérante plénitude de vie, que l'adversité la plus constante ne faisait que ramener à une température modérée. Il était dans les meilleurs termes avec lui-même; il avait de l'affection pour lui, de la confiance en lui, et quand personne ne s'en chargeait, il se tapait lui-même sur l'épaule, se disant : « Tiff, tu es un bon diable, un brave garçon, et je t'aime bien. » Presque toujours il était en cours de monologue avec lui-même, tantôt se mettant à chanter joyeusement, tantôt à rire silencieusement. Dans ses bons jours, Tiff riait beaucoup. Il riait quand ses pois poussaient, il riait quand le soleil luisait après la pluie, il riait de cinquante choses dont on n'aurait jamais eu l'idée de rire; cela lui allait. Dans les mauvais jours, Tiff se parlait à lui-même, et trouvait là un conseiller qui gardait profondément ses secrets. »

C'est dans une cabane misérable que nous trouvons la fille des Peyton; elle est malade, mourante; elle n'a auprès d'elle que son vieux nègre, qui la soigne, qui nourrit et berce les enfans, fait la cuisine, fait le ménage, raccommode les hardes.

« Tiff commençait à grisonner. Sa figure présentait un des plus laids échantillons de l'espèce nègre, et eût été décidément hideuse, si elle n'avait été rachetée par l'expression de bonté et de bonne humeur qui la faisait rayonner. Il était d'un noir d'ébène, avec un large nez retroussé, une bouche énorme bordée de lèvres épaisses, et étalant des dents qu'un requin aurait enviées. La seule chose qu'il eût de bien était de grands yeux noirs, qui pour le moment étaient cachés par une énorme paire de lunettes d'argent, placées très bas sur son nez, et à travers lesquelles il regardait un bas d'enfant qu'il tricotait. A ses pieds était un petit berceau fait dans un bloc d'acacia, garni de morceaux de flanelle, et dans lequel dormait un petit enfant. Un autre enfant, d'environ trois ans, était assis sur son genou. La taille du vieux nègre était courbée, et il portait sur ses épaules une espèce de châle de flanelle rouge, arrangé comme l'aurait fait une vieille femme. Deux ou trois aiguilles avec du gros fil noir étaient piquées sur son épaule, et, pendant qu'il tricotait, il chantait et parlait tour à tour avec le petit enfant qui était sur son genou : « Voyons, Tedd, mon petit homme, tiens-toi tranquille; maman est malade, sœur est allée chercher de la médecine. Voyons, Tiff va chanter pour son petit homme :

Christ est né à Béthléem,
Christ est né à Béthléem
Et a été mis dans une étable. »

La scène qui se passe dans cette cabane est des plus touchantes. Tiff fait le feu, fait manger l'enfant, arrange le lit, donne à boire à la malade, qu'il soutient sur son bras, et quand celle-ci s'écrie : « ô mon brave Tiff! mon vieux fidèle Tiff! que deviendrais-je sans toi? » le vieux nègre éclate en sanglots et noie ses grandes lunettes dans des flots de larmes. Alors arrive le mari, de retour d'une de ses courses à travers le pays. Il entre dans la chambre en tapageur et respirant l'alcool; il ne se doute pas des regards furibonds que le vieux Tiff lui jette à travers ses lunettes; il mange tout le souper que Tiff avait préparé pour sa maîtresse, veut faire prendre du whiskey au petit garçon et de l'élixir à la mourante, puis finit par se jeter sur le lit et s'endormir d'un sommeil bruyant.

« Tiff, qui promenait le petit enfant dans ses bras, vint alors près du lit et s'assit. « Miss Suzanne, dit-il, cela ne sert à rien de vouloir lui parler. Je ne veux rien dire d'irrespectueux, miss Sue, mais voyez-vous, ceux qui ne sont pas nés comme il faut, on ne peut pas leur demander les mêmes sentimens qu'à nous autres qui sommes des vieilles familles. Ne vous tourmentez pas, laissez faire le vieux Tiff. Il vient toujours à bout de tout ce qu'il veut, le vieux Tiff. Ha! ha! ha! miss Fanny fait déjà ses lettres, et je dirai à monsieur de lui acheter des livres. Et puis il y a une demoiselle qui vient d'arriver à la Grande-Plantation, et qui a fait son éducation à New-York; j'irai la voir pour la consulter et pour faire aller les enfans à l'église, et toutes ces choses-là... Voyez-vous, miss Sue, moi aussi je suis en route pour la terre de Canaan, et certainement je n'irai pas sans emmener les enfans avec moi. Les enfans avec Tiff, et Tiff avec les enfans, je ne sors pas de là... »

Cependant cette nuit est la dernière de la malheureuse femme. Le vieux Tiff ne tient plus dans ses larges mains que les mains froides d'une morte; il pousse des cris déchirans qui éveillent son maître, et, voyant qu'il n'y a rien à faire de lui, il se prépare à aller à la Grande-Plantation, chez Nina Gordon, afin de faire ensevelir décemment sa maîtresse.

« Tiff passa par-dessus ce qu'il avait de vêtemens une grande redingote de laine avec de longues basques et d'énormes boutons qu'il ne revêtait que dans les occasions solennelles. S'arrêtant sur la porte avant de sortir, il regarda Cripps du haut en bas, avec un air de mépris mêlé de pitié, et lui dit : « Je m'en vais, monsieur, et je reviendrai le plus tôt possible. Faites-moi le plaisir de vous conduire décemment, tâchez de renoncer au whiskey une fois dans votre vie, pensez à la mort, au jugement dernier, à l'éternité... Faites une fois comme si vous aviez un peu de ça en vous, comme devrait faire un homme qui a épousé une fille de la meilleure famille de la Virginie. Pensez à votre fin dernière; votre pauvre vieille âme ne s'en trouvera pas plus mal. N'éveillez pas les enfans avant que je revienne, ils auront toujours le temps d'apprendre la souffrance. »

« Cripps écoutait cette allocution d'un air stupide et abasourdi, regardant tantôt le lit, tantôt le vieillard... »

Tiff s'en alla donc à la Grande-Plantation, chez Nina, qui, en voyant arriver cette singulière figure, eut peine à ne pas rire; mais Tiff lui dit : « Il y a eu un deuil dans notre maison; pauvre miss Sue, ma jeune maîtresse, elle est retournée chez elle... C'était une Peyton de Virginie! Grande famille, ces Peyton! Elle a fait un mariage malheureux, comme font quelquefois les filles, ajouta Tiff d'un air mystérieux. Un homme de rien; la pauvre créature a bien souffert. Moi, je suis Tiff, Tiff Peyton, pour vous servir. J'ai été élevé en Virginie, dans la grande maison Peyton. Et quand miss Sue a épousé cet homme, sa famille n'a plus voulu la voir... Mais moi j'ai dit que je la suivrais jusqu'à la mort, et c'est ce que j'ai fait... »

Nina envoya Milly rendre les derniers devoirs à la morte, et elle-même alla visiter les enfans; elle promit à Tiff de venir à l'enterrement, et le vieux Tiff lui dit :

« Dieu vous bénisse! miss Gordon. Vous êtes trop bonne. Mon cœur se brisait en pensant que personne ne s'inquiétait de ma jeune maîtresse. Puis voyez-vous, miss Nina, continua-t-il à voix basse à propos du deuil, il ne s'agit pas de cet homme, il ne compte pas; mais ma maîtresse était une Peyton, et je suis un Peyton aussi, et j'ai naturellement une responsabilité qu'on ne peut pas attendre de lui. J'ai ôté les rubans du chapeau de mis Fanny, et j'y ai mis du crêpe noir que Milly m'a donné; puis j'ai mis un crêpe sur le chapeau de master Teddy; je voulais en mettre sur le mien, mais il n'y en avait pas assez. Vous savez, miss Nina, les vieux serviteurs dans toutes les familles portent des crêpes. Si vous vouliez seulement jeter un coup d'œil sur mon ouvrage? Tenez, voilà le chapeau de miss Fanny. Après cela, nous ne sommes pas une modiste... »

Cependant Clayton et Carson, l'autre prétendu de Nina, arrivent tous les deux à la fois pour lui faire visite. Il s'ensuit une série de petites scènes comme on en rencontre dans tous les romans de l'ancien monde, et par-dessus lesquelles nous passons. M. Carson reçoit un congé gracieux et le prend très gracieusement; il n'en continue pas moins à être un aimable vieux garçon. Malheureusement la paix de la plantation va être troublée par un nouvel arrivant; c'est Tom Gordon, le frère de Nina, qui vient s'y installer en maître, remet à leur place les esclaves trop émancipés, épouvante sa sœur et menace de loger une balle dans la tête de Harry. Nina, pour éviter le sang, veut éloigner son esclave, son frère naturel, et l'envoyer en campagne. Au moment où elle lui donne ses instructions, survient Lisette, la femme de Harry. Tom Gordon la voit, la trouve jolie, et prend avec elle les privautés du maître, et alors Harry dit à Nina :

« — Regardez, miss Nina; voyez-vous ma femme et votre frère?...

« — Sur mon âme, monsieur, dit Tom en s'adressant à Harry de l'air le plus insultant, nous vous devons beaucoup de reconnaissance pour avoir amené ici ce joli petit article de fantaisie.

« — Ma femme n'appartient pas à cette maison, dit Harry en tâchant de rester calme; elle est à la maîtresse d'une plantation voisine.

« — Ah! merci du renseignement. Il peut me prendre la fantaisie de l'acheter, et je suis bien aise de savoir à qui elle est. J'avais besoin d'un joli petit objet de ce genre. Elle tient bien une maison, n'est-ce pas, Harry? Elle

fait bien les chemises? Combien croyez-vous qu'on me la ferait payer? Je vais aller voir sa maîtresse.

« Pendant cette cruelle harangue, les mains de Harry tremblaient et se tordaient, et il regardait tantôt Nina, tantôt son bourreau. Il était d'une pâleur mortelle, ses lèvres même étaient blanches; il ne répondait pas, restait les bras croisés et fixait ses grands yeux bleus sur Tom. Comme il arrive quelquefois dans les momens de grand emportement, les traits rigides de son visage reproduisirent une si vive ressemblance du colonel Gordon, que Nina en fut frappée. Tom Gordon le fut aussi, cela ne fit qu'augmenter sa rage, et il jaillit de ses yeux un éclair de haine épouvantable. Les deux frères ressemblaient à deux nuages chargés de foudre et prêts à se jeter l'un sur l'autre... »

Voilà la morale de la famille telle que la fait l'esclavage. Tom Gordon, poursuivant son idée, demande son cheval pour aller chez la maîtresse de Lisette et acheter la femme de son frère. Nina cherche à calmer Harry, et il lui répond d'une voix qui la fait trembler :

« — Je pourrai vous servir, vous, jusqu'à la dernière goutte de mon sang, mais je hais tous les autres. Je hais votre pays, je hais vos lois... Je m'oublie, dites-vous? Ah! oui, je suis de la race qui n'a jamais le droit de faire le mal. On peut nous enfoncer des épingles et des couteaux dans la chair, essuyer ses bottes sur nous, nous cracher au visage; il faut que nous soyons aimables, il faut que nous soyons des modèles de patience chrétienne. Je vous dis que votre père aurait mieux fait de m'envoyer aux champs avec les derniers des nègres que de me donner de l'éducation et de me laisser sous le talon de tout homme blanc qui voudra marcher sur moi.

« Nina se souvint d'avoir vu son père dans des transports de colère, et fut encore frappée de sa ressemblance avec la figure bouleversée qui était devant elle.

« — Harry, dit-elle, songez à ce que vous dites. Si vous m'aimez, tenez-vous tranquille.

« — Si je vous aime!... Mais vous avez toujours tenu mon cœur dans votre main. Sans vous, il y a longtemps que je me serais frayé mon chemin jusqu'au nord, ou bien j'aurais trouvé mon tombeau sur la route.

« — Eh bien! Harry, aussi vrai qu'il y a un Dieu au ciel, je vous donnerai la liberté. Allez maintenant.

« Harry porta la main de sa maîtresse à ses lèvres, et il disparut. »

Nina devance son frère, et va elle-même acheter Lisette à sa maîtresse; mais c'est Clayton qui lui prête l'argent nécessaire, car sa propre fortune est très aventurée, et celle de sa tante, qui demeure chez elle, vient d'être tout à fait perdue. On sait que cette tante est la propriétaire de la négresse Milly, et pour tirer meilleur parti de sa chose, elle va la louer à des étrangers. C'est alors que Milly, avant de quitter Nina, lui raconte son histoire, et comment de douleur en douleur, de sacrifice en sacrifice, elle est arrivée à devenir chrétienne et à s'anéantir en Dieu. L'histoire est longue, navrante, déchirante. Milly a été élevée avec la mère de Nina et ses tantes, et dans l'intimité de la famille, comme le sont souvent les esclaves. Un

jour elle entend qu'on parle d'elle, de son âge, de sa tournure, de sa santé, comme on l'aurait fait d'une bête amenée sur le marché. On dit à sa maîtresse : « Pourquoi ne mariez-vous pas Milly? Il faut lui donner un mari, les enfans de cette fille-là vaudront leur pesant d'or. Il y a de ces femmes-là qui en ont jusqu'à une vingtaine; c'est une fortune. Les enfans de Milly, vous pourriez les vendre l'un après l'autre, selon le besoin, aussi sûrement que vous feriez une traite sur votre banquier. » Voilà ce que Milly entend sans le vouloir, et ce jour-là elle se jure à elle-même de ne jamais se marier; mais comme elle est toujours bien traitée dans la maison, et comme sa maîtresse lui promet de ne point la séparer d'elle, elle se laisse persuader, et d'année en année la voilà entourée d'enfans. Sa maîtresse n'a point le cœur mauvais, elle est aussi bonne qu'on peut l'être dans son espèce; seulement de temps à autre elle a besoin d'argent, et elle vend un des enfans de Milly sans penser faire grand mal. La première fois l'esclave entre dans une telle exaltation et un tel désespoir, que sa maîtresse, étonnée elle-même du mal qu'elle a fait, lui promet de ne plus vendre de ses enfans; mais ne faut-il pas payer les frais de la maison? Treize des enfans de Milly sont ainsi arrachés successivement à leur mère; ils vont Dieu seul sait où, et on n'en entendra plus parler. Il en restait un quatorzième, un petit garçon que la maîtresse de Milly lui laisse pour la faire vivre. L'enfant croît en force et en beauté, il reçoit une éducation au-dessus de son état d'esclave, fatal présent dont il sera puni. Un jour Milly, en rentrant, trouve sa maîtresse comptant des rouleaux de dollars; l'enfant a été vendu. C'est Milly qui parle.

« Je sentis quelque chose qui me prenait au gosier, j'allai à ma maîtresse, je lui mis les mains sur les épaules, et je lui dis : « Miss Harriet, vous avez vendu treize de mes enfans, et vous m'aviez promis de me laisser celui-là. Est-ce là ce que vous appelez être une chrétienne?... Voilà comme vous me traitez après avoir vendu tous mes enfans pour élever les vôtres!... »

« Milly court donc après son fils, mais en route elle apprend qu'il vient d'être tué. Son nouveau maître l'a frappé, il s'est révolté, et une balle dans le cœur a fait justice de l'esclave.

« On avait creusé un trou dans la terre et on l'avait mis là. Rien sur lui, rien autour, pas de cercueil, enterré comme un chien. On m'apporta sa veste; j'y vis un trou, marqué comme avec un emporte-pièce, et duquel coulait encore son sang. Je ne dis pas une parole; je pris la veste, et je retournai droit à la maison. Je montai à la chambre de ma maîtresse, elle était habillée pour aller à l'église et était là assise à lire la Bible. Je la lui mis sous la figure, cette veste. « Regardez bien ce trou! lui dis-je, regardez bien ce sang! Mon garçon est tué; c'est vous qui l'avez tué! Que son sang retombe sur vous et sur vos enfans! O Seigneur, qui êtes dans les cieux, entendez-moi, et rendez-lui le double! »

« Nina tira un souffle profond de sa poitrine, comme si elle étouffait.

Milly, dans l'entraînement de sa narration, s'était redressée, ses grands yeux noirs tout ouverts, ses bras robustes étendus en avant, et sa puissante poitrine bondissant sous la violence de son émotion. Elle ressemblait à une statue en marbre noir de Némésis dans un transport de fureur. Elle resta ainsi quelques minutes, puis ses muscles se détendirent, ses yeux s'adoucirent peu à peu, et elle regarda tendrement, mais gravement Nina.

« C'étaient d'affreuses paroles, enfant; mais dans ce temps-là j'étais en Égypte, j'étais dans le désert de Sinaï. J'avais entendu le son de la trompette et le bruit des voix, mais je n'avais pas vu le Seigneur..... Je cherchais le Seigneur, je voulais lui dire : « Voyez ce que cette femme a fait... » Et le monde allait toujours de même, et ces chrétiens qui disaient tous qu'ils allaient au ciel se conduisaient toujours de même. Oh! comme j'ai cherché le Seigneur! que de nuits j'ai passées dans les bois, la face contre terre, à l'appeler, et il ne venait pas. »

Et Milly raconte qu'un jour elle va à une de ces réunions appelées *camps meetings*, où des missionnaires font des prédications en plein air. La nuit vient, on allume les feux, et elle entend un missionnaire raconter la passion, le chemin de la croix, le couronnement d'épines, la mort de Jésus-Christ, et elle se sent frappée par la grâce :

« C'est ainsi, dit-elle, que je fus vaincue par l'agneau, car si ç'avait été un lion, j'aurais résisté; mais l'agneau fut le plus fort. Quand je revins à moi, j'étais comme un enfant. Je n'avais pas parlé à ma maîtresse depuis la mort d'Alfred. Elle était malade, dans sa chambre, et dépérissant, parce que son fils s'était enivré et l'avait maltraitée. Je lui dis : Miss Harriet, j'ai vu le Seigneur; je vous pardonne, je vous aime de tout mon cœur, comme fait le Seigneur. — Oh! mon bijou, il fallait voir cette femme pleurer... Après cela, il n'y eut plus rien de mauvais entre nous; nous fûmes deux sœurs en Jésus-Christ. Elle portait mes peines, je portais les siennes. Et ces peines étaient lourdes, car un jour on lui rapporta le cadavre de son fils... Je me rappelai que j'avais autrefois demandé au Seigneur de lui rendre le double; mais je ne pensais plus comme cela maintenant, et si j'avais pu rendre la vie au pauvre jeune homme, je l'aurais fait. Elle en mourut... Elle lutta encore longtemps, et toutes les nuits elle criait : Milly! Milly! reste avec moi. Je l'aimais comme mon âme; enfin le Seigneur la délivra, et je couchai son corps comme si c'eût été celui d'un de mes enfans. Je pris sa pauvre main, elle était encore chaude, mais elle était sans vie, et je me dis : Est-il possible, pauvre être, que j'aie eu tant de haine contre toi! « Ah! mon enfant, il ne faut haïr personne; Dieu nous aime tous! »

Milly tient le même langage à Harry, qui est tourmenté du besoin de la vengeance. Tom Gordon, par un simple caprice, et comme exercice de son pouvoir absolu, vient de lui couper la figure à coups de cravache. En passant dans les bois, Harry a rencontré l'homme qui donne son nom à ce livre, le nègre proscrit, *Dred*. Milly l'engage à ne pas écouter le tentateur et à ne pas entretenir des projets de révolte. « Vois-tu, mon enfant, lui dit-elle, il faudrait traverser une mer de sang. Tu ne voudrais pas perdre miss Nina. Si cela com-

mence, ils n'épargneront personne; ne lâchez point le tigre, car rien ne pourra plus l'arrêter! »

C'est la première fois que Dred est en scène, et que nous le voyons sortir de sa retraite, les *dismal swamps*, ou les marais maudits, ce qui est la meilleure traduction qui ait été faite du mot. Les *swamps* sont des marécages qui bornent à l'est les états du sud. La nature y est dans un désordre si exubérant, que les hommes ont renoncé à la dompter, et ces espaces abandonnés sont le refuge et l'antre des nègres fugitifs. C'est la difficulté de les y poursuivre qui a donné naissance à une industrie toute particulière aux États-Unis, celle des chiens dressés à la chasse du nègre. Cette chasse est une profession, tout comme le barreau, le clergé et autres carrières libérales.

Dred, qui donne son nom au livre, est un nègre de proportions surnaturelles. Il est destiné à représenter le type idéal de la race; il est d'un noir d'ébène et poli comme le marbre, de formes herculéennes, et habitué à vivre de sauterelles, comme saint Jean dans le désert. Saint Jean, le précurseur, est en effet le modèle dont il se rapproche le plus; il en a la grandeur sauvage et l'enthousiasme exalté. L'auteur a rattaché son héros à un épisode de l'histoire des États-Unis, à la conspiration des esclaves de la Caroline du sud. Cette conspiration était menée par un homme de couleur appelé Vesey, qui, ayant gagné 7 ou 8,000 francs dans une loterie, avait acheté sa liberté. Cinq des principaux conjurés furent découverts, jugés et exécutés; ils moururent en silence et emportèrent avec eux les noms de leurs complices; mais cet éclair jeté dans les profondeurs et dans les souterrains de l'esclavage porta une telle terreur parmi les maîtres, qu'il fut un instant question de proclamer l'émancipation des noirs.

L'auteur a fait de Dred le fils de Vesey. Le jeune esclave avait assisté à l'exécution de son père, et, dit le récit, « ce souvenir était tombé dans les profondeurs de son âme comme une pierre tombe dans le fond d'un sombre lac des montagnes. » Dred, après avoir passé pendant quelques années de maître en maître, brisa sa chaîne et se réfugia dans les *swamps*, n'emportant avec lui qu'une Bible, héritage de son père. Ce livre fut son seul trésor, presque sa seule nourriture; il y puisa l'esprit surnaturel et divinatoire et l'ivresse apocalyptique.

Dred était donc devenu pour les noirs une espèce de prophète et de libérateur. Il s'était créé dans les marécages des asiles impénétrables où il recueillait les fugitifs; il avait des intelligences secrètes avec toutes les plantations de la frontière, et il était le chef tacitement reconnu de tous les proscrits.

Tout à l'heure il vient de se placer sur le passage de Harry et lui a soufflé à l'oreille l'esprit de sang et de vengeance. On le retrouve au *camp meeting*, dont l'auteur fait une description qui est un tableau de mœurs des plus originaux. Il n'y a que les grandes prédications du moyen âge, celles par exemple qui précédaient les croisades, qui puissent donner une idée de ces assemblages tumultueux. C'est une grande fête pour les noirs, qui s'y rendent dans toutes leurs toilettes et dans tous leurs atours. On y voit venir tous les personnages de notre histoire, et, le premier de tous, le vieux Tiff avec ses enfans.

« La voiture de Tiff était un article des plus complexes, et en grande partie construite par lui. Le coffre était une longue boîte d'emballage; les roues juraient les unes avec les autres, ayant toutes été rapportées en différens voyages par Cripps; des cercles de tonneau, couverts par du calicot, formaient les rideaux, et il y avait un peu de paille pour tout siége. L'unique cheval, maigre et borgne, était attelé avec de vieilles cordes, et cependant pas un millionnaire au monde n'aurait été heureux de son moelleux carrosse comme Tiff l'était de son équipage. C'était l'œuvre de ses mains, le chéri de son cœur, les délices de ses yeux. Sans doute il avait ses faiblesses comme toutes les choses préférées de ce monde. Les roues se détachaient de temps en temps, et les traits cassaient; mais en pareil cas Tiff était toujours prêt : il sautait hors du chariot et se mettait à l'ouvrage avec un tel entrain, qu'on aurait dit que les accidens le lui rendaient encore plus cher. Le voilà devant la porte de la case, et Tiff, et Fanny, et Teddy, tout affairés, y mettent leurs paquets... Tiff, malgré la chaleur du jour, avait mis sa grande redingote, ses autres vêtemens étant dans un état de trop grande détérioration pour être compatibles avec l'honneur de la famille; son chapeau blanc portait encore la bande de crêpe... Son département des vivres était fait pour provoquer les appétits les plus blasés : poulets, lapins, laitues, oignons, radis, petits pois. « Voyez-vous, enfans, disait-il, vous allez vivre comme des princes. Et à propos, ayez soin de me donner des ordres carrément; ayez soin qu'on vous entende, car enfin à quoi cela vous sert-il d'avoir un nègre, si personne ne s'en aperçoit? »

« Au tournant de la route, Tiff aperçut la voiture des Gordon, conduite par Old Hundred dans son plus beau costume, avec des gants blancs et du galon doré à son chapeau. Si jamais l'aiguillon de l'amertume fut près de toucher le cœur de Tiff, ce fut à ce moment; mais il se consola fièrement en se disant qu'en dépit des apparences sa famille n'en était pas moins ancienne et honorable. C'est pourquoi, prenant son plus grand air, il appliqua un coup de fouet supplémentaire à sa bête, comme pour dire : Je m'en moque; mais comme si le malheur s'en mêlait, le cheval, donnant une secousse, cassa un des brancards, qui traîna honteusement par terre. A ce moment arriva le carrosse des Gordon : « Qu'on me prenne à mener un vieux sabot pareil! dit Old Hundred avec mépris; cela se casse à chaque pas. Si ce n'est pas là un meuble de pauvres diables de blancs ruinés, je n'en ai jamais vu!

« — Qu'est-ce qu'il y a? dit Nina en mettant la tête à la portière.. Ah!

Tiff; bonjour, mon garçon. Pouvons-nous vous aider? John, descendez et aidez-le un peu.

« — Pardon, miss Nina, dit Old Hundred; mais les chevaux sont très vifs ce matin, je ne puis les quitter une minute.

« — Dieu vous bénisse, miss Nina! dit Tiff, rendu à sa bonne humeur habituelle; ce n'est rien : il s'est cassé à un très bon endroit cette fois; je l'aurai racommodé en une minute.»

« Et ainsi fit-il avec une pierre et un gros clou. « Dites-moi, ajouta Nina, comment vont la petite miss Fanny et les enfans? » Miss Fanny! Si Nina avait comblé Tiff de présens, elle n'aurait pas pu lui faire le plaisir inexprimable que lui firent ces deux mots. Il s'inclina jusqu'à terre sous le poids de la joie, et répondit que miss Fanny et les enfans allaient bien... »

Old Hundred est l'ennemi et le persécuteur de ce bon Tiff, et rien n'est amusant comme les querelles de ces deux vieux nègres. Ce sont des traits de nature. Voici Old Hundred qui dit à sa femme :

« — Vous m'étonnez, Rose. Vous la cuisinière des Gordon, vous vous familiarisez comme cela avec des nègres de blancs ruinés!

« Si l'insulte ne s'était adressée qu'à lui personnellement, le vieux Tiff se serait probablement mis à rire aussi joyeusement qu'il le faisait quand il était pris par une averse; mais l'allusion à la famille l'alluma comme une torche, et ses yeux brillèrent à travers ses grandes lunettes comme des éclairs à travers des fenêtres.

« — Va, va, dit-il, tu parles de ce que tu ne connais pas. Qu'est-ce que tu connais aux vieilles familles de la Virginie? C'est cela le vieux tronc! Vos familles de la Caroline en viennent toutes. Les Gordon sont une bonne famille, je n'ai rien à dire contre les Gordon; mais où donc as-tu été élevé pour n'avoir pas entendu parler des Peyton? Sais-tu que le vieux général Peyton avait six chevaux noirs à sa voiture comme un roi, des chevaux qui avaient des queues longues comme mon bras! Tu n'en as jamais vu comme cela dans ta vie...

« — Bon Dieu! dit Old Hundred, comme ces vieux nègres font des contes! Ils font toujours des histoires sur leurs familles. Cela me fait dresser les cheveux d'entendre ces vieux nègres; ils sont si menteurs!

« — Ceux qui mentent te volent ton bien, n'est-ce pas? dit Tiff; mais je te préviens que ceux qui diront un mot contre les Peyton auront affaire à moi.

« — Ces enfans-là, des Peyton! mais ce sont des Cripps, et qui a jamais entendu parler des Cripps? Qu'on ne m'en parle pas; ce sont de pauvres diables de blancs; cela peut se voir rien qu'à les regarder.

« — Vas-tu te taire? dit Tiff. En vérité, je crois que tu n'es pas né chez les Gordon, car tu n'as pas les moindres manières. Je suppose que tu n'es qu'un vieux nègre d'occasion que le colonel Gordon aura pris par-dessus le marché d'une de ces familles du Tennessée qui sont toujours paniers percés. C'est de la plus mauvaise drogue de nègres. Les vrais nègres Gordon sont tous des *ladies* et des *gentlemen*, tous jusqu'au dernier, dit le vieux Tiff, qui, en véritable orateur, mettait l'auditoire de son côté.

« Une acclamation générale accueillit le compliment, et Tiff, à l'abri de ces applaudissemens, se retira en triomphe. »

La journée de prédication en plein air est, avons-nous dit, un tableau de mœurs très curieux, ce qui ne veut pas dire qu'il soit très édifiant. Les révérends y montent sur des tréteaux qui ressemblent un peu trop à ceux des saltimbanques, et les fidèles y manifestent une exaltation qui participe un peu de l'ivresse. Nous avons une certaine peine à concilier avec la sévérité et la simplicité protestantes l'indulgence que l'auteur montre pour ce genre de dévotion. Ce n'est pas la peine de se moquer des miracles italiens et de la religion italienne, si l'on est prêt à justifier les convulsionnaires par l'unique raison qu'ils sont noirs. Il est vrai que Mme Stowe dit que cette religion convient à une race demi-barbare; mais c'est comme si elle disait que c'est bon pour des nègres, ce qui n'est ni très flatteur pour eux ni très encourageant pour leurs défenseurs.

Un jour Milly arrive chancelante et ensanglantée à la plantation Gordon. Le maître auquel on l'avait louée lui a tiré un coup de carabine : Clayton lui fait un procès qu'il plaide lui-même et qu'il gagne; mais il y a appel, et cet appel est porté précisément devant la cour que préside son père. Le juge Clayton est un homme honorable et respecté, le premier à déplorer les abus de l'esclavage; mais il est chargé d'appliquer la loi, et la loi est formelle. La loi consacre le pouvoir absolu du maître. L'auteur a mis ici dans la bouche du juge Clayton un jugement célèbre qui fait jurisprudence dans les états à esclaves, et c'est une législation d'autant plus féroce qu'elle est appuyée sur une irréfragable logique. Ici ce n'est plus du roman, ce n'est qu'un procès-verbal; dans cette simplicité cruelle de la loi, il n'y en a pas moins le plus affreux des drames.

Encore une application de la loi. On a vu qu'il y avait une sœur de Harry, esclave comme lui, que son maître avait affranchie et épousée avant de mourir. Ce maître était le cousin de Tom et de Nina; Tom Gordon fait attaquer son testament; les juges déclarent nul l'acte d'émancipation de la femme et des enfans, et ils redeviennent esclaves, et esclaves de Tom. Ainsi la loi s'oppose même à la volonté du maître quand elle est humaine, parce que cette humanité peut mettre en péril la cause de la communauté. Cora Gordon, rentrée sous l'horrible domination de son frère, arrache ses deux enfans à l'esclavage en les tuant de sa main. Traduite devant la cour, elle dit :

« — Vous voulez savoir qui a tué ces enfans? Eh bien! je vous le dirai, c'est moi. Oui, c'est moi,... oh! que je suis heureuse de l'avoir fait! Savez-vous pourquoi je les ai tués? parce que je les aimais, parce que je les aimais tant que je suis allée jusqu'à donner mon âme pour sauver la leur. J'ai entendu dire autour de moi que j'étais folle, dans un accès de délire, et n'avais pas su ce que je faisais. C'est une erreur, j'étais de sang-froid, j'ai su ce que je

faisais, et je bénis Dieu de l'avoir fait. Je suis née l'esclave de mon propre père. Votre fier et vieux sang de Virginie coule dans mes veines comme dans les veines de la moitié des créatures que vous fouettez et que vous vendez. J'ai été la femme légitime d'un homme d'honneur qui a fait ce qu'il a pu pour éluder vos lois cruelles et me rendre libre. Mes enfans étaient nés pour être libres, ils ont été élevés libres, jusqu'au jour où le fils de mon père nous a intenté un procès et nous a refaits esclaves. Les juges, les jurés l'ont aidé; toutes vos lois, tous vos fonctionnaires l'ont aidé à ravir à la veuve et aux orphelins leurs droits. Le juge a dit que mon fils, étant un esclave, n'avait pas plus le droit de posséder que n'en a la bête de somme, et nous avons été remis entre les mains de Tom Gordon. Ce qu'est cet homme, je ne le dirai pas, cela ne peut pas s'exprimer. Au jugement dernier, Dieu le dira... Demain on devait me séparer de mes enfans. Mon fils était esclave pour la vie. Ma fille...

« Ici elle regarda l'auditoire avec une expression qui en disait plus que toutes les paroles.

« Alors je les ai laissé dire leurs prières, et pendant leur sommeil je les ai envoyés dans les pâturages célestes. On dit que j'ai fait un crime. Soit, je consens à perdre mon âme pour sauver les leurs. Je m'inquiète peu de ce qui m'arrivera; mais eux, ils sont sauvés! Et maintenant, mères qui m'entendez, si une seule d'entre vous, sachant ce que c'est que l'esclavage, n'eût pas fait comme moi, c'est qu'elle n'aime pas ses enfans comme j'aimais les miens... »

Selon toute apparence, Mme Stowe a dû terminer prématurément son livre. Comme si elle ne savait plus que faire de ses personnages, elle les expédie tout à coup dans l'autre monde avec une rapidité des plus commodes. C'est un véritable massacre des innocens ou un cinquième acte de mélodrame. L'invasion du choléra vient fort à propos pour enlever cette pauvre Nina, et Clayton n'arrive que pour recueillir son dernier soupir. Elle meurt sans avoir pu donner à Harry sa liberté, et Tom Gordon règne en maître. Harry n'a plus rien à ménager, et il dit à l'homme d'affaires de son frère, qui est un ancien de l'église : « Voyez-vous, c'est fini. Vingt ans de service fidèle et dévoué sont perdus; moi, ma femme, mes enfans à naître, nous sommes les esclaves d'un misérable... Vous vous appelez des hommes religieux, et vous défendez une pareille tyrannie ! O serpens! race de vipères! comment comptez-vous échapper à la damnation de l'enfer? C'est vous qui gardez les habits de ceux qui lapidaient Étienne; vous encouragez le vol, le brigandage, l'adultère, et vous le savez. Vous êtes pires que ces misérables eux-mêmes, car ils ne prétendent point justifier leurs méfaits... Gare à vous!... Les Philistins se sont joués de Samson, ils lui ont crevé les yeux, mais un jour il a fait crouler leur temple sur leurs têtes... Gare à vous!... Le jour viendra; la mesure sera comblée, et on vous rendra le double, c'est moi qui vous le dis... »

Au moment où Harry parle encore, Tom paraît et le frappe à coups redoublés. L'esclave révolté terrasse son maître, saute sur un cheval, et va rejoindre Dred dans les marais. Ces marécages deviennent successivement le lieu de refuge et de Milly, et de Tiff, et de ses enfans. Ce pauvre Tiff est poussé à cette extrémité par un dernier trait de son maître, qui ramène au logis une nouvelle femme. Tiff se sauve la nuit, emportant Fanny et Tedd; le dernier petit enfant était mort du choléra. Il appelle cela « sa fuite en Égypte. »

La fin du livre est très-inférieure au commencement, et ne paraît être qu'une suite d'articles de controverse à peine cousus les uns aux autres. Quelques chapitres sont aussi des « illustrations » de faits récens; ainsi l'histoire de Clayton frappé à coups de canne par Tom Gordon et laissé pour mort sur la place est évidemment la répétition de ce qui s'est passé très-réellement, il y a quelques mois, dans la salle même du Congrès. Tout le monde se souvient du traitement appliqué par un jeune législateur de la Caroline au plus éloquent défenseur de l'émancipation, M. Sumner, qui a été en danger de mort et n'est pas encore rétabli. Du reste, les épisodes de *Dred*, comme ceux de *l'Oncle Tom*, ne sont généralement que des faits réels dramatisés.

Le livre, comme roman, était à peu près clos après la mort de Nina, qui avait commencé le cataclysme. Dred lui-même, blessé dans une de ses courses, revient mourir dans le marais comme un lion dans son antre; il prend de son sang et le jette en l'air avec ces paroles d'un prophète : « O terre! terre! terre! ne recouvre pas mon sang! » et il expire en disant : « Que le Dieu de leurs pères soit juge entre nous!... » Forcé de s'expatrier par ses concitoyens, qui le poursuivent comme un perturbateur de l'ordre établi, Clayton va se fixer au Canada. Les esclaves réfugiés dans les marais parviennent à s'échapper et à s'embarquer, et nous retrouvons heureusement et comfortablement installés à New-York le bon vieux Tiff, Tiff Peyton, avec miss Fanny et Teddy, qui viennent de recueillir un héritage inespéré. Tiff a dans ses vieux jours la consolation de voir la fortune des Peyton rendue à sa primitive splendeur, et la toile tombe sur ce modèle des nègres orné d'une paire de lunettes d'or.

On voit que la composition de *Dred* est assez incorrecte et assez informe; mais ce qui en rachète toutes les imperfections, c'est ce souffle d'une âme ardente et généreuse et cette sainte haine de la tyrannie qui y respirent à chaque page.

JOHN LEMOINNE.

LOUIS XIV

ET SES HISTORIENS

Le XVII[e] siècle est devenu de nos jours une source inépuisable d'études et d'observations, et c'est vers une société presque en tout point opposée à la nôtre que se portent avec persévérance nos prédilections et nos recherches. Rien d'étonnant, à tout prendre, dans ce contraste entre les réalités au sein desquelles nous vivons et les dispositions qui nous conduisent à nous en dégager par la pensée pour pénétrer dans des régions différentes. Enfans d'une inquiète démocratie, incertains de leurs destinées et vacillans dans leurs croyances, les hommes du XIX[e] siècle se reposent avec une sorte de bonheur dans la contemplation d'une époque qui, possédant les biens qui leur manquent, acceptait la règle d'une puissante hiérarchie dans les rangs et d'une forte discipline dans les idées et dans les lettres. Si les excès de la liberté politique ont conduit aux résultats que chacun connaît, les excès de la liberté littéraire n'ont pas moins contribué à déterminer un retour vers des hommes qui, sans repousser aucune entrave, produisaient tant en faisant si peu de bruit.

Ce retour s'est révélé par de nombreux travaux sur l'état de la société française au XVII[e] siècle et plus encore par l'empressement avec lequel a été accueillie la publication de tous les documens inédits relatifs au gouvernement du roi Louis XIV. La voie ouverte avec tant d'éclat par la publication des *Négociations relatives à la succession d'Espagne* a été heureusement poursuivie par M. Depping pour la collection des correspondances relatives aux affaires inté-

rieures du royaume (1), et c'est en groupant les faits principaux constatés par cette grande enquête rétrospective que M. Cherruel a composé son *Histoire administrative de la France sous Louis XIV*. A son tour, M. Clément a donné sur le gouvernement de ce prince un écrit substantiel dont le tort principal est d'être une esquisse plutôt qu'un tableau (2).

Les personnages de ce temps n'ont pas moins occupé que les choses. Sans parler de ces œuvres achevées qui ont eu l'heureux don d'improviser des immortalités charmantes, on connaît et les travaux de M. Walckenaër sur Mme de Sévigné et l'*Histoire de madame de Maintenon* par M. le duc de Noailles. S'il est juste de faire dans le succès de ces écrits une large part au talent des écrivains, il faut surtout en attribuer la fortune aux dispositions générales du public. Le siècle de Louis XIV a détrôné le moyen âge; c'est le seul temps pour lequel il n'y ait aujourd'hui à redouter ni longueurs, ni redites. On a eu l'heureuse idée de publier les *Mémoires* de Cosnac, qui, par la première duchesse d'Orléans, touchent aux parties les plus émouvantes du règne, et la correspondance complète de la princesse palatine, deuxième duchesse d'Orléans, cette rude Allemande demeurée cinquante ans, sur les marches du trône, pleinement étrangère à la France. Le même intérêt s'attache aux *Mémoires* de l'abbé Ledieu sur Bossuet, qui nous sont enfin donnés dans leur précieuse intégrité. La popularité de Saint-Simon (3), entré de plein saut dans la gloire comme un ancien, a été l'une des causes en même temps que l'un des symptômes de ce mouvement des esprits auxquels le nom d'engouement ne messiérait peut-être pas. Comment lui dénier ce caractère, lorsque de hardis éditeurs ne craignent pas d'imprimer en quatorze gros volumes le *journal* de Dangeau? N'est-ce pas là une entreprise qui ne saurait s'expliquer que par une confiance sans limites dans la faveur promise en ce moment à tout ce qui touche au règne de Louis XIV?

La nouvelle direction politique prise en France par l'opinion depuis quelques années a singulièrement contribué d'ailleurs à favoriser cette réhabilitation de l'établissement monarchique du grand roi, contre lequel le libéralisme de Lémontey aiguisait, il y a trente ans, les traits de son amère satire. Le règne de Louis XIV marque le point

(1) *Correspondance administrative sous le règne de Louis XIV entre le cabinet du roi et les secrétaires d'état*, etc., recueillie et mise en ordre par G.-B. Depping.

(2) *Le Gouvernement de Louis XIV, l'Administration, les Finances et le Commerce de 1683 à 1689*, par Pierre Clément; 1 vol. in-8°. Guillaumin.

(3) On publie aussi en ce moment une édition vraiment nouvelle, rectifiée sur les manuscrits, des *Mémoires du duc de Saint-Simon*, qui jettera un meilleur jour sur les hommes du siècle de Louis XIV. — 20 vol. in-8°, chez Hachette.

culminant de la puissance absolue; c'est le moment où pour la première fois la nation se fit homme en renonçant à toute participation, même indirecte, au pouvoir, et jusqu'à tout contrôle à exercer sur les actes de l'administration par les cours de justice. Lors donc qu'on est fermement convaincu que ce fut là un abandon déplorable, et qu'aucune époque ne fournit de preuve plus éclatante du danger de ces grandes abdications que le long règne qui précéda la régence, si glorieux d'ailleurs qu'il ait été, on est conduit par devoir autant que par goût à étudier ce gouvernement dans ses institutions, cette politique dans ses maximes, et cette brillante société dans l'intimité de sa vie morale. J'estime qu'aucun travail ne fut jamais plus opportun, et je crois que s'il était accompli, nul ne serait peut-être plus utile. L'appréciation de quelques publications contemporaines me fournira pour l'esquisser une occasion que je n'hésite pas à saisir. Je voudrais placer les actes de ce règne en face des opinions contradictoires qu'ils ont provoquées depuis le duc de Saint-Simon jusqu'au marquis de Dangeau, depuis Voltaire jusqu'à Lémontey, et rechercher pourquoi la nation fut conduite, durant la vie du même prince, d'une longue succession de victoires à une suite non interrompue de désastres, changement qui ne fut pas moins sensible dans l'ordre des idées que dans celui des faits, puisque la France vit succéder tout à coup à l'ère la plus féconde de son histoire intellectuelle des jours stériles en génie, en vertus et presque en courage.

I.

Ce qui saisit en effet tout d'abord l'attention des esprits sérieux, c'est l'opposition presque complète qui se rencontre entre les deux moitiés du grand règne. En négligeant la régence d'Anne d'Autriche et l'administration du cardinal Mazarin pour s'en tenir au gouvernement effectif de Louis XIV, qui s'ouvre en 1661, on ne peut manquer d'être frappé de ce fait, que tout réussit à ce monarque tant qu'il opère dans ses conseils ou sur les champs de bataille avec les hommes formés dans la période précédente, tandis que tout échoue misérablement sitôt qu'il agit avec ceux qu'il a formés lui-même et qui sont nés à l'ombre de son trône. L'année 1690 est à peu près la limite qui sépare ces deux générations et ces deux fortunes, si profondément diverses. Ajoutons tout de suite que c'est vers la même époque que s'arrête aussi le magnifique mouvement d'où sont issues tant d'œuvres immortelles, et que s'ouvre, durant les vingt-cinq dernières années de la vie du monarque, cette période à peu près nulle pour la pensée et pour l'art, toute pleine des querelles, à la fois dangereuses et mesquines, qui ne tardèrent pas à précipiter la nation

dans un abîme de corruption et de scepticisme. En rappelant les faits principaux de l'époque, ce contraste deviendra plus sensible, et les causes se dessineront sous l'éclat même des effets.

Lorsque le royal élève de Mazarin prit les rênes du gouvernement, il ne rencontra devant lui aucune résistance. On peut dire qu'il vit ses plus hardis desseins accomplis aussitôt que formés, et que l'Europe s'inclina sous sa superbe volonté aussi facilement que la France. En proclamant l'identification de l'état avec sa personne, Louis XIV ne faisait que tirer une dernière conséquence des idées qui tendaient à prévaloir depuis un siècle, il ne faisait qu'achever l'œuvre de ses prédécesseurs. Après la ligue, et surtout après la fronde, la France était profondément découragée de la vanité de ses efforts pour conquérir et organiser un régime de garanties politiques, découragement qui, tout malheureux qu'il fût en lui-même, se comprend fort bien d'ailleurs, puisque ces efforts n'avaient jamais abouti qu'à servir, aux dépens de l'indépendance nationale, d'égoïstes cupidités. La bourgeoisie, qui avait été l'âme de la ligue, l'aristocratie, qui avait imaginé la fronde pour y chercher des profits et des distractions, ne surent faire sortir de cette double crise la consécration d'aucun principe destiné à sauvegarder les droits des générations à venir; ni l'une ni l'autre n'hésita à solliciter le secours des Espagnols, au risque de rencontrer dans ceux-ci des maîtres plutôt que des auxiliaires. Ce fut surtout par cette disposition constante à provoquer l'intervention étrangère que les diverses factions se perdirent en France, et qu'elles y rendirent le peuple profondément et à toujours monarchique. Celui-ci comprit en effet, avec son admirable instinct, que dans ce déchaînement de passions imprévoyantes ou cupides la vieille royauté de Hugues Capet et de saint Louis, de Charles V et de Louis XI, avait seule la force et la volonté de préserver l'unité territoriale, qui avait été son honneur et son ouvrage.

Jamais la nation n'eut la conscience de ce service aussi complétement qu'après les tristes avortemens qui signalèrent la minorité de Louis XIV. En abdiquant alors la liberté dont elle avait embrassé l'ombre, la France se rejeta dans la dictature avec un entraînement irrésistible, ne conservant plus qu'une seule pensée, celle de rendre cette abdication féconde et cette dictature glorieuse. Ainsi Louis XIV tira sa principale force des souvenirs de la fronde, qui durant trente années pesèrent à beaucoup de ses contemporains comme un remords et à tous comme une honte et comme un péril.

Tandis que le mouvement naturel des idées et des choses mettait le royaume à la merci du jeune monarque, l'état des cabinets étrangers était tel qu'aucune résistance ne fut possible devant l'élan de

la France identifiée avec son roi. De la grande monarchie de Charles-Quint il ne subsistait plus que deux moitiés faciles à attaquer sur tous les points, et pour chacune desquelles la solidarité dynastique créait des dangers que leur isolement territorial les mettait dans l'impossibilité de conjurer. Le traité de Westphalie avait introduit dans la constitution de l'empire un balancement d'influences politiques et religieuses qui, en annulant le pouvoir impérial, livrait l'Autriche sur le Rhin aux entreprises de la France, pendant que les insurrections sans cesse renaissantes en Hongrie et les agressions continues des Turcs mettaient chaque jour son existence en question sur les bords du Danube et de la Drave.

L'Espagne, épuisée d'hommes et de capitaux au milieu de ses richesses métalliques et par l'effet de ces richesses même, était une proie non moins facile à dévorer. Un gouvernement inepte y avait tari toutes les sources de la puissance nationale, et cette glorieuse monarchie n'avait conservé de sa grandeur que la ruineuse obligation de se défendre simultanément sur les Pyrénées et dans les Pays-Bas, aux extrémités de l'Italie et dans toute l'étendue du Nouveau-Monde. Enfin la bonne fortune de Louis XIV avait fait coïncider avec son avénement au pouvoir la restauration d'une dynastie étroitement associée à la sienne par la religion et par le sang, et qui durant trente années se fit en Angleterre l'auxiliaire secrète ou avouée de la cour de Versailles, pour en obtenir un concours que ses périls comme ses fautes lui rendirent à la fois nécessaire et fatal. Ce règne commença donc au moment où les principaux cabinets étaient affaiblis et menacés, et lorsque l'état intérieur de l'Angleterre rendait toute coalition européenne impossible; il s'ouvrit dans des circonstances qui présentaient à l'ambition des tentations à peu près irrésistibles, tant la prostration était sensible au dehors, tant la confiance était grande au dedans. Il n'y eut pas une entreprise qui avortât, il ne s'éleva pas une prétention qui ne fût accueillie ou imposée, aussi longtemps du moins que dura une situation amenée par les événemens ou par les siècles, et dont Louis XIV profita sans l'avoir créée.

Ce prince commença par exiger pour ses ambassadeurs des hommages inaccoutumés, et prétendit à un droit de suprématie qu'il se tint prêt à défendre par les armes. A Rome, il accabla le chef de la chrétienté d'humiliations moins honteuses pour la faiblesse qui les subit que pour la force qui les impose; à Madrid, il notifia en pleine paix sa résolution de s'emparer sans délai d'une portion de ces provinces belgiques dont la réunion à la France avait été l'idée fixe de Mazarin. L'attitude toujours pleine de déférence de la cour d'Espagne ne fournissant nulle occasion plausible de rupture, on

avisa un droit de dévolution ouvert depuis longtemps au profit de l'infante Marie-Thérèse par la mort de la reine sa mère, sans que personne en eût jusqu'alors soupçonné l'existence, droit obscur découvert par un légiste dans la poussière d'un greffe, qui ne s'était jamais appliqué qu'en matière civile, et dont on n'hésita pas à se servir, à défaut d'un autre titre, pour changer l'état territorial de l'Europe. Une armée commandée par le maréchal de Turenne reçut mission d'aller faire triompher ces argumens de procureur, et le roi, faisant en 1667 ses premières armes sous la direction de ce grand homme, vit tomber en quelques semaines devant lui les principales places des Pays-Bas, les faibles résistances de l'Espagne n'ayant eu d'autre résultat que d'ajouter la gloire au succès. L'année suivante, la Franche-Comté fut conquise en quinze jours en présence de toute la cour, cortége ordinaire du jeune monarque dans ces faciles expéditions où les émotions de la guerre se mêlaient à toutes les splendeurs du luxe et à toutes les ivresses du plaisir. Bientôt la paix d'Aix-la-Chapelle vint consacrer le succès des armes de Louis XIV, en lui laissant la conviction dangereuse, quoiqu'alors fondée, que sa volonté était en Europe la seule mesure de sa puissance.

Au milieu des sollicitudes universelles excitées par des conquêtes si peu disputées et par des prétentions chaque jour plus menaçantes, un seul état avait encore la volonté et se croyait la force de défendre avec le droit international l'équilibre établi par les traités. Les provinces-unies de Hollande, qu'une lutte acharnée contre l'Espagne avait rattachées si longtemps aux intérêts français et que Louis XIV avait eues d'abord pour alliées, ne tardèrent pas à comprendre que la réunion alors imminente des Pays-Bas espagnols à la puissante monarchie qui les convoitait mettrait bientôt leur propre indépendance en péril : aussi, sans prendre une attitude directement hostile contre la France, travaillèrent-elles à réunir les cabinets dans un concert qui, sans être d'abord redoutable, fut un premier obstacle opposé à la marche triomphale de Louis XIV. S'emparant du rôle déserté en Angleterre par Charles II, la Hollande s'efforça de rallier les gouvernemens incertains en ranimant dans toute l'Europe le sentiment de l'indépendance.

Une pareille attitude ne peut être prise par un peuple libre sans que l'opinion publique surexcitée ne se produise bientôt sous des formes passionnées et quelquefois injurieuses. Au danger de contrarier Louis XIV dans ses desseins en l'arrêtant au milieu de sa course comme Josué arrêta le soleil, la Hollande ajouta donc celui, plus sérieux encore, de le blesser dans sa personne. Les inspirations de la vengeance ne tardèrent pas à l'emporter sur celles de la politi-

que : le fier monarque conçut la pensée de rendre à la mer et aux tempêtes cette terre où l'on osait discuter sa gloire, en l'inondant à la fois par ses armées et par les flots. On sait quelle fut la fin de la guerre de 1672, où la victoire même fut stérile malgré les hyperboles des poètes, et ne releva pas le monarque des torts qu'il s'était donnés contre les intérêts de la France et contre les intérêts plus permanens de la justice. Quoique la fortune demeurât longtemps encore fidèle à Louis XIV et qu'elle ne commençât à chanceler que dans la guerre du Palatinat, on peut dire que ce monarque ne se releva jamais de son agression contre une ancienne alliée, car cette agression compléta son isolement en Europe, et cet isolement ne lui fut pas moins funeste qu'à Napoléon. La tentative de 1672, toujours présente aux cabinets et aux peuples comme une menace et un odieux souvenir, fut le principe des inimitiés implacables qui empoisonnèrent la fin de sa carrière; elle fut l'origine au moins indirecte de la plupart des embarras qui suivirent, et préparèrent l'heure où l'Europe devait passer de la terreur à la haine, du découragement aux résolutions désespérées.

Durant cette prestigieuse période, Louis XIV ne triomphait pas moins par ses négociations que par ses armes, et la paix de Nimègue n'était qu'une victoire de plus. Ce traité d'ailleurs était du nombre de ceux qui ne sont au fond que des trêves imposées par les exigences du vainqueur à l'impuissance momentanée du vaincu. L'étendue même des concessions consenties à Nimègue par les deux branches de la maison d'Autriche avait donné au roi de France la mesure d'une faiblesse qui s'abrita vainement sous la foi des traités. En pleine paix, des chambres de réunion formées à Metz et à Brisach bouleversèrent de fond en comble le vieil empire germanique, et les arrêts de ses magistrats ne donnèrent pas à la France moins de villes que les victoires de ses armées. Pendant ce temps, l'Europe consternée regardait faire, n'opposant que de vaines protestations à ces abus de la force servie par la fortune. Ni l'Autriche, qui voyait les Turcs sous les murs de Vienne, ni l'Espagne, dont le père Nithard, confesseur de la reine, et don Juan d'Autriche, bâtard du roi, se disputaient à main armée la possession, ni l'Angleterre, enchaînée par son roi à une politique qu'elle détestait, ne pouvaient alors opposer d'obstacle à une puissance qui n'avait à redouter que l'enivrement du succès, et la lente, mais certaine accumulation de ses fautes.

Les hommes que Louis XIV trouva sous sa main lorsqu'il commença à gouverner par lui-même furent d'ailleurs les instrumens principaux d'une supériorité qui ne fut pas moins éclatante dans les lettres que dans les armes. C'est ici que l'on touche à la racine même de toutes les grandeurs de ce temps et qu'il faut constater la

rare fortune d'un pouvoir auquel il fut donné de se servir pour sa gloire de tous les grands esprits fécondés par les agitations de la période antérieure, en même temps qu'il profita pour son omnipotence de l'extrême lassitude provoquée par ces agitations elles-mêmes. Si la fronde fut stérile dans ses résultats politiques, les vingt années qui s'étendirent de la mort de Louis XIII à celle du cardinal Mazarin peuvent être en effet comptées au nombre des périodes durant lesquelles l'esprit humain reçut l'impulsion la plus vive. Tandis que Descartes s'efforçait de scruter les abîmes de l'être et de la pensée, le jansénisme remuait audacieusement les plus formidables mystères de la conscience. L'âme dans l'intimité de ses opérations, la spontanéité de ses mouvemens et le secret de ses destinées, Dieu lui-même dans son essence devinrent l'objet incessant et presque exclusif de toutes les recherches, de toutes les disputes, et à bien dire des conversations les plus familières. Les écoles se transformèrent en partis, et chacun se groupa autour de doctrines souvent fort peu comprises sans nul doute, mais qui maintenaient toujours l'esprit humain dans ces régions élevées d'où se déroulent au loin les horizons éternels. Pendant que l'esprit de secte s'échauffait sous l'ardente parole des Arnauld et les traits amers de Pascal, et que la controverse obligée avec les protestans, alors admis à la plénitude de tous leurs droits civils, contraignait les docteurs catholiques à lutter avec leurs adversaires de savoir et de talent, l'église, sous la direction d'un glorieux épiscopat, était travaillée jusqu'au fond de ses entrailles par l'esprit des Vincent de Paul et des François de Sales, des Bérulle, des Condren et des Olier. Corneille apportait sur la scène agrandie d'héroïques inspirations, applaudies par la noble jeunesse qui venait de vaincre à Rocroy et s'apprêtait à vaincre à Fribourg. Racine et Molière grandissaient à l'ombre de sa gloire, observant de près cette société alors si pleine de vie, de passions et de contrastes, et leur esprit s'épanouissait sous la grandeur des problèmes posés dans les salons comme dans les écoles, et qu'agitaient chaque jour tant de puissantes voix.

Toutes les forces intellectuelles avaient un culte, des croyans, pour ne pas dire des sectaires; elles se voyaient honorées jusque dans leurs exubérances, mais ces exagérations passagères n'ôtaient rien à la durable fécondité des résultats, et si loin que fussent parfois de la vérité Port-Royal ou l'hôtel de Rambouillet, leur influence sur la société contemporaine n'en fut pas moins précieuse. La génération d'Anne d'Autriche vécut donc dans un respect universel de la pensée et du talent, respect qui donna lieu sans doute à des engouemens fort ridicules, mais dont l'effet ne fut pas moins d'ouvrir un large sillon dans le domaine de l'art et de la poésie. Voiture

et Chapelain, Racan et Scudéry étaient de méchans écrivains; mais l'importance du rôle attribué à ces beaux esprits, les longs débats que provoquaient les plus tristes sonnets ou les plus médiocres romans, imprimèrent à l'esprit national une impulsion qui porta bientôt après d'admirables fruits, et ce sont ces usurpateurs de renommée qui ont suscité nos plus grands hommes.

Il n'en fut guère autrement dans l'ordre politique. Une crise qui commença par l'apothéose du vieux Broussel pour finir par les compromis pécuniaires du cardinal Mazarin peut à bon droit n'être pas prise au sérieux par la postérité; mais cette crise imprima cependant à tous les esprits une impulsion qu'aucune autre n'a surpassée. Pendant qu'elle faisait agiter dans les carrefours les plus hardis problèmes, elle ouvrait devant tous les ambitieux, depuis le magistrat sur son siége jusqu'au général à la tête des armées, des perspectives éclatantes. La fronde remua toutes les idées en même temps que toutes les passions, et si elle trompa les espérances de la nation, ce ne fut pas sans en avoir labouré profondément toutes les couches. Peut-être la nature, dans la mystérieuse économie de ses lois, ne fait-elle d'ailleurs naître les grands hommes que de pères fortement trempés par les luttes de la vie : la génération qui s'épanouit avec tant d'éclat après la ligue parut en effet avoir hérité d'une sorte de virilité religieuse, à laquelle elle joignit pour son propre compte le culte de l'esprit dans ses plus exquises délicatesses.

Le génie politique et militaire se développa sous le souffle puissant qui animait les lettres. Turenne et Condé, Colbert et Lyonne ne portèrent pas à un moindre degré que nos grands écrivains ce cachet de maturité dans l'abondance et de bon sens dans le génie qu'un merveilleux concours de circonstances avait préparé depuis deux siècles. Les agitations de l'état et celles de l'intelligence humaine durant la minorité de Louis XIV eurent donc ce rare privilége de tout féconder, même en demeurant stériles. Ce fut en vivant de la vie ardente des partis et en courant tous les hasards que les ministres et les généraux de la première époque de Louis XIV acquirent sur tous les généraux européens cette supériorité qui fit la fortune du règne, fortune viagère comme leur génie, et qui changea soudainement lorsque d'autres hommes, élevés dans une atmosphère différente, eurent pris la direction des affaires publiques.

Dès l'année 1690, qui signale les premières difficultés rencontrées par le roi dans ses conceptions politiques et ses opérations militaires, tous ces illustres personnages avaient cessé d'être à la tête de son armée et dans ses conseils, et Louvois lui-même était à la veille de disparaître. Le seul heureux désormais entre les généraux de

Louis XIV était un dernier survivant de la fronde, le maréchal de Luxembourg, qui, sous le nom de Montmorency-Bouteville, avait suivi le grand Condé dans toutes les épreuves de sa vie. A la même date, tous les écrivains auxquels se rattache l'honneur du grand siècle avaient, sinon cessé de vivre, du moins presque complétement cessé d'écrire. Le génie semblait avoir disparu avec les excitations et les souvenirs de la jeunesse chez ces hommes d'un caractère pourtant si calme et si fort.

Corneille n'était plus que l'ombre de lui-même au moment où s'ouvrit pour Racine la carrière de ses succès, qui ne dura guère que dix années, car elle commença avec *Andromaque*, donnée en 1667, et se termina à bien dire avec *Phèdre*, jouée en 1677. Tout le monde sait que *Esther* et *Athalie*, représentées à Saint-Cyr en 1689 et 1691, furent en quelque sorte arrachées aux répugnances de Racine, lassé de la poésie et presque de la gloire, et qui, dans la seconde période de sa vie, ne fut plus qu'un médiocre historiographe travaillant sur commande de Mme de Maintenon (1) et portant au fond de son cœur l'impression du regard sous lequel il devait mourir. Molière fournit sa carrière de 1660 à 1673, n'ayant guère connu et observé que les mœurs de la société façonnée par la régence et par Mazarin, à laquelle appartiennent visiblement les types de ses principales comédies. Le même espace embrasse la presque totalité des œuvres de Boileau, car si l'auteur des *Satires* et du *Lutrin* vécut encore de longues années dans la solitude d'Auteuil, son existence, toute de souvenirs et de regrets, était demeurée à peu près étrangère au monde nouveau formé sous l'influence personnelle de Louis XIV vieillissant et sous la forte discipline de son règne. On peut en dire autant de La Bruyère, qui publia en 1687 ses *Caractères*, tableaux animés des temps de sa jeunesse, dont Versailles dans sa monotonie solennelle et Marly dans son exclusivisme jaloux effaçaient chaque jour les saillies et les couleurs. La Fontaine, né en 1621, avait atteint la maturité de son âge et de son talent lors de la disgrâce du surintendant Fouquet, premier acte du gouvernement personnel de Louis XIV, qui valut au grand fabuliste l'honneur d'une indépendance que l'ère nouvelle ne devait pas voir se reproduire. Bossuet,

(1) « Mme de Maintenon, pour divertir ses petites filles et le roi, fit faire une comédie par Racine, que l'on a tiré de sa poésie, où il était inimitable, pour en faire, à son malheur et à celui de ceux qui ont le goût du théâtre, un historien très imitable. Elle ordonna au poète de faire une comédie, mais de choisir un sujet pieux, car à l'heure qu'il est, hors de la piété point de salut à la cour aussi bien que dans l'autre monde. Comme Racine est aussi bon acteur qu'auteur, il instruisit les petites filles. On fit un joli théâtre et des changemens. Tout cela composa un divertissement fort agréable pour les petites filles de Mme de Maintenon. » (Mme de La Fayette, *Mémoires de la cour de France*, année 1689.)

quelque harmonie qu'il y eût entre ses doctrines personnelles et les maximes royales, quelque profonde empreinte qu'il eût reçue de la majesté de ce gouvernement toujours obéi comme celui de Dieu même, Bossuet précepteur du dauphin et sévère conseiller du jeune monarque, produisit beaucoup plus de chefs-d'œuvre que l'évêque de Meaux au comble de la gloire et de la puissance, mais partageant avec Mme de Maintenon la direction de l'église de France. Ses *Oraisons funèbres*, la plupart de ses sermons, ses magnifiques travaux pour l'éducation de son royal élève sont de la première période de sa vie, à laquelle il faut rapporter aussi ses grandes œuvres de controverse avec les protestans, dont l'*Histoire des Variations* vint clore la liste en 1688. Le reste de sa carrière est rempli par une polémique parfois ardente et parfois subtile, et par la vaste correspondance où se trahissent trop souvent ses tristesses, ses inquiétudes et ses déceptions. Le talent de Fléchier, qui avait atteint son apogée dès la mort de Turenne, ne jeta plus que de rares éclairs durant le reste de sa vie, fort longue encore. Enfin personne n'ignore que Fénelon, dont la laborieuse jeunesse avait été si féconde, n'eut guère, sur le siége de Cambrai, où il monta en 1693, d'autre souci que celui de se défendre contre la colère royale, que sa soumission ne désarma pas plus que son silence.

Ainsi s'écoulèrent dans un épuisement à peu près complet les vingt-cinq dernières années de ce règne, auquel n'avait manqué aucune gloire. Les grandes renommées étaient déjà frappées par la mort ou s'enveloppaient dans le silence. Le génie disparut donc avec la fortune, lorsque Louis XIV, ayant épuisé tous les hommes de la génération précédente, ne trouva plus pour lutter contre les périls amoncelés par sa politique que les hommes formés par son propre gouvernement et choisis par lui-même dans leur obscurité. Alors la France fut aussi pauvre qu'elle avait été riche, car si l'on excepte la personne même du roi, toujours admirable de calme et de force, on chercherait vainement quelque grandeur dans les tristes années qui virent passer à la tête des armées Villeroy, Tallard et La Feuillade, pendant que Chamillart, Voysin et Desmarets entraient aux conseils du monarque.

II.

Les temps qui précèdent la paix de Ryswick, et que remplit la guerre du Palatinat, paraissent dans la carrière de Louis XIV une période de transition entre l'époque des triomphes et celle des désastres. Si le traité de 1697 n'affecta pas d'une manière sensible la puissance territoriale de la France, il donna la preuve de son épui-

sement, et laissa pressentir la lassitude qui devait prendre par la suite le caractère du découragement et presque du désespoir. Dans la lutte générale où s'engagea ce prince à l'occasion de l'électorat de Cologne, la victoire ne déserta pas précisément le drapeau qu'elle avait si longtemps suivi, et il fut donné au maréchal de Luxembourg, vainqueur à Steinkerke et à Nerwinde, de conserver les traditions glorieuses de la grande génération à laquelle il appartenait encore. Déjà cependant les généraux de cour choisis parmi les hommes que le prince prétendait avoir façonnés de sa propre main, déjà les hommes élevés dans l'énervante atmosphère du cabinet de Mme de Maintenon prenaient la direction des armées; ils exécutaient, sans initiative et avec une docilité constamment malheureuse, les plans que le roi se complaisait à dresser lui-même jusque dans leurs plus minutieux détails. S'inquiétant moins de triompher sur le champ de bataille que de réussir à la cour, ils étalaient de plus en plus leur insuffisance en face d'une coalition à laquelle la révolution de 1688 en Angleterre venait enfin de donner un chef tout rempli de ces passions qui changent le cours de la fortune.

Dans ce déclin peu apparent, quoique très véritable, le roi s'efforçait de masquer des embarras dont il avait d'ailleurs parfaite conscience par un redoublement de pompes et de profusions et par une rigidité plus grande encore dans l'étiquette imposée à tous, et dont il était le premier esclave. Les fantaisies de Marly succédaient aux magnificences de Versailles; on voulait vaincre les fleuves comme on avait vaincu les cabinets, et les vétérans de Condé allaient périr de fatigue et de maladie au camp de Maintenon pour changer le cours de l'Eure, en engageant une lutte opiniâtre dans laquelle la nature finit par triompher des caprices de la toute-puissance. Si le roi, engagé dans les liens d'un attachement régulier, bien que secret, commença dès-lors à transformer sa vie, et s'il fit succéder aux plaisirs bruyans de sa jeunesse une gravité presque morose, cela ne changea rien aux prodigalités dont il s'était fait un système et un besoin, et qui avaient fini par devenir la ressource nécessaire et comme la manne quotidienne d'une cour obérée.

Pendant que les obstacles s'accumulaient à tous les points de l'horizon, le roi perdait successivement les puissans esprits dont le concours avait si bien servi les débuts de son règne. Colbert n'était plus là pour suffire, par l'habileté de ses mesures administratives, aux doubles charges de la guerre et de la paix; Louvois venait de mourir, emportant avec lui le secret des grandes combinaisons stratégiques et laissant pour héritage à son maître, avec les malédictions de ses sujets protestans, la périlleuse responsabilité d'un système de guerre où la dévastation et l'incendie n'eurent pas même

la triste excuse de l'utilité. Les temps étaient passés où l'on avait pu être injuste et superbe impunément; il fallait désormais compter avec tous les ennemis qu'on s'était faits et payer le prix de chacune de ses fautes. La révocation de l'édit de Nantes, envisagée par les conseillers de Louis XIV comme une sorte de complément de l'unité administrative du royaume, avait été prononcée dans la pleine confiance qu'il suffirait au roi d'interdire l'exercice des cultes différens du sien pour se voir ponctuellement obéi en cette matière comme en toute autre : aussi l'édit de 1685 avait-il suscité des périls d'autant plus graves, qu'ils n'avaient pas même été soupçonnés. Cette mesure, prise sans prévoyance comme sans motif, avait tout à coup jeté une perturbation profonde dans l'administration du royaume et couvert l'Allemagne et l'Angleterre d'hommes exaspérés, qui ne tardèrent pas à imprimer le caractère d'une guerre religieuse à celle que poursuivaient alors les cabinets pour résister à la suprématie française.

Porté au trône de la Grande-Bretagne par une révolution qui fut une sorte de réponse à l'édit de 1685, Guillaume d'Orange devint, de 1688 au dernier jour de sa vie, l'inspirateur et le chef d'une coalition qui n'avait échoué durant vingt-cinq ans que parce que l'Angleterre n'y avait pas pris ou gardé sa place. Ce prince, dévoré de haine autant que d'ambition, dut donc surtout à la déplorable mesure prise par Louis XIV le grand rôle qu'il avait vainement recherché depuis sa jeunesse, de tentative en tentative et de défaite en défaite. L'Angleterre exaltée par l'esprit de faction, les puissances du Nord, la Hollande et une moitié de l'Allemagne échauffées ou par les passions protestantes ou par le ressentiment de leurs propres injures, l'Autriche enfin délivrée des Turcs et respirant plus librement du côté de la Hongrie, telles furent les forces dont la main de Louis XIV avait elle-même assemblé le faisceau, et qui ne tardèrent pas à mettre la France à une épreuve sous laquelle elle fut bien près de succomber.

Lorsque les résultats nécessaires de sa politique se furent nettement dessinés, ce prince n'hésita point, il est vrai, à répudier des projets dont il pénétrait alors le danger et la vanité; mais cette transformation dans les idées du monarque, qui fut assurément très sincère, avait le tort d'être tardive, malheur irréparable en politique. Aussi la modération de Louis XIV à Ryswick et dans toutes les phases de la guerre de la succession d'Espagne ne désarma-t-elle aucun ressentiment et n'empêcha-t-elle pas des cours trop longtemps humiliées d'appliquer à leur tour avec une rigueur impitoyable les maximes de droit public proclamées par la France pour rompre, selon le cours de ses intérêts, les stipulations jurées aux Pyrénées,

à Aix-la-Chapelle et à Nimègue. Les violences consommées depuis 1667 contre l'Europe, et depuis 1685 contre une partie des sujets français, firent donc de la guerre l'état en quelque sorte normal du monde, situation terrible dans laquelle les traités les plus solennels ne sont plus que des armistices destinés à préparer une vengeance plus sûre et des réparations plus complètes. Louis XIV avait fini par donner contre lui à l'Europe la plupart des avantages dont il avait profité lui-même au début de son règne. La confiance en l'avenir avait passé à la coalition; celle-ci se sentait forte et compacte en présence de la France appauvrie, qui allait bientôt perdre cent mille hommes dans l'horrible guerre des Cévennes. Le roi avait été bien plus complétement l'artisan de son malheur qu'il n'avait été dans d'autres temps celui de sa fortune : le cours des siècles avait préparé sa gloire, et sa politique personnelle provoquait ses désastres. Aussi vers l'époque qui marque la limite entre les deux générations et les deux fortunes, au lendemain de cette révolution d'Angleterre qui renversa par sa base tout l'édifice de sa suprématie extérieure et qui lui fut d'autant plus sensible qu'elle était comme le contre-coup de sa politique, Louis XIV paraît-il profondément absorbé par les perspectives nouvelles qui s'ouvrent de toutes parts et bien plus encore par la responsabilité directe qui commence à peser sur lui.

« Le roi paraît triste, dit Mme de La Fayette dans un très remarquable tableau de l'état de la cour à la fin de 1688 : premièrement, il est fort occupé, et de choses désagréables, car le temps qu'auparavant il passait à régler ses bâtimens et ses fontaines, il le fallait employer à trouver les moyens de soutenir tout ce qui allait tomber sur lui. L'Allemagne fondait tout entière, car il n'a aucun prince dans ses intérêts, et il n'en a ménagé aucun. Les Hollandais, on leur avait déclaré la guerre; les Suédois, qui avaient été nos amis de tout temps, étaient devenus nos ennemis; l'Espagne ne conservera la neutralité que jusqu'au temps où nous serons bien embarrassés. Nos côtes sont fort mal en ordre : M. de Louvois, qui a la plus grande part au gouvernement, n'a pas trouvé cela de son district; il savait l'union qu'il y avait entre le roi et le roi Jacques, et Dieu seul pouvait prévoir que l'Angleterre serait en trois semaines soumise au prince d'Orange... Le dedans du royaume n'inquiète pas moins le roi... Il y a beaucoup de nouveaux convertis gémissant sous le poids de la force, mais qui n'ont ni le courage de quitter le royaume ni la volonté d'être catholiques. Ils voient l'événement d'Angleterre et reçoivent chaque jour des lettres de leurs frères réfugiés qui les flattent de se voir délivrés de la persécution dans l'année 1689. Quand ils songent que tout le monde est contre le roi, ils ne doutent point du tout qu'il ne succombe, et outre les nouveaux convertis, il y a

beaucoup d'autres gens mal contens dans le royaume qui se joindraient à eux, si la fortune penchait plus du côté des ennemis que du nôtre. Le roi voit tout cela aussi bien qu'un autre, et l'on serait inquiet à moins (1). »

Ces observations judicieuses et hardies émanent d'une femme qui, quelques années auparavant, reproduisait naïvement l'impression profonde que causaient à la France les miracles continus du règne. Ils n'étaient plus, ces temps de fêtes qui avaient semblé continuer les brillantes traditions des Valois, et qu'animait un dernier souffle de l'esprit chevaleresque. Au sein même de sa cour et dans le secret de l'intimité, on commençait à juger le demi-dieu, que Mme de Sévigné trouvait naguère aussi grand dans ses menuets que dans ses victoires, et pour la statue duquel le maréchal de La Feuillade avait établi des cérémonies inconnues dans l'univers depuis les apothéoses impériales. Si cette modification dans le sentiment public n'apparaît point dans l'historiographie officielle, elle est très marquée dans la dernière partie des *Mémoires* de Mme de La Fayette, bien plus encore dans ceux du marquis de La Fare; elle est même sensible dans les écrits des hommes les plus constamment élevés ou soutenus par la volonté de Louis XIV et l'influence de Mme de Maintenon, tels que les maréchaux de Noailles et de Villars. C'est là surtout qu'il faut la chercher dans son origine la moins suspecte, avant d'aborder le grand acte d'accusation dressé par Saint-Simon, qui s'ouvre vers l'année 1691, au moment même où entrent en scène les hommes formés par les maximes et la politique personnelle du roi, et où, à la grande joie du prince, ils remplacent aux conseils et dans les armées leurs illustres prédécesseurs, moissonnés par la mort.

Le libre jugement qu'exprime une femme d'un esprit aussi droit que son cœur est d'autant plus important à noter, que Mme de La Fayette ne survécut pas longtemps, et qu'elle ne vit aucun des désastres où s'engloutit la fortune de la France. Elle écrivait quinze ans avant les malheurs de Hochstett, de Ramillies, de Malplaquet et de Turin, et elle n'eut donc pas la douleur de voir ce temps où, par ordre de Chamillart, les chefs de nos armées refusaient la bataille au prince Eugène et à Marlborough chaque fois que les soldats français n'étaient pas au moins deux contre un, et où ceux-ci, moins démoralisés par leurs malheurs que par le défaut de confiance, considéraient comme la plus heureuse compensation de leurs défaites la captivité de leurs tristes généraux.

Mais si ces grandes épreuves se firent attendre, on peut dire qu'elles étaient à peu près inévitables du jour où la ligue d'Augs-

(1) *Mémoires de la cour de France*, collection Petitot, t. LXV, p. 45.

bourg, que les traités de paix ne devaient plus dissoudre, eut été cimentée par la révolution d'Angleterre. Malgré la haute rectitude de son esprit, Louis XIV avait été conduit à lier en effet son sort au succès d'une œuvre qui, grâce à Dieu, sera toujours d'un succès définitif impossible dans quelque siècle qu'on l'entreprenne : c'est celle qui consiste à enchaîner la liberté de l'Europe et à violenter la conscience humaine.

Ce prince succomba comme Napoléon, par les mêmes causes et devant les mêmes obstacles; mais il eut sur le conquérant l'immense avantage de mourir corrigé, et disposé, si les ressentimens accumulés contre lui le lui avaient permis, à renoncer loyalement à la politique qui finit par faire mettre en question jusqu'à l'existence même de la France dans la crise suprême qu'ouvrirent pour l'un et pour l'autre les affaires d'Espagne. Il eut cet autre avantage d'avoir pleinement raison contre ses ennemis et de devoir ses plus grands malheurs à une cause dans laquelle il représentait le droit, la liberté et la justice. Lorsque Louis XIV accepta le testament qui, se fondant sur la nullité radicale des renonciations souscrites par les infantes, appelait le duc d'Anjou à recueillir l'intégrité de la monarchie espagnole comme le plus proche héritier des rois catholiques, le roi de France fit un acte irréprochable en politique comme en morale, car personne n'ignore qu'une autre conduite n'aurait pas prévenu la guerre avec l'Autriche. Or mieux valait, après tout, avoir la guerre pour sauver un grand peuple que pour l'anéantir en trompant sa confiance. D'ailleurs le lustre passager que donnait à la maison de Bourbon l'adjonction d'une couronne indépendante servait beaucoup moins l'ambition de Louis XIV que n'aurait fait le projet de démembrement territorial secrètement préparé avec la Hollande et l'Angleterre. Ce prince défendait donc une cause où les intérêts de son honneur étaient plus engagés que ceux de sa puissance dans la guerre fatale où la France épuisée dut étayer toute la faiblesse de la vaste monarchie dont elle avait assumé la tutelle. Cependant ni le bon droit de Louis XIV, ni le vœu de l'Espagne presque unanime, ni la constante modération du vieux monarque dans toutes les phases de cette longue lutte qui fut l'honneur véritable de sa vie, ni ses offres réitérées de transaction, ne parvinrent à désarmer des ressentimens qui s'adressaient plus au roi qu'à la France, et dans lesquels les humiliations du passé tenaient une bien plus large place que les sollicitudes de l'avenir. C'est qu'en matière de gouvernement il n'est pas une erreur qui n'aboutisse à une expiation d'autant plus rude qu'elle a été plus ajournée. Un malheur très ordinaire aux hommes d'état, c'est de ne pouvoir réparer leurs fautes, lors même qu'ils en ont l'entière bonne volonté. Telle fut la destinée de Louis XIV, et c'est cette lutte sans

espoir contre les obstacles accumulés par lui-même qui imprime une si lamentable grandeur à la dernière période de son règne.

Ce ne fut pas seulement au dehors que Louis XIV rencontra des barrières insurmontables, même à ses plus sincères repentirs, dans l'accumulation des colères et des haines : ce fut la France qui manqua au monarque à la phase la plus critique de sa vie. Les forces morales qui en étaient naguère l'ornement s'étaient éteintes ou affaiblies avec la population et la richesse, avec la victoire et le succès, à ce point que la nation personnifiée dans son chef parut atteinte de sa propre vieillesse, mais sans posséder l'énergie qui chez Louis XIV faisait au roi surmonter l'homme.

Lorsqu'on pénètre dans l'intimité de ce gouvernement concentré aux mains d'un prince qui, tout jaloux qu'il soit de son autorité, est d'ordinaire asservi par les médiocrités qu'il a choisies dans la pleine confiance de les dominer; quand on voit Louis XIV, confiné dans le cabinet de Mme de Maintenon entre Chamillart et Voysin, entre les pères de La Chaise et Tellier, déployer jusqu'à son dernier jour, dans des querelles d'école dont il ne comprend pas le premier mot, l'ardeur, la passion, l'activité personnelle qu'il mettait naguère au service de son ambition et de son orgueil, il semble que la France soit sur le point d'étouffer dans l'étroit horizon dont les limites sont marquées par Port-Royal, Saint-Sulpice et Saint-Cyr. Dépouillée du prestige de la jeunesse et du bonheur, l'omnipotence royale, exercée sur la génération née à l'ombre de ses maximes, avait conduit la nation vers l'impuissance militaire signalée par l'impéritie des généraux et le découragement universel des armées. Cette omnipotence, passée des lois dans les mœurs et des théories dans les faits, avait provoqué dans les caractères et dans les intelligences une prostration dont les monumens des dernières années du règne portent tous des traces sensibles, soit que l'on recherche celles-ci dans les œuvres mêmes du temps, ou qu'on les demande aux sinistres confidences de Fénelon sur l'avenir de la France, au patriotique désespoir de Catinat mourant, soit même qu'on les relève dans la mélancolique correspondance de la femme habile qui fut l'Égérie de ce gouvernement aux abois.

III.

Quels autres fruits pouvait produire après cinquante ans la vie stérile et claquemurée à laquelle le roi avait condamné dans Versailles et dans Marly les seules classes qui, ayant accès près de sa personne et de son gouvernement, formaient alors la partie politique de la nation? Le peuple proprement dit ne comptait que pour

la milice, pour les tailles et pour la gabelle, car si des désordres suivis de répressions sanglantes éclatèrent assez souvent dans les provinces, ces soulèvemens, résultats non concertés de souffrances temporairement intolérables, ne se rattachaient à aucune vue de résistance à l'autorité du monarque. L'opposition n'existait pas plus dans le pays qu'à la cour. On sait qu'une seule conspiration, celle du chevalier de Rohan et de Latréaumont, éclata durant ce règne plus que semi-séculaire, conspiration qui fournit au roman plus qu'à l'histoire une page écrite avec le sang de quelques étourdis entraînés par les souvenirs des deux régences précédentes, offrant ainsi une preuve nouvelle du péril que courent dans tous les temps les Épiménides politiques. La bourgeoisie n'avait d'autre souci que d'augmenter sa fortune et de grandir sa position, en achetant les charges nombreuses dont les besoins du trésor provoquaient sans cesse la création. La magistrature, par laquelle les classes bourgeoises se rattachaient de loin aux intérêts d'état, avait perdu, avec le droit de remontrance, ses dernières attributions politiques. Irréprochables dans leurs mœurs, toujours éminens par leur savoir, les magistrats de Louis XIV avaient d'ailleurs subi à un degré fort sensible l'influence énervante du temps, car bien loin d'arrêter jamais le monarque dans l'entraînement de ses passions, ses parlemens en furent, il faut bien le reconnaître, les instrumens les plus soumis et les plus empressés. Ils ne surent rien refuser au roi, depuis la légitimation des bâtards adultérins jusqu'au droit de successibilité à la couronne, et si le premier président de Harlay ne fut pas le vil courtisan dépeint par Saint-Simon, il fut bien moins encore le magistrat austère dont sa maison avait en d'autres temps fourni le plus parfait modèle.

La noblesse provinciale avait perdu depuis la création des intendances la presque totalité de ses attributions administratives; il ne lui restait plus guère, même dans les pays d'états, que le droit de figurer périodiquement dans la comédie du don gratuit. Impuissante à défendre ses intérêts collectifs, sans aucune sorte d'influence sur le gouvernement, qui n'avait à compter qu'avec les familles installées à Versailles et chaque jour enrichies par les libéralités du prince, la noblesse des provinces n'avait d'autre perspective, dans l'éloignement où on la maintenait de toutes les carrières lucratives, que de verser son sang dans les armées et sur les vaisseaux du roi, pour rentrer un jour au manoir paternel avec un patrimoine réduit, la croix de Saint-Louis et une pension de 600 livres. Toute la vie publique de la France était donc, au pied de la lettre, concentrée dans deux cents familles au plus, en position de fournir exclusivement au roi les grands officiers de sa couronne, les serviteurs di-

rects de sa personne, les chefs de ses armées et les membres de son conseil.

Ce monde, déjà si restreint quant au nombre, se composait de trois catégories principales qui, tout en s'efforçant de se confondre, se jalousaient profondément. C'étaient d'abord les anciennes maisons princières ou vraiment seigneuriales, qui avaient depuis plusieurs siècles quitté leur existence féodale pour vivre à Paris à la suite du suzerain; c'était la classe beaucoup plus nombreuse des courtisans proprement dits, élevés par le service domestique ou par la faveur personnelle de la royauté, et dont l'importance remontait rarement au-delà des derniers Valois, qui, dans leurs capricieuses fantaisies, avaient prodigué à des favoris de la plus humble origine les premières dignités de l'état; c'étaient en dernier lieu les familles ministérielles issues de secrétaires d'état tenant leur charge à titre à peu près héréditaire, et qui, malgré les dédains des grands seigneurs, tendaient de plus en plus à se confondre avec eux.

Cette catégorie d'hommes, élevés par la pratique des affaires et liés au sort de la monarchie par des titres plus importans que des services de vénerie ou d'équitation, aurait pu prendre dans un milieu moins frivole, dans une atmosphère moins infectée de la contagion d'une élégante servilité, les traditions d'un véritable patriciat politique; mais la plupart des fils de secrétaires d'état ne virent dans leurs hautes fonctions qu'un moyen de faire oublier la nouveauté de leur origine, et n'eurent d'autre souci que de se confondre, à force de prodigalités, avec les gens de cour placés à leur merci par les besoins de la fortune et les intérêts de l'ambition. Les fils et les neveux de Colbert, de Le Tellier, de Phélypeaux, de Fouquet lui-même et de Desmarets, transformés en marquis de Seignelay, de Barbézieux, de Bellisle, en comtes de Pontchartrain, de Maurepas, ou de Maillebois, perdirent pour la plupart, avec leurs nouveaux titres, le goût et jusqu'au respect de la vie modeste et laborieuse qui les leur avait procurés. De la sorte ces dénominations éclatantes, qui dans un pays constitué comme l'Angleterre ont l'avantage de vieillir les jeunes renommées en élevant la valeur personnelle au niveau de la naissance, eurent sous l'ancien régime ce seul et déplorable résultat d'abaisser les ministres au niveau des courtisans, sans donner aucunement à ces derniers le goût de devenir à leur tour des hommes d'état. Seignelay et Barbézieux, fils et successeurs de Colbert et de Louvois, et qui l'un et l'autre avaient hérité de certaines qualités éminentes, hâtèrent par leurs dissipations et leurs excès la fin d'une carrière ministérielle dont l'éclat les touchait bien plus que l'importance, parce que leurs fonctions administratives les humiliaient au lieu de les honorer. Ainsi demeura stérile, sous la mortelle in-

fluence des mœurs, la principale pépinière où il fût donné à l'ancienne monarchie de recruter un personnel de gouvernement.

Si dissemblables qu'elles fussent par leur origine, ces diverses catégories entouraient le monarque et semblaient former un rempart entre lui et la France. Elles vivaient d'une même pensée, celle de s'ancrer le plus fortement possible sur le terrain de la cour, le seul sur lequel poussassent les fortunes; elles n'avaient qu'un but, celui de complaire au roi en faisant en quelque sorte le siége de sa personne à force de souplesse et surtout d'assiduité; elles n'entretenaient qu'une espérance, celle de suffire par les libéralités royales aux dépenses que commandaient les goûts et quelquefois les injonctions du monarque.

Cette noblesse, devenue l'unique intermédiaire entre le pouvoir et la nation, se trouvait placée dans une position sans exemple en aucun pays et en aucun siècle, car, par un privilége de sa toute-puissance, la royauté était parvenue à la parquer tout entière dans son propre palais. On vit en effet tous les hommes qui, à des titres divers, comptaient alors pour quelque chose dans le gouvernement de la France devenir, sinon les commensaux, du moins les hôtes du monarque; on les vit demeurer à ses côtés sans s'en écarter, à bien dire, un seul jour, en enchaînant leur vie à celle du prince dans la plus complète abdication de leur liberté privée. Depuis longtemps sans doute les rois de France avaient déployé tantôt la force, tantôt l'habileté, pour attirer à Paris leurs grands feudataires, et cette politique leur avait été commandée par le soin de consommer l'œuvre de l'unité nationale; mais en paraissant devant les rois à l'hôtel Saint-Paul ou au Louvre, en faisant même plus tard leur cour à Louis XIII ou à la régente au Palais-Royal et à Saint-Germain, les grands du royaume n'avaient point renoncé à la coutume d'habiter leurs propres demeures, et bien moins encore au droit de passer une bonne partie de leur temps au centre de leur antique influence, dans les bruyantes distractions de la vie seigneuriale. Louis XIV changea tout cela en construisant le gigantesque palais de Versailles, car pour être vraiment de la cour il fallut y vivre, et quiconque n'y résidait pas n'y était pas même compté.

Obtenir un logement dans l'immense phalanstère élevé par la royauté mal avisée, y vivre à l'étroit dans un méchant entresol ou dans les combles devint le point de mire de toutes les ambitions, le bonheur souvent refusé aux descendans des races les plus illustres. On peut voir, par l'exemple du duc de Saint-Simon, de quel coup il sentit sa vie frappée lorsqu'il perdit à Versailles le logement attribué au maréchal de Lorge, son beau-père. Chaque page des mémoires de Dangeau ou du marquis de Sourches constate que l'obtention d'un galetas au palais était la condition préalable de toute carrière im-

portante dans les armées, dans le gouvernement et jusque dans l'église.

Cette faveur coûtait bien cher d'ailleurs, et le roi n'entendait dispenser personne d'en payer strictement le prix. Un établissement à Versailles impliquait en effet une dépendance continue à laquelle rien ne pouvait vous faire échapper jusqu'au dernier jour de votre vie. Les hommes attachés à cette brillante glèbe n'obtenaient et ne demandaient jamais dispense de la quitter; il fallait demeurer été comme hiver à la cour, puisque ni les jouissances de la propriété, ni les devoirs de la famille, ni les soins mêmes de la santé ne dispensaient d'une assiduité qui était le premier mérite aux yeux du prince, et qui parfois tenait lieu de tous les autres. Saint-Simon assure que le duc de La Rochefoucauld, qui, malgré sa longue cécité, conserva jusqu'à sa mort la faveur de son maître, la dut surtout à ce que durant quarante ans il avait à peine découché vingt nuits de Versailles. Pour les familles de la cour, point de résidence habituelle à Paris, où elles se montraient à peine, point de salons pour y recueillir et y concentrer le mouvement d'esprit d'une grande capitale, point de vie domestique dans l'ampleur de ses aisances et la douce liberté de ses allures; jamais de séjour dans ses terres pour y maintenir son patronage, ou y suivre, loin de l'œil du pouvoir, le cours de ses plaisirs ou celui de ses affaires. Les intérêts agricoles ne touchent personne, et les provinces n'existent pas plus que les champs pour les hôtes de Versailles, qui ne les traversent que pour se rendre en poste à l'armée ou pour venir reprendre à la cour leurs quartiers d'hiver; les gouverneurs titulaires de celles-ci n'ont pas même la pensée d'y paraître, et les gouvernemens ne comptent que pour les appointemens qu'ils rapportent.

Vers les premières années du XVIII[e] siècle, la cour est parvenue à anéantir à la fois Paris et la France. Pour la haute noblesse, qui y réside en permanence, Versailles et Marly sont devenus les limites de l'horizon. Chasser avec le roi, le suivre dans ses jardins et dans la visite de ses fontaines, jouer gros jeu deux fois la semaine à l'*appartement*, se montrer chaque jour au lever et au coucher du monarque, passer en silence pendant qu'il prend ses repas, comme des soldats à une revue, obtenir pour prix de son exactitude une désignation pour les voyages de Marly et quelques *privances* de M[me] de Maintenon, ce sont là les devoirs et les récompenses de cette captivité dorée, dont tous les jours se suivent et se ressemblent, et qui seule aurait suffi pour tarir à leurs sources la grandeur et l'intelligence de la nation.

Les avantages retirés par l'aristocratie de cette hermétique séquestration ne lui furent pas moins funestes que l'isolement auquel elle se condamna pour les obtenir. Chaque année, même durant les plus

cruelles épreuves de la guerre, s'élevait, au moyen de ces *ordonnances du comptant* dont M. Pierre Clément a si bien expliqué le mécanisme dans son *Histoire de Colbert*, le chiffre de ces libéralités royales quotidiennement consignées par Dangeau avec une naïve admiration : lamentable budget, qui, à titre de pensions fixes ou de dons extraordinaires, sous le masque de loteries magnifiques, par l'effet de la vente anticipée des charges et l'étrange expédient des *brevets de retenue*, portait à un taux presque incroyable les sommes que les obsessions de quelques familles arrachaient à la complaisance calculée du monarque. Vivre des bienfaits du roi avait fini par devenir pour la noblesse de cour une habitude dont l'une des conséquences les moins prévues, mais certainement les mieux constatées, fut de lui faire pleinement négliger, avec le soin des intérêts locaux qui fonde le patronage, la gestion de ses propriétés patrimoniales, de telle sorte que cette noblesse se trouva conduite à dissiper en quelque façon par honneur dans les profusions du luxe et surtout du jeu des sommes souvent supérieures à celles qu'elle obtenait par l'importunité ou par l'intrigue. Au commencement du XVIIIe siècle, l'esprit de dissipation avait été engendré par l'esprit de servilité, comme l'impiété le fut par l'hypocrisie.

Dans un monde tout occupé du soin de se faire payer la rançon de sa propre indépendance, il ne pouvait être question ni de contrôler le pouvoir ni moins encore d'en changer le mécanisme, quelque secret jugement que l'on portât sur ses actes. Personne ne paraissait entrevoir d'ailleurs les conséquences auxquelles devaient conduire cette abdication de tout un grand peuple ne vivant plus que de la vie d'un homme, et ce défaut absolu d'institutions et de garanties qui, même en matière judiciaire, n'avait pour contrepoids que l'honnêteté personnelle du prince. Personne n'aspirait ni à remettre la noblesse en communication avec le pays ni à délivrer la royauté d'une responsabilité terrible, devenue son unique et trop manifeste péril. Fénelon seul avait quelques idées de cette nature; encore le petit nombre de ses écrits politiques porte-t-il bien moins le caractère de la critique que celui de l'utopie, et le précepteur du duc de Bourgogne aspire plutôt à transformer le roi qu'à modifier la royauté. Enfin, parmi les plus grands et les plus libres esprits de ce siècle, celui qui a sculpté en bosse la longue galerie de ses contemporains et marqué cette société d'une empreinte immortelle n'a pas même la pensée qu'une participation régulière au pouvoir administratif et politique soit nécessaire pour faire vivre et bien plus encore pour relever une aristocratie. En signalant tant de maux sous lesquels la France succombe, Saint-Simon ne propose guère autre chose pour les guérir que de réviser le cérémonial et de rendre à quelques ducs le pas et les honneurs usurpés par les bâtards et

par les princes étrangers. L'inégalité comique qui se rencontre entre la grandeur des colères et la frivolité habituelle des causes qui les motivent, la disproportion constante entre la profondeur des plaies et l'inefficacité des remèdes n'est pas seulement le caractère principal de son œuvre; c'est encore l'un des signes les plus éclatans de la stérilité de la pensée et de l'anéantissement de tout esprit public dans ce monde, quand on le confine tout entier dans l'isolement d'un palais. Ce n'est pas incidemment toutefois qu'il faut toucher à une telle question : je me propose de l'aborder bientôt avec tous les développemens qu'elle comporte, car, dans une série d'études sur les historiens de Louis XIV, on ne s'étonnera point si je réserve à Saint-Simon la première place.

Le petit nombre d'esprits supérieurs élevés dans cette société qui allait passer sans transition des débats sur la bulle *unigenitus* aux débordemens de la régence avaient l'instinct de leur propre abaissement et des prochaines épreuves de la France, mais aucun ne pénétrait la cause véritable de cette universelle prostration, nul ne comprenait qu'une aristocratie réduite à des honneurs sans pouvoirs devient une caste inutile et bientôt odieuse, et que des services journellement rendus au pays sont nécessaires pour faire accepter des distinctions contre lesquelles se soulèvent les plus indomptables penchans de la nature humaine. On vivait dans le vide sans aspirer à reprendre des racines au sein de la nation, sans concevoir à peine un regret ou un soupçon de les avoir perdues. Quelque fréquente qu'eût été l'intervention nationale dans le gouvernement du pays durant les trois derniers siècles, le souvenir en était tellement oblitéré parmi les plus prévoyans, qu'aucun n'allait même jusqu'à soupçonner qu'il pourrait se présenter des circonstances où cette intervention devrait être réclamée. Chose à peine croyable si elle n'était si authentiquement attestée : ce fut l'Europe qui, à l'étonnement de toutes les classes de la société, crut avoir intérêt à rappeler à la France, aux derniers momens du règne de Louis XIV, qu'elle s'appartenait encore à elle-même, et ne s'était pas livrée aussi pleinement qu'elle le prétendait au caprice et au bon plaisir du souverain. Tout le monde sait que, pour donner plus de force aux doubles renonciations souscrites pour les couronnes de France et d'Espagne et pour engager la nation dans les stipulations de l'acte diplomatique qui allait enfin rendre la paix au monde, plusieurs des plénipotentiaires d'Utrecht réclamèrent avec une vive insistance le concours des états-généraux du royaume, et qu'ils ne reculèrent que devant l'impossibilité d'amener le roi à une extrémité qui lui était odieuse, et devant la tâche presque ridicule de faire revivre au profit de l'étranger une institution oubliée par le pays.

Le pouvoir illimité du monarque devint donc la religion de la

France; cette idée fut le moule dans lequel Louis XIV avait jeté la génération qui allait lui survivre. Jamais épreuve ne fut plus solennelle, et jamais non plus elle ne s'opéra dans un milieu plus favorable, car l'idée-mère du règne était acceptée par tout le monde, et il ne se rencontra en aucun siècle de prince plus convaincu de son droit et plus désireux d'en bien user, plus servi par la fortune et mieux doué par la nature. Louis XIV demeura grand longtemps après que son règne eut perdu toutes ses grandeurs, sa personnalité paraissant encore combler le vide que son système de gouvernement avait fait autour de lui. Celle-ci ne fléchit jamais ni sous l'entraînement des plaisirs ni sous le poids du malheur; elle ne se transforma ni avec l'âge, ni avec la santé, ni avec la fortune; il fut aussi calme et aussi fier devant la mort que devant la gloire.

Doué d'un tempérament robuste que n'épuisèrent ni lés excès de la jeunesse ni les fatigues de la guerre et du travail, ce prince eut dans ses habitudes plus de persévérance encore que dans ses maximes, et ses rapports avec ses ministres comme avec ses courtisans demeurèrent sur le même pied du premier au dernier jour de son règne. Cette vie, à laquelle était suspendue celle de tout un peuple, avait une régularité monotone et presque mécanique. Jusque dans les plus minutieux détails, Louis XIV se dispensait moins encore des devoirs personnels qu'il n'en dispensait les autres. Dans les *Mémoires* de l'abbé de Choisy, les *Lettres* de Mme de Sévigné et les autres monumens de la première époque, son existence n'est guère différente de ce qu'elle nous apparaît dans les écrits de Saint-Simon, de Dangeau, et dans les lettres de Mme de Maintenon, qui commencent aux approches de la vieillesse royale. L'amant de la duchesse de La Vallière et de la marquise de Montespan subit sans doute vers 1685, quand la mort de la reine lui permit de contracter des liens légitimes, une transformation morale profonde, et lorsque quelques années plus tard Louis XIV, cessant de paraître à la tête de ses armées, s'enferma dans un palais que tous les coups du sort allaient bientôt frapper, cet horizon, naguère si brillant, dut se teindre et se voiler de tristesse; mais le coloris du tableau change avec les années sans que les traits principaux soient altérés; le programme de la cour se modifie bien moins que la politique du règne. C'est toujours la même activité dans le même cercle, la même stérilité dans un labeur incessant, la même dépense de forces pour ne rien embrasser et ne rien connaître au-delà du monde artificiel qu'on s'est fait et dans lequel on se claquemure. Levé vers huit heures, le roi s'habille en public, s'enferme avec ses ministres jusqu'à midi et demi, sort en cortége de ses appartemens pour assister à la messe et dîne en présence de sa cour immobile, dont son œil voit et compte jusqu'aux personnes les plus obscures. A l'issue du

dîner, il passe au conseil, où chaque jour de la semaine a une assignation qui ne varie jamais. Les lundis et mercredis, conseil d'état; les mardis et samedis, conseil des finances; les vendredis sont consacrés au conseil de conscience avec l'archevêque de Paris et successivement avec les pères de La Chaise et Tellier; le roi travaille en outre trois fois la semaine en particulier avec les secrétaires d'état de la guerre et de la marine. A l'issue de son travail, il sort avec sa cour soit pour la chasse, soit pour se promener dans ses jardins; le soir, il passe un moment chez la reine; puis, après la mort de celle-ci, chez les deux princesses qui portèrent l'une après l'autre le titre de dauphines. Il entre de là, selon les dates, ou chez Mme de Montespan ou chez Mme de Maintenon. Enfin, lorsqu'à partir de 1686 toute la cour est associée au secret de sa vie domestique, Louis XIV mande ses ministres et les généraux de ses armées chez la femme qui, durant vingt-cinq années, fut plus reine de France que ne l'avait jamais été l'infante d'Espagne : il travaille avec elle en croyant ne travailler que devant elle, entend quelquefois de la musique, soupe et se retire vers une heure du matin, et cette accablante journée finit par le petit coucher, où chacun, remplissant les fonctions que lui assigne l'étiquette, devenue la seule constitution de l'état, présente le bougeoir au roi, ou ferme les rideaux de son lit après qu'il a fait sa prière en public et sacramentellement donné le bonsoir à la nombreuse assistance.

Tel est le joug que porte résolûment et de bonne grâce le maître absolu de la première monarchie du monde. Strict pour lui-même, Louis XIV se croit le droit de se montrer non moins strict pour autrui, et malheur à quiconque paraît inexact ou lassé dans cette dispensation quotidienne des mêmes services, des mêmes respects et des mêmes plaisirs! On pardonnerait plutôt à Villeroy la surprise de Crémone et à Tallard le désastre d'Hochstett qu'une omission des devoirs personnels dont l'accomplissement se confond dans la pensée du monarque avec le culte même de la monarchie. Quiconque vit à la cour n'a ni le droit de s'en dispenser ni même celui d'être malade. La duchesse de Bourgogne devra jusqu'à son dernier souffle tenir le salon du roi; la duchesse de Berry, grosse de neuf mois, recevra l'ordre de suivre la cour à Fontainebleau, au risque d'accoucher en chemin, et Mme de Maintenon traînera, en compensation de ses grandeurs, une vie d'exigences qu'il faudrait nommer tyranniques, si une respectueuse tendresse n'avait point allégé le poids de cette lourde chaîne. Chez Louis XIV, le roi avait absorbé l'homme, et son cœur s'était figé sous sa couronne.

Devenu la loi vivante dans l'ordre politique et presque dans l'ordre religieux, le prince se trouva naturellement conduit à envisager comme criminelle toute tentative pour devenir ou pour demeu-

rer quelque chose par soi-même en présence de celui qui était tout. Ce fut d'abord à sa famille qu'il fit l'application de cette théorie de l'effacement commune à tous les despotismes, et qui consiste à supprimer les forces pour prévenir les résistances. Jamais la maison royale ne tint moins de place que sous Louis XIV, car ses membres perdirent à peu près complétement dans la seconde partie de ce règne la plus belle prérogative des gentilshommes, celle de verser leur sang pour la France. Le roi éprouvait des répugnances presque invincibles à leur permettre de paraître à la tête de ses armées après qu'il eut cessé de s'y montrer lui-même. Élevé par le cardinal Mazarin dans la pensée alors fort naturelle de prévenir le retour des complications du règne précédent, le premier soin de Louis XIV fut d'ôter toute influence, pour ne pas dire toute considération, aux princes du sang. Cette préoccupation se révèle à toutes les pages de ses conseils au dauphin, où il établit que « les fils de France ne doivent jamais, pour la sûreté de l'état, avoir d'autre retraite que la cour et le cœur de leur aîné (1). »

Monsieur, doué d'une valeur brillante, acheva dans les mœurs de l'Orient une vie que la politique de son frère rendit infâme lorsqu'il ne voulait que la rendre inutile. Le duc d'Orléans, son fils, excusa tous ses désordres par l'union humiliante imposée à sa jeunesse et par l'oisiveté dans laquelle la volonté royale avait laissé se pervertir d'admirables facultés. Le prince de Conti, qui dans les champs de la Hongrie avait retrouvé les traditions héroïques de sa race, inspira toujours à Louis XIV des antipathies qui s'étendirent aux divers rejetons de sa branche. La qualité de prince du sang était devenue un titre d'exclusion pour tout emploi militaire, comme pour toute influence à la cour. Les légitimés seuls voguaient à pleines voiles vers la fortune, parce que la royauté n'avait pas à les craindre dans leur néant, et que leurs insolentes grandeurs les transformaient au contraire en témoins vivans de sa toute-puissance.

Un tel système ne pouvait manquer de porter partout ses fruits. Louis XIV le pressentit dans les angoisses de ses derniers jours, lorsque sa main mourante bénit le dernier rejeton de sa race. Il laissait en effet son trône en l'air au milieu d'une famille divisée contre elle-même et sans prestige dans l'opinion, race militaire que les camps ne connaissaient plus et qui avait dû passer sa jeunesse à ménager M[me] de Maintenon ou M[lle] Chouin, réputées dispensatrices de toutes les fortunes dans le présent ou dans l'avenir. Aucune force ne protégeait plus cette royauté symbolisée par un berceau et qui semblait finir avec le roi lui-même, de telle sorte que lorsque la main de la mort se fut appesantie sur toute la descendance légitime de

(1) *Mémoires du roi Louis XIV*, année 1666, tome I[er].

Louis XIV, il dut transmettre l'exercice intégral d'une puissance qu'il laissait sans limite à un prince dont son système politique avait concouru à dégrader le caractère, et que les calomnies fort peu blâmées de sa cour avaient transformé en empoisonneur.

Les appréhensions qui conduisirent Louis XIV à rabaisser l'importance des princes du sang ne pouvaient le dominer relativement à ses ministres. Cependant les mêmes tendances et les mêmes dispositions d'esprit se reproduisent visiblement dans le choix des médiocrités complaisantes auxquelles il remit le soin des affaires publiques après que le cours des années lui eut enlevé le grand personnel de gouvernement dont l'avait entouré Mazarin. A Lyonne, à Colbert et au chancelier Le Tellier, on vit succéder Louvois, Seignelay, Le Peletier, Boucherat, qui marquèrent la transition entre les deux parties du règne, entre les jours des triomphes et ceux des grandes calamités. La même observation se présente pour les armées, où l'on voit succéder à Condé et à Turenne des généraux formés à leur école, mais d'un mérite très inférieur, les Luxembourg, les Vendôme, les Villars, les de Lorge, les Créqui, que suivront les Villeroy, les Tallard, les Lafeuillade et les Marchin, appelés à inscrire des noms tristement célèbres à côté de ceux de Crécy et d'Azincourt.

Mais la décadence militaire fut précédée par la décadence politique, comme l'effet l'est toujours par la cause. Le roi avait éprouvé une satisfaction sur laquelle concordent tous les historiens en voyant mourir subitement le marquis de Louvois, dont l'importance personnelle était quelquefois une gêne et toujours une souffrance pour le monarque. Sans regarder comme prouvé avec Saint-Simon qu'un ordre fût déjà signé pour le conduire à la Bastille et pour lui préparer le sort de Fouquet, il n'est pas contestable que Louvois mourut à la veille d'une disgrâce et détesté de son maître. Chamillart inspirait de tout autres sentimens. Son adresse au billard avait appelé depuis longtemps sur lui l'attention de Louis XIV, et au sein des plus redoutables complications extérieures il fut choisi comme un instrument honnête et docile, qui recevrait l'impulsion du prince sans prétendre jamais imprimer la sienne. Après que Chamillart a disparu non sous le poids de ses fautes, mais sous une intrigue de la duchesse de Bourgogne et de M[me] de Maintenon, celle-ci pousse au ministère de la guerre Voysin, intendant de province que les empressemens de sa femme ont recommandé à l'épouse du monarque durant un voyage en Flandre. Desmarets, naguère flétri pour son improbité, occupe le ministère des finances, car dans les situations extrêmes il faut des hommes compromis; enfin Pontchartrain fils tient le portefeuille de la marine et ne résiste que par une complaisance sans limite à une réprobation universelle.

Tels furent les hommes entre les mains desquels vint s'achever

le règne le plus long et le plus glorieux de la monarchie. Cinquante années d'un pouvoir absolu non moins consacré par les mœurs que par les lois aboutirent à former ce conseil qui aurait achevé la France, si le ciel n'avait fait sortir son salut d'une révolution inespérée dans la politique anglaise, et si au milieu de ces médiocrités il ne s'était par hasard rencontré un dernier neveu de Colbert pour saisir l'ancre de miséricorde que jetait à Louis XIV son implacable ennemie. Sans être un grand ministre, sans être même un grand esprit, ce que les temps ne comportaient plus, M. de Torcy possédait les qualités les plus précieuses pour sauver une nation en détresse, car il était doué d'une patience que ne décourageait aucun affront et d'une habileté qui profitait de toutes les chances. On sait comment un caprice de la reine Anne délivra la France, qui, dans l'épuisement de toutes ses ressources et la prostration générale des esprits et des cœurs, n'avait plus à opposer aux agressions de l'Europe que la magnanimité de son souverain.

La mémoire de ce règne devra demeurer éternelle, puisque la France lui doit, avec l'extension de ses frontières, la fixation de sa langue et la domination intellectuelle du monde; mais, sans avoir le goût des partis pris en histoire non plus qu'en politique, j'affirme que les événemens qui en remplissent le cours conduiront tous les esprits sincères à la plus éclatante condamnation du système politique qui triompha sous Louis XIV, et qui prépara si tristement sous son successeur la chute même de la monarchie. Ce système fut jugé par l'état moral et matériel de la France en 1715, au moment où tomba avec son roi la dernière grandeur qu'elle contînt dans son sein; il fut jugé lorsque les déréglemens de la régence succédèrent à d'hypocrites démonstrations, que l'on quitta les dévotions de Saint-Cyr pour courir aux tripots de la rue Quincampoix, et que la nation passa sans transition des disputes du jansénisme à tous les délires du lucre et de l'impiété.

C'est bien moins par les choses accomplies que par les hommes et les idées qu'elles laissent après elles qu'il faut apprécier les diverses époques, et je tiendrais l'histoire écrite à ce point de vue-là comme beaucoup plus juste et certainement aussi comme beaucoup plus utile. Les grands actes s'opèrent souvent par des instrumens formés sous des influences très contraires à celles qui les mettent en œuvre; ils se déroulent alors comme le résultat fatal d'impulsions antérieures, et on les voit profiter à qui n'aurait pu les produire. Les hommes et les idées au contraire sont les fruits propres du temps et comme les témoins vivans des institutions qui les ont façonnés. Ce sont ces témoins-là que chaque gouvernement et chaque époque traînent après soi devant la postérité, et par eux celle-ci statue en dernier ressort sur la valeur des doctrines et des influences qui pré-

valurent. Appliquée au règne de Louis XIV, cette épreuve légitimerait des réserves graves, car si ce temps vit le génie national atteindre sa plus parfaite maturité et s'épanouir dans tout son éclat, il reçut certainement plus de germes précieux de la génération qui le précéda qu'il n'en transmit à la génération qui dut le suivre. Louis XIV a recueilli bien plus qu'il n'a semé, et si les gerbes groupées comme des trophées autour de sa personne ont mûri à l'éclat de son règne, comment méconnaître que ce prince a épuisé le sol qui venait de fournir des moissons si abondantes?

Rien dans le siècle d'Auguste ni dans celui des Médicis ne semble assurément comparable au foyer qui de 1660 à 1688 s'illumine tout à coup et concentre les étincelles jaillies depuis deux siècles du choc de toutes les croyances et de toutes les passions. Entouré des esprits immortels qui font cortége à sa gloire, Louis XIV a dans l'histoire des lettres un rôle qui appartient à lui seul. Cependant lorsque des jours de cette radieuse jeunesse, où la victoire lassait jusqu'au zèle des poètes, on arrive à ces temps tout remplis de calamités domestiques et nationales, quand des controverses misérables, échauffées et entretenues par les intérêts les plus vulgaires, sont devenues la seule pâture des esprits, l'affaire principale des pouvoirs, quand l'incrédulité se prépare à monter sur le trône déserté par la religion et par le génie, et que la France, après avoir imploré dix ans la paix, est réduite à l'obtenir de la soudaine fantaisie d'une reine étrangère, il est impossible de ne pas voir que cette société, où le roi est devenu un soudan, l'église une institution politique, l'aristocratie une caste de l'Inde, et la cour une sorte de vaste khan inaccessible à la nation, reposait sur un principe exactement contraire à celui qui avait fait de la France la tête et le bras de l'Occident.

Cette impression sera, je ne crains pas de le prédire, celle que laisseront définitivement les nombreux travaux entrepris ou édités de nos jours sur Louis XIV, travaux qui, par une étrange coïncidence, s'appliquent pour la plupart à la dernière partie du règne. Des témoignages réunis et non suspects de Saint-Simon, de Dangeau, de Mme de Maintenon et de la duchessse d'Orléans sortira l'apologie la plus solide et certainement la plus inattendue de la liberté politique et religieuse et des idées principales que nous défendons aujourd'hui, de telle sorte qu'en dehors de tout esprit de parti, notre temps reviendra, par une étude plus complète des faits et une plus solide critique, à un point de vue peu différent de celui où se plaçait au milieu des luttes de la restauration l'auteur plus acerbe qu'injuste de l'*Essai sur l'établissement monarchique de Louis XIV*.

LOUIS DE CARNÉ.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

31 octobre 1856.

Il y a dans l'ensemble des affaires de l'Europe un certain nombre de questions qui depuis la paix de Paris se déroulent parallèlement et créent un état indéfinissable de trouble et d'inquiétude. Ces questions n'ont point l'importance souveraine de celle qui n'a pu être tranchée que par la guerre il y a deux ans; elles se rattachent aux dernières complications européennes, et elles pèsent depuis quelques mois sur la conscience publique, moins peut-être par leur gravité propre que par les divergences dont elles sont l'occasion, par tout ce travail de récriminations et de sourdes dissidences qu'elles mettent à nu. Elles obsèdent, comme toutes les querelles qui ne sont que secondaires d'abord, et qui peuvent devenir très sérieuses quand on les laisse se prolonger et s'envenimer. Involontairement on se dit que la paix a été signée à Paris, il est vrai, mais qu'elle ne sera ni complète ni durable tant que ces germes de conflits subsisteront, tant que la politique restera livrée à ces contradictions, à ces incohérences, qui font en ce moment des affaires de l'Europe l'écheveau le plus embrouillé que la dextérité des hommes d'état ait eu jamais à démêler. Partout et à tous les points de vue, la politique semble traverser aujourd'hui une phase critique. A Naples, les négociations suivies depuis quelque temps par la France et par l'Angleterre viennent de finir, sinon par une rupture complète, du moins par une suspension de rapports diplomatiques. A Constantinople, l'exécution du traité du 30 mars se complique de toute sorte d'incidens obscurs et d'antagonismes pénibles : obstination de la Russie à épiloguer sur les conditions de la paix, résistance de l'Autriche, qui ne veut point quitter les principautés tant que la Russie n'aura point rempli ses obligations, résistance de l'Angleterre, qui semble peu disposée aussi à rappeler ses vaisseaux de la Mer-Noire, démission momentanée du ministère ottoman, qui, appuyé par la France, réclame la retraite de toutes les forces étrangères des possessions turques. Si on revient vers l'Occident et vers un autre ordre d'affaires, on trouve la Prusse préoc-

cupée de ses droits sur Neuchâtel et prête à soumettre cet embarrassant litige à la diète de Francfort. En Espagne, c'est une crise organique qui s'est déclarée par un changement de ministère dont les conséquences se déroulent chaque jour en laissant apercevoir une situation pleine de troubles. Enfin à toutes ces questions, qui impliquent tant d'intérêts divers, viennent se mêler un peu dans tous les pays des difficultés économiques et financières, des questions de subsistances, qui touchent à tous les ressorts de l'existence intérieure, et qui n'ont point assurément le dernier rang dans cet ensemble de symptômes contemporains.

Plus que jamais aujourd'hui, la politique générale se résume, par la force des circonstances, dans deux faits principaux qui montrent sous une double face la situation diplomatique de l'Europe. Ces deux faits sont la suspension des rapports de la France et de l'Angleterre avec Naples et les débats suscités en Orient par l'exécution définitive du traité du 30 mars. La question napolitaine, on ne l'a point oublié, est née dans le congrès de Paris. Les plénipotentiaires, au moment de signer la paix, ont eu la pensée de la rendre plus durable en écartant les causes de perturbation qui pouvaient la mettre à de nouvelles et prochaines épreuves. Ils ont tourné les yeux vers l'Italie, toujours livrée à une fermentation secrète qu'on pouvait croire entretenue par un système outré de réaction. De là l'intervention de la France et de l'Angleterre auprès du cabinet des Deux-Siciles, de là cette négociation qui s'est poursuivie pendant quelques mois, et dont on peut maintenant préciser le sens, dont on peut voir le dénoûment par les pièces diplomatiques qui viennent d'être mises au jour aussi bien que par les explications officielles du *Moniteur*. Si la négociation n'est point là tout entière, elle y est du moins essentiellement; le reste est du domaine des communications verbales entre les cabinets.

Que réclamait-on du roi de Naples? On lui demandait d'user de clémence, d'adoucir les rigueurs d'une administration qui semblait plus propre à irriter qu'à désarmer les passions révolutionnaires, de réformer quelques parties de la législation criminelle. L'Angleterre ajoutait, dit-on, quelques insinuations au sujet d'une réforme de la législation commerciale. Le roi de Naples se montrait plus blessé qu'éclairé de ces suggestions, dans lesquelles il voyait une atteinte directe portée à son indépendance, et il répondait dans le premier moment avec une vivacité qu'il a consenti à tempérer depuis. Si l'on se souvient des démarches pleines de mystère de l'Autriche, des voyages de ses diplomates, de ses interventions officieuses pour empêcher un choc entre les deux puissances occidentales et le gouvernement napolitain, il est facile de voir maintenant ce qu'a produit tout ce travail, qui aurait pu sans nul doute être plus efficace. L'Autriche a obtenu que le roi de Naples adoucît la vivacité d'une première dépêche écrite par son ministre des affaires étrangères, M. Carafa; mais, comme sous une forme moins vive la résistance était la même, la France et l'Angleterre se trouvaient placées dans l'alternative de subir la petite humiliation d'un échec diplomatique ou de faire ce qu'elles ont fait, c'est-à-dire de retirer leurs légations de Naples. Voici donc l'état véritable de la question : les ministres français et anglais sont rappelés, et ont déjà quitté le royaume des Deux-Siciles. Cela n'implique point de démonstrations immédiates d'hostilité. Seulement, pour la protection de leurs

nationaux respectifs, la France a son escadre à Toulon, l'Angleterre a ses vaisseaux à Malte, et, dans cette attitude, les deux puissances peuvent attendre que d'autres conseils aient prévalu dans l'esprit du gouvernement napolitain. De son côté, le roi de Naples ne paraît point devoir répondre au rappel des ministres de la France et de l'Angleterre par une mesure semblable. Ses représentans à Paris et à Londres, le marquis d'Antonini et le prince Carini, ne quittent point leur poste; ils ne le quitteraient que s'ils recevaient leurs passeports, et on n'en est point là encore sans doute. Comme on le voit, c'est jusqu'ici une situation intermédiaire entre une rupture plus complète et le rétablissement toujours possible de relations plus régulières.

Maintenant quelle peut être l'issue d'une querelle ainsi engagée? En considérant bien, peut-être ne serait-il point impossible de trouver les élémens d'une solution équitable. En définitive, lorsqu'elles ont conseillé ensemble une politique plus libérale, la France et l'Angleterre n'ont point eu évidemment la pensée de se substituer aux prérogatives souveraines du roi de Naples dans l'administration intérieure de ses états. Elles n'ont pu avoir cette pensée, parce que ce n'était point leur droit, parce que si une puissance pouvait dicter un système de gouvernement au royaume des Deux-Siciles, placé sous le régime absolu, elle pourrait exercer une pression du même genre sur d'autres pays régis par des institutions différentes. Ce serait la force prise pour arbitre des relations internationales. La France et l'Angleterre n'ont pu avoir qu'une pensée, c'est de préserver la paix générale, menacée par l'incandescence permanente de l'Italie, et en ceci elles exerçaient un droit. Sans doute le terrain des interventions morales est difficile et glissant. On peut rester en-deçà du but qu'on se proposait, ou se laisser entraîner au-delà des limites qu'on ne voulait pas franchir. Qui peut résoudre aujourd'hui cette question délicate et périlleuse? La solution est dans les mains du roi de Naples. La pression étrangère n'est plus un prétexte à invoquer. La France et l'Angleterre sont absentes des Deux-Siciles. Leurs vaisseaux n'ont point paru encore dans les eaux italiennes et sont retenus au rivage. Le souverain napolitain reste donc seul, dans son indépendance. Pourquoi ne ferait-il pas spontanément ce qu'on lui a demandé? Pourquoi ne promulguerait-il pas une amnistie et ne mettrait-il pas en liberté cet infortuné Poërio, qui subit le sort des malfaiteurs pour n'avoir point voulu demander une grâce? Tout n'est point à faire sans doute dans l'administration napolitaine. Les finances sont assez prospères, la législation civile est une inspiration des lois françaises; rien ne serait plus facile que de maintenir ce qui est bien et de réformer les parties défectueuses de l'organisation publique, d'assurer les garanties de la justice, de laisser circuler une certaine vie intellectuelle parmi les classes éclairées. On a dit qu'en dehors de la dernière circulaire du prince Gortchakof, véritable pièce d'apparat, il existait une dépêche russe qui pressait le gouvernement napolitain d'entrer dans la voie des améliorations. Si la dépêche n'existe pas, l'empereur Alexandre paraît du moins avoir conseillé cette politique au roi de Naples. Ce serait là en effet le meilleur dénoûment aujourd'hui, le seul qui fût conforme à tous les intérêts, parce qu'il préserverait l'Europe d'un danger sérieux, et qu'il créerait une situation meilleure pour le royaume de Naples lui-même. S'il n'en est point ainsi, le refroidissement survenu entre les deux puissances et le cabinet des Deux-Siciles deviendra inévitablement

une rupture complète. La rupture peut conduire à un éclat, et si l'éclat n'est point sans dangers pour l'Europe, il est plus dangereux encore assurément pour le roi Ferdinand II. La résistance obstinée du gouvernement napolitain peut contraindre la France à prendre un rôle plus actif là où elle aurait voulu rester modératrice.

C'est là un des côtés de la situation de l'Europe. Ici la France et l'Angleterre agissent en commun. En est-il de même en Orient, dans toutes ces questions qui touchent à l'exécution du traité de paix avec la Russie? Voilà plus de six mois que la paix a été conclue; des commissions ont été nommées pour régler les difficultés secondaires laissées en suspens par le congrès; des communications incessantes ont eu lieu entre les gouvernemens. Une seule chose semble démontrée jusqu'ici, c'est que plus on va, plus la confusion s'accroît. Nous assistons pour le moment à l'une des plus curieuses phases diplomatiques des affaires d'Orient. C'est une mêlée d'efforts contraires, un fractionnement de toutes les politiques, une campagne indépendante et singulièrement désordonnée de toutes les fantaisies, ou pour mieux dire de tous les intérêts. De quoi s'agit-il donc? Il y a deux jours à peine, expirait le délai de six mois laissé à toutes les forces étrangères pour quitter le territoire de la Turquie et pour effacer la dernière trace de la guerre; mais d'une part la Russie a élevé des contestations relativement à l'exécution pratique de certaines clauses du traité de paix, notamment au sujet de la possession de l'île des Serpens et de la rectification des frontières de la Bessarabie : ces contestations ont suspendu l'œuvre de la délimitation. D'un autre côté, l'Autriche se fondant sur ce que la Russie ne remplit pas ses engagemens et se retranche dans des subterfuges inacceptables, l'Autriche à son tour refuse de se retirer des principautés tant que le cabinet de Pétersbourg n'aura point renoncé à ses prétentions sur l'île des Serpens et sur la ville de Bolgrad. Le gouvernement autrichien a certes déployé depuis deux ans une souplesse et une obstination qui n'ont point été sans succès. Si dans la lutte qui a partagé l'Europe il a fait, comme on le dit, des sacrifices dont il ne veut pas perdre le fruit, on conviendra qu'il a prudemment ménagé ses forces, qu'il n'a point été le premier à se porter à la défense de l'intérêt européen, et si quelqu'un a réussi à faire sa part de butin en se risquant le moins possible, c'est à coup sûr le cabinet de Vienne. L'Autriche s'est vengée terriblement du secours que lui avait donné l'empereur Nicolas, elle a contribué, pour sa part, à éloigner la Russie du Bas-Danube, à briser le protectorat des tsars dans la Moldavie et la Valachie; elle a obtenu tous ces avantages, très réels, très personnels pour elle, sans compromettre ses soldats dans une escarmouche, sans tirer un coup de fusil, même pour retenir les Russes qui allaient se battre en Crimée. Cependant à la fin de tout il se trouve que les puissances qui ont porté le poids de la guerre ont rappelé leurs armées depuis trois mois, tandis que l'Autriche est dans les principautés et refuse d'en sortir.

Quels sont les prétextes invoqués par le cabinet de Vienne en présence des dispositions impératives du traité de paix, qui place désormais les principautés sous la protection collective de l'Europe, qui interdit toute ingérence particulière et prescrit dans un délai déterminé la retraite de toutes les troupes étrangères? De prétexte de droit, il ne peut pas y en avoir. Ni la convention de 1854 entre l'Autriche et la Turquie, ni le traité général signé

à Paris le 30 mars 1856 n'autorisent la présence prolongée des soldats autrichiens sur le Bas-Danube. Le cabinet de Vienne n'a qu'un motif, c'est que la Russie persiste jusqu'ici malencontreusement à disputer l'île des Serpens et Bolgrad. Or il est bien évident que ces divergences sur des points secondaires n'affaiblissent point la portée des engagemens généraux pris par les gouvernemens entre eux, et que s'il y a des difficultés, elles sont du ressort non d'une puissance particulière, mais de l'autorité collective des cabinets réunis en conférence. Si les soldats autrichiens sont légitimement dans les principautés, pourquoi l'armée française ne serait-elle point encore à Sébastopol? Pourquoi les Russes eux-mêmes ne seraient-ils point à Kars jusqu'au règlement définitif des frontières d'Asie? L'Autriche, ce nous semble, a un peu le tort de continuer la guerre en temps de paix, après avoir été beaucoup plus pacifique quand la guerre sévissait. Malheureusement le cabinet de Vienne a trouvé un secours inattendu en Angleterre. Après quelques tergiversations, les journaux anglais ont oublié leurs rudes diatribes contre la politique de l'empire allemand. Ils ont soutenu les prétentions de l'Autriche. Ils ont d'autant plus aisément défendu cette cause nouvelle, que la présence des soldats autrichiens sur le Bas-Danube autorisait la présence des vaisseaux anglais dans la Mer-Noire, et on a eu l'édifiant spectacle de deux puissances se justifiant mutuellement de la violation des engagemens pris, parce qu'elles accomplissaient en commun cette violation.

Il restait un point à éclaircir. L'occupation des principautés par l'Autriche continuait-elle de l'aveu de la Turquie? C'est cette question qui s'agite aujourd'hui à Constantinople, et qui vient de produire une crise ministérielle, résultat inévitable d'un choc d'influences rivales. La Turquie, a-t-on dit à Vienne, acquiesce entièrement aux vues de l'Autriche, elle ne demande pas mieux que de voir les impériaux dans les principautés. — La Turquie, a-t-on dit à Paris, réclame la libération définitive de son territoire. — Les deux assertions ont pu être vraies successivement ou alternativement, c'est-à-dire que chacun agissait et parlait dans le sens de ses désirs en se promettant la victoire, qui ne pouvait cependant rester qu'à un seul. Au fond, il paraît certain que depuis quelques jours déjà le cabinet ottoman avait préparé une communication diplomatique, réclamant, conformément au traité, l'évacuation définitive des domaines de la Turquie par les forces étrangères. Bientôt cependant la diplomatie se mettait à l'œuvre pour essayer de neutraliser le coup, et elle parvenait à placer le grand-visir, Aali-Pacha, et le ministre des affaires étrangères, Fuad-Pacha, dans la nécessité de donner leur démission. C'était donc une sorte de triomphe de la politique favorable à l'occupation. Les efforts réunis de l'internonce d'Autriche, M. de Prokesch, et du représentant de l'Angleterre, lord Stratford de Redcliffe, avaient presque réussi; seulement le triomphe a été éphémère. Le sultan a refusé la démission de ses ministres, et leur a de nouveau témoigné sa confiance en les maintenant à leur poste, et la victoire est restée à la politique appuyée par la France, qui tend à la libération du territoire turc. La dernière crise ministérielle de Constantinople met en regard ces deux faits, la présence des Autrichiens sur le Bas-Danube et l'expiration du délai dans lequel doit s'opérer l'évacuation du territoire ottoman par les troupes étrangères. Telle est aujourd'hui la situation.

Ainsi à Naples la France et l'Angleterre agissent de concert; en Orient, elles se divisent et marchent dans un sens contraire. Ce n'est pas tout; les journaux de Londres représentaient récemment l'affaire de Naples comme une épée dont la pointe était dirigée contre le cœur des maîtres de la Lombardie, et à Constantinople l'Angleterre se retrouve en parfait accord avec l'Autriche. La Turquie elle-même, tiraillée en tout sens, va de l'un à l'autre, écoutant la France lorsqu'il s'agit de réclamer la retraite des Autrichiens, et se tournant vers l'Autriche pour empêcher la réunion des principautés. Disons le vrai, ce qui est le plus frappant dans toutes ces affaires, qui suivent un cours si singulier depuis quelque temps, c'est moins peut-être la gravité des questions elles-mêmes que toutes ces contradictions de conduite, ces dérèglemens, ces incohérences qui dénotent une perturbation générale dans toutes les relations. Lorsque la guerre d'Orient a éclaté, il est devenu manifeste qu'une ère nouvelle se préparait. Cette guerre a placé les hommes d'état en présence des grands intérêts européens, elle a brisé des alliances surannées qui pesaient sur toutes les situations, et, en rendant aux gouvernemens leur liberté, leur indépendance, elle leur permettait de former de nouveaux liens; mais qu'est-il arrivé? Au lieu de chercher dans cette situation exceptionnelle les élémens de combinaisons meilleures et durables, chacun semble songer avant tout à un intérêt personnel assez étroit. Les journaux de Vienne ne l'ont point caché, l'Autriche veut d'abord faire régner sa prépondérance politique et commerciale sur le Bas-Danube. La presse anglaise également n'a point dissimulé que pour l'Angleterre il n'y avait que l'intérêt britannique, et il y a eu un jour où elle a expliqué aux commerçans de la Cité de Londres comment on n'allait point à Naples uniquement dans une pensée de philanthropie et de réforme libérale. De là le malaise qui est passé dans toutes les relations. Cela veut-il dire que la guerre soit près de renaître et que nous soyons au bord d'un volcan, ainsi que vient de le dire le fils de l'illustre Robert Peel dans un *meeting* où il a raconté le voyage qu'il vient de faire en Russie? On pourrait peut-être y arriver avec l'esprit qui perce dans le discours de sir Robert Peel : il n'en sera point ainsi sans doute; seulement dans les difficultés actuelles il y a un enseignement fait pour frapper les esprits réfléchis en France et en Angleterre. Ces difficultés en définitive tiennent en grande partie aux divergences vraies ou supposées des deux pays. L'Angleterre peut bien céder à quelque velléité de rapprochement avec l'Autriche, mais il y a loin de là encore à une alliance plus intime, qui serait sans doute fort impopulaire au-delà du détroit. De même la France peut bien être sensible aux amabilités et aux soins de la Russie; elle ne saurait s'y tromper cependant, et elle ne se méprend pas sur la valeur de démonstrations calculées. La véritable alliance aujourd'hui, celle qui est la garantie de l'Europe, c'est l'alliance de la France et de l'Angleterre. Si on pouvait avoir un doute, il n'y aurait qu'à observer d'où viennent les efforts pour désunir les deux pays, où conduisent les refroidissemens passagers. La confusion de la politique européenne fait toute la force de la Russie dans la résistance qu'elle a opposée jusqu'ici à la stricte application des clauses de la paix relatives à la délimitation des frontières. Là est le mal, et le remède est dans l'alliance des deux puissances occidentales libéralement conçue et sincèrement pratiquée.

Nous n'avons malheureusement point à signaler la fin des perturbations qui se sont produites depuis cinq semaines dans les marchés financiers et commerciaux de l'Europe. L'Allemagne, où le désordre s'était d'abord révélé, semble à la vérité se remettre un peu : le taux de l'intérêt a baissé de 9 à 7 pour 100 à Hambourg, il est revenu à 6 pour 100 à Francfort; mais en France il n'y a pas encore d'amélioration sensible, car les causes de la gêne dont y souffrent les affaires n'ont point cessé d'agir. Nous sommes donc toujours réduits à en étudier l'influence.

Parmi ces causes, la plus directe, celle qui agit le plus immédiatement sur les esprits et sur le mouvement du crédit, est l'exportation du numéraire. Or la France n'en a point fini encore avec les exportations métalliques. Nous avons été obligés d'envoyer cette année des métaux précieux au dehors pour deux motifs : pour payer les déficits de notre production agricole, et pour opérer les versemens appelés par des entreprises étrangères que le capital français a commanditées. Sur le premier point, il nous reste encore à faire à l'étranger des paiemens considérables; le commerce marseillais estime par exemple à 20 ou 25 millions les sommes qu'il devra envoyer, pendant le mois de novembre, en Égypte, seulement pour y acquitter ses achats de blé. Quant aux obligations contractées à l'étranger par le capital français, elles pèseront sur nous jusqu'au milieu de l'année prochaine. L'homme d'état habile et hardi qui a entrepris de réorganiser les finances autrichiennes, M. de Bruck, n'aura pas peu contribué sur ce point à créer et à prolonger nos embarras. Le plan de M. de Bruck a été exposé, il y a un an, avec beaucoup d'intelligence et non sans une certaine grandeur, dans une brochure qu'a déjà signalée la *Revue* (1). Depuis son arrivée au ministère, M. de Bruck a voulu faire concourir le développement de l'industrie autrichienne, par la création d'institutions de crédit et la construction accélérée des chemins de fer, à un grand résultat : la reprise des paiemens en espèces dans l'empire. M. de Bruck veut avoir la gloire de dégager enfin le crédit autrichien de l'anarchie et de la honte du papier-monnaie. Après avoir fondé les établissemens de crédit qui lui paraissaient nécessaires, après avoir aliéné à l'industrie privée des lignes considérables de chemins de fer et des portions importantes du domaine de la couronne, M. de Bruck a cru le moment venu d'atteindre son grand but, la restauration de la circulation métallique. Le gouvernement autrichien a donc exigé que les versemens fussent précipités sur le capital des entreprises récemment créées ou aliénées. De là les appels de fonds réitérés qu'adressent à leurs actionnaires les grandes et récentes affaires constituées en Autriche à l'aide du capital étranger. M. de Bruck espère avoir réuni ainsi toutes ses ressources vers le mois de juillet 1857. S'il réussit dans son projet, qu'il a conduit, suivant nous, avec une brusquerie téméraire, le rétablissement des finances autrichiennes sera dû en grande partie au capital français. Dans tous les cas, les exigences de M. de Bruck nous auront coûté des embarras qui se prolongeront jusqu'au milieu de 1857.

La bonne tenue de l'Angleterre au milieu de cette crise ne se dément point, et nous permet d'espérer que le continent en sortira sans complications plus

(1) Voyez l'étude sur les *finances autrichiennes*, livraison du 15 juillet 1856.

graves. L'avantage que possède en ce moment le marché financier anglais par rapport aux marchés du continent est facile à expliquer. L'Angleterre a pour ainsi dire terminé les grandes entreprises qui constituent ce qu'on pourrait appeler l'installation de l'industrie, et qui engagent les capitaux dans les placemens fixes. Le capital disponible de l'Angleterre est donc aujourd'hui presque tout entier employé aux opérations immédiatement reproductrices du commerce et de l'industrie. De là l'élasticité et la rapidité de développement commercial dont témoignent surtout cette année les exportations de l'Angleterre, qui dépasseront de plus de cinq cents millions de francs celles de l'année dernière; de là aussi la solidité actuelle du crédit anglais. En France et sur le continent, les choses sont loin d'être aussi avancées. Il n'y a que peu d'années que nous nous appliquons à donner à notre industrie les grandes voies de communication et la puissante installation que réclament les progrès économiques du monde. De là l'absorption de notre capital disponible dans des entreprises qui l'immobilisent et ne sont rémunératrices qu'après avoir traversé, au milieu de chances aléatoires, un long espace de temps. Telle est la cause la plus réelle des embarras présens. Nous avons converti notre capital circulant en capital fixe dans une proportion et avec une rapidité plus grandes que la prudence ne le conseillait; il y a là un dérangement d'équilibre que le temps seul et notre modération pourront réparer. Une chose au moins peut nous consoler, sinon nous justifier : c'est qu'au prix des souffrances passagères du présent, nous aurons travaillé à la richesse et à la prospérité de l'avenir; l'exemple de l'Angleterre, qui est sortie victorieusement de plus d'une épreuve semblable, en fait foi.

La politique espagnole ne marche pas comme toutes les politiques : elle va par reviremens soudains, par soubresauts et par coups de théâtre. Qui eût dit, il y a six mois seulement, que la situation de la Péninsule allait entièrement changer de face, que tout ce qui s'était fait depuis deux ans allait être abrogé et écarté comme un mauvais rêve, que le général Narvaez, alors à demi exilé, était sur le point de redevenir premier ministre, et que ce dernier changement surtout s'accomplirait au milieu du silence et de la tranquillité du pays? C'est là cependant l'histoire la plus actuelle, la plus incontestable. Le ministère du général O'Donnell a été brusquement précipité du faîte où il se croyait encore solidement assis; le général Narvaez est à la tête du conseil, lorsque, peu de jours auparavant, il ne savait pas s'il lui serait permis de rentrer à Madrid. C'est le lendemain d'un bal donné par la reine à l'occasion de l'anniversaire de sa naissance que la crise a éclaté, et c'est au sein même de la fête qu'est survenue la péripétie qui a précipité le dénoûment. On a dit que la chute du cabinet O'Donnell-Rios-Rosas était due à un dissentiment entre Isabelle II et ses ministres au sujet de la suspension complète et absolue de la loi de désamortissement. Si nous ne nous trompons, cela n'est pas tout à fait exact. La suspension de la loi de désamortissement a été un prétexte trouvé après coup pour donner une couleur politique à l'événement, pour abriter aussi la prérogative royale. Le fait est que, la veille encore, le ministère se confiait plus que jamais dans sa fortune et se croyait inébranlable. Il se trompait pour plusieurs causes : d'abord parce qu'il était travaillé par des divisions intérieures propres à énerver son

initiative dans le moment où il eût été le plus nécessaire d'agir avec décision, ensuite parce que, malgré ses services, le général O'Donnell, aux yeux de beaucoup de personnes, portait encore la tache de Vicalvaro; enfin parce que le cabinet avait désormais en face de lui le personnage éminent qui est aujourd'hui à la tête du pouvoir, le général Narvaez, arrivé depuis peu à Madrid, et qu'il est toujours dangereux d'avoir si près de soi un compétiteur qui ne demande pas mieux que de mettre au service du trône de grandes qualités souvent éprouvées. Si le duc de Valence n'agissait point par lui-même, ses amis agissaient pour lui. A leurs yeux, l'étape du ministère O'Donnell était finie, il fallait en commencer une autre.

Sur ces entrefaites arrivait le bal donné par la reine, le 10 octobre dernier, pour l'anniversaire de sa naissance. Le matin même, Isabelle se montrait très bienveillante pour ses ministres, aucun nuage n'apparaissait encore à l'horizon. Le soir, la scène changeait considérablement. Les prévenances royales allaient chercher le général Narvaez dans la foule des invités du palais. Le général O'Donnell ne tarda pas à s'en apercevoir, et s'en inquiéta au point d'en parler à la reine, qui ne fit que s'en divertir et reprit ses entretiens avec le duc de Valence. Dès ce moment, le ministère était frappé à mort. Le lendemain en effet, le président du conseil se présentait au palais pour offrir sa démission à la reine, qui ne fit point de réponse. Isabelle hésitait visiblement; elle ne finit par se décider que dans la nuit suivante, et elle mandait aussitôt le général Narvaez pour le charger de former un cabinet. Ce qu'il y a de curieux, c'est que dans cet instant on s'adressait au ministre des travaux publics, M. Collado, pour avoir la démission de ses collègues et la sienne. Un personnage du palais, le comte d'Oñate, fut chargé de cet office. M. Collado, trouvant sans doute qu'il était trop matin, voulut attendre le jour. Peu d'heures après, le comte d'Oñate allait, par ordre de la reine, chez le général O'Donnell lui-même pour l'inviter à porter sa démission dans la journée, ce qui fut accompli. C'est alors qu'intervenait l'affaire de la loi de désamortissement pour colorer une retraite qui s'expliquait par toute sorte de motifs, excepté par celui-là. Ainsi disparaissait le cabinet du général O'Donnell. On connaît aujourd'hui les membres du nouveau ministère, qui n'ont pas tous une égale importance. Au reste, tout se résume ici dans un nom, celui du général Narvaez, appelé de nouveau à régir les destinées de l'Espagne et à replacer son pays dans les conditions d'un ordre régulier.

Mais comment le général Narvaez réussira-t-il dans cette tâche laborieuse? Jetons un voile, si l'on veut, sur l'origine du cabinet actuel de Madrid, écartons ces détails personnels qui occupent pourtant une si grande place dans la politique espagnole; il reste un gouvernement animé de l'esprit le plus conservateur. Le nouveau ministère n'en est point à manifester sa pensée et ses tendances; il a repris l'œuvre du dernier cabinet, il l'a remaniée, refondue et appropriée à son système. C'est ainsi qu'en consacrant le rétablissement de la constitution de 1845, il a supprimé l'acte additionnel proposé par M. Rios-Rosas. Les lois de 1845 sur les municipalités et les conseils provinciaux ont été remises en vigueur. La loi de désamortissement a été définitivement suspendue. Le concordat avec le saint-siège a retrouvé toute son autorité. Le ministère ne s'est point borné à ces mesures générales; il a

confirmé les récompenses et les grades militaires accordés par la reine dans l'intervalle du 28 juin au 18 juillet 1854, c'est-à-dire dans les quelques jours où le cabinet du comte de San-Luis luttait contre la révolution. En un mot, on pourrait dire que le nouveau ministère vise sans détour à replacer l'Espagne dans la situation où elle était avant l'insurrection de 1854. Dans une certaine mesure, cette politique n'a rien de surprenant, elle est la conséquence forcée des événemens; mais le danger serait de ne point s'arrêter à la limite au-delà de laquelle la réaction ne serait plus qu'une aventure. Le ministère saura-t-il trouver cette limite et s'y fixer? Voilà la question. Il est certes entouré de plus d'une difficulté. Son origine même pèse sur son existence; sa composition ne fait pas une grande part aux hommes considérables du parti constitutionnel modéré. Si l'on remarque en outre que le cabinet est né d'un acte d'omnipotence de la reine, il est bien clair qu'il reste soumis aux variations de la volonté royale. Or c'est là peut-être le fait le plus grave de l'état actuel de l'Espagne. Dans tous les cas, la situation de la Péninsule ne retrouvera un caractère complétement régulier que le jour où le ministère aura convoqué les cortès et où le régime constitutionnel aura repris son empire.

Sans être aussi profondément troublée, sans passer par ces brusques secousses qui dérangent toutes les perspectives et déjouent toutes les prévisions, la Hollande ne laisse point de ressentir parfois ce qu'il y a de laborieux dans la vie politique. Il y a un mois, la session législative s'est ouverte à La Haye; c'était un événement qui ne manquait point de gravité dans les circonstances actuelles : l'ouverture de cette session trouvait en présence une chambre renouvelée par l'élection et un cabinet qui n'avait point subi encore l'épreuve parlementaire, qui était même venu au monde dans des conditions assez peu favorables. Dès sa naissance, le nouveau ministère hollandais, soupçonné de porter au pouvoir une pensée de réaction, excitait une émotion générale. Les élections avaient lieu sur ces entrefaites, et elles ne faisaient qu'offrir une issue aux instincts du pays, elles fortifiaient le parti libéral. La gravité de la situation naissait donc de cet antagonisme latent entre un ministère mis en suspicion dès son avénement et une majorité parlementaire au sein de laquelle dominait un libéralisme modéré. Le roi s'efforçait, il est vrai, dans son discours d'ouverture d'adoucir ces dissentimens des partis : il faisait appel à la concorde et invoquait les inspirations de cet esprit national de 1830 en l'honneur duquel on venait d'ériger un monument à La Haye; mais comme en définitive ce discours royal laissait planer une certaine obscurité sur les vues du cabinet, qui n'avait pu s'expliquer encore ni sur son origine ni sur sa politique, les méfiances restaient entières; elles persistaient d'autant plus que le roi dans son discours passait sous silence la loi fondamentale. Ces méfiances n'ont point tardé à se faire jour : elles ont éclaté d'abord dans le choix des candidats pour la présidence de la seconde chambre et ensuite dans la discussion de l'adresse. Là les partis se sont trouvés en présence et ont donné la mesure de leurs forces. Si le ministère hollandais n'a point succombé jusqu'ici, c'est qu'évidemment il tient peu de compte des mésaventures parlementaires.

Le président de la seconde chambre est nommé par le roi sur une liste de trois candidats désignés par la chambre elle-même. Les trois candidats

choisis, MM. van Goltstein, Strens et van Bosse, étaient tous des hommes dévoués aux principes constitutionnels; deux d'entre eux ont même fait partie, il y a quelques années, de l'administration libérale de M. Thorbecke. Le candidat ministériel, M. van Rappard, a été exclu de la liste. Le roi a donc été obligé de choisir parmi les candidats qui lui étaient présentés. Il a nommé M. van Goltstein, et le premier acte de celui-ci, qui appartient d'ailleurs à l'opinion libérale la plus modérée, a été de se prononcer contre toute velléité de réaction, de placer sa présidence et les travaux de la chambre sous l'autorité de la constitution. Dans les conjonctures du moment, cette démonstration était significative et préparait la prochaine discussion de l'adresse. Lorsque cette discussion s'est ouverte, la lutte a été des plus vives en effet. L'adresse de la seconde chambre a eu une véritable portée politique par les termes dans lesquels elle a été conçue et par les débats auxquels elle a donné lieu. Ce n'était plus, comme il est d'usage, une simple paraphrase du discours de la couronne. La chambre hollandaise a mis une extrême netteté dans son langage, abordant toutes les questions, surtout celle de l'enseignement, qui est le grand objet de litige entre les partis, et repoussant d'avance toute solution qui ne serait point conforme aux principes de liberté et de tolérance proclamés par la constitution. Le président de la commission de l'adresse, M. van Zuylen van Nyevelt, n'a point hésité à déclarer qu'il y avait nécessité de parler au roi avec tout le respect possible, mais sans détour, après les événemens des derniers mois, lorsqu'on avait vu surgir tout à coup un cabinet dont rien n'expliquait la présence au pouvoir, et qui n'avait d'autre caractère jusqu'ici que d'être une protestation contre l'esprit de la majorité de la chambre.

L'adresse était très franche : les partisans du gouvernement l'ont trouvée un peu factieuse; ils y ont vu de la froideur envers le roi, une méfiance systématique envers le cabinet. Le ministre de la justice, M. van der Bruggen, a cherché à expliquer la crise du mois de juillet; il a défendu le cabinet de toute velléité réactionnaire en protestant de son respect pour la loi fondamentale. Ces déclarations plus tranquillisantes n'ont point empêché l'adoption de l'adresse après quelques modifications légères qui ont pu en adoucir les termes sans en altérer le sens. Le cabinet ne s'est pas montré très difficile; il s'est contenté de la simple assurance que la chambre examinerait les projets qui lui seraient soumis. Au surplus, l'opposition était dirigée moins contre les ministres eux-mêmes que contre le parti ultra-protestant. M. Groen van Prinsterer, considéré comme l'instigateur de la dernière crise, comme le conseiller et le protecteur du nouveau cabinet, M. van Prinsterer a lutté sans beaucoup de succès pour faire prévaloir certains amendemens, et il a essuyé de vives répliques lorsqu'il a cherché à intimider la chambre en faisant apparaître derrière la représentation légale du pays l'image du peuple, ce qui peut paraître singulier, venant du chef d'un parti qui, entre ses qualifications diverses, prend celle d'anti-révolutionnaire.

On voit les rapports dans lesquels restent le parlement et le ministère à La Haye après la discussion de l'adresse. Ces rapports sont visiblement froids et dépourvus de toute sécurité. La loi de l'enseignement, toujours réclamée et plusieurs fois élaborée, a été la cause de la crise ministérielle du mois de juillet dernier; elle sera encore d'ici à peu l'inévitable champ de bataille. Si le

ministère est résolu à ne pas plier devant l'esprit ultra-protestant et à rester fidèle aux prescriptions libérales de la constitution, on peut se demander pourquoi il existe, pourquoi il est venu supplanter un cabinet qui professait cette politique. S'il se laisse pousser par les passions religieuses dans une voie de réaction, il rencontrera sans doute une vigoureuse résistance chez tous les libéraux comme chez les catholiques néerlandais. C'est une lutte périlleuse à engager. A travers toutes ces diversions de la politique, la Hollande vient de perdre un homme d'un nom populaire, le poète national Tollens, qui était presque octogénaire, et qui avait conservé jusqu'à ses derniers momens toute la fraîcheur de son esprit. Tollens vient de s'éteindre à Ryswick, village historique près de La Haye. Sa carrière poétique embrasse plus d'un demi-siècle; il s'est inspiré surtout de scènes de la famille, de la vie maritime de la Hollande, des coutumes nationales. Ses vers sont d'une gracieuse pureté et ont une grande netteté d'expression. Chaque famille a pour ainsi dire recueilli et goûté ses poésies. Tollens s'est trouvé sans effort le poète aimé d'un pays dont il a chanté les mœurs, les sites et les glorieux souvenirs, et sans effort aussi il a obtenu un succès qui ne s'évanouit point avec lui.

Nous continuons d'assister en observateurs plus surpris qu'amusés et plus attristés que surpris au spectacle des saturnales qui accompagnent l'élection présidentielle aux États-Unis. L'issue de la lutte ne paraît plus douteuse. La Pensylvanie est, comme on sait, la clé de voûte de l'Union américaine. Sa position géographique entre les états du nord et les états du sud et son influence politique font de cet état l'arbitre du combat que se livrent les deux grandes sections de la république. Le vote de la Pensylvanie est le présage presque assuré du résultat de la lutte électorale. C'est le 4 novembre que les héritiers de la colonie fondée par William Penn nommeront les électeurs présidentiels; mais d'autres élections, celles des fonctionnaires de l'état, qui viennent d'avoir lieu, indiquent assez quelle sera la fortune de la journée du 4 novembre. Ces élections ont donné une grande majorité aux candidats démocrates. La Pensylvanie se prononcera donc pour M. Buchanan, et déjà la presse anglaise commence à calculer l'influence que son avénement présidentiel peut avoir sur la politique générale. Si l'on consulte d'un côté les antécédens de M. Buchanan, de l'autre les tendances actuelles du sud allié au parti démocratique, il est difficile de tirer un horoscope heureux de la présidence qui se prépare. M. Buchanan, rompu à toutes les manœuvres du parti démocratique, le plus discipliné et le moins scrupuleux des partis américains, s'est fait surtout remarquer jusqu'à présent par la souplesse de ses doctrines et la ductilité de sa conduite. Il sera l'instrument, non le chef de son parti. Lorsque le parti démocratique lança son manifeste électoral sur la plate-forme de Cincinnati, M. Buchanan accepta sa candidature et la caractérisa par cette singulière déclaration : « Représentant du grand parti démocratique, je ne suis plus James Buchanan; je dois conformer ma conduite à cette plate-forme, sans y ajouter ou en retrancher une planche. » Cette ridicule profession de servilisme fut exploitée à bon droit par les adversaires de M. Buchanan, qui ne l'appelaient plus que James B. *Platform*. C'est donc dans les doctrines du parti qui l'a adopté qu'il faudrait aller chercher des indications sur la politique de M. Buchanan; mais en vérité les plus éner-

giques de ses partisans, les électeurs du sud, les hommes de l'esclavage, sont arrivés à un tel point de délire, qu'il est impossible de croire que M. Buchanan président se puisse résoudre à se servir de semblables passions. La presse des états du sud soutient l'esclavage avec un emportement et un cynisme qui déshonorent l'Union américaine. « *Société libre!* s'écriait récemment un journal de l'Alabama, organe du parti de M. Buchanan, ces mots seuls nous font mal au cœur! Qu'est-ce autre chose, une *société libre*, qu'une agglomération de sales ouvriers et de théoriciens lunatiques? La classe dominante que l'on rencontre dans une telle société se compose d'ouvriers et de fermiers qui, malgré tous leurs efforts pour s'élever à une certaine politesse, seraient une compagnie à peine décente pour les domestiques d'un *gentleman* du sud. Voilà la société libre que les hordes du nord cherchent à imposer au Kansas. » Veut-on encore un échantillon de ces sauvages polémiques? « Nous l'avons souvent demandé au nord, écrivait un journal de la Virginie dévoué à M. Buchanan, l'expérience de la liberté universelle n'a-t-elle pas échoué? Nous répétons donc que la politique et l'humanité interdisent également que l'on étende les plaies de la société libre à des populations nouvelles et aux générations qui s'élèvent. Deux formes de société différentes ne peuvent exister simultanément entre hommes civilisés. Si la société libre est contre nature, immorale, anti-chrétienne, il faut qu'elle tombe et qu'elle cède à la société à esclaves, système social aussi ancien que le monde, aussi universel que l'humanité. » Un ancien sénateur de la Louisiane, M. Downs, dans un discours publié par un journal de Washington, comparait le sort des ouvriers pauvres du nord au sort des esclaves du sud, et prétendait naturellement que l'esclavage est une condition préférable au paupérisme des pays libres. Aussi ce courageux logicien demandait-il en ces termes que les familles tombées dans la pauvreté fussent admises aux félicités de l'esclavage. « Vendez les chefs de ces familles, disait-il; que notre législature décide par une loi que quiconque prendra les parens et aura soin d'eux et de leur progéniture, les nourrira, les vêtira et les logera, aura droit à leurs services. Et que la même loi décrète que quiconque aura ainsi acquis ces pauvres gens sera tenu d'en avoir soin tant qu'ils vivront. » Les hommes de notre génération ont été abreuvés de bien des déceptions, nous avons vu dans notre vieille Europe répudier bien des principes qui nous semblaient éternellement acquis à l'honneur et au bonheur de la civilisation; nous pensions être blasés sur l'insolence des réactions auxquelles notre triste époque est condamnée : nous ne nous attendions pas, nous l'avouons, à voir de nos jours le parti de l'esclavage passer de la défensive à une offensive effrontée, s'arroger une mission de propagande, faire servir l'idiome même de la liberté, la langue anglaise, à exprimer de tels blasphèmes, et, pour couvrir de tels attentats, arborer le drapeau de la démocratie!

Le monde contemporain mène une existence si prodigieusement active, il marche avec une telle précipitation, qu'on a quelque peine à le suivre, à embrasser ses mouvemens. Sur tous les points à la fois, la vie apparait dans la variété de ses phénomènes et de ses complications; des questions de toute sorte se nouent et se dénouent sans cesse; les intérêts de la diplomatie se mêlent aux révolutions intérieures des peuples. Les affaires de finances, de

commerce ou d'industrie ont leur place à côté des affaires morales; les races diverses s'agitent, et chacune va où son instinct l'appelle, chacune se fait une destinée à part; les événemens de la veille sont déjà de l'histoire, et les faits du jour éclatent à l'improviste. Classer cette immensité de faits et démêler ce qui ne cesse point d'être exact, ce qui est l'histoire véritable des peuples, leurs travaux, leurs efforts, leurs progrès ou leurs défaillances, tel est, comme on sait, l'objet de l'*Annuaire des Deux Mondes*, qui paraît tous les ans et qui paraît une fois encore en ce moment. Ce nouveau volume, qui est le sixième, expose l'histoire de l'année 1855-1856. Depuis qu'il a été créé, l'*Annuaire* a eu à raconter bien des événemens d'une nature diverse. Il a pu constater la fin et les tristes résultats des révolutions dernières de l'Europe, puis est venue la guerre avec ses péripéties aussi nombreuses qu'éclatantes; mais ce sont là des faits exceptionnels qui ne peuvent se reproduire fréquemment. Le récit exact de tels faits, la connaissance précise des mouvemens diplomatiques ne sont pas le seul intérêt de l'*Annuaire;* ils lui donnent pour cette année une valeur particulière, ils ne sont pas sa raison d'être permanente. D'habitude on ne connaît l'histoire contemporaine que par des impressions fugitives et superficielles; on croit trop la connaître par ce qu'on en voit chaque jour, et c'est ce qui fait que souvent on ne la connaît pas assez. Un événement survient dans un pays, un parti monte au pouvoir, une crise financière ou industrielle éclate, une question diplomatique surgit : comment s'expliquent ces faits? à quels antécédens se rattachent-ils? quelle est même l'organisation des peuples, leur situation politique, morale, matérielle, périodiquement constatée? C'est ce que l'*Annuaire* s'efforce de préciser en condensant des notions exactes dans le récit des scènes contemporaines. Cette année encore, les élémens n'ont point manqué pour une telle œuvre. Entre les grandes puissances, c'est toujours la même question qui s'agite, cette question à laquelle se rattachent les opérations de la guerre, les fluctuations de la diplomatie, le traité avec la Suède, les négociations du congrès de Paris, et la paix enfin comme couronnement de deux ans d'efforts. Ici c'est le développement intérieur de la France qui reparaît dans ce qu'il a de réel et de silencieux. Là c'est l'Espagne et sa révolution. Un des chapitres les plus curieux est celui qui traite des communions religieuses de la Prusse, de leur organisation et de leurs tendances. Dans le Nouveau-Monde, on a le double spectacle des accroissemens ininterrompus des États-Unis et des convulsives faiblesses des républiques espagnoles. Nulle part le mouvement ne s'arrête dans le bien ou dans le mal; cette année marque simplement une étape de plus. Par une singularité qu'il faut noter, cette œuvre, au moment où elle finit, laisse une multitude de questions pendantes, des différends diplomatiques en Europe, une reconstitution pénible en Espagne, une élection présidentielle qui se prépare aux États-Unis, partout enfin des luttes à dénouer et des efforts à renouveler sans cesse. L'histoire des peuples est là, et elle recommence toujours. CH. DE MAZADE.

Il existe à Londres depuis quelques années une imprimerie russe. Le fondateur de l'établissement est un écrivain déjà célèbre en Russie, et dont la *Revue* s'est occupée. Le but de M. Hertzen était de publier les ouvrages qui ne pouvaient être mis au jour dans l'empire même. Deux périodes sont

à distinguer dans la destinée de l'imprimerie russe de Londres : l'une, assez stérile, a précédé la guerre; l'autre, qui promet d'être féconde, s'est ouverte depuis la paix du 30 mars. A la première correspond surtout *l'Étoile polaire*, recueil ainsi intitulé en souvenir d'un écrit périodique qui paraissait sous le même titre en Russie avant l'insurrection du 14 décembre 1825. Nous ne voulons pas nous occuper ici des publications de M. Hertzen antérieures à la paix; mais le recueil récemment fondé, et qui représente le mouvement des esprits en Russie dans sa période la plus actuelle, nous paraît mériter quelque attention. Il s'agit des *Paroles de Russie* (*Golossa iz Rossii*), dont la première livraison vient de paraître.

Remarquons d'abord que si la littérature clandestine a été de tout temps assez répandue en Russie, les manuscrits russes imprimés à Londres et réunis sous le titre de *Golossa iz Rossii* n'appartiennent point à cette catégorie d'ouvrages insignifians ou indignes d'intérêt qui l'a jusqu'à ce jour défrayée. Ce sont en grande partie des mémoires dont l'empereur Nicolas et les princes de la famille impériale avaient eu connaissance, et quelques-uns avaient même été accueillis par eux avec une attention bienveillante. Le premier volume des *Paroles de Russie* s'ouvre par une préface dans laquelle M. Hertzen se déclare prêt à n'exclure de son recueil aucune opinion; le premier article publié est une lettre adressée à l'éditeur par un *Russe libéral*. Ce Russe contredit M. Hertzen, c'est donc là un notable témoignage d'impartialité donné par l'éditeur. Il ne peut lui pardonner, par exemple, d'avoir affirmé que *les états occidentaux sont en pleine décadence*. Le *Russe libéral*, comme tous les hommes de son parti, a compris que son pays n'est point de force à se mesurer avec les peuples occidentaux les armes à la main : c'est sur le terrain des réformes civiles et pacifiques qu'il convient d'entrer en lutte. Qu'on ne croie point cependant que le *Russe libéral* soit un révolutionnaire : il ne s'agit point d'imposer des réformes par la force au gouvernement. La Russie a été châtiée durement par l'empereur Nicolas, comme si l'esprit révolutionnaire l'eût infectée; mais c'est une erreur; elle a été traitée comme en France on traitait le compagnon du dauphin, elle a expié les fautes de l'Europe. M. Hertzen est donc bien averti sur les dispositions des libéraux russes, et il fera bien de leur tenir un autre langage.

Un plaidoyer en faveur de la liberté de la presse suit la lettre du *Russe libéral*. L'argumentation est ici bien conduite, et l'affranchissement de la pensée a trouvé dans l'auteur un habile avocat. La livraison se termine par un travail important, *le dernier Règne jugé à haute voix*. Le jugement porté sur l'empereur Nicolas est bien sévère. C'est à la politique des deux derniers règnes que la Russie devrait l'embarras dans lequel elle se trouve. On remarque surtout dans ce travail d'intéressantes pages sur le régime bureaucratique. Le nombre des fonctionnaires, nous dit l'auteur, augmente journellement en Russie. Sur 11,000 paquets reçus en moyenne par jour à la poste de Saint-Pétersbourg, 6,000 relèvent du gouvernement. On peut donc estimer à 2,190,000 environ par an le nombre des paquets que mettent en circulation les diverses administrations du pays. Les bureaux des ministères communiquent d'ailleurs entre eux sans recourir à la poste; c'est pourquoi on évalue généralement à 5 millions au moins le total des paquets au timbre de l'état qui sont apportés annuellement à Pétersbourg. Cependant le gouvernement

continue à créer des bureaux à tout propos, et souvent il en résulte des embarras assez étranges. Lorsque la chaussée de Pétersbourg à Moscou fut achevée, on s'empressa d'y établir, de distance en distance, des bureaux chargés de percevoir une taxe imposée sur les voitures et destinée à l'entretien de la route. La mesure était excellente, mais au bout de quelque temps on s'aperçut que la nouvelle administration absorbait toute la recette. L'auteur ajoute qu'il en est souvent de même dans les fabriques du gouvernement. Le motif qui engage le gouvernement russe à multiplier ainsi les administrations spéciales est facile à comprendre : il pense qu'elles se surveilleront mutuellement; mais l'expérience prouve qu'au lieu de se contrôler entre eux tous, les employés russes se soutiennent, de sorte qu'il devient presque impossible de constater leurs méfaits. Les funestes résultats de ce système ont été maintes fois signalés; contentons-nous de les rappeler en passant. C'est surtout en Russie que les besoins et les vœux des classes inférieures sont méconnus; les épais bataillons de fonctionnaires qui entourent le souverain arrêtent tout au passage; ils élèvent autour de lui un mur infranchissable. Ce système est-il au moins propre à assurer l'exécution des ordonnances impériales? Nullement; il n'y a point de pays où les règlemens soient plus facilement éludés. On a remarqué en outre avec raison que les fonctionnaires russes du dernier rang, étant généralement fort mal rétribués, sont de véritables prolétaires; ils vivent au jour le jour et nourrissent des dispositions qui ne sont point sans danger pour la sûreté de l'état. Enfin les sacrifices que leurs rapines imposent au peuple s'accroissent naturellement de jour en jour, et les paysans commencent à s'en plaindre hautement. Lorsque le comte Kissélef organisa les domaines de la couronne sur un nouveau pied, il augmenta considérablement le nombre des fonctionnaires préposés à l'administration des villages. Peu de temps après, un inspecteur envoyé par le gouvernement demanda aux paysans qu'il avait convoqués s'ils étaient contens : « — Oui sans doute, lui répondit finement un vieillard. La nouvelle organisation a diminué nos charges. Autrefois nous étions obligés de nous rendre au bureau du district avec un mouton sur le dos. Maintenant nous y conduisons un troupeau tout entier; c'est moins fatigant. »

Reste maintenant à se demander quelle est la portée du recueil de M. Hertzen et quel en est réellement l'esprit. Si l'impression que nous laisse notre lecture est exacte, les *Paroles de Russie* tendraient à provoquer par des réformes, plutôt que par les moyens révolutionnaires, l'abolition des mesures qui ont entravé jusqu'à ce jour le développement moral et matériel de la Russie. En dehors même de l'intérêt politique qui s'y attache, c'est un symptôme bon à noter que ce libre mouvement intellectuel dont des publications russes sortant des presses étrangères nous apportent le témoignage. En Allemagne aussi, des imprimeries russes fonctionnent avec activité depuis quelque temps, et des poèmes de Lermontof, *le Démon* entre autres, ont pu être, grâce à elles, lus pour la première fois tels que les avait conçus le poète. Tous ceux qui voudraient voir la Russie concilier son développement avec le maintien de la paix générale doivent applaudir à ce réveil des intelligences si propre à seconder une politique réparatrice.

H. DELAVEAU.

V. DE MARS.

es
nt
r-
n
n
ur
t.
s-
nt
ux
n-
ne
t.
es
u-
n-
r-
ns
es
ri-
nt
fin
le-
nt.
ou-
ré-
ur
ués
rd.
li-
in-
t. »
rt-
tre
ré-
res
la
ap-
ons
lle-
uel-
tre,
ète.
vec
nces